

Avertissement

Cet ouvrage a été numérisé puis sauvegardé au format PDF « avec image sur le texte ». En cas d'exportation de certains passages vers un traitement de textes, il est donc possible qu'apparaissent les mauvaises interprétations du logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR).

THUCYDIDE

HISTOIRE

DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRE CINQUIÈME

I. — L'été suivant, la trêve d'une année avait expiré aux Jeux Pythiques¹. Elle durait encore, lorsque les Athéniens chassèrent de Délos les habitants; ils pensaient que leur consécration au dieu était entachée de quelque souillure en raison d'une faute ancienne et qu'il fallait les chasser pour compléter la purification, dont nous avons parlé et pour laquelle ils avaient cru suffisant d'enlever les tombes. Les Déliens reçurent de Pharnakès la ville d'Atramyttion, où ils s'installèrent au gré de chacun².

II. — Après l'expiration de la trêve Cléon, qui avait gagné les Athéniens à ses vues, s'embarqua sur trente vaisseaux à destination des villes du littoral de Thrace, avec douze cents hoplites, trois cents cavaliers fournis par Athènes et un plus grand nombre d'alliés. Il aborda d'abord à Skiônè dont le siège durait toujours et renforça ses troupes d'un certain nombre d'hoplites, pris parmi les assiégeants; puis il alla débarquer au port de Kôphon, peu distant de Torônè. Il y apprit par des déserteurs que Brasidas n'était plus dans la ville et que les troupes qui s'y trouvaient étaient peu en état de combattre; aussi marcha-t-il avec son armée contre la ville, tout en envoyant dix vaisseaux croiser devant le port.

Il arriva d'abord devant le mur d'enceinte, que Brasidas avait fait construire pour y enfermer le faubourg; à cet effet il avait ouvert une brèche dans l'ancien rempart et rattaché le faubourg à la ville.

III. — Pasitélidas, le commandant lacédémonien, et la garnison de la place avaient d'abord couru aux remparts et repoussé les attaques des Athéniens; mais sur le point d'être forcé et à la vue des vaisseaux envoyés pour pénétrer dans le port, Pasitélidas eut peur que la flotte, trouvant la ville sans défenseurs, ne s'en emparât et qu'au cas où l'ennemi se rendrait maître de la nouvelle muraille, il ne fût pris au piège dans le faubourg. Aussi l'évacua-t-il précipitamment pour se jeter dans la ville. Mais les Athéniens de la flotte l'avaient devancé et occupaient déjà Torônè. L'infanterie, d'un seul élan, se précipita à sa poursuite, en empruntant la brèche du vieux mur. Au cours de la mêlée, un certain nombre de Péloponnésiens et de Torôniens trouvèrent la mort; les autres furent faits prisonniers, dont Pasitélidas, le commandant de la place. Brasidas se portait au secours de la ville, mais en chemin il en apprit la chute et fit demi-tour. S'il avait fait à temps quarante stades de plus³, il arrivait assez tôt pour secourir les assiégés. Cléon et les Athéniens élevèrent deux trophées, l'un à proximité du port, l'autre près de la muraille. On réduisit en esclavage femmes et enfants; les Torôniens, les Péloponnésiens et quelques Khalkidiens qui se trouvaient dans la ville, environ sept cents au total, furent expédiés à Athènes. Plus tard au moment de la conclusion de la paix, les Péloponnésiens furent renvoyés chez eux. Le reste fut échangé, homme pour homme, par les Olynthiens. A la même époque, les Béotiens s'emparèrent par trahison de Panakton, ville située sur les confins de l'Attique.

Cléon établit une garnison à Torônè, leva l'ancre et doubla le mont Athôs, pour gagner Amphipolis.

IV. — Vers la même époque, les Athéniens envoyèrent en députation en Sicile, avec deux vaisseaux, Phæax fils d'Erasistratos accompagné de deux autres person-

nages. Depuis le départ des Athéniens, après l'accord qui était intervenu, les Léontins avaient accordé le droit de cité à beaucoup de gens et le peuple méditait un nouveau partage des terres. Mais les riches informés de ce projet appelèrent les Syracusains et expulsèrent les gens de la faction démocratique, qui se virent contraints d'errer à l'aventure. Les riches, de leur côté, d'accord avec les Syracusains, quittèrent la ville qui fut désertée et s'installèrent à Syracuse où ils obtinrent droit de cité. Mais par la suite, mécontents de leur nouvelle situation, quelques-uns partirent de Syracuse et s'emparèrent d'un quartier de leur ancienne ville nommé Phôkæes et d'une petite forteresse sur le territoire des Léontins, Brikinniæ. La plupart des membres du parti populaire, qui avaient été expulsés, vinrent les y rejoindre. Une fois établis dans la forteresse, ils poursuivirent la guerre à l'abri des remparts. A cette nouvelle les Athéniens envoyèrent Phæax, avec mission de décider leurs alliés de cette région et, si possible, les autres Siciliens à tenter une expédition en commun contre les Syracusains, qui, disaient-ils, se montraient envahissants et à sauver le peuple des Léontins. A son arrivée, Phæax convainquit les habitants de Kamarina et d'Agrigente; mais il se heurta à l'opposition des gens de Géla et se dispensa d'aller solliciter les autres. Persuadé de la vanité de ses tentatives, il rebroussa chemin à travers la Sicile, en direction de Katanè. En cours de route, il entra à Brikinniæ, rendit confiance aux habitants, puis reprit la mer.

V. — Au cours de sa traversée en Sicile et au retour, il négocia avec quelques villes d'Italie pour les gagner à la cause athénienne⁴. Il rencontra des Lokriens, qui, après avoir habité Messène, en avaient été expulsés. Au cours des séditions qui avaient suivi l'accord conclu avec la Sicile, une faction de Messène avait appelé les Lokriens; ils étaient venus, s'y étaient établis. Et pendant un certain temps Messène avait été sous leur domination. Phæax les ayant rencontrés ne leur fit aucun tort; car les Lokriens

venaient, par son entremise, de s'allier aux Athéniens. Seuls des alliés, au moment de la pacification, ils n'avaient pas traité avec Athènes. Même alors, ils ne s'y fussent pas résignés, s'ils n'eussent pas été embarrassés par une guerre avec les gens d'Itôn et de Medma, leurs colons en même temps que leurs voisins.

Peu de temps après Phæax revint à Athènes.

VI. — Cléon, après la prise de Torônè, avait mis le cap sur Amphipolis. D'Eiôn, il alla attaquer Stagyre, colonie d'Andros; mais il ne put s'en emparer. Au contraire, il prit de vive force Galepsos, colonie de Thasos. Il dépêcha à Perdikkas une députation pour lui mander de venir le rejoindre avec son armée, conformément au traité d'alliance; il dépêcha à Pollès, roi des Odomantes de Thrace, une autre députation qui avait mission d'enrôler le plus grand nombre possible de mercenaires thraces. Lui-même dans l'attente se tint en repos à Eiôn. Brasidas, qui n'ignorait rien de ces événements, vint prendre position lui aussi en face des Athéniens à Kerdylion. C'est une place forte des Argiliens, occupant une hauteur sur la rive opposée du fleuve, à peu de distance d'Amphipolis. De là il découvrait tout; les troupes de Cléon ne pouvaient bouger sans qu'il s'en aperçût. Brasidas comptait que, vu le petit nombre des troupes péloponnésiennes, Cléon passerait outre et monterait à Amphipolis avec le seul corps qu'il avait sous la main. Il se préparait donc au combat en faisant venir quinze cents mercenaires thraces et tous les Edôniens, tant peltastes⁵ que cavaliers⁶. En plus des troupes d'Amphipolis, il disposait encore de mille peltastes myrkiniens et khalkidiens. Bref il avait réuni au total deux mille hoplites et trois cents cavaliers grecs. Quand il prit position à Kerdylion, il avait sous ses ordres directs environ quinze cents hommes; le reste se trouvait à Amphipolis sous les ordres de Kléaridas.

VII. — Pendant quelque temps Cléon ne bougea pas, mais ensuite il se vit contraint de faire ce qu'attendait Brasidas. Les soldats athéniens étaient irrités de leur inac-

tion; ils calculaient à quelle expérience et à quelle audace l'ignorance et la pusillanimité de leur chef allaient se heurter. Ils se rappelaient la répugnance qu'ils avaient éprouvée à quitter leur pays pour venir combattre à ses côtés. Informé de ces rumeurs et ne voulant pas condamner ses hommes à une inaction qui les affligeait, Cléon leva le camp et porta ses troupes en avant. Il employa la tactique téméraire qui lui avait réussi à Pylos et lui avait inspiré une haute confiance dans ses capacités. Il ne pensait même pas qu'on pût marcher à sa rencontre et, d'après ses dires, il montait en direction d'Amphipolis uniquement pour reconnaître le terrain; s'il attendait du renfort, ce n'était pas pour s'assurer la certitude de la victoire, en cas d'engagement, mais simplement pour investir la place et l'emporter de vive force. Aussi s'avança-t-il et établit-il son camp sur une colline naturellement fortifiée, en face d'Amphipolis; il alla, en personne, reconnaître le marécage formé par le Strymôn et l'emplacement de la ville du côté de la Thrace. Il croyait pouvoir à son gré se retirer sans combat. De fait, on n'apercevait pas d'hommes sur les remparts, on ne voyait personne sortir des portes, qui toutes étaient fermées. Aussi regrettait-il de n'avoir point amené de machines, car la ville ainsi déserte fût tombée entre ses mains.

VIII. — Sitôt aperçu le mouvement des Athéniens, Brasidas délogea des hauteurs de Kerdylion et rentra dans Amphipolis. S'il se refusa à marcher à leur rencontre et à accepter le combat, c'est qu'il appréhendait la composition de ses troupes et qu'il les jugeait inférieures, non pas en nombre, car elles étaient à peu de chose près égales à celles des Athéniens, mais en qualité; en effet l'armée athénienne était composée uniquement de citoyens et de troupes d'élite de Lemnos et d'Imbros; il médita donc une attaque par ruse. S'il laissait voir à l'ennemi ses effectifs et leur armement de fortune, la victoire, pensait-il, serait plus difficile que s'il les dissimulait à leur vue et laissait les Athéniens les mépriser

sans motifs. Il prit donc avec lui cent cinquante hoplites triés sur le volet, et laissa le reste à Kléaridas. Son plan était d'attaquer à l'improviste les Athéniens, avant qu'ils pussent se retirer; il ne les trouverait plus, pensait-il, une autre fois pareillement réduits à eux-mêmes, quand ils auraient reçu des renforts. Il rassembla donc tous ses soldats pour les encourager et leur faire part de son dessein. Voici ce qu'il leur dit :

IX. — « Soldats péloponnésiens, vous venez d'un pays qui a toujours sauvé sa liberté par son courage; vous êtes des Doriens et vous avez à combattre des Ioniens, dont vous avez si souvent triomphé. Voilà ce qu'il suffit de vous rappeler brièvement. Mais je veux aussi vous faire part de mon plan d'attaque, afin de vous rassurer et de vous reconforter, si vous éprouviez quelque appréhension, en ne me voyant engager qu'une partie de mes forces. J'ai de bonnes raisons de le croire, c'est par mépris pour nos troupes et parce qu'ils comptent que nul n'osera sortir à leur rencontre, que les Athéniens sont montés sur la hauteur où en désordre, tout occupés à reconnaître le terrain, ils sont sans méfiance. Discerner chez l'ennemi de pareilles fautes, tenir compte de ses propres forces pour l'attaquer, non point à découvert et en bataille rangée, mais en tirant parti des circonstances, voilà, en règle générale, la condition du succès. Les plus glorieux stratagèmes sont ceux qui, en trompant parfaitement l'adversaire, se révèlent les plus utiles pour nos amis. L'ennemi est encore plein d'une confiance inconsidérée; il songe plutôt, me semble-t-il, à se retirer qu'à s'installer; eh bien ! je vais profiter de ce flottement dans ses desseins et, sans attendre qu'il ait pris une résolution ferme, je vais avec les hommes qui m'accompagnent et en le devançant, si je puis, foncer sur le centre de son armée. Pour toi, Kléaridas, quand tu me verras aux prises avec lui et vraisemblablement le jeter dans l'épouvante, prends avec toi le reste des hoplites, les Amphipolitains et les autres alliés, fais ouvrir les portes et te hâtant de sortir, empresse-toi de venir me rejoindre.

Ton apparition ne manquera pas de les frapper d'effroi. Des troupes qui apparaissent au milieu du combat sont plus redoutables que celles qu'on a devant soi et avec lesquelles on a engagé la bataille. Montre toi-même toute la vaillance naturelle à un vrai Spartiate et vous, alliés, suivez-le avec courage. Soyez persuadés que pour bien combattre, trois conditions sont nécessaires : la décision, l'honneur, l'obéissance aux chefs. En ce jour, si vous montrez votre valeur, vous obtiendrez la liberté et le titre d'alliés de Lacédémone; sinon vous deviendrez les esclaves des Athéniens; en mettant les choses au mieux et en supposant que vous ne soyez ni vendus ni tués, vous subirez un esclavage que vous n'avez jamais connu et vous aurez été un obstacle à l'affranchissement des autres Grecs. Mais non ! en voyant l'enjeu de la bataille, vous ne faiblirez pas. Et moi-même, je vous ferai voir que, si je sais conseiller les autres, je sais tout aussi bien me comporter dans l'action ». »

X. — Sur ces paroles, Brasidas se disposa à sortir en personne de la ville; il disposa le reste des troupes sous le commandement de Kléaridas à proximité des portes dites de Thrace; elles pourraient ainsi sortir, comme il l'avait prescrit. Les Athéniens avaient vu Brasidas descendre de la hauteur de Kerdyllion. De l'endroit où était Cléon, les regards plongeaient dans la ville et il voyait Brasidas distinctement offrir un sacrifice devant le temple d'Athéna et tout occupé à cette cérémonie. Cléon, s'avancant en reconnaissance, apprend alors qu'on distingue nettement dans la ville toute l'armée ennemie et qu'on aperçoit sous les portes les pieds d'une cavalerie nombreuse et d'une troupe prête à faire une sortie. Sur cet avis, il s'approcha et se rendit compte par lui-même. Mais, décidé à refuser le combat avant d'avoir reçu des renforts, convaincu d'ailleurs qu'en retournant sur ses pas, il pourrait prévenir l'attaque ennemie, il donna le signal de battre en retraite et prescrivit à ses troupes de se replier lentement par la gauche sur Eïôn. C'était la seule manœuvre qu'on pût exécuter. Mais l'exécution de

ce mouvement lui parut trop lente; il fit faire alors à l'aile droite un mouvement de conversion à gauche et présenta à l'ennemi le flanc découvert. Alors Brasidas, voyant dans le mouvement des Athéniens l'occasion favorable, dit à ceux qui l'accompagnent : « Ces gens-là ne nous attendent pas. On le voit bien à l'agitation de leurs lances et de leurs têtes. Quand on se comporte de la sorte, c'est que généralement on n'attend pas l'ennemi. Qu'on m'ouvre les portes que j'ai dites. Courage et en avant, le plus vite possible ! » Lui-même sort par la porte qui donnait sur la palissade et par la première du long mur qui existait alors. Il se lance, au pas de course, droit devant lui, sur la route, vers le point le plus escarpé où se trouve actuellement un trophée. Il bouscule le centre des Athéniens, effrayés par leur désordre et stupéfaits de son audace; il les met en fuite. Kléaridas, selon les dispositions prises, sort en même temps par la porte de Thrace et accroche l'ennemi. L'inattendu et la soudaineté de cette double attaque mirent la confusion dans les rangs athéniens. Leur aile gauche, qui marchait en direction d'Eiôn et qui était déjà quelque peu avancée, fut disloquée et mise en fuite. La voyant céder le terrain, Brasidas s'avance vers l'aile droite; mais il est blessé, il tombe, sans que les Athéniens s'en aperçoivent. Les soldats de son entourage le relèvent et l'emportent. L'aile droite résista davantage. Cléon, qui dès l'abord n'avait pas eu l'intention de faire front, prit immédiatement la fuite. Mais il fut rejoint et tué par un peltaste myrkinien. Ses hoplites se massèrent sur la colline, repoussèrent deux ou trois assauts de Kléaridas et ne cédèrent que lorsque les cavaliers myrkiniens et khalkidiens et les peltastes les eurent cernés, accablés de traits et finalement contraints à fuir. Toute l'armée athénienne s'échappa à grand-peine et s'égailla à travers les montagnes. Beaucoup d'hommes périrent sur le champ de bataille ou sous les coups des cavaliers khalkidiens et des peltastes; les autres se réfugièrent à Eiôn.

On avait relevé Brasidas sur le terrain et on l'avait

transporté, vivant encore, du champ de bataille dans la ville. Il eut le temps d'apprendre la victoire de ses troupes; mais, presque aussitôt après, il rendit l'âme. Le reste de son armée, revint de la poursuite avec Kléaridas, dépouilla les morts et éleva un trophée.

XI. — Tous les alliés suivirent en armes la dépouille de Brasidas, qui fut inhumé aux frais de l'Etat à l'intérieur même de la ville, à l'entrée de la place publique actuelle. Dans la suite on protégea d'un entourage de pierre le monument. Les Amphipolitains lui consacrèrent un téménos comme à un héros et établirent en son honneur des jeux et des sacrifices annuels. Le considérant comme leur véritable fondateur, ils lui dédièrent la colonie, rasèrent les monuments élevés en l'honneur d'Hagnôn et firent disparaître tout ce qui pouvait rappeler que la colonie avait été fondée par ce dernier. C'est qu'ils pensaient que Brasidas les avait sauvés²; d'ailleurs par crainte des Athéniens, ils cherchaient pour l'instant à se ménager l'alliance des Lacédémoniens. Etant donné leur hostilité pour Athènes, ils ne trouvaient ni la même utilité ni le même agrément à vénérer Hagnôn. Ils rendirent aux Athéniens leurs morts. Ceux-ci avaient perdu environ six cents hommes; les Péloponnésiens seulement sept; le fait s'explique; il n'y avait pas eu de bataille rangée, mais une prise de contact à la suite d'une surprise. Une fois les morts enlevés, les Athéniens rentrèrent en Attique; les Péloponnésiens, commandés par Kléaridas, remirent de l'ordre dans l'administration d'Amphipolis.

XII. — Vers la même époque, à la fin de l'été, les Lacédémoniens Rhamphias, Autokharidas et Epikydidas conduisirent vers les places du littoral de Thrace un renfort de neuf cents hoplites. Arrivés à Hérakleia de Trakhis, ils réorganisèrent ce qui leur parut défectueux. Ils s'y trouvaient encore, quand se livra la bataille d'Amphipolis. L'été prit fin.

XIII. — Dès le début de l'hiver suivant, Rhamphias et ses officiers s'avancèrent jusqu'aux monts Piériorion en

Thessalie. L'hostilité des habitants, la mort de Brasidas, à qui était destiné ce renfort, les déterminèrent à faire demi-tour. Ils pensaient que leur mission était désormais sans objet, puisque les Athéniens vaincus s'étaient retirés; d'ailleurs ils ne se sentaient pas en état d'exécuter les desseins de Brasidas. Enfin, ce qui plus que tout les décida, ce fut qu'au moment de leur départ les Lacédémoniens inclinaient visiblement vers la paix et ils ne l'ignoraient pas.

XIV. — Aussitôt après le combat d'Amphipolis et la retraite de Rhamphias de Thessalie, les deux partis commencèrent à montrer de la répugnance pour continuer la guerre; ils désiraient vivement la paix. Les Athéniens, sous le coup de l'échec de Déliion et de la défaite toute récente d'Amphipolis, n'avaient plus dans leur force cette confiance inébranlable qui leur avait fait refuser naguère tout accommodement, quand ils s'imaginaient que leurs succès présents assureraient à l'avenir leur supériorité; ils craignaient d'ailleurs de voir leurs revers provoquer chez leurs alliés de nouvelles défections et regrettaient de n'avoir pas profité des circonstances favorables qui avaient suivi la prise de Pylos pour conclure un accord avantageux. De leur côté les Lacédémoniens voyaient la guerre dérouter leurs prévisions; car ils avaient pensé qu'en ravageant l'Attique, peu d'années leur suffiraient pour venir à bout de la puissance d'Athènes. Or ils avaient subi à Sphaktérie un désastre comme Sparte n'en avait jamais connu; leur pays était exposé aux incursions de pirates venant de Pylos ou de Cythère; les Hilotes désertaient; il était à craindre que ceux de l'intérieur, obéissant aux suggestions de ceux du dehors, ne profitassent des circonstances pour tenter quelque révolution, comme cela s'était déjà vu. En outre la trêve de Trente Ans conclue avec les Argiens était sur le point d'expirer et les Argiens se refusaient à en contracter une autre, si on ne leur restituait pas la Kynurie. Les Lacédémoniens se trouvaient dans l'impossibilité de mener la guerre en même temps contre les Argiens et les Athéniens

réunis. Enfin ils soupçonnaient que plusieurs villes du Péloponnèse s'apprétaient à embrasser le parti des Argiens. Ce qui effectivement se produisit.

XV. — Ces réflexions, de part et d'autre, faisaient sentir la nécessité d'un accord. Lacédémone surtout était acquise à cette solution, car elle désirait vivement obtenir la restitution des prisonniers de l'île. Il se trouvait parmi eux des Spartiates du premier rang, alliés aux plus puissantes familles. Dès leur capture des pourparlers avaient été engagés pour leur délivrance. Mais les Athéniens, enivrés de leurs succès, s'étaient refusés à accorder des conditions équitables. Aussitôt après la défaite de Déliion, les Lacédémoniens, devant qu'ils seraient plus traitables, avaient conclu avec eux la trêve de l'année, qui devait être un point de départ en vue de pourparlers pour l'établissement d'une paix de plus longue durée.

XVI. — La défaite des Athéniens à Amphipolis avait été suivie de la mort de Brasidas et de celle de Cléon. Avec eux disparaissaient les deux chefs les plus opposés à la paix; ils l'étaient, l'un parce qu'il devait à la guerre ses succès et sa gloire; l'autre par crainte qu'avec le retour de la paix, ses méfaits ne fussent étalés à tous les yeux et ses calomnies moins écoutées⁹. Ceux qui dans les deux cités s'efforçaient de faire prévaloir leurs idées, Pleistoanax fils de Pausanias roi de Lacédémone et Nicias fils de Nikératos le plus heureux des généraux de cette époque, inclinèrent davantage vers la paix. Nicias voulait sauvegarder sa fortune, avant de subir la défaite et de risquer sa réputation; il entendait mettre fin immédiatement, tant pour ses concitoyens que pour lui-même, aux fatigues de la guerre, laisser à la postérité une réputation militaire intacte. Le calme seul pouvait lui procurer cet avantage et il lui fallait éviter le plus possible les retours de la fortune. La paix seule pouvait le mettre à l'abri du danger. Pleistoanax, lui, se voyait exposé à cause de son rappel aux calomnies de ses ennemis. Ceux-ci sans cesse, à l'occasion de tous les revers de Lacédémone, faisaient entendre que le rappel illégal de Pleistoanax en

était la cause unique. On l'accusait d'avoir, de concert avec Aristoklès son frère, soufflé à maintes reprises à la prêtresse de Delphes ¹⁰ la réponse qu'elle avait faite aux théôres ¹¹ de Lacédémone : « D'avoir à rappeler de la terre étrangère dans son pays la race du demi-dieu, fils de Zeus, faute de quoi ils devraient labourer avec un soc d'argent ¹². » Jadis Pleistoanax avait été chassé par les Lacédémoniens, sous prétexte qu'on avait obtenu de lui à prix d'argent l'évacuation de l'Attique et il s'était réfugié sur le mont Lycée. Là par crainte des Lacédémoniens il habitait une maison à moitié engagée dans le sanctuaire de Zeus. Les Lacédémoniens l'avaient appelé au bout de dix-neuf ans et avaient célébré son retour par des chœurs et des sacrifices identiques à ceux qui avaient consacré la fondation de Lacédémone et l'installation des rois.

XVII. — Fort irrité par ces calomnies et convaincu que la paix seule, en garantissant la sécurité et la restitution des prisonniers aux Lacédémoniens, le mettrait à l'abri des attaques de ses ennemis, tandis que la guerre l'exposerait nécessairement en cas de revers aux calomnies des principaux citoyens, il se mit à souhaiter vivement un accord.

Pendant cet hiver on engagea des pourparlers et, dès le printemps, les Lacédémoniens cherchèrent à ébranler leurs adversaires par des préparatifs menaçants et en faisant répandre le bruit dans toutes les cités qu'ils allaient construire des forts en Attique; ils voulaient par là rendre les Athéniens plus traitables. Enfin, après maintes réunions, après maintes revendications, on convint de part et d'autre de faire la paix à la condition que chacun restituerait ce qu'il avait pris pendant la guerre. Les Athéniens conservèrent cependant Nisæa, en s'autorisant du fait suivant : ils avaient demandé la restitution de Platée, mais les Thébains avaient riposté que cette ville était en leur possession du consentement de ses habitants et qu'ils ne l'avaient prise ni par force ni par ruse. Les Lacédémoniens convoquèrent leurs alliés qui rati-

fièrent ces propositions de paix, à l'exception des Béotiens, des Corinthiens, des Eléens et des Mégariens qui les désapprouvèrent. L'accord fut conclu par un échange de libations et de serments entre Athéniens et Lacédémoniens. Voici ce qu'il stipulait :

XVIII. — « Les Athéniens d'une part, les Lacédémoniens et leurs alliés d'autre part, ont conclu la paix aux conditions ci-dessous, que les différentes cités ont juré de respecter.

« En ce qui concerne les temples communs, chacun pourra à sa guise y sacrifier, y consulter les oracles, y envoyer des théôres et s'y rendre par terre comme par mer sans aucune crainte.

« En ce qui concerne l'enceinte sacrée et le temple d'Apollon à Delphes, aussi bien que l'ensemble des habitants, ils seront indépendants, francs de tout tribut et de toute juridiction, libres de s'administrer, eux et leur territoire, suivant les anciens usages ¹³.

« La paix durera cinquante ans entre les Athéniens et leurs alliés d'une part, les Lacédémoniens et leurs alliés d'autre part. Elle sera sincère, entière, sur terre comme sur mer.

« Tout acte d'hostilité est interdit envers les Athéniens et leurs alliés aux Lacédémoniens et à leurs alliés; ainsi qu'envers les Lacédémoniens et leurs alliés, aux Athéniens et à leurs alliés. Toute ruse, tout moyen de nuire sont interdits.

« S'il s'élève entre eux un différend, ils recourent aux tribunaux et aux serments, aux conditions qu'ils ont jurées.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés rendront aux Athéniens Amphipolis.

« Tous les habitants des villes restituées aux Athéniens par les Péloponnésiens pourront se retirer où bon leur semblera, en emportant ce qu'ils possèdent. Les villes assujetties au tribut le paieront selon la taxe établie par Aristide ¹⁴ et seront indépendantes. Si ces villes acquittent le tribut, la paix une fois conclue, elles ne devront

être en butte à aucune attaque armée de la part des Athéniens et de leurs alliés. Ces villes sont : Argilos, Stagire, Akanthos, Stôlos, Olynthe, Spartôlos. Elles ne contracteront alliance offensive et défensive ni avec les Lacédémoniens, ni avec les Athéniens. Néanmoins, si les Athéniens les décident sans contrainte aucune à entrer dans leur alliance, elles pourront le faire.

« Les gens de Mékyberna, de Sanè, de Singos garderont leurs villes, ainsi que ceux d'Olynthe et d'Akanthos.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés restitueront aux Athéniens Panaktôn. Les Athéniens restitueront aux Lacédémoniens Koryphasion, Cythère, Méthana, Ptéléon et Atalantè. Ils rendront tous les Lacédémoniens qui se trouvent en prison à Athènes ou dans quelque autre endroit de leur empire. Ils renverront les Péloponnésiens assiégés dans Skiônè, tous les alliés des Lacédémoniens qui se trouvent dans cette ville, toutes les troupes qu'y a envoyées Brasidas. Ils renverront également tous les alliés de Lacédémone qui se trouvent en prison à Athènes ou dans quelque autre endroit de leur empire.

« De leur côté, les Lacédémoniens et leurs alliés rendront dans les mêmes conditions tous les Athéniens et tous leurs alliés qui sont entre leurs mains.

« En ce qui concerne les habitants de Skiônè, de Torônè et de Sermylè et ceux des autres villes en leur possession, les Athéniens pourront en disposer à leur gré.

« Les Athéniens s'engageront par serment envers les Lacédémoniens et leurs alliés, spécialement dans chaque cité.

« De part et d'autre, prêteront le serment le plus solennel selon les traditions du pays dix-sept citoyens de chacun des deux États.

Ce serment sera conçu ainsi : « Je respecterai les présentes conventions et la présente paix, en toute justice et sans dol. »

« Les Lacédémoniens et leurs alliés prêteront aux Athéniens le même serment dans les mêmes conditions.

« De part et d'autre, on renouvellera le serment chaque année.

« Il sera gravé sur des stèles à Olympie, à Delphes, à l'Isthme, à Athènes sur l'Acropole, à Lacédémone au temple d'Apollon d'Amykles ¹⁵.

« Si d'un côté comme de l'autre, on a oublié quelque clause, Athéniens et Lacédémoniens pourront sans manquer au serment, en faisant valoir de justes raisons, modifier sur ce point la convention présente, quand ils se seront mis d'accord.

XIX. — « Le traité entre en vigueur, sous l'éphorat de Pleistolas, le quatrième jour de la dernière décade du mois Artémisios et à Athènes sous l'archontat d'Alkæos le sixième jour du mois Elaphébolion ¹⁶.

« Ont prêté serment et fait des libations :

« Pour les Lacédémoniens : Pleistoanax, Agis, Pleistolas, Damagétos, Khionis, Metagénès, Akanthos, Dæthos, Iskhagoras, Philokharidas, Zeuxidas, Antippos, Tellis, Alkinadas, Empédiàs, Ménàs, Laphilos. Pour les Athéniens : Lampôn, Isthmionikos, Nicias, Lakhès, Euthydémòs, Proklès, Pythodôros, Hagnôn, Myrtilos, Thrasyklès, Théagénès, Aristokratès, Iôlkios, Timokratès, Léôn, Lamakhos, Demosthénès. »

XX. — Cette paix fut conclue à la fin de l'hiver, au commencement du printemps, aussitôt après les fêtes de Dionysos, celles qui se célèbrent dans la ville ¹⁷. Dix ans et quelques jours s'étaient écoulés depuis la première invasion de l'Attique et le début de la guerre. On s'en convaincra en tenant compte de l'ordre chronologique plutôt que de la succession en chaque ville des archontes ou des magistrats, dont les noms servent à dater les événements. Cette méthode manque d'exactitude, car un fait peut s'être produit indifféremment au commencement ou au milieu ou à un moment quelconque de leur magistrature. Mais en comptant, comme je l'ai fait, par étés et par hivers, on s'apercevra, puisque le total de ces saisons forme l'année, que cette première partie de la guerre s'est étendue sur dix étés et autant d'hivers.

XXI. — Le sort avait décidé que les Lacédémoniens effectueraient les premiers les restitutions. Aussi relâ-

chèrent-ils immédiatement les prisonniers qui étaient entre leurs mains. Ils envoyèrent dans les villes du littoral de Thrace une députation composée d'Iskhagoras, de Ménàs et de Philokharidas, pour intimé à Kléaridas l'ordre de remettre Amphipolis aux Athéniens et engager les autres chefs à accepter la paix, dans les conditions prescrites à chacun. Mais ces derniers s'y refusèrent, la trouvant désavantageuse. Kléaridas de son côté, pour faire sa cour aux Khalkidiens, refusa de restituer la ville, en déclarant qu'il ne pouvait passer outre à l'opposition de la Khalkidique. Il vint en personne et en toute hâte à Lacédémone, avec une députation pour se défendre au cas où on l'accuserait d'avoir désobéi aux ordres d'Iskhagoras et de ses collègues. Il voulait également savoir s'il n'était pas possible de modifier la convention. Mais les Lacédémoniens avaient engagé leur parole. Ce que voyant, il retourna à Amphipolis, où d'ailleurs les Lacédémoniens le renvoyèrent avec l'ordre formel de rendre la ville et à défaut d'en faire sortir tous les Péloponnésiens; ce qu'il exécuta sans tarder.

XXII. — Les alliés se trouvaient justement assemblés à Lacédémone. Ceux qui ne voulaient pas accepter la paix furent sommés par les Lacédémoniens d'y adhérer. Ils invoquèrent le prétexte qui leur avait déjà servi et déclarèrent s'y refuser, tant qu'ils n'auraient pas obtenu des conditions plus équitables. Ne pouvant leur faire entendre raison, les Lacédémoniens les congédièrent; mais, en leur nom, ils conclurent alliance avec les Athéniens, se disant que les Argiens, qui, à la venue d'Ampéolidas et de Likhas, avaient refusé le renouvellement du traité d'alliance défensive, seraient moins redoutables pour eux sans l'aide des Athéniens et que, si on leur en donnait l'occasion, ils se rangeraient du côté d'Athènes; enfin ils comptaient que le reste du Péloponnèse se tiendrait tranquille. On profita de la présence à Lacédémone de députés athéniens pour ouvrir des pourparlers. On se mit d'accord et, sous la foi du serment, on conclut l'alliance ci-dessous :

XXIII. — « Lacédémoniens et Athéniens seront alliés pendant cinquante ans aux conditions ci-dessous :

« Au cas où un ennemi pénétrerait sur le territoire de Lacédémone et y exercerait des hostilités, les Athéniens devront venir à l'aide des Lacédémoniens avec le plus de forces possible et tous les moyens à leur disposition.

« Au cas où l'ennemi ravagerait la campagne avant de se retirer, Lacédémoniens et Athéniens traiteront en ennemie la cité coupable, exerceront de concert des représailles et ne cesseront la guerre que d'un commun accord. Cette clause sera observée avec justice, avec zèle et sans fraude.

« Au cas où un ennemi pénétrerait sur le territoire athénien et y exercerait des hostilités, les Lacédémoniens devront venir à l'aide des Athéniens avec le plus de forces possible et tous les moyens à leur disposition.

« Au cas où l'ennemi se retirerait après avoir ravagé la campagne, Lacédémoniens et Athéniens traiteront en ennemie la cité coupable, exerceront de concert des représailles et ne cesseront la guerre que d'un commun accord. Cette clause sera observée avec justice, avec zèle et sans fraude.

« S'il se produit un soulèvement d'esclaves¹³, les Athéniens viendront au secours des Lacédémoniens avec toutes leurs forces, dans la mesure de leur puissance.

« Les présentes conditions seront jurées par ceux-là qui, de part et d'autre, ont juré le précédent traité de paix.

« Chaque année le traité sera renouvelé. Les Lacédémoniens se rendront à Athènes, au moment des Dionysies; les Athéniens se rendront à Lacédémone, au moment des Hyakinthies.

« De part et d'autre le traité sera gravé sur une stèle, à Lacédémone près du temple d'Apollon d'Amykles, à Athènes sur l'Acropole près du temple d'Athéna.

« Au cas où il plairait aux Lacédémoniens et aux Athéniens d'ajouter ou de retrancher quelque chose au traité d'alliance, ils pourront le faire d'un commun accord.

XXIV. — « Ont juré ce traité : pour les Lacédémoniens, Pleistoanax, Agis, Pleistolos, Damagétos, Khionis, Meta-

génès, Akanthos, Dæthos, Iskhagoras, Philokhandas, Zeuxidas, Antippos, Tellis, Alkinadas, Empédias, Ménàs, Laphilos.

« Pour les Athéniens : Lampôn, Isthmionikos, Nicias, Lakhès, Euthydémos, Proklès, Pythodôros, Hagnôn, Myrtilos, Thrasyklès, Théagénès, Aristokratès, Iôlkios, Timokratès, Léôn, Lamakhos, Démosthénès. »

Ce traité fut conclu peu de temps après l'accord précédent. Les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens les prisonniers de l'île. Là-dessus commença le onzième été. J'en ai terminé avec le récit de la première guerre qui a duré dix années.

XXV. — Après le traité de paix et d'alliance conclu entre les Lacédémoniens et les Athéniens après dix ans de guerre, sous l'éphorat de Pleistolas à Lacédémone et sous l'archontat d'Alkæos à Athènes, la paix régna entre les États qui souscrivirent à ce traité. Mais les Corinthiens et quelques cités du Péloponnèse troublèrent la situation. Il en résulta immédiatement de nouvelles difficultés entre les Lacédémoniens et leurs alliés. D'ailleurs, avec le temps, les Lacédémoniens se rendirent suspects aux Athéniens, en refusant d'exécuter sur certains points les engagements pris. Pendant six ans et dix mois¹⁹, on s'abstint de part et d'autre de toute expédition militaire; mais au dehors, on profita de cette trêve mal assurée pour se faire réciproquement tout le mal possible. Finalement les deux peuples se virent contraints de rompre le traité qui avait mis fin aux dix années de guerre et ils se livrèrent à nouveau à des hostilités ouvertes.

XXVI. — Le même Thucydide Athénien a poursuivi le récit des événements, par étés et par hivers²⁰, jusqu'au moment où les Lacédémoniens et leurs alliés mirent fin à l'empire d'Athènes et s'emparèrent des Longs-Murs et du Pirée. La durée totale de la guerre jusqu'à cette époque fut de vingt-sept ans. Car ce serait se méprendre que de n'y pas comprendre la trêve qui se place dans l'intervalle des deux guerres.

Si l'on a égard à la suite des faits, tels que je les ai

racontés, on s'apercevra qu'on ne peut considérer cette suspension d'armes comme une paix véritable, puisque les belligérants n'exécutèrent ni n'obtinrent les restitutions convenues; puisque, en dehors de la guerre entre Mantinée et Épidaure, on manqua souvent à sa parole de part et d'autre; puisque les alliés de Thrace n'en poursuivirent pas moins les hostilités et que les Béotiens n'étaient liés que par une trêve sans date dont les effets cessaient dix jours après l'avis de rupture²¹. Aussi en ajoutant à la première guerre de dix ans la trêve pleine de suspensions qui la suivit et la seconde guerre qui en découla, on trouvera le même nombre d'années que moi, et quelques jours en plus, si l'on veut calculer selon l'ordre chronologique. C'est même la seule chose qui se soit réalisée pour ceux qui prétendaient tirer des oracles un pronostic certain. Je me rappelle en effet que du début à la fin de la guerre, il s'est trouvé bien des gens pour publier qu'elle devait durer trois fois neuf ans. Pour moi j'ai vécu pendant toute sa durée en pleine possession de mes facultés et m'appliquant de mon mieux à me renseigner exactement sur les événements. J'ai vécu vingt ans en exil, à la suite de mon commandement d'Amphipolis; j'ai été témoin des affaires des deux partis et tout spécialement de celles du Péloponnèse et les loisirs que me laissait mon exil²² m'ont permis de mieux connaître les faits. Il me reste maintenant à raconter les différends qui s'élevèrent après la guerre de dix ans, la rupture de la paix et les événements militaires qui en découlèrent.

XXVII. — Après la conclusion de la trêve de cinquante ans et de l'alliance qui la suivit, les députations péloponnésiennes venues à cet effet quittèrent Lacédémone. La plupart regagnèrent directement leur pays, mais les Corinthiens²³ firent un détour par Argos et s'abouchèrent avec quelques-uns des magistrats de la ville. Ils leur représentèrent que la paix et l'alliance des Lacédémoniens avec les Athéniens — auparavant leurs pires ennemis — n'avaient nullement pour objet l'intérêt

des populations, mais bien leur asservissement. En conséquence, les Argiens devaient chercher les moyens de sauver le Péloponnèse et décréter que toute cité grecque, libre et jouissant de l'égalité des droits, pouvait à son gré contracter alliance offensive et défensive avec Argos. On élitrait quelques hommes investis de pleins pouvoirs, sans porter la question devant le peuple, pour éviter, en cas de refus de la multitude, de découvrir les auteurs de cette proposition. Du reste, ajoutaient-ils, beaucoup de peuples se rangeraient à leurs côtés, en haine des Lacédémoniens. Sur cet avis les Corinthiens rentrèrent chez eux.

XXVIII. — Les Argiens qui avaient reçu ces propositions les communiquèrent aux magistrats et au peuple d'Argos. Les Argiens les ratifièrent et nommèrent douze citoyens devant qui toute cité grecque, à l'exception néanmoins d'Athènes et de Lacédémone, pourrait à son gré contracter avec Argos une alliance offensive et défensive. Nul ne pourrait traiter avec les deux villes ci-dessus sans l'assentiment du peuple argien. Ce qui décida surtout les Argiens, ce fut leur conviction que la guerre était à la veille d'éclater avec Lacédémone; la trêve qu'ils avaient conclue avec elle touchait à sa fin. D'ailleurs ils espéraient obtenir l'hégémonie dans le Péloponnèse. A cette époque en effet, Lacédémone était fort décriée et ses revers l'avaient déconsidérée. Les Argiens eux se trouvaient à tous points de vue en excellente posture : ils n'avaient pas pris part à la guerre contre Athènes et, liés par un traité de paix avec les deux partis, c'étaient eux surtout qui en avaient recueilli les fruits. Telles furent les conditions dans lesquelles les Argiens reçurent dans leur alliance ceux qui voulurent y entrer.

XXIX. — Les Mantinéens et leurs alliés se rangèrent les premiers à leurs côtés; — et cela par crainte des Lacédémoniens. Ils avaient soumis à leur domination une partie de l'Arcadie au cours même de la guerre contre Athènes et ils pensaient bien qu'une fois débarrassés de leurs préoccupations, les Lacédémoniens ne toléreraient

pas cette usurpation. Aussi saisirent-ils avec joie cette occasion de se tourner du côté des Argiens. Argos était à leur avis une puissante cité et son gouvernement démocratique comme le leur l'avait de tout temps opposée à Lacédémone. A la suite de la défection des Mantinéens, on murmura dans le reste du Péloponnèse qu'il fallait suivre cet exemple. Les Mantinéens, se disait-on, devaient en savoir plus long qu'eux-mêmes, pour s'être séparés de Lacédémone. On en voulait surtout aux Lacédémoniens d'avoir inscrit dans le traité avec Athènes qu'il serait possible d'y faire des additions et des retranchements du commun accord des deux cités. Cette clause troublait tout particulièrement les Péloponnésiens en leur faisant soupçonner que, de concert avec les Athéniens, les Lacédémoniens avaient dessein de les asservir. La justice eût exigé que tous les alliés pussent profiter de cette disposition. Aussi la crainte poussa la plupart d'entre eux à embrasser avec empressement le parti d'Argos et à conclure, chacun pour son compte, un traité d'alliance.

XXX. — Ces rumeurs du Péloponnèse n'échappèrent pas aux Lacédémoniens. Les Corinthiens, ils le savaient, les avaient propagées et se disposaient à traiter avec Argos. Aussi de Lacédémone envoya-t-on une députation à Corinthe dans l'intention de prévenir les événements. On imputait aux Corinthiens toute cette machination et on fit valoir que leur défection et leur alliance avec les Argiens serait une violation des serments; bien plus, les Corinthiens étaient déjà coupables, puisqu'ils ne voulaient pas accepter la trêve avec Athènes, alors qu'il avait été convenu que les décisions de la majorité des alliés auraient force de loi pour tous « à moins d'empêchement de la part des dieux ou des héros ».

Tous les alliés qui avaient repoussé la trêve avaient été convoqués à Corinthe; les Corinthiens profitèrent de leur présence pour faire réponse aux Lacédémoniens; ils évitèrent de mettre au grand jour le tort qu'ils avaient subi en n'obtenant pas des Athéniens la restitution de

Sollion et d'Anaktorion, ainsi que les autres points sur lesquels ils s'estimaient lésés. Ils prétextèrent seulement qu'il leur était impossible de trahir les Grecs de Thrace. Ils avaient, disaient-ils, engagé leur parole tout particulièrement, quand ces populations, d'accord avec celle de Potidée, étaient passées dans leur parti; plus tard ces engagements avaient été renouvelés. Ils ne transgressaient donc pas les serments qui les liaient à leurs alliés en repoussant la trêve conclue avec Athènes. Du moment qu'ils avaient pris les dieux à témoin de leurs engagements, ils se parjureraient en trahissant leurs alliés. D'ailleurs il avait été spécifié qu'il ne devait « y avoir aucun empêchement de la part des dieux ou des héros ». C'était bien là, à leur avis, un empêchement divin. Telles furent leurs paroles en ce qui concernait les serments passés. En ce qui concernait l'alliance avec Argos, ils en délibéreraient avec leurs alliés et agiraient selon la justice.

Les députés lacédémoniens rentrèrent chez eux. Il se trouvait alors justement à Corinthe des députés d'Argos qui invitèrent les Corinthiens à entrer dans leur alliance et cela sans tarder. Ceux-ci les invitèrent à assister au prochain congrès qui se tiendrait à Corinthe.

XXXI. — Aussitôt après arriva une députation d'Élide. Elle commença par conclure une alliance offensive et défensive avec les Corinthiens; puis elle se rendit à Argos, conformément à ce qui avait été décidé et contracta alliance avec les Argiens. Les Éléens étaient en désaccord avec les Lacédémoniens au sujet de Lépréon. Jadis une guerre avait éclaté entre quelques populations d'Arcadie et celle de Lépréon; cette dernière avait fait appel à l'alliance des Éléens, en leur promettant la moitié du territoire de Lépréon. La guerre terminée, les Éléens avaient laissé la terre aux habitants de Lépréon contre une redevance annuelle d'un talent versée à Zeus d'Olympie. Jusqu'à la guerre d'Athènes cette redevance avait été acquittée, mais la guerre ayant servi aux Lépréates de prétexte pour s'en affranchir, les Éléens avaient voulu les

contraindre à tenir leur engagement. Alors les Lépréates s'étaient adressés aux Lacédémoniens. Quand ils virent le différend soumis à Lacédémone, les Éléens craignirent de ne pas obtenir justice; ils déclinèrent l'arbitrage et ravagèrent le territoire de Lépréon. Ce qui n'empêcha pas les Lacédémoniens de proclamer l'indépendance des Lépréates et de blâmer la conduite des Éléens. Puis prenant prétexte du refus des Éléens d'accepter l'arbitrage, ils envoyèrent à Lépréon une garnison d'hoplites. Les Éléens s'autorisèrent du fait que les Lacédémoniens avaient accueilli une ville révoltée contre eux et mirent en avant l'article de la convention qui prescrivait que chacun, à la fin de la guerre avec Athènes, rentrerait en possession de ce qui lui appartenait au début des hostilités. Estimant qu'ils n'avaient pas obtenu ce qui leur était dû, ils passèrent du côté des Argiens et conclurent à leur tour avec eux une alliance offensive et défensive, comme il avait été convenu d'avance. Aussitôt après, les Corinthiens et les populations de la Khalkidique de Thrace entrèrent dans l'alliance d'Argos. Les Béotiens et les Mégariens, tout en se déclarant d'accord avec eux, se tinrent en repos. Ils attendaient la suite des événements et estimaient que, soumis eux-mêmes à un gouvernement oligarchique, le gouvernement démocratique d'Argos leur convenait moins que la constitution de Lacédémone²⁴.

XXXII. — Vers la même époque de cet été, les Athéniens emportèrent d'assaut Skiônè; ils mirent à mort les hommes en état de porter les armes, réduisirent en esclavage enfants et femmes et donnèrent le territoire à cultiver aux Platéens²⁵. Ils firent revenir les Déliens à Délos, en considération des défaites qu'ils avaient eux-mêmes subies et pour obéir à un oracle de Delphes. Les Phôkidiens et les Lokriens commencèrent la guerre.

Les Corinthiens et les Argiens, alliés désormais, marchèrent sur Tégée pour détacher cette cité de Lacédémone. Elle constituait à leurs yeux une partie notable du Péloponnèse et, en se l'adjoignant, ils pensaient se

rendre maîtres du Péloponnèse entier. Mais les Tégéates déclarèrent qu'ils ne marcheraient pas contre Lacédémone; alors les Corinthiens, qui jusque-là s'étaient montrés pleins d'ardeur, se calmèrent et se mirent à craindre que, s'ils insistaient, nul désormais ne consentît à se joindre à eux. Pourtant ils allèrent trouver les Béotiens et leur demandèrent d'entrer dans leur alliance et dans celle des Argiens et de faire cause commune avec eux. Athéniens et Béotiens avaient conclu entre eux une trêve dite de dix jours, peu de temps après la paix de cinquante ans. Les Corinthiens pressèrent les Béotiens de les suivre à Athènes pour y conclure avec eux une trêve analogue. Au cas où les Athéniens refuseraient, les Béotiens devraient dénoncer l'armistice et ne prendre aucun engagement, sans l'aveu de Corinthe. Sollicités ainsi par les Corinthiens d'entrer dans l'alliance d'Argos, les Béotiens demandèrent un délai pour se décider. Néanmoins, ils se rendirent à Athènes avec les Corinthiens, mais ils ne purent y obtenir une trêve de dix jours, les Athéniens leur objectant que le traité s'appliquait automatiquement à eux, s'ils étaient alliés des Lacédémoniens. Ce refus ne put engager les Béotiens à rompre leur trêve de dix jours avec les Athéniens, malgré les instances des Corinthiens et leurs reproches aux Béotiens d'avoir violé leurs engagements. Les Corinthiens du reste conclurent avec les Athéniens un armistice qui ne fut pas suivi d'un traité officiel.

XXXIII. — Le même été les Lacédémoniens, en corps de nation et sous le commandement de Pleistoanax fils de Pausanias et roi de Lacédémone, firent une expédition contre Parrhasia. Ce peuple d'Arcadie, sujet des Mantinéens, était en pleine sédition et avait fait appel aux Lacédémoniens qui entendaient profiter de l'occasion pour raser, s'ils le pouvaient, les fortifications élevées par les Mantinéens, à Kypsèles. Les Mantinéens assuraient eux-mêmes la garde de la place, bien qu'elle fût située sur le territoire de Parrhasia, à proximité de la Skiritide, qui appartient à la Laconie. Les Lacédémoniens rava-

gèrent le pays de Parrhasia; quant aux Mantinéens ils confièrent la garde de leur ville aux Argiens, tandis qu'eux-mêmes assuraient la défense du territoire de leurs alliés. Mais ils ne furent pas en état de sauver les fortifications de Kypsèles ni les villes du pays de Parrhasia et ils durent se retirer. Les Lacédémoniens assurèrent l'indépendance de Parrhasia, rasèrent les fortifications de Kypsèles, puis rentrèrent chez eux.

XXXIV. — Le même été, les troupes parties avec Brasidas revinrent de Thrace. Ce fut Kléaridas qui les ramena, après la conclusion de la trêve. Les Lacédémoniens décrétèrent que les Hilotes qui avaient combattu avec Brasidas obtiendraient leur liberté et pourraient habiter à l'endroit choisi par eux. Mais peu de temps après, lors du différend avec les Eléens ils les établirent, avec les Néodamodes, à Lépréon²⁶, ville située à proximité de la Laconie et de l'Elide. Quelques-uns des hoplites qui avaient été pris à Sphaktérie et qui avaient livré leurs armes avaient déjà obtenu des charges. Les Lacédémoniens craignirent qu'ils ne se jugeassent diminués par leur malheur et qu'une fois au pouvoir ils ne tentassent quelque révolution. Aussi les frappèrent-ils d'atimie²⁷, leur retirant ainsi le droit de commander, d'acheter et de vendre. Néanmoins, un peu plus tard, on les réhabilita.

XXXV. — Le même été, les Dies prirent Thyssos, ville située sur la côte de l'Athôs et alliée des Athéniens.

Durant tout cet été, Athéniens et Péloponnésiens entretenaient des relations commerciales; mais dès la conclusion de la trêve, ils se mirent à se défier les uns des autres, parce que des deux côtés on n'avait pas rendu les places fortes. Le sort avait prononcé que c'était aux Lacédémoniens de commencer. Néanmoins, ils n'avaient restitué ni Amphipolis ni les autres villes; ils n'engageaient ni leurs alliés de Thrace, ni les Béotiens, ni les Corinthiens à accepter la trêve; ils ne cessaient de déclarer que, sur le refus de ces villes, les Athéniens devaient se joindre à eux pour les contraindre. Ils avaient fixé verbalement un terme, passé lequel ceux qui n'auraient pas

adhéré à la trêve seraient traités en ennemis des deux peuples. Les Athéniens, voyant que ces mesures demeuraient sans effet, soupçonnaient les Lacédémoniens de nourrir d'injustes desseins; aussi malgré les réclamations de Lacédémone, ne restituèrent-ils pas Pylos; bien plus, ils regrettaient d'avoir rendu les prisonniers de Sphak-térie; enfin, ils décidèrent de détenir les autres places jusqu'à l'exécution par les Lacédémoniens des clauses du traité. Les Lacédémoniens prétendaient avoir fait ce qui était en leur pouvoir : ils avaient rendu les prisonniers athéniens entre leurs mains; ils avaient ramené leurs troupes de Thrace; bref ils s'étaient acquittés de tout ce qui dépendait d'eux-mêmes. N'étant pas maîtres d'Amphipolis, ils ne pouvaient la livrer; mais tous leurs efforts tendaient à faire accepter la trêve par les Béotiens et les Corinthiens, à obtenir la restitution de Panakton et à faire rendre les prisonniers athéniens qui se trouvaient en Béotie. Néanmoins, ils demandaient qu'Athènes leur restituât Pylos; qu'à tout le moins, elle en retirât les Messéniens et les Hilotes, comme eux-mêmes avaient retiré leurs troupes de Thrace; que la garnison de cette place fût confiée aux Athéniens, s'ils le jugeaient à propos. Au cours de nombreux pourparlers qui eurent lieu pendant cet été, ils finirent par convaincre les Athéniens de retirer de Pylos les Messéniens, les Hilotes et tous les transfuges de Laconie. On les établit à Kranies, ville de Képhal-lénie. Cet été ne fut pas troublé et les deux peuples communiquaient librement entre eux:

XXXVI. — L'hiver suivant, les éphores qui se trouvaient en charge n'étaient plus ceux sous lesquels la trêve avait été conclue; quelques-uns de ces nouveaux éphores²⁸ étaient même opposés à la trêve. Les alliés avaient envoyé des députations à Lacédémone et, comme il s'y trouvait des députés d'Athènes, de Béotie et de Corinthe il se tint de nombreuses conférences. Mais, on ne put arriver à un accord. Après le départ des députés Kléoboulos et Xénarès, les éphores les plus désireux de rompre la trêve, eurent avec les Béotiens et les Corin-

thiens des entretiens particuliers. Ils les engagèrent vivement à se mettre d'accord et à faire en sorte que la Béotie, par une alliance préalable avec les Argiens, pût engager ceux-ci à entrer avec les Béotiens dans l'alliance de Lacédémone.

Ainsi les Béotiens ne seraient pas contraints d'accepter l'alliance d'Athènes. Car les Lacédémoniens, avant de se déclarer contre Athènes et de rompre la trêve, préféreraient avoir l'amitié et l'alliance des Argiens. Les députés savaient bien que de tout temps Lacédémone avait désiré l'amitié d'Argos qui lui eût facilité la conduite de la guerre hors du Péloponnèse. Les éphores demandaient aux Béotiens de restituer Panakton, pour échanger cette place contre Pylos, si c'était possible; la guerre contre Athènes en deviendrait plus facile.

XXXVII. — Ainsi chargés par Xénarès, Kléoboulos et tous les Lacédémoniens qui sympathisaient avec eux, de communiquer ces propositions à leurs États respectifs, les Béotiens et les Corinthiens se retirèrent. Deux Argiens, qui exerçaient les plus hautes magistratures, les guet-tèrent au passage sur le chemin du retour; ils amorcèrent des pourparlers avec eux et proposèrent aux Béotiens d'entrer dans leur alliance, comme l'avaient fait les Corinthiens, les Eléens et les Mantinéens. En effet, disaient-ils, une fois cet accord réalisé, les confédérés pourraient facilement traiter de la guerre et de la paix avec les Lacédémoniens, s'ils le jugeaient à propos et au besoin avec toute autre puissance. Ces propositions agréèrent aux Béotiens; ce qu'on leur demandait concor-dait justement avec la mission dont les avaient chargés leurs amis de Lacédémone. Les Argiens virent que leurs ouvertures étaient bien accueillies; ils ajoutèrent qu'Argos allait envoyer une députation en Béotie; là-dessus ils se retirèrent. Arrivés dans leur pays, les Béotiens firent part aux béotarques des propositions de Lacédémone et de celles que leur avaient faites les Argiens, rencontrés à leur retour. Les béotarques furent séduits et redoublèrent d'ardeur, en voyant que les demandes de leurs amis de

Lacédémone s'accordaient si bien avec l'empressement des Argiens. Peu de temps après les députés d'Argos arrivèrent, pour faire exécuter ce dont on avait convenu verbalement. Les béotarques approuvèrent leurs propositions, puis les renvoyèrent, non sans avoir promis l'envoi d'une députation à Argos afin de conclure l'alliance.

XXXVIII. — Alors les béotarques, d'accord avec les Corinthiens, les Mégariens, les députés des villes de Thrace, jugèrent bon de s'engager par un serment réciproque : le cas échéant on se porterait au secours du peuple menacé; nul État ne pourrait entrer en guerre ni conclure la paix, sans l'assentiment de tous; c'était à ces conditions que Béotiens et Mégariens agissant de concert traiteraient avec les Argiens. Avant de prêter serment, les béotarques communiquèrent ces résolutions aux quatre conseils de la Béotie, qui détiennent tout le pouvoir⁸⁹. Ils leur conseillèrent de s'engager par les mêmes serments avec toutes les cités qui consentiraient à se lier solennellement, en vue d'une assistance mutuelle. Mais les Béotiens qui faisaient partie des conseils repoussèrent cette proposition; ils craignaient d'aller contre les intérêts de Lacédémone, en se liant par serment avec des États qui s'étaient détachés d'elle. Les béotarques avaient omis d'ajouter qu'à Lacédémone les éphores Kléoboulos, Xénarès et leurs amis leur avaient recommandé de s'allier d'abord avec les Argiens et les Corinthiens pour passer ensuite avec eux dans l'alliance de Lacédémone. Ils pensaient que l'assemblée, privée de ce renseignement, ne décréterait que ce qu'ils auraient eux-mêmes décidé et conseillé. Comme l'affaire ne marchait pas à leur gré les députés de Corinthe et de Thrace s'en retournèrent sans avoir rien conclu. Les béotarques, qui, si leur idée était acceptée, devaient tâcher de conclure l'alliance avec Argos, ne firent désormais aucune proposition à ce sujet devant les conseils et n'envoyèrent pas de députation à Argos, comme ils l'avaient promis. On cessa de s'occuper de toutes ces questions et on en remit à plus tard la solution.

XXXIX. — Le même hiver, les Olynthiens firent un coup de main et s'emparèrent de Mékyberna où les Athéniens tenaient garnison. Cependant des pourparlers continuaient entre Athéniens et Lacédémoniens au sujet des places qu'ils détenaient les uns et les autres. A la suite de ces événements, les Lacédémoniens se prirent à espérer que, si les Athéniens obtenaient des Béotiens la restitution de Panakton, ils pourraient eux-mêmes se faire rendre Pylos. Aussi une députation de Lacédémone arriva-t-elle en Béotie pour demander la restitution de Panakton et des prisonniers athéniens, qu'on échangerait contre Pylos. Les Béotiens y mirent comme condition la conclusion d'une alliance particulière avec la Béotie, analogue à celle que les Lacédémoniens avaient conclue avec Athènes. Les Lacédémoniens ne pouvaient ignorer qu'en agissant ainsi ils feraient tort à cette ville, puisqu'on avait spécifié que les parties contractantes ne devaient faire la guerre et la paix que d'un commun accord; mais leur désir d'obtenir Panakton pour l'échanger contre Pylos, et dans le parti désireux de troubler la trêve l'empressement à traiter avec les Béotiens firent qu'ils conclurent cette alliance sur la fin de cet hiver, à l'approche du printemps. Immédiatement on se mit à raser Panakton. Le onzième hiver de la guerre prit fin.

XL. — Dès le commencement du printemps suivant, les Argiens qui ne voyaient pas venir la députation que les Béotiens avaient promis d'envoyer, qui étaient au fait de la destruction de Panakton et de la conclusion d'une alliance particulière entre les Béotiens et Lacédémone, les Argiens donc craignaient de se trouver isolés et de voir passer tous les alliés du côté de Lacédémone. C'étaient les Lacédémoniens, pensaient-ils, qui avaient décidé les Béotiens à démanteler Panakton et à entrer dans l'alliance d'Athènes : ils croyaient que les Athéniens étaient au courant de ces dispositions. Ils se voyaient privés de la possibilité de faire alliance avec ces derniers, comme ils l'espéraient, au cas où les différends de ces deux peuples amèneraient la rupture de leur

traité avec Lacédémone. Leur embarras était grand, et vive leur crainte d'avoir à combattre simultanément les Lacédémoniens, les Tégéates, les Béotiens et les Athéniens, pour n'avoir pas au préalable accepté le traité avec Lacédémone et pour avoir eu la prétention de faire la loi au Péloponnèse. Aussi envoyèrent-ils au plus tôt à Lacédémone une députation composée d'Eustrophos et d'Æsôn. Ces personnages étaient, leur semblait-il, fort bien vus à Lacédémone et estimaient que, pour l'instant, le meilleur parti était de s'allier aux Lacédémoniens à quelque condition que ce fût et de se tenir tranquilles.

XLI. — Une fois arrivés, les députés confèrent avec les Lacédémoniens sur les conditions auxquelles pourrait se conclure le traité. Tout d'abord, les Argiens demandèrent que les différends relatifs à la Kynurie fussent soumis à l'arbitrage d'une cité ou d'un particulier. La Kynurie est une contrée limitrophe habitée par les Lacédémoniens et comprenant les villes de Thyréa et d'Anthéné³⁰; elle a été de tout temps un sujet de contestation pour les deux peuples. Mais les Lacédémoniens ne permirent pas qu'on évoquât cette affaire; en revanche ils étaient disposés, si les Argiens y consentaient, à traiter aux mêmes conditions qu'auparavant. Les députés d'Argos n'en pressèrent pas moins les Lacédémoniens de conclure sur-le-champ une alliance de cinquante ans, tout en laissant la latitude aux deux nations de se provoquer et de se combattre pour la possession de la Kynurie, à condition qu'il n'y eût à Lacédémone et à Argos ni peste ni guerre. Agissant de la sorte, ils s'inspiraient du passé, quand les deux pays avaient cru être victorieux. Ils ajoutaient qu'on ne pourrait se poursuivre au delà des frontières d'Argos et de Lacédémone. Tout d'abord ces propositions semblèrent folles aux Lacédémoniens; puis — tant était vif leur désir d'avoir l'amitié d'Argos — ils acceptèrent ce qu'on leur demandait et signèrent le traité. Mais les Lacédémoniens avant, qu'il devint exécutoire, invitèrent les Argiens à retourner dans leur pays, pour le communiquer au peuple. En cas d'ap-

probation, les députés reviendraient aux fêtes des Hyakinthies pour le confirmer par serment. Les Argiens se retirèrent.

XLII. — Au moment où les Argiens menaient ces négociations, les députés de Lacédémone, Androménès, Phædimos et Antiménidas, qui étaient chargés d'obtenir des Béotiens la restitution de Panakton et des prisonniers athéniens pour les rendre à Athènes, trouvèrent Panakton démantelée par les Béotiens eux-mêmes. Ceux-ci justifiaient cette destruction par les serments jadis échangés entre Athéniens et Béotiens pour régler la question de Panakton; selon ces serments, aucun des deux peuples ne pourrait prétendre à occuper la place; ils la posséderaient en commun. Les Béotiens remirent les prisonniers athéniens à Androménès et à ses collègues, qui les ramenèrent à Athènes et les rendirent. Là-dessus, ils annoncèrent la destruction de Panakton; ils estimaient que c'était une véritable restitution, puisqu'il n'y pourrait habiter aucun ennemi d'Athènes. A ces mots, les Athéniens jetèrent feu et flamme : ils s'estimaient lésés par les Lacédémoniens du fait de la destruction de Panakton; de plus, ils venaient d'apprendre que Lacédémone avait conclu une alliance avec les Béotiens, après avoir proclamé qu'elle contraindrait par la force ceux qui refusaient d'adhérer à la trêve. Ils constataient également toutes les infractions au traité et s'estimaient lésés; aussi répondirent-ils durement aux députés avant de les congédier.

XLIII. — Au moment où surgissaient ces différends entre Lacédémoniens et Athéniens, le parti, qui à Athènes voulait rompre la trêve, se montrait aussitôt fort entreprenant. Il comprenait entre autres Alcibiade³¹ fils de Klinias, qui dans un autre État eût paru bien jeune, mais qui bénéficiait de la réputation de ses ancêtres. Selon lui, le meilleur parti était de s'unir à Argos. En fait, c'était une querelle d'orgueil qui le dressait contre les Lacédémoniens; ceux-ci avaient négocié la trêve par l'entremise de Nicias et de Lakhès; ils l'avaient tenu comme quan-

tité négligeable en raison de sa jeunesse et ne lui avaient pas témoigné les égards dus aux anciens liens d'hospitalité qui l'unissaient à Lacédémone. Il est vrai que son grand-père avait renoncé à cette proxénie, mais lui-même avait songé à la rétablir, en rendant des services aux prisonniers de Sphaktérie. Estimant qu'on lui avait manqué à tous égards, il commença par faire de l'opposition aux Lacédémoniens, en prétendant qu'ils n'étaient pas des alliés sûrs et qu'en traitant avec Athènes, ils n'avaient en vue que la ruine des Argiens, prélude d'une attaque contre les Athéniens désormais isolés. Tel était, disait-il, le but de leur traité. Quand Lacédémone et Athènes se trouvèrent en désaccord, il prit sur lui d'envoyer des gens à Argos, pour convier les Argiens à venir à Athènes avec les Mantinéens et les Éléens et y solliciter l'alliance de cette ville. L'occasion était favorable et il les aiderait de tous ses moyens.

XLIV. — A cette nouvelle les Argiens, convaincus d'ailleurs que l'alliance de Lacédémone et de la Béotie s'était faite contre le gré des Athéniens et que ces derniers étaient en vif désaccord avec Lacédémone, cessèrent de s'occuper des députés partis pour y négocier une trêve. Ils penchaient davantage maintenant vers Athènes, estimant que cette ville avait été de tout temps leur amie, que son gouvernement était démocratique comme le leur et qu'avec sa marine puissante elle pourrait les aider en cas de conflit. Aussi envoyèrent-ils aussitôt une députation à Athènes pour y conclure une alliance. Les Éléens et les Mantinéens se joignirent à eux.

On vit arriver en toute hâte des députés lacédémoniens qui passaient pour être en crédit à Athènes : Philokharidas, Léon et Endios. On les avait envoyés parce qu'on craignait que l'irritation ne poussât les Athéniens à l'alliance avec Argos; ils avaient également pour mission de réclamer Pylos en échange de Panakton et, en ce qui concernait l'alliance avec la Béotie, de la justifier en disant qu'elle ne dissimulait aucune hostilité contre Athènes.

XLV. — Les députés avaient déclaré au Sénat qu'ils étaient munis de pleins pouvoirs pour traiter tous les points qui divisaient Athènes et Lacédémone. Alcibiade eut peur qu'en faisant cette déclaration devant l'Assemblée du peuple ils ne l'entraînaient et ne fissent rejeter l'alliance avec Argos. Voici donc à peu de chose près le stratagème qu'il employa. Il leur donna sa parole et leur persuada qu'il leur ferait rendre Pylos, si dans l'assemblée du peuple ils ne déclaraient pas les pleins pouvoirs dont ils étaient munis; il convaincrat les Athéniens, ajoutait-il, comme il les avait décidés en ce moment à résister à Lacédémone et sur les autres points il arriverait également à un accommodement. Son dessein était de détacher de Nicias les Lacédémoniens, de les accuser calomnieusement devant le peuple de duplicité et de versatilité et ainsi de faire entrer dans l'alliance athénienne les Argiens, les Éléens et les Mantinéens. C'est bien ce qui arriva. On les introduisit dans l'assemblée, on les questionna; ils ne déclarèrent pas, contrairement à ce qu'ils avaient dit au Sénat, être munis de pleins pouvoirs. Les Athéniens alors ne se continrent plus; Alcibiade se mit à accabler de reproches, plus que jamais, les Lacédémoniens; on l'écouta et l'on se montra disposé à introduire sans retard les Argiens et ceux qui les accompagnaient et à conclure avec eux une alliance. Mais avant qu'on eût pris une décision, il survint un tremblement de terre, qui fit remettre l'assemblée³².

XLVI. — A l'assemblée du lendemain, Nicias, bien que les Lacédémoniens trompés eux-mêmes l'eussent trompé sur la question des pleins pouvoirs, n'en soutint pas moins l'avis que le mieux était d'avoir les Lacédémoniens pour alliés; qu'il fallait suspendre la négociation avec Argos et s'informer auprès des Lacédémoniens de leurs intentions. Il fallait différer la guerre, disait-il, tant que les Athéniens se trouvaient dans une situation favorable et les Lacédémoniens dans la situation contraire. Tant que les affaires d'Athènes étaient florissantes, le mieux était de prolonger le plus longtemps possible ce

succès; les Lacédémoniens fort éprouvés ne pouvaient trouver qu'un expédient dans une guerre immédiate. Sur ses conseils, on décida d'envoyer une ambassade à Lacédémone, dont il ferait lui-même partie. On inviterait cette ville à prouver la justice de ses intentions, en lui faisant restituer Panakton en bon état, ainsi qu'Amphipolis; en la faisant renoncer à l'alliance avec la Béotie, tant que les Béotiens n'auraient pas adhéré à la trêve, puisqu'il avait été convenu que nulle partie contractante ne pouvait conclure d'accord sans l'assentiment de l'autre. Si Sparte s'obstinait dans ses injustes prétentions, on ferait valoir qu'Athènes s'unirait aux Argiens et que déjà même ce peuple avait envoyé des députés pour régler cette question. Bref, Nicias et ses collègues reçurent communication de tous les sujets de plainte qu'on avait à Athènes. Là-dessus ils partirent. Une fois arrivés, ils exposèrent les différents buts de leur mission et finalement déclarèrent qu'au cas où Lacédémone ne renoncerait pas à l'alliance béotienne, tant que les Béotiens n'auraient pas adhéré à la trêve, Athènes de son côté s'unirait aux Argiens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens refusèrent de se séparer des Béotiens. Ce fut le parti de Xénarès et de ses adhérents qui inspira ce refus. Néanmoins, à la demande de Nicias, on renouvela le serment de trêve; car Nicias était poussé par la crainte de revenir sans le moindre résultat et d'être exposé à de vives critiques. Ce qui ne manqua pas d'arriver. On lui reprochait d'être l'inspirateur de la trêve avec Lacédémone et, quand à Athènes on apprit qu'il n'avait abouti à aucun résultat, on se montra sur-le-champ fort irrité et l'on s'estima lésé par les Lacédémoniens. On profita de la présence des Argiens et de leurs alliés, introduits dans l'Assemblée par Alcibiade, pour conclure avec eux un traité d'alliance ³³ aux conditions ci-dessous :

XLVII. — « Les Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens en leur nom et au nom des alliés qui sont sous leur domination respective, ont conclu une paix de cent ans, sans dol, sans dommage, sur terre comme sur mer.

« Il sera interdit aux Argiens, aux Éléens, aux Mantinéens et à leurs alliés de faire acte d'hostilité contre les Athéniens et contre les alliés qui sont sous la domination d'Athènes.

« Il sera interdit aux Athéniens et aux alliés qui sont sous la domination d'Athènes de faire acte d'hostilité contre les Argiens, les Éléens, les Mantinéens et leurs alliés. Toute ruse, tout moyen oblique seront interdits.

« A ces conditions, les Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens seront alliés pendant cent ans.

« Au cas où quelque ennemi pénétrerait sur le territoire des Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens se porteront au secours d'Athènes, à la première sommation des Athéniens, avec le plus de forces possible et tous les moyens à leur disposition.

« Au cas où l'ennemi ravagerait la campagne avant de se retirer, Argiens, Mantinéens, Éléens et Athéniens traiteront en ennemi ce peuple et exerceront de concert des représailles.

« Aucune des parties contractantes ne pourra mettre fin à la guerre avec ce peuple que de l'avis commun.

« Les Athéniens se porteront au secours d'Argos, de Mantinée, d'Élis, si l'ennemi pénètre sur le territoire des Argiens, des Mantinéens et des Éléens; et cela à la première sommation de ces États, avec le plus de forces possible et avec tous les moyens à leur disposition.

« Au cas où l'ennemi ravagerait la campagne avant de se retirer, Athéniens, Argiens, Mantinéens et Éléens traiteront ce peuple en ennemi et exerceront de concert des représailles.

« Aucune des parties contractantes ne pourra mettre fin à la guerre avec ce peuple que de l'avis commun.

« Aucune des parties contractantes ne permettra le passage sur son territoire et celui des alliés soumis à sa domination de troupes en armes animées d'intentions hostiles : il en sera de même sur mer, à moins que le passage n'ait été autorisé par toutes les villes : Athènes, Argos, Mantinée et Élis.

« La ville qui aura demandé du secours s'engagera à fournir aux troupes auxiliaires des approvisionnements pour trente jours, à dater du moment de leur arrivée dans la ville qui les aura mandées, ainsi que des vivres pour leur retour dans les mêmes conditions.

« Si la ville qui a mandé ces troupes veut les garder plus longtemps à sa disposition, elle fournira, à titre d'indemnité de nourriture et par jour, trois oboles d'Égine à chaque hoplite, homme de troupes légères et archer; à chaque cavalier une drachme d'Égine ³⁴.

« La ville qui aura mandé du secours aura le commandement des troupes, tant que la guerre se fera sur son territoire; mais si, d'un commun accord, la guerre se trouve portée ailleurs, chacune des parties contractantes aura une part égale du commandement.

« Les Athéniens ont juré ce traité en leur nom et au nom de leurs alliés.

« Les Argiens, Mantinéens, Éléens et leurs alliés respectifs jureront par ville. On jurera le serment le plus solennel dans chaque ville, en immolant des victimes sans tache.

« Le serment sera le suivant : « Je serai fidèle à l'alliance selon les conventions arrêtées, en toute justice, sans dommage et sans dol. Je ne l'enfreindrai ni par ruse, ni par aucun moyen oblique. »

« Ce serment sera prêté à Athènes par le Sénat et par les magistrats de la cité ³⁵ et ce sont les prytanes qui feront prêter ce serment.

« A Argos, par le Sénat, les Quatre-Vingts et les Artynes, et ce sont les Artynes qui le feront prêter.

« A Mantinée par les Démiurges, le Sénat et les autres magistrats; — et ce seront les Théôres et les Polémarques qui le feront prêter.

« A Élis, par les Démiurges, les magistrats en fonction et les Six-Cents; — et ce seront les Démiurges et les Thesmophylakes qui le feront prêter.

« Pour le renouvellement du traité, les Athéniens se rendront à Élis, à Mantinée et à Argos trente jours avant les Jeux Olympiques.

« Les Argiens, les Éléens et les Mantinéens se rendront à Athènes dix jours avant les Grandes Panathénées.

« Les articles de ce traité solennel de paix et d'alliance seront gravés à Athènes sur une stèle de marbre, dans la citadelle; à Argos, sur l'Agora, dans le temple d'Apollon; à Mantinée, dans le temple de Zeus, sur l'Agora. A Olympie on établira, à frais communs, aux présents Jeux Olympiques, une stèle de bronze.

« Si les parties contractantes jugent à propos d'apporter quelques modifications au traité, elles pourront le faire et ce qui aura été décidé dans une commune délibération aura force de loi. »

XLVIII. — Ainsi fut conclu le traité de paix et d'alliance. Ni à Lacédémone, ni à Athènes, ni ailleurs on ne renonça au traité qui existait. Mais les Corinthiens alliés des Argiens n'y adhérèrent pas et refusèrent de jurer le traité d'alliance offensive et défensive qui avait été conclu précédemment entre les Éléens, les Argiens et les Mantinéens. Ils déclarèrent se contenter de la première alliance qui prescrivait une défensive commune, mais interdisait toute opération offensive en commun. C'est ainsi que les Corinthiens abandonnèrent leurs alliés et inclinèrent de nouveau vers Lacédémone.

XLIX. — Ce même été, on célébra les Jeux Olympiques ³⁶, l'Arcadien Androsthènes y remporta, pour la première fois, le prix du panerace. Les Lacédémoniens se virent interdire par les Éléens l'accès du temple et la participation aux sacrifices et aux jeux, pour n'avoir pas acquitté l'amende à eux infligée par les Éléens conformément à la loi d'Olympie. On leur reprochait d'avoir porté les armes contre la citadelle de Phyrkos et d'avoir envoyé à Lépréon, pendant la trêve olympique, un certain nombre de leurs hoplites. L'amende était de deux mille mines, soit deux mines par hoplite, conformément à la loi. Des députés de Lacédémone vinrent protester contre l'injustice de cette condamnation, en déclarant que la trêve n'avait pas encore été signifiée à Lacédémone, au moment où ils avaient envoyé leurs hoplites.

A quoi les Éléens répliquèrent que la trêve existait bel et bien sur leur territoire; qu'ils s'étaient conformés à l'usage, en la signifiant d'abord à leurs concitoyens; qu'ils étaient bien tranquilles et ne s'attendaient à rien, comme en temps de trêve, quand les Lacédémoniens les avaient injustement attaqués à l'improviste. Sur ce les Lacédémoniens répliquaient que dès ce moment les Éléens, s'ils s'estimaient injustement attaqués, n'auraient pas dû notifier la trêve à Lacédémone; en le faisant, ils montraient qu'ils ne s'estimaient pas lésés; enfin, à partir de ce moment, Lacédémone n'avait jamais porté les armes contre Élis. Mais les Éléens n'en démordaient pas et ne pouvaient se mettre dans la tête qu'on ne les eût pas injustement attaqués. Au cas néanmoins où Lacédémone voudrait leur rendre Lépréon, ils la tiendraient quitte de la part d'amende qui leur revenait et acquitteraient pour elle celle qui était destinée au dieu.

L. — Les Lacédémoniens ne voulant rien entendre, les Eléens leur proposèrent ce qui suit : conserver Lépréon, puisqu'ils refusaient de le rendre, mais du moment qu'ils désiraient avoir l'usage du temple, ils monteraient à l'autel de Zeus d'Olympie et là, en présence des Grecs, ils prendraient l'engagement solennel de payer un jour l'amende. Nouveau refus des Lacédémoniens, qui furent exclus du temple, des sacrifices et des jeux et réduits à sacrifier chez eux, tandis que les autres Grecs — à l'exception des Lépréates — assistaient aux cérémonies. Cependant les Eléens, craignant de voir les Lacédémoniens recourir à la force pour participer aux sacrifices, constituèrent une garde de jeunes gens en armes. Mille Argiens, mille Martinéens vinrent se joindre à eux, ainsi que des cavaliers athéniens, qui attendaient à Harpina la célébration de la fête. Vive était la crainte de l'assemblée de voir les Lacédémoniens recourir à un coup de force, surtout après que le Lacédémonien Likhas fils d'Arkésilas eut dans l'arène reçu des coups de la part des rhabdouques³⁷. Voici pourquoi : quoique son attelage

eût été victorieux, ce fut le peuple béotien qui fut proclamé vainqueur, car Likhas n'avait pas l'autorisation de concourir. Il s'avança alors dans l'arène et ceignit d'une bandelette le front du cocher pour montrer que le char lui appartenait. Cet incident redoubla la crainte de tous; on en redoutait les suites fâcheuses. Pourtant les Lacédémoniens se tinrent tranquilles et les fêtes ne furent pas autrement troublées.

Après les fêtes d'Olympie, les Argiens et leurs alliés vinrent à Corinthe pour demander aux habitants de se joindre à leur parti. Justement, il y avait à Corinthe des députés de Lacédémone. De nombreux pourparlers eurent lieu, qui n'aboutirent à aucun résultat. A la suite d'un tremblement de terre, tous rentrèrent chez eux. L'été prit fin.

LI. — L'hiver suivant, les habitants d'Hérakleia de Trakhis eurent à livrer combat aux Ænians, aux Dolopes, aux Méliens et à quelques tribus thessaliennes. Les peuples voisins de cette ville en étaient ennemis, car c'était uniquement contre leur territoire qu'on avait élevé cette place. Dès la fondation de la ville, ils avaient montré leur hostilité et tout fait pour la détruire. Ils défrent les gens d'Hérakleia. Le Lacédémonien Xénarès de Knide, qui commandait les troupes d'Hérakleia, périt dans le combat, d'autres Hérakléotes y trouvèrent la mort. L'hiver prit fin et avec lui la douzième année de la guerre.

LII. — Dès le début de l'été suivant, comme depuis la bataille, Hérakleia se trouvait dans une situation lamentable, les Béotiens la prirent sous leur protection. Ils en chassèrent le gouverneur lacédémonien Hégésipidas, dont l'administration avait mécontenté les habitants. S'ils avaient pris la ville sous leur protection, c'était dans la crainte de voir les Athéniens mettre à profit les embarras des Lacédémoniens dans le Péloponnèse pour s'en emparer. Lacédémone néanmoins en conçut de l'irritation.

Le même été, Alcibiade fils de Klinias stratège athé-

nien se concerta avec les Argiens et leurs alliés pour passer dans le Péloponnèse, avec un petit nombre d'hoplites et d'archers d'Athènes. Il renforça ses troupes des alliés de cette contrée, prit toutes les dispositions relatives à l'alliance, au cours de son passage à travers le Péloponnèse. Il obtint des gens de Patras qu'ils prolongeassent leurs murailles jusqu'à la mer. Son intention était d'établir une autre place forte au Rhion d'Akhaïe⁸⁸. Mais les Corinthiens et les Sikyôniens, que cette place eût gênés, accoururent et l'empêchèrent de réaliser ce projet.

LIII. — Le même été, les Epidauriens et les Argiens se firent la guerre. Le prétexte avoué était que les Epidauriens n'avaient pas envoyé la victime destinée à Apollon Pythæus⁸⁹ et qu'ils s'étaient engagés à fournir pour prix des pâturages. Or les Argiens étaient les maîtres de l'administration du temple. Ce prétexte mis à part, Alcibiade et les Argiens étaient d'avis qu'il fallait s'emparer, si on le pouvait, d'Epidaure. On tiendrait ainsi Corinthe en respect et les Athéniens auraient moins de chemin à parcourir pour amener des troupes d'Egine qu'en faisant par mer le tour du cap Skyllæon⁹⁰. Les Argiens forts du prétexte ci-dessus se disposèrent à attaquer Epidaure pour exiger la victime.

LIV. — Vers la même époque, les Lacédémoniens, en corps de nation, marchèrent contre Leuktra, ville frontière de leur pays du côté du mont Lycée. Le roi Agis fils d'Arkhidamos était à leur tête. Nul ne savait le but de l'expédition, même les cités qui avaient fourni des troupes. Mais comme les sacrifices offerts ne s'étaient pas révélés favorables, les Lacédémoniens rentrèrent chez eux et mandèrent à leurs alliés de se tenir prêts à entrer en campagne, une fois révolu le mois suivant, qui était le mois Karneios, temps de fête pour les Doriens. Après leur départ, les Argiens se mirent en route le 26 du mois précédant Karneios⁹¹ et par un subterfuge prolongèrent ce mois de plusieurs jours, pour le faire durer pendant leur campagne⁹². Ils envahirent l'Epidaurie et la rava-

gèrent. Les Epidauriens réclamèrent l'aide de leurs alliés; quelques-uns d'entre eux prirent prétexte, pour s'abstenir, du mois où l'on se trouvait; quelques-uns s'avancèrent jusqu'à la frontière de l'Epidaurie où ils firent halte.

LV. — Vers l'époque où les Argiens se trouvaient à Epidaure, des députations des villes alliées se réunirent à Mantinée sur la convocation des Athéniens. Au cours des pourparlers, le Corinthien Euphamidas montra la contradiction qu'il y avait entre les paroles et les faits; tandis que les députés discutaient tranquillement de la paix, les Epidauriens assistés de leurs alliés et les Argiens étaient face à face, les armes à la main; ce qu'il fallait en premier lieu, c'était aller trouver les adversaires et séparer les deux armées; après seulement on parlerait de la paix. Cet avis prévalut; on alla trouver les Argiens qu'on éloigna d'Epidaure. Puis on reprit les pourparlers; pourtant on ne put arriver à un accord; alors les Argiens renouvelèrent leur tentative contre l'Epidaurie, qu'ils ravagèrent. Les Lacédémoniens de leur côté marchèrent contre Karyes; là encore les présages se montrant défavorables ils revinrent sur leurs pas. Les Argiens, après avoir ravagé le tiers de l'Epidaurie, rentrèrent chez eux. Mille hoplites athéniens sous la conduite d'Alcibiade étaient accourus au secours de Karyes, à la nouvelle de l'expédition lacédémonienne. Mais voyant que leur présence était inutile, ils rentrèrent chez eux. Là-dessus, l'été prit fin.

LVI. — L'hiver suivant, à l'insu des Athéniens, les Lacédémoniens firent passer par mer à Epidaure une garnison de trois cents hommes, sous le commandement d'Agésippidas. Les Argiens accoururent à Athènes, pour se plaindre que les Athéniens eussent laissé venir par mer les Lacédémoniens⁹³. N'était-il pas stipulé en effet dans le traité, qu'aucun peuple ne permettrait le passage de l'ennemi sur son territoire? Si l'on ne ramenait pas à Pylos, pour menacer Lacédémone, les Messéniens et les Hilotes, ce serait bien mal traiter Argos. A l'instigation

d'Alcibiade les Athéniens écrivirent au bas de la stèle du traité conclu avec Lacédémone que les Lacédémoniens avaient violé leur serment. Ils amenèrent de Kranies à Pylos les Hilotes, avec ordre d'exercer le brigandage, puis ils se tinrent tranquilles. Pendant cet hiver, les Argiens et les Epidauriens continuèrent la guerre; il n'y eut pas de bataille rangée, seulement quelques embuscades et quelques incursions, au cours desquelles on perdit de chaque côté quelques hommes. A la fin de l'hiver à l'approche du printemps, les Argiens arrivèrent aux portes d'Epidaure munis d'échelles; ils s'attendaient à trouver la ville vide de soldats à cause de la guerre et comptaient la prendre d'assaut. Mais ils échouèrent et rebroussèrent chemin. L'hiver prit fin ainsi que la treizième année de la guerre.

LVII. — Au milieu de l'été suivant, les Lacédémoniens, voyant que les Epidauriens leurs alliés se trouvaient dans une situation critique, qu'une partie des Péloponnésiens les lâchait et que les autres étaient aux prises avec de grandes difficultés, décidèrent de prendre les devants, avant que la situation s'aggravât. Ils marchèrent contre Argos avec toutes leurs forces y compris les Hilotes. Agis fils d'Arkhidamos roi de Lacédémone les commandait. Les Tégéates et tous les autres Arcadiens alliés de Lacédémone se joignirent à eux, tandis que se réunissaient à Phliunte les alliés que Lacédémone avait en dehors du Péloponnèse. Les Béotiens avaient fourni cinq mille hoplites et autant de troupes légères, cinq cents cavaliers et autant d'hamippes⁴⁴; les Corinthiens, deux mille hoplites; chaque peuple avait donné un contingent en rapport avec ses forces. Les gens de Phliunte coopéraient avec toutes leurs troupes, parce que la campagne avait lieu sur leur territoire.

LVIII. — Les Argiens, à la nouvelle des préparatifs des Lacédémoniens et de leur avance sur Phliunte, dans le dessein de se joindre à leurs alliés, se mirent eux aussi aussitôt en campagne. Ils furent renforcés par les Mantiniens et leurs alliés et par trois mille hoplites d'Elis;

ils s'avancèrent à la rencontre des Lacédémoniens, qu'ils trouvèrent à Méthydrion, en Arcadie. Les deux armées s'emparèrent chacune d'une hauteur. Les Argiens, voyant les Lacédémoniens isolés de leurs alliés, se préparèrent au combat. Mais Agis profita de la nuit pour lever son camp et à l'insu des Argiens se dirigea vers Phliunte pour faire sa jonction avec la troupe de ses alliés. A l'aurore les Argiens constatèrent la disparition de l'ennemi; ils s'avancèrent d'abord en direction d'Argos, ensuite prirent la route de Némée, par où ils pensaient que les Lacédémoniens et leurs alliés allaient descendre. Mais Agis évita de prendre cette route; il mit au courant de son dessein Lacédémoniens, Arcadiens et Epidauriens, prit une autre route difficile et descendit dans la plaine d'Argos, pendant que les Corinthiens, les gens de Pelléné et de Phliunte empruntaient un autre chemin, gravissant en ligne droite la montagne. Les Béotiens, les Mégariens et les Sikyôniens avaient reçu l'ordre de descendre par la route de Némée, sur laquelle étaient postés les Argiens, afin que, si les Argiens venaient engager le combat dans la plaine, ils fussent poursuivis par la cavalerie béotienne. Après avoir pris ces dispositions, Agis déboucha dans la plaine, où il ravagea Saminthos ainsi que d'autres places.

LIX. — Dès le matin les Argiens, informés de ces mouvements, accoururent de Némée. Ils tombèrent sur le corps d'armée de Phliunte et de Corinthe, massacrèrent quelques hommes de Phliunte, tandis que les Corinthiens leur infligeaient des pertes sensiblement égales. Les Béotiens, les Mégariens et les Sikyôniens s'avancèrent, conformément aux ordres reçus, en direction de Némée; mais ils ne trouvèrent plus les Argiens. Ceux-ci en voyant ravager leur pays étaient descendus dans la plaine, où ils avaient pris une formation de combat. A leur tour, les Lacédémoniens se formèrent en ligne de bataille. La retraite était coupée aux Argiens: du côté de la plaine les Lacédémoniens leur interdisaient toute communication avec la ville; les alliés de Lacédémone,

venus de Corinthe, Phliunte et Pellénè occupaient les hauteurs, tandis que Béotiens et Mégariens tenaient le terrain du côté de Némée. Ils n'avaient pas de cavalerie, car seuls de leurs alliés les Athéniens n'étaient pas encore arrivés.

Dans l'ensemble les Argiens et leurs alliés ne se rendaient pas exactement compte de la gravité de la situation; ils croyaient que le combat se présentait dans de bonnes conditions et que, sur le territoire d'Argos et dans le voisinage de la ville, ils avaient coupé la retraite aux Lacédémoniens. Mais deux Argiens, Thrasylos un des cinq stratèges et Alkiphrôn proxène des Lacédémoniens, au moment où les deux armées étaient sur le point d'engager le combat, s'en vinrent trouver Agis et le détournèrent d'engager la bataille : les Argiens, prétendaient-ils, étaient prêts à donner une juste satisfaction aux griefs des Lacédémoniens, à être traités en état autonome à droits égaux, à conclure un traité et à respecter désormais la paix.

LX. — En parlant ainsi, ils n'avaient pris conseil que d'eux-mêmes et n'avaient pas l'aveu de la foule. Agis, de son côté, prit seul l'initiative d'écouter leurs propositions; il n'en référa pas aux autres commandants⁴⁵ et ne les communiqua qu'à un seul des magistrats de Sparte qui faisaient campagne avec lui. Il accorda aux Argiens une trêve de quatre mois pour exécuter leurs engagements. Puis, sans parler de rien aux alliés, il retira ses troupes. Les Lacédémoniens et leurs alliés exécutèrent ses ordres, conformément à la loi; mais, entre eux, ils accablaient Agis de reproches. On avait une occasion inespérée, disaient-ils, d'attaquer l'ennemi; les Argiens étaient cernés de tous côtés par la cavalerie et l'infanterie; et l'on n'avait pas tiré parti de tous les moyens dont on disposait et l'on se retirait! Aussi bien, jamais jusqu'alors, plus belle armée n'avait été mise en ligne par les Grecs. On avait pu en juger, surtout quand elle avait été rassemblée à Nisæa : les Lacédémoniens s'y trouvaient avec toutes leurs forces ainsi que les contin-

gents d'Arcadie, de Béotie, de Corinthe, de Sikyônè, de Pellénè, de Phliunte et de Mégare. Ce n'étaient que troupes d'élite de tous les peuples, dignes de se mettre en ligne, non seulement contre les alliés d'Argos, mais contre toutes les forces qui auraient pu se joindre à eux. Tels étaient les reproches adressés à Agis par l'armée lors de sa retraite. Finalement tous rentrèrent dans leurs foyers. Les Argiens, eux, étaient encore plus furieux contre ceux qui, sans l'aveu du peuple, avaient conclu la trêve. Eux aussi pensaient qu'ils avaient manqué la plus belle occasion qui fût jamais, en laissant échapper les Lacédémoniens; ils eussent livré bataille à proximité de leur ville, de concert avec de nombreux et vaillants alliés. Aussi, à leur retour, commencèrent-ils à lapider Thrasylos dans le Kharadros⁴⁶, lieu où avant d'entrer dans la ville ils jugent les délits militaires. Thrasylos, en se réfugiant au pied d'un autel, réussit à conserver la vie, mais ses biens furent confisqués.

LXI. — Là-dessus, arriva d'Athènes un renfort de mille hoplites et de trois cents cavaliers, sous le commandement de Lakhès et de Nikostratos. Les Argiens, malgré tout, hésitaient à rompre la trêve avec Lacédémone. Ils invitèrent les Athéniens à se retirer et ne consentirent à les laisser parler au peuple que sur les instances des Mantinéens et des Eléens, qui se trouvaient encore à Argos et qui eurent raison de leur résistance. Alcibiade⁴⁷, qui faisait partie de la délégation athénienne, monta à la tribune devant les Argiens et leurs alliés; par son entremise les Athéniens reprochèrent aux Argiens d'avoir conclu la trêve sans l'assentiment des confédérés; heureusement ils arrivaient à temps; maintenant il fallait poursuivre la guerre. Les alliés se laissèrent convaincre et, sur-le-champ, tous à l'exception des Argiens se portèrent contre Orkhoménos d'Arcadie. Ces derniers, tout convaincus qu'ils fussent, tardèrent à les rejoindre. Enfin ils se décidèrent à rallier l'armée. Tous les confédérés campèrent devant Orkhoménos, en firent le siège et livrèrent maints assauts à la ville. Sans doute voulait-on

s'en emparer, mais on désirait aussi mettre la main sur les otages arcadiens que les Lacédémoniens y avaient internés. La faiblesse des remparts, le nombre des assaillants effrayèrent les habitants d'Orkhoménos; ne voyant personne venir à leur aide, ils craignirent de périr avant d'être secourus. Ils capitulèrent, s'engagèrent à entrer dans la confédération, à donner des otages et à livrer ceux que les Lacédémoniens avaient internés chez eux.

LXII. — Là-dessus les confédérés, maîtres d'Orkhoménos, délibérèrent sur la place qu'ils attaqueraient en premier lieu. Les Eléens demandaient qu'on marchât contre Lépréon; les Mantinéens contre Tégée; les Argiens et les Athéniens appuyèrent l'avis des Mantinéens. Furieux qu'on n'eût pas décidé d'attaquer Lépréon, les Eléens rentrèrent chez eux. Les autres confédérés firent à Mantinée leurs préparatifs pour marcher contre Tégée, où quelques-uns des habitants intriguaient pour leur livrer la ville.

LXIII. — Les Lacédémoniens, après leur retraite d'Argos et la conclusion de la trêve de quatre mois, reprochèrent à Agis de ne pas s'être emparé d'Argos et d'avoir manqué la plus belle occasion qui leur eût jamais été donnée; selon eux il n'était pas facile de rassembler tant d'alliés et d'une pareille valeur.

Mais à la nouvelle de la prise d'Orkhoménos, leur indignation fut bien plus vive encore. Poussés par la colère, ils voulaient sur-le-champ, contrairement à leurs habitudes, raser la maison d'Agis et lui infliger une amende de cent mille drachmes ⁴⁸. Il les pria de n'en rien faire, au cours d'une prochaine campagne il se laverait de ces accusations par quelque action d'éclat; sinon, les Lacédémoniens feraient alors ce qu'ils voudraient. Ils lui accordèrent un sursis pour le paiement de l'amende et la destruction de sa maison; mais, vu les circonstances, ils instituèrent une loi nouvelle : ils lui associèrent un conseil de dix Spartiates, sans lesquels le roi ne pouvait quitter la ville pour entrer en campagne ⁴⁹.

LXIV. — C'est alors que les gens du parti lacédémonien à Tégée leur mandèrent ce qui suit : « Si les Lacédémoniens n'accouraient pas, Tégée passerait du côté d'Argos et de ses alliés; peu s'en fallait que la défection ne fût consommée. » Alors les Lacédémoniens avec les Hilotes, toutes forces réunies, se portèrent au secours de la ville, avec une rapidité sans exemple. Ils s'avancèrent en direction d'Orestheion, à proximité du mont Mænalos. Ils mandèrent à ceux des Arcadiens leurs alliés de se rassembler et de les suivre sans retard à Tégée. Eux-mêmes s'avancèrent avec toutes leurs forces jusqu'à Orestheion; mais là, ils renvoyèrent le sixième de leurs hommes, des classes les plus vieilles et les plus jeunes, pour garder leur pays. Avec le reste des troupes, ils arrivèrent à Tégée. Peu après les alliés d'Arcadie les rejoignirent. On envoya également à Corinthe, en Béotie, en Phôkide et en Lokride des messagers pour prier les peuples d'accourir au secours de Mantinée; cette demande de renforts les prenait au dépourvu et il n'était pas facile de traverser isolément et sans se grouper le pays ennemi, qui leur fermait le passage. Cependant on fit diligence. Les Lacédémoniens, avec les troupes arcadiennes présentes, envahirent la campagne de Mantinée, campèrent près du temple d'Héraklès et ravagèrent le pays.

LXV. — Les Argiens et leurs alliés, à la vue de l'ennemi, s'emparèrent d'une position solide et d'accès difficile et se préparèrent au combat. Les Lacédémoniens sans tarder marchèrent à leur rencontre et arrivèrent à portée de pierre et de javelot. Mais un des vieux soldats, voyant la solide position qu'on se disposait à attaquer, cria à Agis : « Eh quoi? Veux-tu guérir un mal par un autre? » Il faisait ainsi entendre qu'Agis, par cet empressement inopportun, voulait réparer la retraite d'Argos, qu'on lui avait reprochée. Agis fut-il frappé de ce reproche? Ou quelque autre solution se présenta-t-elle soudain à son esprit? Toujours est-il qu'au lieu d'engager le combat, il fit se replier promptement ses troupes. Il arriva dans la campagne de Tégée et fit dériver sur le

territoire de Mantinée les eaux, qui, de quelque côté qu'elles coulent, causent de grands dommages et sont un prétexte de guerre entre Mantinéens et Tégéates. L'ennemi à cette nouvelle ne manquerait pas d'abandonner la hauteur où il se trouvait pour l'en empêcher; son dessein était bel et bien de le déloger ainsi et de livrer bataille dans la plaine. Cette journée fut donc employée à dériver les eaux. Les Argiens et leurs alliés furent d'abord stupéfaits de voir les Lacédémoniens qui étaient à leur portée battre en retraite subitement. Ils ne savaient qu'en déduire. Quand les Argiens virent la dérobade de l'ennemi et qu'eux-mêmes restaient sur place sans recevoir l'ordre de le poursuivre, ils accusèrent à nouveau leurs stratèges : naguère ils avaient eu belle occasion de le cerner près d'Argos et ils l'avaient laissé échapper; et maintenant il s'enfuyait sans que nul le poursuivît. Au contraire, il se sauvait tout tranquillement ! Et eux-mêmes se voyaient trahis ! Les stratèges furent sur le moment tout troublés; puis ils délogèrent de la colline, s'avancèrent dans la plaine et campèrent avec l'intention de livrer bataille.

LXVI. — Le lendemain, les Argiens et leurs alliés prirent leur formation de combat, prêts à livrer bataille, si l'occasion s'en présentait. Les Lacédémoniens, après avoir dérivé les eaux, regagnaient leur camp près du temple d'Héraklès, quand ils virent leurs adversaires, descendus de la colline et qui à peu de distance étaient tout prêts pour la bataille. Ils ne se rappelaient pas avoir éprouvé pareille frayeur, car ils n'avaient que peu de temps pour se disposer au combat. Immédiatement, en toute hâte, ils prirent leur bon ordre habituel. Le roi Agis selon le règlement avait la haute main sur chaque corps : quand le roi est à la tête de l'armée, il dispose du commandement suprême. Il donne ses ordres en personne aux polémarques, ceux-ci aux lochages; les lochages aux commandants de section; ceux-ci à leur tour aux commandants de demi-section; ces derniers à leur demi-section⁵⁰. Tous les commandements que le roi veut faire

exécuter suivent la même filière et parviennent rapidement, car l'armée lacédémonienne est, à peu de chose près, une hiérarchie de gradés et la responsabilité de l'action est partagée entre un grand nombre d'exécutants.

LXVII. — Ce jour-là, les Skirites⁵¹ se placèrent à l'aile gauche; de tout temps ils sont les seuls des Lacédémoniens à avoir le privilège de combattre séparément et à cette place. A leurs côtés se trouvaient les soldats qui avaient fait la campagne de Thrace avec Brasidas et avec eux les Néodamodes. Immédiatement après venaient les Lacédémoniens proprement dits, distribués en compagnies; auprès d'eux le contingent d'Héræa, qui fait partie de l'Arcadie; enfin les Ménaliens. A l'aile droite, il y avait les Tégéates et quelques Lacédémoniens à l'extrémité de la ligne; enfin la cavalerie était répartie aux deux ailes. Tel était l'ordre de bataille des Lacédémoniens.

Face à eux, les Mantinéens occupaient l'aile droite, parce que c'était sur leur territoire que se livrait la bataille; à leurs côtés se trouvaient les alliés d'Arcadie, puis venaient mille hommes d'élite d'Argos, soldats de carrière dont l'entraînement se faisait depuis longtemps aux frais de l'État. En liaison avec eux il y avait les autres Argiens, puis leurs alliés de Kléones et d'Ornées. Enfin les Athéniens se trouvaient à l'extrémité de l'aile gauche, avec leurs propres cavaliers⁵².

LXVIII. — Tels étaient l'ordre de bataille et le dispositif des deux armées. Celle de Lacédémone paraissait la plus importante. Mais il me serait impossible de donner avec exactitude le chiffre auquel s'élevait chaque armée, ou les deux ensemble. En raison de la dissimulation habituelle à son gouvernement, on ignorait le nombre des troupes de Lacédémone. Pour l'autre armée, en raison de la jactance des hommes qui grossissent tout ce qu'ils touche, l'évaluation était sujette à caution. Voici pourtant sur quel calcul on peut s'appuyer pour estimer le nombre des Lacédémoniens alors en ligne. Sept bataillons lacédémoniens prirent part au combat, à quoi il faut

ajouter six cents Skirites; dans chaque bataillon, il y avait quatre compagnies; dans chaque compagnie quatre sections; dans chaque section il y avait au premier rang quatre hommes; il est juste de dire que toutes n'avaient pas le même nombre d'hommes en profondeur; chaque commandant de bataillon prenait sur ce point les dispositions utiles. En règle générale ils étaient par files de huit hommes en profondeur. En tout la première ligne sans compter les Skirites était composée de quatre cent quarante-huit hommes.

LXIX. — Au moment d'en venir aux mains, les stratèges de chaque peuple encouragèrent chacun leurs hommes : aux Mantinéens, ils firent valoir qu'ils allaient combattre pour leur patrie; que l'enjeu de la lutte était la domination ou l'esclavage; la suprématie ils l'avaient connue : à eux de ne pas se la laisser arracher; à eux aussi de ne pas connaître une seconde fois l'asservissement; aux Argiens, qu'ils allaient lutter pour maintenir leur antique hégémonie, sauvegarder durablement leur égalité de droits dans le Péloponnèse et punir de tant d'injustices des ennemis leurs voisins; aux Athéniens qu'il était glorieux, en luttant avec tant et de si braves alliés, de ne le céder en courage à aucun; que leur victoire sur les Lacédémoniens affirmerait et augmenterait leur puissance dans le Péloponnèse et qu'ils seraient désormais à l'abri de toute crainte d'invasion. Telles furent les exhortations données aux Argiens et à leurs alliés. De leur côté, les Lacédémoniens s'encourageaient les uns les autres; au bruit des chants de guerre, ils s'exaltaient, par le rappel de leurs hauts faits bien connus, à se montrer pleins de courage, convaincus qu'une longue pratique de belles actions est plus efficace qu'un beau discours au dernier moment.

LXX. — Là-dessus les deux armées s'avancèrent; les Argiens et leurs alliés au pas de course et avec impétuosité; les Lacédémoniens à la cadence lente des flûtes nombreuses réparties dans les rangs, selon le règlement pour le combat⁵⁸; ce n'est pas là un usage religieux,

mais un moyen de régler le pas et d'avancer en mesure, sans ouvrir les rangs, ce qui arrive souvent aux armées importantes, quand elles « accrochent » l'ennemi.

LXXI. — Au dernier moment, voici de quoi s'avisa Agis. Toutes les armées, quand se produit l'accrochage, ont tendance à incliner à droite et les deux armées en présence débordent par la droite l'aile gauche ennemie. C'est que chaque soldat, craignant pour lui-même, colle le plus possible au bouclier de l'homme qui est sur sa droite, pour protéger son flanc découvert et pense que plus la ligne est serrée, plus il se trouve en sûreté. Le premier responsable de ce mouvement c'est le chef de file de l'aile droite, qui toujours veut soustraire aux coups de l'ennemi son flanc découvert; poussés par la même crainte, les autres en font autant. Dans ce combat, les Mantinéens débordaient beaucoup l'aile des Skirites; les Lacédémoniens et les Tégéates débordaient davantage encore celle des Athéniens, d'autant mieux que leurs troupes étaient plus nombreuses. Agis, craignant de voir enveloppée son aile gauche et estimant que les Mantinéens la débordaient d'une façon inquiétante, donna l'ordre aux Skirites et aux anciens soldats de Brasidas d'élargir les intervalles, pour donner à leur ligne la même longueur que celle des Mantinéens. Et il commanda à deux des polémarques, Hipponoïdas et Aristoklès, de dégarnir l'aile droite de deux bataillons, de les pousser dans l'espace laissé vide. Par cette manœuvre, il estimait que son aile droite garderait sa supériorité et que la partie de sa ligne opposée aux Mantinéens s'en trouverait renforcée.

LXXII. — Cet ordre avait été donné au moment de l'attaque et à l'improviste. Aussi Aristoklès et Hipponoïdas refusèrent-ils d'opérer ce mouvement de glissement, ce qui les fit plus tard accuser de lâcheté et bannir de Sparte. L'ennemi alors eut l'initiative de l'attaque. L'ordre donné aux bataillons d'aller renforcer les Skirites n'ayant pas reçu d'exécution, Agis commanda à ceux-ci de se joindre à lui et de combler le vide. Mais cette

manœuvre non plus ne put être exécutée. Mais si dans cette affaire toute l'expérience des Lacédémoniens ne les empêcha pas d'être défaits, en revanche ils montrèrent toute la supériorité de leur courage. Quand on en fut venu au corps à corps, l'aile droite des Mantinéens mit en fuite les Skirites et les soldats de Brasidas. Les Mantinéens, leurs alliés, les mille hommes d'élite d'Argos⁵⁴ pénétrèrent dans l'intervalle laissé vide des troupes ennemies, battirent les Lacédémoniens, les cernèrent, les mirent en fuite, les poussèrent jusqu'aux voitures et massacrèrent quelques-uns des territoriaux préposés à leur garde. De ce côté, la défaite des Lacédémoniens était complète : sur le reste de la ligne, principalement au centre, où se trouvait Agis entouré des Trois Cents de la garde royale, l'attaque déclenchée contre les vétérans d'Argos, les troupes appelées les « Cinq Bataillons », celles de Kléônes, d'Ornées et celles d'Athènes rangées à leurs côtés, mit en fuite tous ceux-ci, sans qu'ils eussent le courage d'attendre de pied ferme les assaillants. Dès qu'ils virent les Lacédémoniens s'avancer, ils cédèrent ; quelques-uns d'entre eux même ne pouvant fuir assez vite furent foulés aux pieds.

LXXIII. — L'armée des Argiens et des alliés, qui avait cédé de ce côté, se trouva dès lors rompue en deux points, en même temps l'aile droite des Lacédémoniens et des Tégéates supérieure en nombre enveloppa les Athéniens ; ceux-ci se trouvèrent exposés à un double péril, enveloppés d'un côté et vaincus de l'autre. Ils auraient plus souffert que le reste de l'armée, si les cavaliers qui les flanquaient ne les eussent dégagés. D'ailleurs Agis qui voyait son aile gauche en danger du fait des Mantinéens et des Mille Argiens d'élite donna l'ordre à toute son armée d'opérer un glissement à gauche, pour soutenir l'aile vaincue. Les Athéniens profitèrent de ce mouvement latéral qui éloignait d'eux l'adversaire pour se sauver tranquillement ; les Argiens vaincus en firent autant. Alors les Mantinéens, leurs alliés et les troupes d'élite d'Argos ne songèrent plus à lutter ; voyant la

défaite des leurs et l'approche des Lacédémoniens, ils prirent la fuite. Nombre de Mantinéens furent tués, tandis que les troupes d'élite d'Argos réussirent à se sauver presque entièrement. L'ennemi ne pressa ni ne poursuivit la fuite des uns et la retraite des autres. Car les Lacédémoniens, tant qu'ils n'ont pas contraint l'ennemi à céder, combattent longtemps et résistent vigoureusement. Mais une fois qu'ils l'ont mis en fuite, ils ne le poursuivent pas longtemps ni sur de grandes distances.

LXXIV. — Tel fut, à peu de chose près, ce combat le plus important que les Grecs eussent livré depuis longtemps et qui mit aux prises les villes les plus considérables. Les Lacédémoniens établirent leurs postes en avant du champ de bataille et sans tarder élevèrent un trophée ; ils dépouillèrent les cadavres ennemis, relevèrent les leurs qu'ils transportèrent à Tégée, où eurent lieu les cérémonies funèbres. Une convention rendit à l'ennemi ses morts.

Les contingents d'Argos, de Kléônes et d'Ornées avaient perdu sept cents hommes ; les Mantinéens deux cents, les Athéniens et les Éginètes deux cents ; les deux stratèges athéniens avaient péri. Les Lacédémoniens et leurs alliés n'avaient pas subi de pertes qui méritent d'être signalées. D'ailleurs, il a été difficile d'en savoir le nombre exact ; on dit toutefois qu'ils perdirent environ trois cents hommes.

LXXV. — Peu de temps avant le combat, Pleistoanax l'autre roi de Lacédémone, était parti en renfort avec les plus vieilles et les plus jeunes classes. Il s'avança jusqu'à Tégée ; mais à la nouvelle de la victoire, il rebroussa chemin. Les Lacédémoniens qui avaient mandé les Corinthiens et leurs alliés d'au delà de l'Isthme leur envoyèrent contre-ordre. Eux-mêmes opérèrent leur retraite et congédièrent leurs alliés ; on était justement au mois des fêtes d'Apollon Karnéios ; ils les célébrèrent. Cette seule bataille leur permit de se laver aux yeux des Grecs du reproche de mollesse, que leur avait valu leur désastre de Sphaktérie et de celui d'indécision et de lenteur,

provoqué par d'autres affaires. On vit qu'ils avaient été les victimes du sort, mais que leur courage était resté le même.

La veille de la bataille, les Épidauriens, avec toutes leurs forces, envahirent l'Argolide qu'ils savaient sans troupes; les Argiens partis en campagne n'avaient laissé que quelques postes de garde, dont la plupart furent massacrés. Après le combat, trois mille hoplites d'Élis et mille Athéniens, outre les premiers qui étaient partis, vinrent au secours des Mantinéens. Tous ces alliés marchèrent aussitôt sur Épidaure, pendant que les Lacédémoniens célébraient leurs fêtes de Karnéios. Ils établirent une circonvallation, chacun se réservant un secteur déterminé; tandis que les autres abandonnaient le travail, les Athéniens, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, vinrent à bout rapidement d'investir la colline de l'Héræon⁵⁵. Tous contribuèrent à fournir des troupes à la garnison de cet ouvrage, puis chacun se retira dans ses foyers. L'été prit fin.

LXXXVI. — Au début de l'hiver suivant, les Lacédémoniens, aussitôt après les fêtes du mois Karnéios, se mirent en campagne; arrivés à Tégée, ils adressèrent à Argos des propositions de paix. Déjà ils avaient dans la ville un parti à leur dévotion, qui voulait y renverser le gouvernement démocratique. Après la bataille il leur fut beaucoup plus aisé d'amener la foule à l'idée d'un accord. La faction voulait d'abord conclure avec les Lacédémoniens une trêve, puis un traité d'alliance; ensuite, on s'attaquerait au gouvernement populaire. Likhas fils d'Arkésilaos, proxène des Argiens, arriva de la part de Lacédémone. Il était porteur de deux messages : l'un pour le cas où les Argiens voudraient faire la guerre, l'autre au cas où ils manifesteraient leur volonté de paix. Bien des discussions s'élevèrent, car Alcibiade se trouvait justement à Argos. Mais le parti lacédémonien, levant le masque et s'enhardissant, réussit à convaincre les Argiens d'accepter les propositions de paix. Les voici

LXXVII. — « L'Assemblée des Lacédémoniens a décidé de traiter avec les Argiens aux conditions suivantes :

« Les Argiens rendront à Orkhoménos les enfants, à Mænalia les hommes de cette ville qu'ils ont en leur possession; aux Lacédémoniens les hommes qui sont à Mantinée.

« Les Argiens évacueront le territoire d'Épidaure et raseront les fortifications qu'ils y ont élevées.

« Si les Athéniens n'évacuent pas le territoire d'Épidaure, ils seront ennemis des Argiens et des Lacédémoniens, des alliés de Lacédémone et de ceux d'Argos.

« Si les Lacédémoniens ont entre leurs mains quelques jeunes enfants en otages, ils les rendront aux villes qui les ont livrés.

« En ce qui concerne le sacrifice à offrir au dieu, les Épidauriens y pourvoient, ils s'engageront par serment à assurer son exécution⁵⁶.

« Les villes du Péloponnèse, petites ou grandes, seront toutes autonomes, suivant les anciennes institutions.

« Si quelque peuple situé hors du Péloponnèse pénètre dans le Péloponnèse avec des intentions hostiles, les puissances contractantes se mettront d'accord pour le repousser de la manière qui paraîtra la meilleure aux Péloponnésiens.

« Tous les États situés hors du Péloponnèse et alliés des Lacédémoniens seront aux mêmes conditions alliés des Lacédémoniens et des Argiens et conserveront la propriété de leur territoire.

« Le traité sera communiqué aux alliés; ils y adhéreront s'ils le jugent opportun; si quelque changement leur paraît souhaitable, ils le renverront à ses auteurs. »

LXXVIII. — Les Argiens acceptèrent d'abord ces propositions; les Lacédémoniens retirèrent leurs troupes de Tégée et rentrèrent chez eux. Après quoi les communications furent rétablies entre Argos et Lacédémone. Peu de temps après, les mêmes citoyens amenèrent les Argiens à renoncer à l'alliance de Mantinée, d'Athènes

et d'Élis et à conclure avec les Lacédémoniens un traité de paix et d'alliance. En voici les articles :

LXXIX. — « Les Lacédémoniens et les Argiens ⁵⁷ ont décidé de conclure un traité de paix et d'alliance pour cinquante ans aux conditions ci-dessous :

« Ils régleront leurs différends par arbitrage sur un pied de parfaite égalité, suivant les usages établis ⁵⁸.

« Les autres villes du Péloponnèse pourront adhérer au traité de paix et d'alliance, tout en demeurant autonomes et en conservant l'entière disposition d'elles-mêmes et de leur territoire, à la condition de régler leurs différends par arbitrage sur un pied de parfaite égalité, suivant les usages établis.

« Tous les alliés des Lacédémoniens, situés en dehors du Péloponnèse, auront les mêmes droits que les Lacédémoniens, les alliés d'Argos auront les mêmes droits que les Argiens et conserveront leur territoire.

« S'il faut faire une expédition en commun, les Lacédémoniens et les Argiens se concerteront pour prendre les mesures les plus équitables pour les alliés.

« S'il s'élève, entre les villes situées soit dans le Péloponnèse soit au dehors, des contestations au sujet de délimitations de frontières ou de toute autre question, on aura recours à un arbitrage.

« Si une ville alliée se trouve en conflit avec une autre, toutes deux se soumettront au jugement d'une tierce ville qui leur offrira des garanties d'impartialité.

« Les simples particuliers seront jugés conformément aux usages établis ⁵⁹. »

LXXX. — Tel fut ce traité de paix et d'alliance. Des deux côtés on restitua ce qu'on avait pris au cours de la guerre et on mit fin aux différends. Désormais on régla les affaires d'un commun accord et l'on décida de ne recevoir ni héraut ni députation envoyés par Athènes, tant que les Athéniens n'auraient pas évacué le Péloponnèse et abandonné les fortifications qu'ils y avaient construites; enfin, Lacédémoniens et Argiens ne devaient faire la paix ou la guerre que d'un commun accord. On

poussa les affaires avec énergie et l'on envoya, d'un commun accord, une députation aux villes de la côte thrace et à Perdikkas, pour l'engager à adhérer à l'alliance. Celui-ci pourtant ne quitta pas aussitôt le parti d'Athènes; il songeait néanmoins à le faire, poussé par l'exemple des Argiens; du reste, par ses origines, il était d'Argos. On renouvela avec les Khalkidiens les anciens serments et on en prêta de nouveaux. Les Argiens adressèrent également aux Athéniens une députation, avec ordre d'évacuer les fortifications d'Épidaure. Ceux-ci, constatant leur infériorité numérique par rapport au reste de la garnison, dépêchèrent Démosthènes pour ramener leurs troupes. A son arrivée, il fit semblant de donner des jeux gymniques hors du château fort et, quand la garnison des confédérés fut sortie, il ferma les portes. Par la suite, les Athéniens renouvelèrent le traité avec les Épidauriens et leur restituèrent le fort.

LXXXI. — Après la défection des Argiens, les Mantinéens poursuivirent d'abord leur résistance; mais ils ne pouvaient la prolonger sans l'aide d'Argos; à leur tour, ils composèrent avec les Lacédémoniens et renoncèrent à la domination des villes qui leur étaient soumises. Les Lacédémoniens et les Argiens équipèrent les uns et les autres mille hommes et entreprirent de concert une expédition. Les Lacédémoniens seuls pénétrèrent à Sikyonè où ils renforcèrent les éléments oligarchiques; puis réunis aux Argiens, ils renversèrent à Argos le régime démocratique et lui substituèrent l'oligarchie si favorable aux intérêts de Lacédémone. L'hiver était à sa fin et l'on approchait du printemps quand se produisirent ces événements. La quatorzième année de la guerre prit fin.

LXXXII. — L'été suivant, les Dies de la région de l'Athôs quittèrent le parti des Athéniens pour celui des Khalkidiens. Les Lacédémoniens ne manquèrent pas de changer à leur avantage le régime de l'Akhaïe.

Le peuple d'Argos, petit à petit, se mit à conspirer et à reprendre confiance. Il attaqua l'aristocratie, en profitant du moment où les Lacédémoniens célébraient les

Gymnopédies. Un combat se livra à l'intérieur de la ville; la démocratie fut victorieuse ⁶⁰, mit à mort une partie de ses adversaires et chassa les autres. Les Lacédémoniens attendirent longtemps avant d'obéir à l'appel de leurs amis; enfin ils suspendirent les Gymnopédies ⁶¹ et accoururent. A Tégée, ils apprirent la défaite de l'oligarchie. Malgré les supplications des fugitifs ils ne voulurent pas avancer davantage; ils firent demi-tour, rentrèrent chez eux et achevèrent les Gymnopédies.

Ensuite ils reçurent des députations des Argiens de la ville et de ceux qui l'avaient quittée. En présence des alliés et à la suite de longs débats contradictoires, les Lacédémoniens prononcèrent la culpabilité des Argiens de la ville et résolurent de marcher contre Argos. Mais ils tardèrent et perdirent du temps. Le peuple d'Argos en profita; par crainte des Lacédémoniens il aspira de nouveau à l'alliance d'Athènes ⁶² dont il espérait les plus heureux résultats. Il se mit à élever de longs murs jusqu'à la mer; ainsi au cas où il se trouverait investi par terre, il aurait la ressource de recevoir par mer, avec l'aide des Athéniens, les approvisionnements nécessaires. Quelques villes du Péloponnèse étaient au fait de ces desseins. Tout le peuple d'Argos, citoyens, femmes, serviteurs, travailla aux remparts. D'Athènes arrivèrent des charpentiers et des tailleurs de pierre. L'été prit fin.

LXXXIII. — L'hiver suivant, les Lacédémoniens informés de ces travaux marchèrent contre Argos avec leurs alliés, à l'exception des Corinthiens ⁶³. Ils ne manquaient pas d'intelligences à l'intérieur même de la ville. L'armée était sous le commandement d'Agis fils d'Arkhidamos roi de Lacédémone. Mais l'aide sur laquelle ils croyaient pouvoir compter leur fit défaut. Ils se rendirent maîtres des murs en construction et les rasèrent; ils s'emparèrent d'Hysies, place de l'Argolide, massacrèrent tous les hommes libres tombés entre leurs mains, puis évacuèrent le pays et chacun regagna ses foyers. A leur tour, les Argiens firent une expédition sur le territoire de Phliunte qu'ils ravagèrent, parce que les habi-

tants avaient accueilli les bannis d'Argos; en effet beaucoup d'entre eux s'y étaient installés. Là-dessus, ils se retirèrent.

Le même hiver les Athéniens bloquèrent les côtes de Macédoine; ils reprochaient à Perdikkas d'avoir adhéré à la confédération des Argiens et des Lacédémoniens. Ils avaient contre lui un autre grief: au moment où ils se disposaient à envoyer, sous le commandement de Nicias fils de Nikératos, une armée contre les Khalkidiens du littoral de Thrace et contre Amphipolis, il avait trahi leur alliance et son refus avait amené le licenciement des troupes de l'expédition. On le considéra donc comme un ennemi. L'hiver prit fin et avec lui la quinzième année de la guerre.

LXXXIV. — Au début de l'été suivant, Alcibiade se rendit à Argos avec vingt vaisseaux. Il s'empara de trois cents Argiens jugés suspects et sympathiques à Lacédémone. Les Athéniens les internèrent dans les îles du voisinage de leur domination.

Athènes envoya contre l'île de Mélos ⁶⁴ une expédition comprenant trente vaisseaux athéniens, six de Khios, deux de Lesbos. Ils disposaient de douze cents hoplites athéniens, de trois cents archers à pied et de vingt archers à cheval et environ de quinze cents hoplites fournis par les alliés et les insulaires. Les Méliens, colonie de Lacédémone, refusaient d'accepter, à l'exemple des autres insulaires, la domination d'Athènes. Tout d'abord neutres, ils s'étaient tenus tranquilles. Mais sous la contrainte des Athéniens qui avaient ravagé leur territoire, ils en étaient venus à une guerre ouverte. Les stratèges athéniens Kléomédès fils de Lykomédès et Tisias fils de Tisimakhos avec les forces ci-dessus établirent leur camp dans l'île de Mélos; avant de ravager le territoire, ils envoyèrent une députation chargée de faire aux Méliens des propositions. Ceux-ci ne les introduisirent pas dans l'Assemblée du peuple; mais les prièrent de communiquer aux magistrats et aux principaux citoyens l'objet de leur mission.

Voici les paroles des députés athéniens :

LXXXV. — « Vous ne nous permettez pas de parler devant le peuple pour éviter que la multitude ne se laisse tromper par un discours suivi, persuasif et sans réplique; et c'est bien là votre raison de ne nous faire comparaître qu'en petit comité. Puisqu'il en est ainsi, vous qui siégez ici, procédez plus sûrement encore. Ne faites pas usage vous-mêmes d'un discours suivi; répondez-vous point par point; si nous avançons une opinion qui vous déplaît, réfutez-la sur-le-champ. Et, pour commencer, dites-nous si notre proposition vous agréée. »

LXXXVI. — Les magistrats de Mélos répondirent : « S'il s'agit de nous éclairer les uns les autres en toute tranquillité, nous n'avons rien à objecter. Pourtant la guerre, qui est à nos portes et qui ne saurait tarder, semble donner un démenti à vos propositions. Il est visible que vous vous instituez les juges de nos paroles; finalement et selon toute vraisemblance, le résultat de cette conférence, si forts de notre droit nous refusons de céder, sera la guerre et, si nous nous laissons convaincre, la servitude.

LXXXVII. — *Les Athéniens*. Si vous êtes réunis pour calculer les incertitudes de l'avenir ou pour toute autre raison, au lieu d'examiner les circonstances actuelles pour assurer le salut de votre patrie, nous interrompons l'entretien; sinon, nous parlerons.

LXXXVIII. — *Les Méliens*. Il est naturel et pardonnable que, dans une situation critique, souvent les paroles et les pensées s'éloignent de la question traitée. Toutefois cette réunion a également pour objet notre salut, nous consentons donc à engager la discussion, sous la forme que vous avez indiquée.

LXXXIX. — *Les Athéniens*. De notre côté, nous n'emploierons pas de belles phrases; nous ne soutiendrons pas que notre domination est juste, parce que nous avons défait les Mèdes; que notre expédition contre vous a pour but de venger les torts que vous nous avez fait subir. Fi de ces longs discours qui n'éveillent que la

méfiance ! Mais de votre côté, ne vous imaginez pas nous convaincre, en soutenant que c'est en qualité de colons de Lacédémone que vous avez refusé de faire campagne avec nous et que vous n'avez aucun tort envers Athènes. Il nous faut, de part et d'autre, ne pas sortir des limites des choses positives; nous le savons et vous le savez aussi bien que nous, la justice n'entre en ligne de compte dans le raisonnement des hommes que si les forces sont égales de part et d'autre; dans le cas contraire, les forts exercent leur pouvoir et les faibles doivent leur céder⁶⁵.

XC. — *Les Méliens*. A notre avis — puisque vous nous avez invités à ne considérer que l'utile à l'exclusion du juste — votre intérêt exige que vous ne fassiez pas fi de l'utilité commune; celui qui est en danger doit pouvoir faire entendre la raison, à défaut de la justice et, n'eût-il à invoquer que des arguments assez faibles, il faut qu'il puisse en tirer parti pour arriver à persuader. Vous avez, autant que nous, avantage à procéder de la sorte. En vous montrant impitoyables, vous risquez en cas de revers de fournir l'exemple d'un châtement exemplaire.

XCI. — *Les Athéniens*. En admettant que notre domination doive cesser, nous n'en appréhendons pas la fin. Ce ne sont pas les peuples qui ont un empire, comme les Lacédémoniens, qui sont redoutables aux vaincus (d'ailleurs, ce n'est pas contre les Lacédémoniens qu'ici nous luttons), mais ce sont les sujets, lorsqu'ils attaquent leurs anciens maîtres et réussissent à les vaincre. Si du reste nous sommes en danger de ce côté, cela nous regarde ! Nous sommes ici, comme nous allons vous le prouver, pour consolider notre empire et pour sauver votre ville. Nous voulons établir notre domination sur vous sans qu'il nous en coûte de peine et, dans notre intérêt commun, assurer votre salut.

XCII. — *Les Méliens*. Et comment pourrions-nous avoir le même intérêt, nous à devenir esclaves, vous à être les maîtres ?

XCIII. — *Les Athéniens*. Vous auriez tout intérêt à

vous soumettre avant de subir les pires malheurs et nous nous aurions avantage à ne pas vous faire périr.

XCIV. — *Les Méliens*. Si nous restions tranquilles en paix avec vous et non en guerre sans prendre parti, vous n'admettriez pas cette attitude?

XCv. — *Les Athéniens*. Non, votre hostilité nous fait moins de tort que votre neutralité; celle-ci est aux yeux de nos sujets une preuve de notre faiblesse; celle-là un témoignage de notre puissance.

XCVI. — *Les Méliens*. Est-ce là la conception que vos sujets se font de l'équité? Les cités qui n'ont avec vous aucune attache et celles que vous avez soumises — colonies athéniennes pour la plupart et parfois en révolte contre vous — les mettent-ils donc sur le même plan?

XCvII. — *Les Athéniens*. Ce ne sont pas les arguments plausibles, pensent-ils, qui manquent aux uns et aux autres; mais si quelques cités conservent leur indépendance, ils pensent qu'elles le doivent à leur puissance et que c'est la crainte qui nous empêche de les attaquer. Ainsi en vous réduisant à l'obéissance, non seulement nous commanderons à un plus grand nombre de sujets, mais encore par votre soumission vous accroîtrez notre sûreté, d'autant mieux qu'on ne pourra pas dire qu'insulaires et moins puissants que d'autres, vous avez résisté victorieusement aux maîtres de la mer.

XCvIII. — *Les Méliens*. Comment? Vous ne croyez pas que votre sûreté se confond avec une politique différente? Puisque vous nous détournez de la considération de la justice pour nous inviter à n'envisager que l'utile, il faut à notre tour que nous tâchions de vous convaincre que notre intérêt et le vôtre se confondent. Comment de tous ceux qui sont neutres aujourd'hui, ne vous ferez-vous pas des ennemis, quand ils verront votre conduite à notre égard et s'apercevront qu'un jour ou l'autre vous marcherez contre eux? Et que faites-vous, sinon fortifier vos ennemis et déchaîner contre vous malgré eux ceux-là mêmes qui jusqu'ici n'avaient jamais eu l'intention de vous montrer d'hostilité?

XCIX. — *Les Athéniens*. Nullement; les peuples les plus redoutables, à notre avis, ne sont pas ceux du continent; libres encore, il leur faudra beaucoup de temps pour se mettre en garde contre nous. Ceux que nous craignons, ce sont les insulaires indépendants comme vous l'êtes et ceux qui déjà regimbent contre une domination nécessaire. Ce sont eux qui, en se livrant sans réserve à des espérances irréflechies, risquent de nous précipiter avec eux dans des dangers trop visibles.

C. — *Les Méliens*. Voyons, si vous-mêmes n'épargnez rien pour maintenir votre empire et si des peuples déjà esclaves font tout pour secouer votre joug, nous qui sommes libres encore, nous commettrions la lâcheté et l'ignominie de ne pas tout tenter pour éviter la servitude?

CI. — *Les Athéniens*. — Non, si vous délibérez sagement. Car il n'est pas question pour vous d'une lutte d'égal à égal où votre réputation soit en jeu et où il vous faille éviter la honte d'une défaite. C'est sur votre salut même que vous délibérez et vous avez à vous garder d'attaquer des adversaires bien plus puissants que vous.

CII. — *Les Méliens*. Eh bien! nous savons que la fortune des armes comporte plus de vicissitudes qu'on ne s'y attendrait en constatant la disproportion des forces des deux adversaires. Pour nous, céder tout de suite, c'est perdre tout espoir; agir, c'est nous ménager encore quelque espérance de salut.

CIII. — *Les Athéniens*. L'espérance stimule dans le danger; on peut, quand on a la supériorité, se confier à elle; elle est alors susceptible de nuire, mais sans causer notre perte. Mais ceux qui confient à un coup de dés tout leur avoir — car l'espérance est naturellement prodigue — n'en reconnaissent la vanité que par les revers qu'elle leur suscite et, quand on l'a découverte, elle ne laisse plus aucun moyen de se garantir contre ses traîtrises. Vous êtes faibles, vous n'avez qu'une chance à courir; ne tombez pas dans cette erreur; ne faites pas comme tant d'autres qui, tout en pouvant encore se sauver par des moyens humains, se sentent sous le poids du malheur

trahis par des espérances fondées sur des réalités visibles et recherchent des secours invisibles, prédictions, oracles et toutes autres pratiques, qui en entretenant leurs espérances causent finalement leur perte.

CIV. — *Les Méliens*. Nous n'ignorons pas, sachez-le bien, qu'il nous est difficile de lutter contre votre puissance et contre la fortune; il nous faudrait des forces égales aux vôtres. Toutefois nous avons confiance que la divinité ne nous laissera pas écraser par la fortune, parce que, forts de la justice de notre cause, nous résistons à l'injustice. Quant à l'infériorité de nos forces, elle sera compensée par l'alliance de Lacédémone, que le sentiment de notre commune origine contraindra, au moins par honneur à défaut d'autre raison, à venir à notre secours. Notre hardiesse n'est donc pas si mal fondée.

CV. — *Les Athéniens*. Nous ne craignons pas non plus que la bienveillance divine nous fasse défaut. Nous ne souhaitons ni n'accomplissons rien qui ne s'accorde avec l'idée que les hommes se font de la divinité, rien qui ne cadre avec les prétentions humaines. Les dieux, d'après notre opinion, et les hommes, d'après notre connaissance des réalités, tendent, selon une nécessité de leur nature, à la domination partout où leurs forces prévalent. Ce n'est pas nous qui avons établi cette loi et nous ne sommes pas non plus les premiers à l'appliquer. Elle était en pratique avant nous; elle subsistera à jamais après nous. Nous en profitons, bien convaincus que vous, comme les autres, si vous aviez notre puissance, vous ne vous comporteriez pas autrement. Du côté de la divinité, selon toute probabilité, nous ne craignons pas d'être mis en état d'infériorité. Quant à votre opinion sur Lacédémone, dont vous escomptez qu'elle vous secourra pour ne pas trahir l'honneur, nous vous félicitons de votre naïveté, sans approuver votre folie. Les Lacédémoniens, il est vrai, entre eux et dans leurs institutions nationales, font preuve généralement de droiture; mais dans leurs rapports avec les autres peuples, que n'y aurait-il pas à dire sur leurs procédés ! Pour tout dire en un mot : plus mani-

festement qu'aucun peuple de notre connaissance, ils appellent l'agréable l'honnête, et l'utile le juste; une telle disposition d'esprit ne s'accorde guère avec vos folles prétentions sur votre salut.

CVI. — *Les Méliens*. C'est là précisément ce qui renforce au plus haut point notre confiance. Nous sommes leurs colons et ils ne voudront pas, en nous trahissant, perdre la confiance des Grecs qui leur sont favorables et avantager leurs ennemis.

CVII. — *Les Athéniens*. Vous ne croyez donc pas que l'intérêt se confond avec la sûreté, tandis que le juste et l'honnête sont inséparables des dangers? Et les Lacédémoniens se gardent bien en général de les braver.

CVIII. — *Les Méliens*. Eh bien! nous pensons que pour nous secourir ils affronteront bien volontiers ces dangers et que les risques leur paraîtront moins grands avec nous qu'avec d'autres. Notre proximité du Péloponnèse facilite leur intervention et notre communauté d'origine les assure davantage de notre fidélité.

CIX. — *Les Athéniens*. Aux yeux de ceux dont on réclame l'assistance, la meilleure garantie n'est pas la sympathie de ceux qui les invoquent, mais la supériorité de leurs forces. C'est une considération à laquelle les Lacédémoniens sont particulièrement sensibles; ils se défient de leur propre puissance et il faut que leurs alliés soient en nombre pour qu'ils marchent contre leurs voisins. Aussi est-il peu probable qu'ils passent dans une île, quand nous sommes maîtres de la mer.

CX. — *Les Méliens*. Ils pourront envoyer d'autres alliés. La mer de Crète est vaste. Les maîtres de la mer auront moins de facilité à y poursuivre l'ennemi, que celui-ci à leur échapper. Admettons que les Lacédémoniens échouent sur ce point; ils pourront toujours se retourner contre votre territoire et contre ceux de vos alliés que n'a pas attaqués Brasidas. Et c'est moins pour un pays étranger qu'il vous faudra lutter que pour la défense de vos alliés et de votre propre pays.

CXI. — *Les Athéniens*. Si la chose arrive, elle ne nous

surprendra pas. Vous-mêmes, vous n'ignorez pas que jamais la crainte d'autrui n'a fait abandonner un siège aux Athéniens. Mais voyons ! Nous avons convenu de délibérer sur votre salut et nous constatons que dans toutes vos paroles vous n'avez rien dit qui soit de nature à inspirer confiance à un peuple et l'assurer de son salut. Bien au contraire ! Vos plus fermes appuis ne consistent qu'en espérances à longue échéance et les forces dont vous disposez présentement sont insuffisantes pour vous assurer la victoire sur celles qui, dès maintenant, vous sont opposées. Ce serait la pire des imprudences, si après notre départ vous n'adoptiez pas une résolution plus sage. Vous ne vous laisserez pas égarer par ce point d'honneur qui si souvent perd les hommes au milieu de dangers sans gloire et menaçants. Que de gens, sans se faire illusion sur les risques qu'ils couraient, se sont laissés entraîner par l'attrait de ce mot : l'honneur ! Séduits par ce terme, ils sont tombés de leur plein gré dans des maux sans remède. Leur déshonneur est d'autant plus ignominieux qu'il est dû à leur folie et non à la fortune. En délibérant sagement, vous éviterez ce malheur et vous conviendrez qu'il n'y a rien d'infamant à céder à un État puissant, dont les propositions sont pleines de modération, lorsqu'il vous offre de devenir ses alliés et ses tributaires, en vous laissant la propriété de votre sol. Puisque vous avez le choix entre la guerre et votre sûreté, vous ne prendrez pas le plus mauvais parti. Ne pas céder à ses égaux, mais se bien comporter avec les forts, user de modération avec les faibles : voilà les conditions essentielles de la prospérité d'un État. Réfléchissez donc ; après que nous nous serons retirés, dites-vous et redites-vous que c'est votre patrie qui est l'objet de vos délibérations. Elle seule est en cause, et une seule délibération bonne ou mauvaise décidera de son avenir⁶⁶. »

CXII. — Les Athéniens se retirèrent de la conférence. Les Méliens, restés seuls, demeurèrent à peu de chose près sur leurs positions et firent cette réponse : « Notre manière de voir n'a pas varié, Athéniens. Nous nous refusons à

dépouiller de sa liberté, en un instant, une cité dont la fondation remonte déjà à sept cents ans. Nous avons confiance dans la fortune qui, grâce aux dieux, l'a sauvée jusqu'à ce jour et dans l'aide des hommes et nous tâcherons de la conserver. Nous vous proposons notre amitié et notre neutralité ; mais nous vous invitons à évacuer notre territoire en concluant un traité au mieux de vos intérêts comme des nôtres. »

CXIII. — Telle fut la réponse des Méliens. Les Athéniens rompant la conférence répondirent : « Ainsi donc, d'après votre décision vous êtes les seuls, semble-t-il, à regarder l'avenir comme plus assuré que ce que vous avez sous les yeux. Votre désir vous fait considérer comme déjà réalisé ce qui est encore incertain. Votre fol espoir vous pousse à vous livrer entièrement aux Lacédémoniens, à la fortune, à l'espérance. Vous vous en repentez. »

CXIV. — Les députés athéniens regagnèrent l'armée. Les stratèges, devant l'obstination des Méliens, prirent immédiatement leurs dispositions d'attaque. Chaque contingent allié reçut un secteur et l'on se mit à investir la place. Puis les Athéniens laissèrent, sur terre et sur mer, des forces de siège composées de leurs troupes et des troupes alliées ; là-dessus ils se retirèrent avec la plus grande partie de leurs forces. La garnison demeura et poursuivit le siège.

CXV. — Vers la même époque les Argiens envahirent le territoire de Phliunte. Ses habitants, renforcés des bannis d'Argos, leur tendirent une embuscade et leur tuèrent environ quatre-vingts hommes. Les Athéniens de Pylos firent sur les Lacédémoniens un butin important. Ceux-ci, tout en se refusant à rompre la trêve, prirent une attitude hostile, en faisant proclamer par la voix du héraut, qu'ils autorisaient quiconque le voudrait à piller les Athéniens. Les Corinthiens se prévalurent de quelques différends particuliers pour prendre les armes contre Athènes. Les autres Péloponnésiens ne bougèrent pas. Une nuit les Méliens attaquèrent la partie de la cir-

convallation face au marché tenue par les Athéniens, ils tuèrent des hommes, enlevèrent des vivres et tout ce qu'ils purent trouver d'utile, puis ils rentrèrent dans la ville et se tinrent tranquilles. Les Athéniens par la suite firent meilleure garde. L'été prit fin.

CXVI. — L'hiver suivant, les Lacédémoniens se disposèrent à marcher contre l'Argolide. Mais les sacrifices pour le succès de l'expédition se révélèrent défavorables, aussi se retirèrent-ils.

Les Argiens prirent acte de cette intervention différée pour suspecter de complicité certains de leurs concitoyens; on en arrêta quelques-uns; d'autres prirent la fuite.

Vers la même époque les Méliens enlevèrent une autre partie de la circonvallation, où les Athéniens n'avaient que peu de troupes. Puis arriva d'Athènes une seconde expédition commandée par Philokratès fils de Déméas. Dès lors le siège fut mené avec vigueur; la trahison s'en mêlant, les Méliens se rendirent à discrétion aux Athéniens. Ceux-ci massacrèrent tous les adultes et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. Dès lors, ils occupèrent l'île où ils envoyèrent ensuite cinq cents colons ⁶⁷.

LIVRE SIXIÈME

I. — Le même hiver, les Athéniens conçurent le projet de retourner en Sicile avec des forces supérieures à celles de Lakhès et d'Eurymédôn et de soumettre, s'ils le pouvaient, l'île à leur domination. La plupart d'entre eux ignoraient la grandeur de l'île et le nombre de ses habitants, Grecs et Barbares. Aussi ne se rendaient-ils pas compte que la guerre qu'ils entreprenaient comportait à peu de chose près autant de difficultés que celle du Péloponnèse.

Un navire de commerce ne met guère moins de huit jours pour faire le tour de l'île ⁶⁸. En dépit de ses grandes dimensions, elle n'est séparée du continent que par un bras de mer large tout au plus de vingt stades.

II. — Voici quels furent primitivement ses habitants et les différents peuples qui l'occupèrent. Les Cyclopes et les Lestrygons passent pour avoir été les plus anciens habitants d'une partie de l'île. Pour moi, il m'est impossible de dire à quelle race ils appartenaient, d'où ils venaient et où ils se sont retirés. Il faut se contenter de ce qu'ont dit d'eux les poètes et des détails qui sont connus de tous. Après eux les Sikanes, semble-t-il, y ont formé les premiers établissements. C'est du moins ce qu'ils affirment et, comme ils se prétendent autochtones, ils auraient même été les tout premiers. Mais il est établi que c'étaient des Ibères, chassés par les Lygiens des bords du fleuve Sikanos en Ibérie. C'est d'eux que l'île, qui s'appelait Trinakria, tira son nom de Sikanie. Aujourd'hui encore ils habitent l'ouest de la Sicile. Après la prise d'Ilion, des Troyens, pour échapper aux Akhéens, arrivèrent par mer en Sicile et s'établirent aux confins

des Sikanes; tous ces peuples prirent le nom d'Elymes; leurs villes sont Eryx et Egeste. Il vint se joindre à eux quelques Phôkidiens que la tempête avait au retour de Troie jetés sur les côtes de Libye et de là en Sicile. Des Sicules, primitivement installés en Italie, passèrent en Sicile pour fuir les Opiques. On dit, non sans vraisemblance, qu'ils franchirent le détroit sur des radeaux, en profitant d'un vent favorable. Peut-être employèrent-ils un autre moyen. Aujourd'hui encore, il se trouve en Italie des Sicules. Ce pays a pris son nom d'un roi Sicule, nommé Italos. Arrivés en Sicile avec des forces considérables, ils bataillèrent contre les Sikanes, les défirent et les repoussèrent vers le sud et l'ouest de l'île. Celle-ci changeant de nom cessa de s'appeler Sikanie et devint la Sicile. Ils en occupèrent les parties les plus fertiles; leur arrivée eut lieu environ trois cents ans avant la venue des Grecs. Actuellement encore, ils habitent le centre et le nord de l'île. Des Phéniciens avaient également créé des établissements sur tout le pourtour de la Sicile; ils s'étaient emparés des hauteurs dominant la mer et des îles voisines de la côte, pour faciliter leur commerce avec les Sicules. Mais après l'arrivée en nombre des Grecs en Sicile, ils évacuèrent la plupart de ces établissements et se concentrèrent à Motyè, à Soloïs et à Panormos, au voisinage des Elymes. Ainsi ils pouvaient s'appuyer sur l'alliance des Elymes et ils se trouvaient au point de la Sicile le plus rapproché de Carthage.

Tels furent les peuples barbares qui habitèrent la Sicile ⁶⁹.

III. — Les premiers Grecs qui arrivèrent en Sicile furent des Khalkidiens de l'Eubée, conduits par Thoulkès. Ils fondèrent Naxos ⁷⁰ et élevèrent l'autel d'Apollon Arkhégétès, qui se trouve actuellement en dehors de la ville et où les Théôres, partant de Sicile, au moment d'embarquer, offrent les premiers sacrifices. L'année suivante, Arkhias, qui appartenait à la famille corinthienne des Héraklides, fonda Syracuse ⁷¹; il avait commencé par chasser les Sicules de l'île qui, maintenant rattachée à la

terre, forme l'intérieur de la ville. Par la suite la ville extérieure, réunie à l'autre par un mur, vit s'accroître considérablement sa population.

Thoulkès et les Khalkidiens, cinq ans après la fondation de Syracuse, partirent de Naxos, firent la guerre aux Sicules, les chassèrent et fondèrent d'abord Léontion, puis Katanè. Les habitants de cette ville choisirent parmi eux comme fondateur Evarkhos.

IV. — Vers la même époque, Lamis, à la tête d'une colonie de Mégariens, arriva en Sicile. Il fonda au delà du fleuve Pantakyas une ville appelée Trôtilos; par la suite, il s'installa à Léontion et, pendant quelque temps, y partagea le pouvoir avec les Khalkidiens; mais ils finirent par l'en chasser; c'est alors qu'il fonda Thapsos, où il mourut. Les Mégariens, chassés de Thapsos, obéirent à l'appel du roi sicule Hyblôn, qui leur concéda une partie du pays. Ils y fondèrent Mégara d'Hybla. Après une occupation de deux cent quarante-cinq ans, ils furent chassés de la ville et de son territoire par Gélôn, tyran de Syracuse. Mais, avant leur expulsion, cent ans après la fondation de Mégara d'Hybla, ils avaient envoyé Pamillos fonder Sélinonte. C'est Mégare, leur métropole, qui leur avait délégué ce personnage pour présider à la colonisation.

Géla fut fondée par Antiphémos de Rhodes et Entimos de Crète; ils y amenèrent des colons, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse. Le fleuve Géla donna son nom à la ville. Mais l'emplacement, où s'élève actuellement la citadelle et qui fut dès le début entouré d'une muraille, s'appelle Lindies. On donna à la ville des institutions doriennes. Environ cent huit ans après sa fondation, les habitants de Géla fondèrent Agrigente ⁷², dont le nom vient du fleuve Akragas. Les fondateurs en furent Aristonoos et Pystilos; on donna à la ville les institutions de Géla. Des pirates, venus de la ville khalkidienne de Kymè au pays des Opiques, fondèrent Zanklè. Plus tard des gens partis de Khalkis et du reste de l'Eubée vinrent se partager avec eux le territoire. Les fondateurs furent

Périérés et Kratæménès, originaires l'un de Kymè, l'autre de Khalkis. Le nom primitif de Zanklè lui avait été donné par les Sicules, parce que l'emplacement de la ville a la forme d'une faux et que le nom de la faux en dialecte sicule est zanklon; par la suite des Samiens et d'autres Ioniens, qui fuyaient les Mèdes et avaient abordé en Sicile, en chassèrent les habitants. Peu de temps après, Anaxilas, tyran de Rhegion, chassa les Samiens, installa dans la ville une population mêlée et l'appela Messénè, du nom de son ancienne patrie.

V. — Himéra est une colonie de Zanklè, dont les fondateurs furent Eukléidès, Simos et Sakôn. Sa population était en majeure partie khalkidienne, mais il vint s'y adjoindre des bannis de Syracuse, victimes d'une faction politique; on les appelait Mylétides. La langue qu'on y parlait était un mélange de khalkidien et de dorien; mais ce furent les institutions khalkidiennes qui y eurent force de loi. Les Syracusains fondèrent Akraë et Kasméné, Akraë soixante-dix ans après Syracuse, Kasméné environ vingt ans après Akraë. Kamarina elle aussi dut sa première fondation aux Syracusains, environ cent trente-cinq ans après celle de Syracuse. Ses fondateurs furent Daskôn et Ménékôlos. Sa défection servit de prétexte à Syracuse pour faire la guerre aux gens de Kamarina et pour les expulser. Plus tard Hippokratès tyran de Géla se fit donner le territoire de Kamarina comme rançon des Syracusains prisonniers de guerre et fonda à nouveau la ville. Elle fut à nouveau dépeuplée par Gélôn, puis relevée une troisième fois par les habitants de Géla.

VI. — Telles étaient les populations grecques et barbares qui habitaient la Sicile. Telle était l'étendue du pays contre lequel les Athéniens s'apprétaient à faire la guerre. En réalité, ils voulaient le soumettre entièrement, mais ils couvraient leurs intentions du spécieux prétexte de porter secours à des gens de leur race et antérieurement leurs alliés. Ce qui contribua surtout à les décider, ce fut la vive insistance des députés d'Egeste⁷³, venus alors à Athènes. Voisins de Sélinonte, les Egestains

étaient en guerre avec cette ville pour des questions de mariage et des délimitations de frontières. Les Sélinontins avaient fait appel aux Syracusains leurs alliés et pressaient vivement Egeste sur terre et sur mer. Les Egestains invoquaient l'alliance⁷⁴ qui les unissait à Athènes au temps de Lakhès et de la première guerre, ils suppliaient les Athéniens d'envoyer une flotte à leur secours. Entre autres raisons, ils faisaient valoir surtout que, si l'expulsion des Léontins par les Syracusains demeurerait impunie, si on laissait Syracuse venir à bout de tous les alliés et s'emparer de toute la Sicile, on ne tarderait pas à voir les Doriens de Syracuse venir renforcer puissamment les Doriens du Péloponnèse; les Syracusains, s'autorisant de leur parenté, accourraient au secours de leur pays d'origine et menaceraient d'anéantir la puissance d'Athènes. Il était donc prudent, avec les alliés que conservait cette ville, de résister à Syracuse, d'autant plus qu'Egeste fournirait les fonds nécessaires pour la conduite de la guerre. Ces raisons furent invoquées maintes fois devant l'Assemblée par les Egestains et les orateurs qui les soutenaient. Finalement, on décida par un vote de dépêcher à Egeste des députés pour s'assurer de l'existence dans le trésor public et dans les temples des fonds dont les Egestains prétendaient disposer; on s'informerait en même temps du point où en était la guerre avec Sélinonte.

VII. — Athènes envoya en Sicile des députés. Le même hiver, les Lacédémoniens et leurs alliés, à l'exception des Corinthiens, lancèrent une expédition en Argolide et ravagèrent une partie du territoire; ils en rapportèrent quelques charrettes de blé. Ils établirent à Ornées les bannis d'Argos, leur laissèrent quelques troupes, conclurent un traité aux termes duquel Ornées et Argos devaient pendant un certain temps s'abstenir de toute agression mutuelle; puis ils se retirèrent avec le reste de leurs forces. Peu de temps après, les Athéniens arrivèrent avec trente vaisseaux et six cents hoplites. Les Argiens, avec toutes leurs forces, firent une sortie, se joignirent

aux Athéniens et pendant un jour mirent le siège devant Ornées. Mais, pendant la nuit, comme l'armée de siège bivouaquait à quelque distance de la ville, les habitants d'Ornées s'échappèrent. Le lendemain les Argiens, dès qu'ils constatèrent leur fuite, rasèrent la ville, puis se retirèrent; un peu plus tard les vaisseaux athéniens à leur tour repartirent.

Les Athéniens envoyèrent par mer à Méthônè, aux confins de la Macédoine, un de leurs corps de cavalerie, renforcé par des exilés macédoniens réfugiés à Athènes. Le territoire de Perdikkas fut dévasté. Les Lacédémoniens dépêchèrent des envoyés aux Khalkidiens du littoral de Thrace, qui avaient avec Athènes la trêve des dix jours, pour les prier de combattre aux côtés de Perdikkas, mais ils refusèrent. L'hiver prit fin et avec lui la seizième année de la guerre racontée par Thucydide.

VIII. — Dès le printemps de l'année suivante, les députés athéniens revinrent de Sicile. Egeste leur avait adjoint des envoyés, porteurs de soixante talents d'argent⁷⁵ non monnayé, constituant la solde d'un mois pour soixante vaisseaux; tel était le nombre de bâtiments dont ils devaient solliciter l'envoi. Les Athéniens réunirent l'Assemblée; on y entendit, de la part des députés d'Egeste et d'Athènes, mainte affirmation flatteuse et mensongère : Egeste disposait dans les temples et le trésor public de richesses considérables. Aussi prit-on un décret pour l'envoi en Sicile de soixante vaisseaux. On nomma stratèges, avec pleins pouvoirs, Alcibiade fils de Klinias, Nicias fils de Nikératos et Lamakhos fils de Xénophanès⁷⁶; ils avaient mission de secourir les Egétiens contre les Sélinontins, de rétablir les Léontins, au cas où les opérations seraient favorables; bref de prendre en Sicile toutes les dispositions qu'ils jugeraient particulièrement avantageuses pour Athènes.

Cinq jours après, une autre assemblée se réunit pour aviser aux moyens de hâter l'équipement de la flotte et voter les demandes supplémentaires des stratèges. Nicias, à qui on avait forcé la main pour accepter le commande-

ment, était d'avis que l'État s'engageait dans une mauvaise affaire, que le prétexte était bien mince et bien spécieux, pour entreprendre une opération aussi importante que la conquête de la Sicile tout entière. Il monta à la tribune pour dissuader le peuple de se lancer dans cette expédition et fit entendre le discours ci-dessous :

IX. — « Cette Assemblée est réunie pour régler les préparatifs de notre expédition en Sicile. Mon avis à moi est qu'il faut à nouveau procéder à l'examen de la situation, voir si nous faisons bien d'envoyer des vaisseaux et aussi que nous n'avons pas, dans une question si importante, à entreprendre précipitamment, pour complaire à des gens d'une autre race, une guerre qui ne nous touche en rien. En ce qui me concerne, c'est la guerre qui me vaut les honneurs dont je jouis et, moins que personne, je crains pour ma vie; néanmoins, je pense qu'on peut être bon citoyen, tout en ménageant sa vie et sa fortune; car alors on est dans son propre intérêt tout naturellement porté à désirer la prospérité de son pays. Pourtant, jamais jusqu'à présent, les honneurs ne m'ont fait parler contre ma pensée et je n'irai pas maintenant non plus trahir ma conviction intime. Ajoutez que mes paroles seraient impuissantes à combattre vos dispositions, si je vous engageais à sauvegarder votre situation présente, sans compromettre vos avantages actuels en poursuivant des avantages problématiques et incertains. Votre empressement est inopportun; la conquête à laquelle vous vous élancez est pleine de difficultés; voilà ce que je veux vous montrer.

X. — « J'affirme, pour mon compte, que vous embarquer pour cette expédition, c'est vouloir augmenter le nombre déjà considérable des ennemis que vous avez en Grèce et les attirer ici. Vous vous imaginez sans doute que la trêve que vous avez conclue est une garantie durable? Tant que vous vous tiendrez tranquilles, elle subsistera de nom; elle ne vise à rien d'autre dans l'esprit des gens d'ici et des ennemis qui l'ont conclue. Mais que nous venions à subir quelque échec important, nos ennemis

en profiteront sur-le-champ pour nous attaquer; car, d'abord, ils n'ont souscrit à cet accord que dans la défaite, sous la contrainte d'une situation pire que la nôtre; de plus, dans cet accord même, que de points restent en litige! Il est des États qui n'ont pas accepté cette convention et ce ne sont pas les plus faibles. Les uns nous font ouvertement la guerre; les autres, en raison de l'inaction des Lacédémoniens, ne se sont engagés que par une trêve de dix jours. Vraisemblablement, s'ils voyaient nos forces divisées — et c'est à quoi tend notre conduite présente — s'empresseraient-ils de se joindre, pour nous accabler, aux Siciliens, dont naguère ils eussent fort apprécié l'alliance. Aussi faut-il avoir égard à ces circonstances, ne pas engager dans les périls une ville encore abattue et ne pas viser à accroître notre empire, avant d'avoir affermi celui que nous possédons; car les Khalidiens du littoral de Thrace ⁷⁷, en dissidence depuis si longtemps, demeurent encore insoumis et, sur divers points du continent, il se trouve des peuples dont l'obéissance est douteuse. Et nous nous empressons de nous porter au secours des Egétiens, de simples alliés, sous prétexte qu'on leur fait tort, quand, victimes nous-mêmes de peuples depuis longtemps rebelles, nous hésitons encore à nous venger d'eux!

XI. — « Pourtant une fois ces peuples soumis nous pourrions leur imposer notre domination. Mais, même en cas de victoire sur les Siciliens, comme ils sont éloignés et nombreux nous ne pourrions maintenir sur eux notre empire qu'au prix de grandes difficultés. Il est donc insensé d'attaquer des gens qu'il sera impossible de maîtriser en cas de succès et contre qui, en cas d'insuccès, nous nous trouverions dans une situation diminuée. A mon avis, les Siciliens peu redoutables pour nous dans leur état actuel, le seraient moins encore, s'ils tombaient sous la domination de Syracuse; et c'est là l'éventualité dont les Egétiens cherchent à nous effrayer. Actuellement il est bien possible que, pour complaire aux Lacédémoniens, diverses cités marchent contre nous; mais

dans l'autre supposition, il est peu vraisemblable qu'un empire s'attaque à un autre empire. Supposez qu'unis aux Péloponnésiens, ils nous dépouillent de notre domination; vraisemblablement, ils ne tarderaient pas à être dépouillés de la même façon par les Péloponnésiens de la domination dont ils se seraient emparés! Le meilleur moyen d'inspirer de l'effroi aux Grecs de là-bas, ce serait de n'y pas aller; ou alors, après avoir fait une démonstration de notre force ⁷⁸, de nous retirer sans tarder! Car nous savons tous que ce qu'on admire, c'est ce qui est éloigné et ce qui se soustrait à l'épreuve de l'expérience. Subirions-nous en revanche quelque échec, immédiatement ils nous mépriseraient et s'uniraient aux Grecs du continent pour foncer sur nous. C'est ce qui vous est arrivé, Athéniens, à l'égard des Lacédémoniens et de leurs alliés; contre votre attente et en dépit de la crainte qu'ils vous inspiraient au début, vous les avez vaincus et voilà que vous en êtes venus déjà à les dédaigner et à convoiter la Sicile. Pourtant il ne faut pas s'enorgueillir des malheurs de ses adversaires; la première condition pour prendre confiance est d'avoir abattu leur orgueil. Dites-vous bien que les Lacédémoniens n'ont qu'un but, imposé par leur humiliation même : ils cherchent dès à présent tous les moyens possibles d'ébranler notre domination et d'effacer leur déshonneur, d'autant mieux qu'ils apportent le plus grand soin — et depuis longtemps — à acquérir une réputation de bravoure. Aussi n'avons-nous pas à nous préoccuper, si nous sommes sages, des Egétiens, ces Barbares de Sicile! Nous devons chercher les moyens de nous défendre promptement avec une attention toujours en éveil, contre une cité que ses aspirations oligarchiques excitent à nous mettre en danger.

XII. — « Il ne faut pas oublier non plus que nous sortons à grand'peine d'une maladie et d'une guerre cruelles, qu'à peine nous avons refait nos finances et réparé nos pertes en vies humaines. Ces biens, il est juste que nous ne les dépensions que pour notre propre intérêt

et non au profit de ces exilés, qui mendient notre assistance et qui ont tout avantage à faire de beaux mensonges. Laisant aux autres les dangers, ne fournissant que des paroles, en cas de succès leur reconnaissance ne sera pas en proportion avec le service rendu; en cas d'échec ils entraîneront leurs amis dans leur ruine. Si un citoyen, tout fier d'avoir été désigné pour le commandement ⁷⁹, vous engage à cette expédition, c'est qu'il n'a en vue que son intérêt; trop jeune encore pour exercer le commandement, il ne cherche qu'à se faire valoir en élevant des chevaux et dans le commandement il ne vise que son propre avantage. Ne lui donnez pas l'occasion de briller aux dépens de l'État; dites-vous bien que les gens de sa trempe nuisent à l'intérêt public en gaspillant leurs propres biens, qu'une affaire de cette sorte est importante, qu'elle ne doit pas être débattue par des jeunes gens ni entreprise à la légère.

XIII. — « Je vois ici des gens qui se groupent à ses côtés pour l'appuyer. Et ce sont ceux-là que je redoute. De mon côté, j'engage les hommes mûrs ⁸⁰ qui peuvent être assis près de lui à ne pas avoir honte de passer pour timides, en refusant de voter l'expédition; qu'ils n'en courent pas le juste grief qu'on fait à la jeunesse, en se montrant malheureusement épris des biens que la main n'atteint pas. Qu'ils sachent que très rarement la passion arrange les affaires, alors que très souvent la prudence les rétablit. Que dans l'intérêt de la patrie exposée au plus grand des dangers, ils votent contre le projet, qu'ils décident que les Siciliens conserveront, par rapport à nous, leurs limites actuelles qui sont satisfaisantes : le golfe Ionien, si l'on suit la côte, le golfe de Sicile, si l'on prend par la mer; qu'à ces conditions ils gardent leur territoire et s'arrangent entre eux. Faisons savoir aux Égestains que, puisqu'ils n'ont pas eu besoin des Athéniens pour engager la première guerre avec les Sélinontins, c'est à eux à la terminer par eux-mêmes. Et à l'avenir, renonçons à contracter alliance avec les peuples qui ont besoin de notre aide dans leur malheur, mais de

qui, si nous avons nous-mêmes besoin de secours, nous n'en obtiendrons aucun.

XIV. — « Et toi, prytane, si tu entends veiller aux intérêts de la ville et faire acte de bon citoyen, fais voter à nouveau et consulte une seconde fois les Athéniens ⁸¹. Si tu redoutes cette nouvelle consultation, dis-toi bien que cette infraction aux lois, puisqu'elle a lieu devant tant de témoins, ne peut engager ta responsabilité; que, en présence des mauvais conseils ⁸² qu'on prodigue à la ville, c'est à toi d'en être le médecin. Bref un bon magistrat doit servir de son mieux sa patrie ou du moins ne lui causer volontairement aucun préjudice. »

XV. — Telles furent les paroles de Nicias. La plupart des orateurs qui montèrent à la tribune se montrèrent partisans de l'expédition et s'opposèrent à la suppression du décret. Quelques-uns cependant furent de l'avis contraire. Celui qui mettait le plus d'ardeur à conseiller l'expédition était Alcibiade ⁸³ fils de Klinias. Il entendait ainsi faire pièce à Nicias, à qui l'opposaient entre autres raisons des divergences politiques et qui venait de faire allusion à lui d'une façon offensante. De plus, son désir était particulièrement vif de prendre le commandement, il espérait, muni de ce pouvoir, s'emparer de la Sicile et de Carthage. S'il réussissait, il augmenterait sa fortune et sa gloire. Fort en vue parmi ses concitoyens, sa passion pour les chevaux et ses autres prodigalités absorbaient — et au delà — ses revenus. Toutes circonstances qui par la suite contribuèrent particulièrement à la ruine d'Athènes. Bien des gens se montrèrent effrayés par les extravagances scandaleuses de sa vie et par l'énormité des ambitions qu'il manifestait par tous ses actes; ils devinrent ses ennemis et l'accusèrent d'aspirer à la tyrannie. Bien qu'il eût rendu à l'État les plus grands services au cours de la guerre ⁸⁴, on lui tint rigueur de sa vie privée et on confia à d'autres le commandement, ce qui en peu de temps amena la ruine de la cité. Alcibiade, à cette occasion, monta à la tribune et adressa aux Athéniens les paroles suivantes :

XVI. — « Le commandement, Athéniens, me revient plus qu'à d'autres et j'estime aussi en être digne. Puisque Nicias m'a pris à partie, il me faut bien commencer par là. Tout ce qui fait clabauder contre moi est justement ce qui fait la réputation de mes ancêtres et la mienne et l'avantage de ma patrie. En effet, si les Grecs ont exagéré la puissance d'Athènes, c'est qu'ils ont été éblouis par le faste de ma participation aux fêtes d'Olympie. Eux, qui s'attendaient à voir cette puissance abattue par la guerre, m'ont vu mettre en ligne sept chars. Jamais aucun particulier n'en avait fait autant. J'ai remporté la victoire, je me suis classé second et quatrième; pour le reste j'ai fait montre d'une munificence digne de ma victoire. La loi fait regarder ces succès comme un honneur. Que dis-je ! une pareille réussite est une marque de puissance effective. A l'intérieur de la cité, je me suis rendu illustre par mes Choregies⁸⁵ et par d'autres manifestations qui, tout naturellement, inspirent de l'envie à mes concitoyens, mais qui sont un signe de puissance aux yeux des étrangers. Si bien que cette folie dont on m'accuse n'est pas sans utilité, puisqu'elle sert aussi bien les intérêts de la ville que les miens. Il n'est pas injuste, quand on a sujet d'être orgueilleux, de ne pas se placer sur le même plan que les autres, puisque le malheureux ne trouve personne qui veuille devenir son égal et partager son malheur. Si dans l'infortune nul ne nous adresse la parole, il faut se résigner à supporter les hauteurs des grands ou bien il faut commencer à accorder aux autres cette égalité de traitement qu'on réclame dans le malheur. Je le sais, les gens à qui sourit la fortune ou qui de quelque manière se distinguent, excitent tout particulièrement pendant leur vie la jalousie de leurs égaux et même de leurs familiers. Mais après leur mort on se flatte, même s'il n'en est rien, de leur avoir été apparenté; la patrie trouve en eux un juste sujet de s'enorgueillir; elle oublie leurs fautes, les revendique et les exalte. Tel est mon objectif et, si décriée que soit ma vie privée, examinez si dans la conduite des affaires publiques je suis inférieur

à qui que ce soit. C'est moi qui ai ligué les plus puissants États du Péloponnèse, sans risques et sans dépense de votre part; c'est moi qui ai contraint les Lacédémoniens, à Mantinée⁸⁶, à risquer le tout pour le tout. Malgré leur victoire, ils ne peuvent pas, aujourd'hui encore, reprendre confiance et assurance.

XVII. — « Bien plus, ma prétendue jeunesse et cette folie contraire à l'ordre naturel qu'on me reproche ont su trouver, quand je me suis adressé aux puissances du Péloponnèse, les arguments convaincants et, grâce à la vivacité de mes manières, les persuader et les gagner à notre cause. Ne redoutez donc pas maintenant ces avantages et pendant qu'ils ont leur plein épanouissement et que Nicias semble encore favorisé par la fortune, profitez de l'aide que nous vous apportons l'un et l'autre.

« En ce qui concerne l'expédition de Sicile, ne revenez pas sur votre vote, en pensant que vous allez combattre une puissance considérable. Les villes y ont une population nombreuse, mais ce n'est qu'un pêle-mêle d'individus de toute provenance. Elles s'accrochent facilement de changer de constitution ou d'en recevoir du dehors. Aussi nul n'y connaît le sentiment patriotique; nul n'y possède d'armes pour se défendre; le pays ne dispose d'aucun matériel solide. Tous espèrent, soit par l'éloquence, soit par la sédition, s'enrichir aux dépens de l'État et sont prêts, en cas d'insuccès, à s'expatrier; aussi courent-ils ce risque sans la moindre hésitation. Il est donc peu probable qu'une foule de cette sorte se range à l'avis d'un chef et se décide à une entreprise commune. Sachons leur parler en flattant leurs intérêts et nous les verrons successivement se ranger à nos côtés, d'autant mieux que, d'après nos informations, ils se trouvent en pleine sédition. D'ailleurs ils sont loin d'avoir autant d'hoplites qu'ils prétendent. Ce en quoi ils imitent les autres Grecs qui étaient fort loin, à ce sujet, de leurs évaluations fantaisistes. Sur ce point la Grèce a bien jeté de la poudre aux yeux, elle qui dans la dernière guerre a tout juste disposé des troupes nécessaires.

« Telle est, d'après ce que j'entends dire, la situation de la Sicile; elle s'améliorera encore à notre avantage. Bien des Barbares par haine des Syracusains se rangeront à nos côtés pour les écraser. De plus, si nous prenons de sages dispositions, nous n'éprouverons aucune difficulté du côté du continent. Outre les ennemis que, dit-on, nous laisserons derrière nous en nous embarquant, nos pères ont eu à combattre le Mède. C'est dans ces conditions qu'ils ont acquis l'empire, avec la seule supériorité de leur marine. Jamais d'ailleurs les Péloponnésiens n'ont eu plus de raison de désespérer qu'en ce moment. En admettant même qu'ils fassent tous leurs efforts, ils peuvent envahir notre territoire, quand bien même nous ne nous embarquerions pas. Mais ils ne sauraient être en état de nous faire du tort avec leur flotte, car celle que nous laissons peut les tenir en respect.

XVIII. — « Quel prétexte pourrions-nous donner à notre inaction ou invoquer devant nos alliés de Sicile pour justifier notre refus de les secourir? C'est une nécessité pour nous de nous porter à leur secours, puisque nous nous sommes engagés par serment à le faire. Nous n'avons pas à leur objecter qu'ils ne nous rendent pas la pareille. Ce n'est pas pour les voir venir ici à notre secours que nous les avons reçus dans notre alliance; mais bien pour qu'ils fussent une menace pour nos ennemis de là-bas et les empêchassent de venir nous attaquer ici. En outre, nous-mêmes comme tout le monde, nous n'avons acquis l'empire qu'en nous portant avec empressement à l'aide de tous ceux qui, Barbares ou Grecs, sollicitaient notre assistance. Si l'on se tenait tranquille et si l'on perdait son temps à épiloguer sur ceux qu'on doit secourir, on se condamnerait rapidement, après avoir augmenté quelque peu son empire, à le voir mettre en péril. Car il ne suffit pas de repousser l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre, il faut encore la prévenir. D'ailleurs il ne nous est pas possible de régler minutieusement les limites de notre empire. Dans l'état où nous sommes, c'est une nécessité pour nous de montrer notre hostilité aux États

puissants, de ne pas laisser libres nos sujets, car nous risquerions de tomber sous la domination des autres, si nous ne leur imposions pas la nôtre. Enfin nous ne pouvons pas envisager la tranquillité du même point de vue que les autres peuples, si nous n'adoptons pas leur ligne de conduite. Disons-nous bien que le meilleur moyen d'augmenter notre puissance, c'est d'aller combattre là-bas; faisons cette expédition pour abattre l'orgueil des Péloponnésiens, résultat que nous obtiendrons, si nous avons l'air, en voguant vers la Sicile, de dédaigner la tranquillité dont nous jouissons actuellement. De deux choses l'une : ou bien nous augmenterons là-bas notre puissance et nous nous placerons tout naturellement à la tête de la Grèce entière; ou, à tout le moins, nous ferons du tort aux Syracusains et nous-mêmes comme nos alliés nous ne manquerons pas d'en tirer avantage. Notre flotte nous garantira la possibilité, soit de rester en Sicile si tout va bien, soit de nous retirer. Car sur mer nous aurons la supériorité même sur tous les Siciliens réunis.

« Les paroles de Nicias vous engagent à l'inaction et veulent opposer les jeunes aux vieux. Qu'elles ne vous détournent pas de votre projet! Suivez la tradition établie par nos pères qui, par les conseils communs de la jeunesse et de la vieillesse, ont donné à la cité son brillant développement. Imités-les pour tâcher d'accroître encore sa puissance. Dites-vous bien que, les uns sans les autres, les jeunes gens et les vieillards ne peuvent aboutir à rien; tandis que, par leur collaboration, cette jeunesse qu'on méprise, l'âge moyen et l'âge de la prévoyance attentive arrivent aux meilleurs résultats; si la république demeure inactive, elle s'usera d'elle-même comme toute chose; tous les talents s'y flétriront. Au contraire, dans la lutte, elle développera sans cesse son expérience; elle prendra l'habitude de se défendre par des actes et non plus par des paroles. D'une manière générale, je soutiens qu'un État accoutumé à l'activité risque de périr très rapidement en se laissant aller à l'inaction et que pour un peuple le meilleur moyen de se maintenir, c'est

de changer le moins possible ses mœurs et ses lois, si imparfaites qu'elles soient. »

XIX. — Telles furent les paroles d'Alcibiade. Là-dessus, les Athéniens entendirent les supplications des exilés d'Égeste et les Léontins qui les adjuraient de ne pas oublier leurs serments et d'accourir à leur secours. Leur ardeur s'en trouva considérablement accrue. Nicias reconnut que les raisons qu'il avait précédemment invoquées étaient impuissantes à détourner les Athéniens de la guerre. Il pensa qu'il les ferait promptement changer d'avis en leur montrant l'énormité des préparatifs qu'exigerait l'expédition. Il monta donc une seconde fois à la tribune et leur tint ce discours :

XX. — « Athéniens, puisque je vous vois irrévocablement décidés à faire la guerre, puissent les événements répondre à nos espérances ! Pour moi dans la situation présente, je vais vous faire connaître mon avis. D'après les rapports qui me sont faits, les villes que nous nous disposons à attaquer sont puissantes ; elles ne sont pas sujettes d'autres ; elles ne demandent pas à changer de régime, comme on fait volontiers quand on veut passer de la sujétion et de l'esclavage à une condition meilleure ; il n'est pas vraisemblable qu'elles préféreront notre domination à l'indépendance ; du reste elles sont nombreuses, pour une seule île, et grecques pour la plupart. Laissons de côté Naxos et Katanè qui, je l'espère, en raison de leur origine commune avec les Léontins, se rangeront à nos côtés. Mais il est sept autres villes qui sur tous les points sont aussi bien équipées militairement que nous-mêmes, notamment Sélinonte et Syracuse, objectif principal de notre expédition. Elles disposent d'un grand nombre d'hoplites, d'archers et de gens de trait ; d'un grand nombre de trières et d'équipages pour les monter. Les particuliers ont entre leurs mains des richesses considérables ; les temples à Sélinonte ont des trésors. Syracuse reçoit de certains Barbares un tribut en nature. Enfin leur supériorité vient surtout de leur nombreuse cavalerie et de la possibilité de se contenter des ap-

provisionnement du pays, sans recourir à l'étranger.

XXI. — « Contre une puissance aussi forte, une flotte et un simple corps de débarquement ne suffisent pas ; il faut une infanterie considérable, si nous désirons que nos actes soient à la hauteur de nos projets et si nous voulons ne pas voir leur nombreuse cavalerie nous interdire l'accès du pays. D'autant plus qu'il est à craindre que les villes épouvantées ne se liguent contre nous et que les Egésteins ne soient les seuls de nos amis à nous fournir de la cavalerie pour tenir tête à l'ennemi. Et quelle honte pour nous de nous retirer après un échec ou d'être contraints de demander des renforts, pour n'avoir pas pris dès l'abord toutes les dispositions utiles ! Il nous faut donc partir d'ici avec un armement complet, convaincus que nous allons laisser derrière nous notre pays et que nous nous trouverons dans des conditions toutes nouvelles. Il ne s'agit point maintenant d'attaquer qui que ce soit, dans des régions qui vous sont soumises, d'où il vous est facile de vous procurer ce dont vous avez besoin. Vous partez pour un pays étranger, d'où pendant quatre mois d'hiver⁸⁷, il est difficile de vous faire parvenir même la moindre nouvelle.

XXII. — « Il faut donc, me semble-t-il, que nous emmenions avec nous un grand nombre d'hoplites athéniens, alliés et sujets et tous les Péloponnésiens que nous pourrions convaincre ou attirer par l'appât d'une solde. Ce n'est pas tout ; il nous faut nombre d'archers et de frondeurs pour les opposer à la cavalerie ennemie. Il est indispensable que nous ayons une supériorité sur mer pour transporter facilement tous les approvisionnements nécessaires, des bâtiments légers pour amener d'ici du ravitaillement, du froment, de l'orge torréfiée, des boulangers à gages, tirés proportionnellement des moulins et qu'on obligera à servir. De la sorte, si le mauvais temps nous oblige à relâcher, l'armée aura tout le nécessaire ; car, vu ses effectifs, toutes les villes ne seront pas en état de la recevoir. Bref, il nous faut être pourvus de tout le nécessaire, afin de ne pas dépendre des autres ; il

importe tout particulièrement d'emporter d'ici un trésor très bien garni. Car ces richesses des Egéstains, qu'on dit toutes prêtes, ne sont prêtes, dites-vous-le bien, qu'en paroles.

XXIII. — « Supposons que nous partions d'ici, avec des forces égales, sauf pour la cavalerie, ou même supérieures sur tous les points; même dans ces conditions nous aurons les plus grandes difficultés à nous rendre maîtres d'une partie du pays et à garder ce que nous aurons pris. Il faut vous dire que nous ressemblerons à des gens qui s'en vont fonder une colonie dans un pays étranger et ennemi. C'est le premier jour de leur débarquement qu'ils doivent s'emparer du sol, bien assurés qu'en cas d'échec ils se heurteront à l'hostilité générale. Voilà les dangers que je redoute. Bien convaincu d'ailleurs qu'il nous faut prendre maintes sages décisions et plus encore qu'il est nécessaire d'être favorisé par la chance, — ce qui est fort rare dans la vie humaine — je veux, en m'embarquant abandonner le moins possible au hasard et m'assurer toutes les précautions convenables. Voilà les mesures que j'estime le plus propres à affermir l'Etat et à assurer le salut de ceux qui avec nous participeront à l'expédition. Si quelqu'un est d'un autre avis, je lui passe le commandement ⁸⁸! »

XXIV. — Tel fut le discours de Nicias. Il espérait par ses multiples exigences faire revenir les Athéniens sur leur décision, ou bien s'assurer toutes les chances de succès au cas où il serait contraint de partir. Mais les Athéniens, loin de renoncer à l'expédition en raison de l'énormité des armements, s'y sentirent tout au contraire poussés par une nouvelle ardeur. Ses conseils furent trouvés excellents et l'on s'imagina n'avoir rien à craindre. Tous sans exception se sentirent pris d'un furieux désir de partir : les plus vieux se disaient qu'ils allaient soumettre le pays où l'on se rendait et qu'un pareil déploiement de troupes ne risquait aucun échec; les hommes en âge de porter les armes désiraient voir et connaître une terre éloignée et avaient bon espoir d'en revenir. La foule et

les soldats comptaient en rapporter une solde immédiate et, tout en augmentant la puissance de l'Etat, y faire une conquête qui leur assurerait une solde perpétuelle ⁸⁹. Si vive était l'ardeur générale que ceux qui étaient d'un avis différent se gardaient bien de manifester leurs sentiments par crainte de paraître malintentionnés à l'égard de la cité.

XXV. — Finalement, un Athénien monta à la tribune et interpella Nicias : Ce n'était pas, disait-il, le moment de chercher des prétextes dilatoires; il fallait au contraire que Nicias fit connaître devant tous quels étaient les préparatifs que devait voter l'assemblée. Nicias, mis au pied du mur, répondit qu'il en délibérerait à loisir avec ses collègues, pour l'instant son opinion était qu'il fallait mettre à la voile avec au moins cent trières; pour les navires de transport les Athéniens en fourniraient autant qu'ils jugeraient à propos, le reste étant demandé aux alliés; le nombre des hoplites, athéniens et alliés, ne devait pas s'élever à moins de cinq mille; si c'était possible on devait en équiper davantage; pour le reste de l'armement, archers athéniens et crétois, frondeurs et tout ce qui serait nécessaire, les stratèges en régleraient avant le départ le montant dans les mêmes proportions.

XXVI. — Là-dessus, les Athéniens accordèrent aux stratèges pleins pouvoirs pour les effectifs de l'expédition et pour toute mesure qui leur paraîtrait utile. Puis, on commença les préparatifs; on envoya des délégués chez les alliés; à Athènes on fit des levées. La ville venait de réparer les pertes causées par la peste et par une guerre incessante; le nombre de la population en état de porter les armes s'était accru, elle avait refait ses finances pendant la paix. Toutes les mesures s'en trouvaient facilitées et l'on poursuivait les préparatifs.

XXVII. — Sur ces entrefaites, la plupart des Hermès ⁹⁰ de pierre qui se trouvaient à Athènes furent mutilés au visage. Ce sont des figures quadrangulaires que, suivant l'usage, on place en grand nombre dans les vestibules des maisons particulières et devant les temples. Nul ne con-

naissait les auteurs de ce méfait. L'État promit une forte somme d'argent à qui les découvrirait et l'on décréta que quiconque, citoyen, étranger ou esclave, avait connaissance de quelque autre sacrilège, pouvait sans crainte le dénoncer. L'affaire eut une répercussion considérable; on croyait y voir un présage pour l'expédition et on l'attribuait à une conjuration révolutionnaire pour bouleverser l'État, pour abolir le gouvernement démocratique.

XXVIII. — Des métèques et des valets firent une dénonciation. Elle n'avait aucun rapport avec les Hermès, mais concernait des statues qu'antérieurement avaient mutilées, par gaminerie, des jeunes gens en état d'ivresse. Dans certaines maisons, ajoutaient-ils, on parodiait les Mystères⁹¹, ils accusaient Alcibiade d'avoir participé à ces sacrilèges. Les ennemis d'Alcibiade furent les premiers à se saisir de ces accusations; car il gênait leur désir de gouverner le peuple à leur gré; en le chassant, ils espéraient se mettre au premier rang. Aussi enflèrent-ils ces griefs et clamèrent-ils que les mystères et la mutilation des Hermès tendaient au renversement du gouvernement démocratique et qu'Alcibiade avait trempé dans toutes ces affaires; ils donnaient comme preuve à l'appui la licence antidémocratique de toute sa conduite⁹².

XXIX. — Alcibiade, sur-le-champ, chercha à se disculper et se déclara prêt à comparaître en jugement avant son départ, dont toutes les dispositions se trouvaient déjà prises. S'il était reconnu coupable, qu'on le punit; dans le cas contraire qu'on lui laissât son commandement. Il suppliait qu'on ne profitât pas de son absence pour accueillir les calomnies le concernant et qu'on lui infligeât la mort, si sa culpabilité était reconnue. Il valait mieux, disait-il, ne pas le mettre à la tête d'une expédition si importante, sans le juger et sans le laver d'une pareille accusation. Mais ses ennemis craignaient qu'au cas où on le ferait comparaître immédiatement, l'armée ne lui montrât sa sympathie et que le peuple ne s'attendrit. N'était-ce pas grâce à son intervention que les

Argiens et une partie des Mantinéens participaient à l'expédition? Aussi opposait-on à sa demande toutes sortes de raisons et d'obstacles; on lâchait contre lui d'autres orateurs pour soutenir qu'il devait s'embarquer et ne point retarder le départ; il reviendrait ensuite pour comparaître à l'époque qu'on aurait fixée. On se proposait de profiter de son absence pour fortifier l'accusation, puis de le rappeler pour soutenir les débats. Le départ d'Alcibiade fut donc décidé.

XXX. — On était déjà au milieu de l'été, quand la flotte leva l'ancre pour la Sicile. Le gros des alliés, les vaisseaux destinés au ravitaillement, les bâtiments de transport et tout le matériel de guerre avaient reçu l'ordre antérieurement de se rassembler à Corcyre; ensuite l'expédition au complet devait traverser le golfe Ionien et mettre le cap sur le promontoire d'Iapygie. Au jour fixé, Athéniens et alliés présents à Athènes descendirent au Pirée et à l'aurore commencèrent tous les préparatifs d'appareillage. Avec eux descendit presque toute la population, citoyens et étrangers. Les gens du pays accompagnaient les leurs, soit des amis, soit des parents, soit des fils. Ils allaient pleins d'espoir et d'appréhension, en songeant aux biens qu'ils allaient acquérir, mais aussi au risque qu'ils couraient de ne plus revoir les leurs, car ils ne pouvaient se dissimuler la distance énorme qui allait les en séparer.

XXXI. — Maintenant, au moment de se quitter et d'affronter les périls, ils avaient plus nettement conscience des dangers qu'à l'heure où ils avaient décidé l'expédition. Pourtant le déploiement des forces et tout ce qu'ils avaient sous les yeux leur rendaient confiance. Les étrangers et le reste de la foule n'étaient venus que pour contempler une entreprise si merveilleuse et si incroyable. Cette expédition préparée avec des forces grecques et sortant d'un même port était la plus considérable et la mieux équipée, qu'on eût vue jusqu'à ce jour. A ne considérer que le nombre des vaisseaux et des hoplites, celle que Périclès avait menée contre Epi-

damne et qu'Hagnôn avait ensuite dirigée contre Potidée ne lui avait pas été inférieure. Elle comptait quatre mille hoplites athéniens, trois cents cavaliers, cent trières athéniennes, cinquante de Lesbos et de Khios et un nombre considérable d'alliés. Mais elle n'entreprenait qu'une courte traversée et son armement était médiocre. Tandis que l'expédition actuelle devait être de longue durée, se livrer à des opérations sur mer comme sur terre, s'il le fallait, et la flotte comme l'armée était également munie de tout le nécessaire. Les vaisseaux avaient été armés à grands frais par les triérarques et par la ville; l'Etat donnait à chaque matelot une solde journalière d'une drachme et fournissait les vaisseaux non grésés, soixante bâtiments rapides de combat, quarante pour le transport des troupes, tous pourvus d'excellents équipages. Les triérarques⁹³ accordaient des suppléments de solde aux thranites aux frais du trésor et avaient orné les navires de figures de proue et de toutes sortes d'aménagements somptueux. Chacun avait rivalisé d'émulation pour que son navire fût le plus richement orné et le plus rapide. L'infanterie avait été choisie sur des rôles honnêtement dressés et ç'avait été à qui serait le mieux armé et le mieux équipé. Une émulation sans pareille avait régné chez chacun selon le poste qu'il occupait et l'on eût cru avoir sous les yeux un déploiement de puissance et de force destiné à frapper les autres Grecs d'étonnement, plutôt qu'une expédition guerrière. Si l'on additionne les dépenses engagées par l'Etat et par les membres de l'expédition, les frais déjà assumés par la ville pour les préparatifs et le trésor de guerre remis aux stratèges, les sommes qu'avaient coûté l'équipement de chaque soldat et celui de chaque vaisseau pour les triérarques, celles qu'il faudrait déboursier encore, si l'on joint aux frais du trésor public l'argent de poche que chacun devait emporter pour une expédition de longue durée; enfin toutes les réserves dont soldats et marchands se munissaient pour trafiquer, on constatera qu'au total il est sorti de l'Etat un nombre considérable de talents. L'expédition était

tout aussi remarquable par l'audace étonnante de ses membres et par l'éclat de son appareil que par la supériorité qu'elle avait sur ses adversaires. Bref, elle était la plus lointaine qu'on eût jamais tentée et, vu les moyens mis à sa disposition, elle offrait les plus magnifiques espérances.

XXXII. — Une fois terminé l'embarquement des troupes et du matériel qu'on devait emmener, la trompette fit entendre le : « Garde à vous ! » Les prières habituelles avant le départ furent récitées, non pas sur chaque navire isolément, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut. Dans toute l'armée on mêla le vin dans les cratères et tous, soldats et officiers, firent des libations avec des coupes d'or et d'argent. Ces invocations étaient reprises par la foule qui se trouvait sur le rivage et qui formaient les citoyens et tous ceux qui souhaitaient le succès de l'expédition. Ce péan une fois chanté et les libations terminées⁹⁴, on leva l'ancre; tout d'abord on prit une formation en ligne de file, puis on lutta de vitesse jusqu'à Egine. Ensuite on se hâta de gagner Corcyre, où se rassemblaient les alliés⁹⁵.

A Syracuse la nouvelle de cette expédition parvint de tous côtés; néanmoins, pendant longtemps, on refusa d'y ajouter foi. Lors d'une assemblée, bien des discours furent prononcés, les uns croyaient à la réalité de l'expédition, les autres la niaient. Finalement Hermokratès fils d'Hermôn, en homme qui se croyait bien informé, s'avança à la tribune et fit entendre les paroles et les conseils ci-dessous :

XXXIII. — « Peut-être, comme d'autres, ne trouverai-je pas créance auprès de vous, en vous parlant de cette expédition dont nul ne saurait douter. Je le sais, rapporter ou dénoncer les faits invraisemblables, c'est se condamner à n'être pas cru, que dis-je? à se faire traiter d'insensé. Néanmoins, je ne me laisserai ni effrayer ni arrêter, car l'Etat est en grand danger et j'ai conscience de vous apporter des renseignements plus exacts que ceux des autres. Vous avez beau être

au comble de l'étonnement : les Athéniens s'avancent contre nous avec une flotte et une armée considérables. Ils donnent comme prétexte leur alliance avec les Egéains et leur désir de rétablir les Léontins; mais en réalité, c'est la Sicile et particulièrement notre ville qu'ils convoitent, persuadés qu'une fois maîtres de Syracuse ils auront sans peine tout le reste du pays. Dites-vous bien qu'ils ne tarderont pas à arriver et avisez aux moyens de les repousser, en utilisant au mieux ceux qui sont entre vos mains. Gardez-vous, en les dédaignant, de vous laisser surprendre et, en vous montrant incrédules, de négliger le salut de l'État. Mais si, d'autre part, vous ajoutez foi à mes paroles, ne vous laissez pas pour autant effrayer par leur audace et leur puissance. Ils risquent de souffrir autant de maux qu'ils nous en causeront. Et le fait même qu'ils viennent avec un si puissant appareil n'est pas sans nous donner quelque avantage. Que dis-je? ils nous servent auprès des autres Siciliens qui, dans leur désarroi, consentiront plus volontiers à se ranger à nos côtés. D'ailleurs, que nous leur infligions une défaite complète ou que nous les repoussions en les empêchant d'atteindre leur but — car je n'ai pas la moindre crainte de les voir réaliser leurs projets — le résultat sera pour nous des plus glorieux et je l'escompte fermement pour ma part. On n'a vu que bien rarement en effet de grandes expéditions, grecques ou barbares, réussir sur un champ d'opérations si éloigné. C'est qu'elles ne peuvent dépasser en nombre les indigènes et les populations voisines, que la crainte rassemble en un seul bloc. Si, privés des approvisionnements nécessaires, les envahisseurs éprouvent un échec, bien que leur infortune leur soit généralement imputable, c'est cependant leur adversaire qui en récolte un grand renom. C'est ce qui est arrivé à ces Athéniens. Quand la tentative du Mède eut échoué, contre toute attente, comme il prétendait marcher contre Athènes, les Athéniens en tirèrent toute la gloire. Rien n'empêche de penser qu'il ne nous en arrivera pas autant.

XXXIV. — « Ayons donc confiance et faisons ici les préparatifs nécessaires. Envoyons également chez les Sicules pour affermir les uns et obtenir des autres amitié et alliance. Dépêchons également des députés dans le reste de la Sicile, pour montrer que le danger nous menace tous sans distinction et en Italie pour nous faire des alliés des habitants ou, à tout le moins, pour qu'ils refusent aux Athéniens l'accès du pays. Je suis également d'avis d'en envoyer à Carthage. L'événement ne surprendra pas les Carthaginois et il y a longtemps qu'ils appréhendent de voir les Athéniens les attaquer. Peut-être à la pensée qu'en manquant cette occasion ils risquent de tomber dans l'embarras, consentiront-ils à nous venir rapidement en aide de quelque façon, ouvertement ou en secret. S'ils le veulent, ils le peuvent plus que personne. Ils ont en abondance de l'or et de l'argent; c'est le nerf de la guerre, comme de toute entreprise. Envoyons aussi à Lacédémone et à Corinthe, pour demander qu'on nous dépêche un prompt secours et qu'on reprenne sur le continent les hostilités avec vigueur. Voici maintenant une mesure que j'estime particulièrement opportune; mais peut-être votre indolence naturelle vous empêchera-t-elle de l'accorder sur-le-champ. Tant pis! je vais vous l'indiquer. Il faudrait que toutes les populations grecques de Sicile, ou à défaut le plus grand nombre, s'entendissent avec nous pour mettre à flot tous les bâtiments disponibles, les pourvoir de deux mois de vivres; la flotte se porterait à la rencontre des Athéniens à Tarente ou au promontoire d'Iapygie. Ils auront conscience alors qu'avant de combattre pour la conquête de la Sicile, il leur faudra tenter de franchir le golfe Ionien; excellent moyen pour leur inspirer de l'effroi! Nous leur ferons voir que nous avons pour point d'appui un pays ami — car Tarente nous accueillera — qu'ils seront dans l'obligation de traverser une grande étendue de mer, avec tout leur matériel; étant donné la distance à parcourir, il sera difficile à leurs vaisseaux de rester en bon ordre. Leur flotte, avançant lentement

et en ordre dispersé, s'offrira facilement à nos coups. A supposer qu'ils allègent leurs navires et s'avancent en rangs serrés avec les plus rapides, s'ils naviguent à la rame, ils seront à bout de forces quand nous les attaquerons; si nous ne nous décidons pas à le faire, nous pourrons toujours nous retirer à Tarente. Mais alors, eux qui ne se seront pourvus que de peu de vivres, parce qu'ils escomptaient une bataille navale, se trouveront bien embarrassés pour se ravitailler sur une côte déserte. Voici ce qui arrivera : ou bien ils resteront et ils seront accablés par la disette; ou bien ils longeront la côte et se verront dans l'obligation d'abandonner le reste de leur matériel et, ne sachant exactement si les villes consentent à les recevoir, le découragement s'emparera d'eux. Aussi, selon moi, ces raisons les retiendront-elles et les empêcheront-elles même de quitter Corcyre. Ils y perdront leur temps à délibérer, à lancer des reconnaissances pour s'assurer de notre nombre et de nos positions. De la sorte la bonne saison se passera jusqu'à l'hiver. Ou bien effrayés par notre résolution inattendue, ils renonceront à leur expédition. Ajoutez que le plus expérimenté de leurs stratèges, à ce que j'entends dire, n'a pris le commandement qu'à son corps défendant et qu'il saisira volontiers le premier prétexte, s'il nous voit nous livrer à de sérieux préparatifs. J'en suis sûr, on exagérera nos forces, car les pensées des hommes se régient sur les on-dit. Prendre l'offensive, ou du moins montrer à qui vous attaque qu'on est résolu à se défendre, c'est se faire craindre davantage, car on passe pour n'être pas inférieur au danger. Voilà à quoi s'exposent les Athéniens. En venant nous attaquer, ils pensent que nous ne résisterons pas, car ils nous méprisent à juste titre pour n'avoir pas collaboré à leur destruction avec les Lacédémoniens. Mais s'ils nous voyaient, contre leur attente, pleins d'audace, cette parade inattendue les frapperait de crainte plus que notre puissance réelle. Croyez-moi donc, c'est le moment ou jamais de montrer votre audace. Sinon, faites au moins le plus rapidement

possible vos préparatifs de guerre; que chacun se convainque que le mépris de l'ennemi doit se montrer par la vigueur dans le combat; pour l'instant le mieux est encore de se dire que l'adversaire est redoutable, de prendre toutes les mesures de sécurité, comme si le péril était suspendu au-dessus de vos têtes. Or ces gens s'avancent contre vous; déjà ils ont pris la mer, je le sais, et ils ne peuvent tarder à arriver. »

XXXV. — Telles furent les paroles d'Hermokratès. Le peuple de Syracuse était violemment divisé. Pour les uns, jamais les Athéniens ne viendraient et tous ces bruits n'étaient que racontars; d'autres s'écriaient : Quand ils viendraient, quel mal pourraient-ils nous faire que nous ne leur rendions largement? D'autres affichaient un mépris total et ne faisaient que rire de cette histoire. Bref on n'accordait guère de crédit à Hermokratès et on redoutait peu l'avenir. C'est alors qu'Athénagoras monta à la tribune; c'était un des chefs du parti démocratique qui, pour l'instant, avait toute la confiance du peuple. Voici son discours :

XXXVI. — « Souhaiter que les Athéniens ne commettent pas la faute de venir, ici, tomber entre nos mains, c'est faire acte de lâcheté et aller contre les intérêts de la ville. Que des gens colportent ces nouvelles et vous démoralisent, je ne m'étonne pas de leur audace; ce dont je m'étonne, c'est de leur stupidité, s'ils s'imaginent qu'on ne les perce pas à jour. Ce sont ceux qui craignent pour leurs intérêts particuliers, qui veulent plonger la cité dans l'effroi pour abriter leur propre crainte sous la crainte générale. Voilà le résultat de ces nouvelles qui ne naissent pas spontanément, mais qui sont inventées de toutes pièces par ces amateurs perpétuels de pêche en eau trouble. Mais vous, si vous voulez être raisonnables, vous ne tiendrez pas compte, pour prendre de sages résolutions, de l'avis de ces colporteurs de fausses nouvelles; inspirez-vous de ce que feraient les gens pleins de prudence et d'expérience, comme je juge que le sont les Athéniens. Certes non, il

n'est pas vraisemblable qu'ils laissent derrière eux les Péloponnésiens et que, sans en avoir fini une bonne fois avec la guerre continentale, ils viennent ici se mettre sur les bras, de gaité de cœur, une autre guerre tout aussi redoutable. Pour moi, j'imagine plutôt qu'ils se frottent les mains de ne pas nous voir marcher contre eux, nous qui formons tant de villes et des villes si importantes. »

XXXVII. — « Admettons néanmoins qu'ils viennent, comme on le dit. A mon avis, la Sicile est plus en état que le Péloponnèse de leur résister, car elle est mieux pourvue; notre ville réduite à ses propres moyens est plus forte que cette expédition qui, dit-on, vient nous attaquer; oui, cette expédition fût-elle deux fois plus nombreuse. Je suis certain qu'ils ne seront accompagnés d'aucune cavalerie et qu'ils ne s'en procureront pas ici, à part quelques cavaliers égéains. Sur leurs vaisseaux ils ne sauraient transporter autant d'hoplites que nous en avons. C'est déjà une rude entreprise de faire jusqu'ici, avec des navires rapides, une telle traversée! Et quelle affaire alors de transporter ici tout le matériel nécessaire pour attaquer une ville puissante comme la nôtre! Je suis si loin de partager les craintes qu'on manifeste qu'à mon avis, même si les Athéniens disposaient pour nous faire la guerre d'une ville aussi puissante que Syracuse et située sur nos frontières, ils n'échapperaient qu'à grand'peine à une destruction totale. A plus forte raison, si toute la Sicile se déclare contre eux — et elle ne manquera pas de faire bloc contre l'envahisseur! — s'ils ne peuvent camper qu'à l'abri de leurs vaisseaux et ne disposent que de méchantes tentes⁹⁸, réduits d'ailleurs au strict nécessaire et contraints par notre cavalerie à ne pas s'éloigner de leur camp! Bref je ne pense même pas qu'ils puissent débarquer, tant selon moi est évidente notre supériorité!

XXXVIII. — « Toutes ces circonstances, les Athéniens les connaissent aussi bien que moi. Et je suis convaincu qu'ils voudront ne pas compromettre leur

situation. Mais ce sont des gens d'ici qui vous font des récits à dormir debout. De tout temps, je le sais, c'est par des paroles de ce genre, par d'autres plus criminelles encore et même par des actes, que ces gens veulent effrayer votre peuple et s'emparer du pouvoir. Et je ne laisse pas de craindre qu'à force de faire ils ne finissent par réussir. Pour nous, nous sommes trop sots pour nous garder d'eux, avant de pâtir de leurs tentatives et pour les punir, quand nous les avons découvertes. C'est bien pour cela que notre ville connaît si rarement la tranquillité; qu'elle est exposée à plus de luttes et de combats des citoyens entre eux qu'avec les ennemis, qu'elle subit parfois les tyrannies et les injustes dominations. Pour moi, si vous voulez me suivre, je ferai tous mes efforts pour couper court, de nos jours, à de pareilles tentatives. Avec votre approbation à vous, la majorité, je châtierai les fauteurs de désordre, non seulement quand je les prendrai sur le fait — car ce n'est pas facile de les prendre la main dans le sac — mais quand je les soupçonnerai d'intentions criminelles, même s'ils ne peuvent les réaliser. Car il faut prévenir non seulement les agissements de l'adversaire, mais aussi ses intentions; faute de précautions, on risque de tomber dans le panneau. En ce qui concerne les oligarques, je saurai tour à tour les confondre, les observer, les ramener à la raison. Voilà les meilleurs moyens, me semble-t-il, de détourner leurs perfidies.

« Eh bien donc, — car c'est à quoi j'ai maintes fois réfléchi — jeunes gens, que voulez-vous? Est-ce déjà prendre le pouvoir? Mais la loi vous l'interdit. Cette loi a été promulguée, non pour vous écarter des honneurs, quand vous en êtes devenus capables, mais parce que pour l'instant vous y êtes inaptes. Vous refusez-vous à être sur le même pied que la foule? Mais la justice exige-t-elle que des égaux ne jouissent pas de l'égalité?

XXXIX. — « On va m'objecter que la démocratie n'est ni intelligente ni juste et que les possédants sont les

plus capables d'exercer le pouvoir. Pour moi, j'affirme en premier lieu que le peuple est l'État tout entier, que l'oligarchie n'en est qu'une fraction, en second lieu que, si les riches s'entendent parfaitement à conserver les richesses, les gens intelligents ont chance de donner les meilleurs conseils et la foule une fois informée de prendre les meilleures décisions. Dans une démocratie ces trois catégories, prises ensemble ou séparément, participent également au gouvernement. L'oligarchie, au contraire, fait participer la multitude aux dangers; mais elle recherche âprement les avantages. Que dis-je? Elle met la main sur tous, elle les monopolise. Voilà à quoi aspirent chez vous les puissants et les jeunes gens! Dans une grande cité comme la nôtre, c'est impossible, ils ne réussiront pas.

XL. — « Même encore à présent, vous êtes les plus stupides de tous les Grecs de ma connaissance, si vous ne comprenez pas que vous favorisez votre perte! Vous êtes les plus injustes, si le sachant vous persistez dans votre audace. Comprenez donc votre intérêt, ou revenez sur vos résolutions, ainsi vous accroîtrez pour tous la prospérité de la cité. Dites-vous bien que l'aristocratie y trouvera son compte et même davantage, tandis qu'en suivant un avis contraire vous risquez de perdre entièrement l'État. Cessez de répandre ces nouvelles alarmantes, car nous voyons clair et nous ne les accueillerons pas. Notre ville, même si les Athéniens viennent l'attaquer, saura les repousser d'une façon digne d'elle; nous avons aussi des stratèges qui aviseront aux événements. Et si, comme je le crois, rien de ce qu'on dit n'est vrai, notre ville refusera de se laisser intimider par vos racontars, elle ne vous mettra pas à la tête et n'ira pas de son plein gré se jeter dans l'esclavage. Elle s'en remettra à sa propre décision, elle jugera vos paroles comme des actes véritables et, sur la foi de vos discours, elle ne se laissera pas dépouiller de sa liberté; elle se gardera bien de vous céder, agira et tâchera de se sauver. »

XLI. — Telles furent les paroles d'Athénagoras. Un

des stratèges se leva, refusa la parole à tout le monde et parla ainsi sur la question :

« Assez d'invectives : il n'est sage ni d'en formuler les uns à l'égard des autres, ni d'y prêter l'oreille, ni de les accueillir. Mieux vaut, d'après les nouvelles qu'on nous apporte, aviser aux dispositions que chaque particulier et l'État auront à prendre pour repousser avec succès la venue de l'ennemi. Si elles sont inutiles, nous ne risquons rien en fournissant à l'État chevaux, armes et tout ce que réclame la conduite de la guerre. C'est nous d'ailleurs les stratèges, qui prenons sur nous ce soin et nous chargeons de ce recensement, en envoyant dans les villes des émissaires pour nous tenir au courant et en prenant toutes les dispositions nécessaires. D'ailleurs nous y avons déjà pourvu en partie et nous vous communiquerons tous nos renseignements. »

Sur ces mots du stratège, l'assemblée des Syracusains prit fin.

XLII. — Déjà les Athéniens et leurs alliés étaient arrivés à Corcyre. Tout d'abord ils passèrent une nouvelle revue de l'expédition; les stratèges prirent leurs dispositions relativement aux mouillages et aux campements. On répartit la flotte en trois divisions, dont chacune fut attribuée au sort, car on voulait écarter le risque, en naviguant de conserve, de manquer au moment du débarquement d'eau, de ports et des approvisionnements nécessaires. D'ailleurs le bon ordre serait plus facile à observer et le commandement plus aisé, si chaque division avait un chef. Ensuite on envoya en Italie et en Sicile trois avisos pour s'informer des villes qui seraient prêtes à les recevoir. Ces avisos eurent mission de se porter à la rencontre de la flotte pour lui communiquer ces renseignements.

XLIII. — Là-dessus les Athéniens, suivis de tout leur matériel, quittèrent Corcyre et mirent le cap sur la Sicile; ils avaient au total cent [trente-quatre trières et deux pentécotères de Rhodes; les Athéniens avaient fourni cent trières, dont soixante croiseurs; les autres

servaient au transport des soldats; le reste des navires provenait de Khios et des autres alliés; on avait en tout cinq mille cent hoplites, dont quinze cents Athéniens, pris sur les rôles de l'armée. Sept cents thètes⁹⁷ faisaient du service armé sur les vaisseaux; le reste était composé d'alliés, les uns des villes sujettes, les autres d'Argiens au nombre de cinq cents, de Mantinéens et de mercenaires au nombre de deux cent cinquante. Les archers étaient au total quatre cent quatre-vingts dont quatre-vingts Crétois. Les Rhodiens avaient fourni sept cents frondeurs, les Mégariens cent vingt bannis armés à la légère; il n'y avait qu'un seul vaisseau aménagé pour le transport des chevaux avec trente cavaliers.

XLIV. — Tel fut le premier corps expéditionnaire envoyé en Sicile. Il était accompagné de trente bâtiments chargés de bagages et d'approvisionnements, qui emmenaient également les boulangers, les maçons, les charpentiers et tout le matériel nécessaire pour la construction des murailles. Cent bâtiments réquisitionnés accompagnaient les transports. Beaucoup de navires de charge et de commerce suivaient volontairement l'expédition pour faire du négoce. Toutes ces forces⁹⁸ réunies quittèrent alors Corcyre et traversèrent le golfe Ionien. Les uns gagnèrent la pointe d'Iapygie, les autres Tarente, chacun enfin l'endroit le plus favorable. De là, ils longèrent la côte d'Italie; les villes refusèrent de leur ouvrir leurs marchés et leurs portes; elles ne leur accordèrent que l'eau et le mouillage. Tarente même et Lokres les leur refusèrent. Finalement ils arrivèrent à Rhégion, promontoire d'Italie où se fit la concentration; mais elle eut lieu en dehors de la ville, l'accès de celle-ci leur ayant été refusé. Ils établirent donc leur camp hors les murs sur un terrain consacré à Artémis, où un marché leur fut ouvert; ils tirèrent à terre les vaisseaux et prirent quelque repos. Ils entamèrent des pourparlers avec les gens de Rhégion et les prièrent, en qualité de Khalkidiens, de venir au secours des Léontins, originaires de Khalkis eux aussi. Les gens de Rhégion refusèrent de prendre

parti et déclarèrent qu'ils se rangeraient à l'avis des autres populations grecques d'Italie.

Les Athéniens cependant examinaient les moyens de tirer le meilleur parti de la situation en Sicile et attendaient le retour des vaisseaux expédiés en avant à Égeste, car ils voulaient être fixés sur l'existence des richesses que les députés avaient fait miroiter aux yeux de la population à Athènes.

XLV. — Sur ces entrefaites les Syracusains recevaient de tous côtés et, particulièrement de leurs émissaires, la nouvelle désormais indubitable que la flotte athénienne se trouvait à Rhégion. Vu la situation, on se prépara avec une extrême diligence; la conviction était faite désormais. On envoya, aux Sicules, là des garnisons, ailleurs des députés. On munit de troupes les forts du territoire⁹⁹; dans la ville, on passa une revue pour s'assurer qu'armes et chevaux étaient au complet. Bref, on prit toutes les mesures habituelles comme pour une guerre imminente.

XLVI. — Les trois avisos envoyés aux informations à Égeste rejoignirent les Athéniens à Rhégion. Ils rapportèrent que de toutes les richesses qu'on avait promises, il n'existait que trente talents. Les stratèges se trouvèrent aussitôt dans un grand embarras: c'était pour eux une première déception; de plus, ils se heurtaient au refus des gens de Rhégion de participer à l'expédition. C'était à eux qu'on s'était adressé tout d'abord et l'on était en droit d'escompter particulièrement leur concours, en raison de leur communauté d'origine avec les Léontins et de leur vieille amitié pour Athènes. Les nouvelles d'Égeste n'étonnèrent pas Nicias; mais ses collègues en furent plus surpris encore que du refus des Rhégiens. Voici la ruse à laquelle les Égestains avaient eu recours, quand les premiers députés d'Athènes étaient venus pour se rendre compte de leurs ressources. Ils les avaient conduits dans le temple d'Aphrodite à Éryx et leur avaient montré des offrandes, consistant en coupes, cruches à vin, encensoirs et en une masse considérable d'objets

plaqués d'argent¹⁰⁰, qui faisaient illusion aux yeux, mais n'étaient que de peu de valeur. De plus les particuliers avaient offert aux matelots des banquets, où ils avaient rassemblé toute la vaisselle d'or et d'argent d'Égeste; ils avaient même emprunté celle des villes voisines phéniciennes et grecques et l'avaient exposée, au cours du repas, comme si elle leur eût appartenu. Généralement c'était la même qui servait à tous; mais les yeux étaient partout frappés de ce luxe. Aussi les gens des trières en restèrent-ils bouche bée et à leur retour à Athènes ils publièrent partout qu'ils avaient vu des richesses considérables. Ils avaient été bel et bien trompés et avaient fait partager aux autres leur conviction; aussi quand arriva la nouvelle que les richesses d'Égeste n'existaient que dans leur imagination, les soldats les accablèrent-ils de reproches. Les stratèges se concertèrent pour parer aux événements.

XLVII. — Nicias était d'avis de mettre le cap avec toute l'armée sur Sélinonte, qui était le but principal de l'expédition. Si les Égestains fournissaient de l'argent pour toutes les troupes, on aviserait en conséquence; sinon on leur demanderait d'assurer la subsistance des soixante vaisseaux qu'ils avaient réclamés. On relâcherait et de gré ou de force on les reconcilierait avec Sélinonte. Cela fait on passerait par le travers des autres villes; on leur montrerait la puissance de l'État athénien, puis quand on les aurait bien convaincus du dévouement d'Athènes à ses amis et à ses alliés, on rentrerait en Grèce, sauf dans le cas où l'on trouverait bientôt une occasion imprévue de secourir les Léontins ou de se concilier quelques-unes des autres villes, sans mettre en danger les finances publiques par des dépenses excessives.

XLVIII. — Alcibiade soutint qu'après de pareils préparatifs il ne fallait pas s'exposer à la honte de quitter la Sicile, sans avoir rien fait; le mieux était d'envoyer des hérauts dans toutes les autres villes, à l'exception de Sélinonte et de Syracuse; de tâcher de détacher de Syracuse les Sicules, de s'en faire des amis, afin d'obtenir

d'eux des vivres et des troupes. En premier lieu, il importait de convaincre les Messéniens dont la ville était tout indiquée pour qui voulait passer en Sicile et y débarquer et en état d'offrir à l'armée un mouillage et une base excellents; une fois qu'on aurait gagné les villes et obligé les populations à se déclarer, on tenterait un coup de main contre Syracuse et Sélinonte, à moins que les gens de Sélinonte ne se réconciliasent avec les Égestains et que les Syracusains ne consentissent au rétablissement des Léontins.

XLIX. — Lamakhos déclara sans détours qu'il fallait mettre le cap sur Syracuse et y livrer bataille sans tarder, avant que l'ennemi eût terminé ses préparatifs et fût revenu de son effroi. C'était au premier instant qu'une armée inspirait le plus de terreur. Mais si elle tardait à se montrer, l'ennemi reprenait courage et, quand elle paraissait, elle ne suscitait plus que le dédain. Au contraire attaquer l'ennemi à l'improviste, profiter de son désarroi, c'était généralement s'assurer le succès et provoquer une déroute complète : il est déconcerté par la vue des assaillants, car il les croit plus nombreux qu'ils ne sont en réalité, par l'attente des maux à supporter et surtout par le danger imminent de la bataille. Il fallait penser que, selon toute vraisemblance, on mettrait dans les campagnes la main sur bien des gens qui douteraient encore de l'arrivée des Athéniens. Comme ils se jetteraient dans la ville, l'armée ne manquerait pas de ressources, si, après s'être rendue maîtresse du pays, elle venait camper devant les murs. Dans ces conditions les autres populations grecques se refuseraient à combattre aux côtés des Syracusains, viendraient renforcer les Athéniens et n'attendraient pas pour voir de quel côté pencherait la victoire. Lamakhos¹⁰¹ ajouta qu'il fallait choisir Mégara d'Hybla pour y ramener la flotte et en faire un mouillage, car la ville était peu éloignée de Syracuse, par mer comme par terre.

L. — En dépit de son opinion ainsi exprimée, Lamakhos se rangea lui aussi à l'avis d'Alcibiade. Là-dessus, Alci-

biade s'embarqua sur son vaisseau, fit voile vers Messénè et entama des pourparlers avec les habitants. Mais il ne put les gagner; ils lui répondirent qu'ils refusaient de lui ouvrir la ville, mais qu'ils lui accorderaient un marché hors les murs. Sur quoi, il revint à Rhégion. Aussitôt les stratèges firent équiper soixante vaisseaux avec les hommes des trois divisions, prirent les vivres nécessaires et en suivant la côte parvinrent à Naxos. Ils avaient laissé le reste de l'armée à Rhégion, avec l'un d'entre eux. Les Naxiens les reçurent à l'intérieur de la ville; de là ils allèrent à Katanè. La ville, où se trouvait un parti syracusain, refusa de les recevoir. Ils arrivèrent à l'embouchure du fleuve Térías, bivouaquèrent et le lendemain les vaisseaux en ligne de file firent voile vers Syracuse; la flotte était au complet, sauf dix vaisseaux, qu'on avait envoyés en avant avec ordre de pénétrer dans le Grand Port pour savoir si les Syracusains y avaient des navires à flot ¹⁰². Ils devaient s'avancer et faire proclamer du haut des gaillards par le héraut que la venue des Athéniens avait pour but le rétablissement des Léontins; qu'en agissant ainsi ils se conduisaient en fidèles alliés et en fidèles parents; aussi les Léontins, qui se trouvaient à Syracuse, pourraient-ils rallier sans crainte les Athéniens, leurs amis et leurs bienfaiteurs. Après avoir fait cette proclamation et reconnu la ville, les ports, les lieux avoisinants d'où devait partir leur attaque, ils virèrent de bord pour revenir à Katanè.

LI. — Là les habitants réunirent l'assemblée, refusèrent à l'armée l'entrée de la ville, mais invitèrent les stratèges à venir leur exposer leurs projets. Au moment où Alcibiade avait la parole et où tous les regards étaient fixés sur l'assemblée, les soldats réussirent, sans éveiller l'attention, à enfoncer une porte mal assujettie, pénétrèrent dans la ville et arrivèrent sur le marché. En voyant les troupes athéniennes dans la ville, les partisans des Syracusains, pris de frousse, s'éclipsèrent; mais ils n'étaient qu'un petit nombre. Les autres votèrent l'alliance avec les Athéniens et permirent qu'on fit venir de

Rhégion le reste de l'armée. Là-dessus, les Athéniens retournèrent à Rhégion, puis avec toutes leurs troupes se réembarquèrent pour Katanè où ils établirent leur camp.

LII. — On leur fit savoir de Kamarina que les habitants n'attendaient que leur venue pour se ranger à leurs côtés et que les Syracusains équipaient leur flotte. Ils embarquèrent donc avec toute l'armée, défilèrent d'abord devant Syracuse et, n'y voyant pas de vaisseaux en cours d'armement, ils longèrent la côte jusqu'à Kamarina, y abordèrent et envoyèrent un héraut. Mais les gens de Kamarina ne les reçurent pas, prétextant qu'ils s'étaient engagés par serment à ne recevoir qu'un seul vaisseau athénien à la fois, sauf que sur demande expresse de leur part on leur en envoyât davantage. Les Athéniens s'en retournèrent bredouille. Ils débarquèrent alors sur un point du territoire de Syracuse, opérèrent une razzia. Mais la cavalerie de Syracuse accourut, leur tua quelques hommes d'infanterie légère dispersés dans la campagne; après quoi les Athéniens revinrent à Katanè.

LIII. — C'est alors qu'ils rencontrèrent la galère Salaminienne venue d'Athènes; elle apportait à Alcibiade l'ordre de s'embarquer et de venir répondre au procès ¹⁰³ que lui intentait l'État; on mandait également quelques autres hommes de l'armée, dénoncés d'avoir participé à la profanation des mystères ou à la mutilation des Hermès. Il faut dire que le départ de l'expédition n'avait pas empêché les Athéniens de poursuivre activement l'enquête sur ces deux affaires. Ils accueillaient sans critique toutes les dénonciations, montraient une suspicion générale et, sur le rapport de gens sans aveu, arrêtaient et emprisonnaient des citoyens parfaitement honorables. A leur avis, mieux valait pousser à fond l'enquête et la faire aboutir que de laisser échapper aux poursuites, malgré la scélératesse des délateurs, un citoyen si honorable qu'il parût être. Le peuple avait entendu dire que la tyrannie de Pisistrate et de ses fils avait fini par devenir intolérable et que ce n'étaient ni les Athéniens ni

Harmodios qui y avaient mis fin, mais bien les Lacédémoniens. Aussi sa crainte était-elle incessante et sa suspicion totale.

LIV. — Ce fut une aventure d'amour qui provoqua l'audacieuse tentative d'Aristogitôn et d'Harmodios. Je la raconterai tout au long¹⁰⁴ pour montrer que les Athéniens, tout comme les autres, ignorent tout de leurs propres tyrans et de cet événement. Quand Pisistrate, qui détenait encore la tyrannie, mourut à un âge avancé, ce ne fut pas Hipparque, comme on le croit généralement, mais Hippias, qui en qualité d'aîné obtint le pouvoir. Harmodios était alors dans la fleur de l'âge; Aristogitôn, un citoyen de la classe moyenne, s'éprit de lui et l'obtint. Harmodios se vit l'objet des sollicitations d'Hipparque, fils de Pisistrate, mais il repoussa ses avances et en avertit Aristogitôn. Celui-ci, vivement blessé dans son amour et craignant qu'Hipparque ne profitât de sa puissance pour faire violence à son amant, résolut d'user de tous ses moyens pour mettre fin à la tyrannie. Une nouvelle tentative d'Hipparque n'eut pas plus de succès, mais comme il lui répugnait d'avoir recours à la force, il chercha le moyen d'outrager Harmodios, sans qu'il pût imputer à la jalousie sa conduite.

Par ailleurs, l'autorité qu'il détenait n'avait rien d'oppressif pour la multitude et son gouvernement ne suscitait pas de critiques. Pendant longtemps, ces tyrans montrèrent de la sagesse et de l'habileté; ils n'exigeaient des Athéniens que le vingtième des revenus¹⁰⁵, ils embellissaient la ville, ils soutenaient les guerres et subvenaient aux sacrifices publics. Pour le reste, la cité gardait les lois anciennes; ils avaient seulement la précaution de faire occuper continuellement les magistratures par un des leurs. Ce fut le cas pour plusieurs membres de la famille des Pisistratides qui détinrent la charge annuelle d'archonte et en particulier pour Pisistrate, fils du tyran Hipparque et qui portait le nom de son grand-père. C'est lui, qui au cours de son archontat, dédia l'autel des douze grands dieux¹⁰⁶ sur l'agora et celui d'Apollon dans

l'enceinte réservée à ce dieu¹⁰⁷. Plus tard le peuple agrandit l'autel du marché et fit disparaître l'inscription. Mais celle qui se trouvait dans le temple d'Apollon Pythien est encore visible, quoique les lettres en soient peu lisibles. La voici :

En mémoire de son archontat Pisistrate fils d'Hipparque a élevé cet autel dans le temple d'Apollon Pythien¹⁰⁸.

LV. — Qu'Hippias, en qualité d'aîné, ait eu le pouvoir, j'en suis certain et je puis l'affirmer, car je le sais par tradition plus exactement que d'autres. On peut du reste s'en assurer par les constatations ci-dessous : de tous ses frères légitimes il fut le seul, semble-t-il, à avoir des enfants; l'autel l'indique ainsi que la stèle qui fut élevée à l'Acropole pour perpétuer les excès des tyrans. On n'y voit mentionné aucun des enfants de Thessalos et d'Hipparque, tandis qu'on mentionne cinq enfants d'Hippias, que lui avait donnés Myrrhinè fille de Kallias fils lui-même d'Hyperokhidès. Vraisemblablement étant l'aîné, il dut se marier le premier; car sur la même stèle son nom vient immédiatement après celui de son père; il n'y a donc rien d'étonnant qu'étant l'aîné, il lui ait succédé. A mon avis, comment Hippias se serait-il emparé de la tyrannie sur-le-champ et sans difficultés, si Hipparque était mort dans l'exercice du pouvoir — or le jour même Hippias détenait solidement l'autorité? Mais la terreur inspirée depuis longtemps aux citoyens et l'exacte obéissance de ses satellites lui permirent, en toute tranquillité, de garder le pouvoir. Il ne rencontra pas les difficultés qu'il eût éprouvées, si, plus jeune que son frère, il n'eût pas été favorisé par une longue habitude du commandement. Mais le malheur d'Hipparque l'a rendu célèbre et a fait croire à la postérité que c'était lui qui avait exercé la tyrannie.

LVI. — Je reprends ma narration : repoussé par Harmodios, Hippias mit à exécution son projet et lui fit un cruel outrage. On avait mandé une jeune sœur d'Harmodios pour lui faire porter une corbeille dans une pro-

cession ¹⁰⁹; puis on la chassa, en disant qu'on ne l'avait même pas invitée, car elle n'était pas digne de cet honneur. Harmodios en conçut une violente fureur, mais Aristogitôn par amour pour Harmodios ressentit l'affront plus vivement encore. Ils prirent toutes leurs dispositions avec ceux qui devaient participer à l'attentat et ils attendirent les Grandes Panathénées; c'est le seul jour de l'année où, sans éveiller la défiance, les citoyens peuvent se rassembler en armes pour accompagner la procession. Eux-mêmes devaient porter les premiers coups, les conjurés avaient l'ordre d'accourir aussitôt à leur secours en attaquant les satellites. On n'avait, pour plus de sûreté, réuni qu'un petit nombre de complices; mais on espérait que ceux-là même qui étaient dans l'ignorance du complot, au moindre signe d'audace, consentiraient à seconder les conjurés, les armes à la main, pour recouvrer la liberté.

LVII. — Le jour de la fête arrive ¹¹⁰, Hippias était occupé avec ses gardes, au Céramique extérieur, à prendre toutes ses dispositions pour l'ordonnance du cortège. Harmodios et Aristogitôn, le poignard à la main, s'avançaient déjà pour l'abattre; c'est alors qu'ils virent un des conjurés qui s'entretenait familièrement avec Hippias (car celui-ci était pour tous d'un abord facile). Alors, ils eurent peur, se crurent découverts et sur le point d'être arrêtés. Ils voulurent tout d'abord tâcher de punir celui qui était la cause de leurs malheurs et de tous les dangers qu'ils couraient. Et, sans attendre davantage, ils se précipitèrent à l'intérieur de la ville et trouvèrent Hipparque à l'endroit appelé Léôkorion. Immédiatement, ils se jetèrent sur lui en aveugles, au comble de la fureur, poussés l'un par la passion amoureuse, l'autre par le désir de se venger de l'outrage; ils le frappèrent et le tuèrent. L'un d'eux, Aristogitôn, réussit d'abord à échapper aux gardes, bien que la foule se fût lancée à sa poursuite; mais peu après on s'empara de lui et il fut cruellement traité ¹¹¹; Harmodios, lui, périt sur place.

LVIII. — Hippias était dans le Céramique quand on

vint lui apprendre l'attentat. Il évita de se porter aux lieux où il s'était produit, mais il alla trouver aussitôt à quelque distance de là les hoplites de la procession, avant qu'ils fussent avertis de l'événement. Il composa son visage pour dissimuler le malheur qui le frappait et, en leur désignant un emplacement, il leur donna l'ordre de s'y porter sans armes. Ils s'y rendirent, pensant qu'il avait à leur faire une communication. Alors il enjoignit à ses gardes d'enlever les armes et fit arrêter ceux qu'il soupçonnait et tous ceux qui portaient des poignards ¹¹². L'usage était d'assister au cortège seulement avec la lance et le bouclier.

LIX. — C'est ainsi qu'un chagrin d'amour fit concevoir l'idée de l'attentat et qu'une audace irraisonnée, née d'une crainte subite, le fit exécuter par Harmodios et Aristogitôn. Dès lors la tyrannie devint plus pesante pour les Athéniens. Hippias plus soupçonneux désormais fit mettre à mort un grand nombre de citoyens, tourna davantage ses regards vers l'extérieur, y cherchant un moyen de se mettre en sûreté en cas de révolution. Du moins, il donna, lui un Athénien, à un homme de Lampsaque, sa fille Arkhédikè à Æantidès fils d'Hippoklos tyran de Lampsaque; car il savait que le crédit de ce dernier était grand auprès du Roi des Perses, Darius. A Lampsaque, on voit encore le tombeau d'Arkhédikè qui porte cette épigramme funéraire ¹¹³ :

Cette poussière couvre Arkhédikè fille d'Hippias, l'homme le plus valeureux des Grecs de son temps; quoique fille, femme, sœur et mère de tyrans, elle n'en conçut ni présomption, ni orgueil.

Pendant trois ans Hippias exerça encore la tyrannie à Athènes, mais la quatrième année les Lacédémoniens et les Alkméonides, exilés d'Athènes, le déposèrent ¹¹⁴. Il s'en alla, sous la foi publique, à Sigeion, puis à Lampsaque auprès d'Æantidès, enfin à la cour du roi Darius. De là, vingt ans après et déjà vieux il accompagna les Mèdes et combattit avec eux à Marathon.

LX. — Le peuple athénien, qui n'avait pas perdu le

souvenir de ces événements et se rappelait tout ce que la tradition lui en avait appris, se montrait impitoyable et plein de soupçons envers ceux qu'il accusait d'avoir profané les mystères. Il y voyait uniquement une conspiration oligarchique et tyrannique. Dans son irritation, il avait déjà fait jeter en prison bien des gens dignes de considération; ses rigueurs ne cessaient pas; chaque jour il prenait des mesures plus cruelles et procédait à des arrestations plus nombreuses. C'est alors qu'un des prisonniers, sur qui pesaient le plus de charges, se laissa convaincre par un de ses compagnons de captivité de faire des révélations, vraies ou fausses. Toutes les suppositions sont plausibles, car ni alors, ni plus tard, on n'a jamais rien pu dire de certain sur les auteurs de la profanation. Quoi qu'il en soit, on fit entendre au prisonnier en question, qu'il devait, quand lui-même il serait innocent, s'assurer l'impunité et sauver la ville de la fièvre de suspicion qui s'était emparée d'elle; en avouant franchement, il préparerait son salut beaucoup plus sûrement qu'en persistant à nier et en affrontant les tribunaux. Il se dénonça donc lui-même, et quelques autres avec lui, comme auteur de la mutilation des Hermès. Le peuple accueillit avec joie cette dénonciation, qu'il croyait fondée; jusque-là il s'était vivement indigné de ne pas connaître ceux qui conspiraient contre la démocratie. Sur-le-champ on relâcha le délateur et tous ses compagnons qui n'avaient pas été l'objet de sa dénonciation; on jugea les accusés et on exécuta tous ceux qui furent pris; on condamna à mort par contumace tous ceux qui s'étaient enfuis et l'on mit leur tête à prix. Les victimes furent-elles justement punies? Rien ne permet de l'affirmer. Toujours est-il que le reste des citoyens éprouva sur l'heure un soulagement évident.

LXI. — Les ennemis d'Alcibiade ¹¹⁶, qui l'avaient attaqué avant son départ, s'acharnaient contre lui et avivaient l'hostilité des Athéniens à son égard. Quand ils s'imaginèrent savoir le fin mot de l'histoire des Hermès, ils furent bien plus persuadés encore que l'affaire des Mys-

tères, dont on l'accusait, avait été également provoquée par un complot contre la démocratie. De fait, par une coïncidence singulière, au moment de toute cette agitation, une armée lacédémonienne peu nombreuse s'était avancée jusqu'à l'Isthme, de connivence avec les Béotiens. On attribuait sa venue à quelque complicité d'Alcibiade; les Béotiens, disait-on, n'y étaient pour rien, et, si on n'eût prévenu les conjurés en les arrêtant à la suite de la dénonciation, la ville eût été livrée à l'ennemi. Les habitants passèrent même une nuit en armes au Théseion, sanctuaire dans l'intérieur de la ville ¹¹⁶. Vers la même époque, les hôtes qu'Alcibiade avait à Argos furent soupçonnés de conspirer contre la démocratie. Aussi les Athéniens livrèrent-ils à la faction démocratique d'Argos, pour qu'elle les fît périr, les otages argiens détenus dans les îles. Bref, de toutes parts les soupçons enveloppaient Alcibiade. Aussi comme on voulait le faire passer en jugement pour le condamner à mort, on envoya en Sicile la galère Salaminienne chargée de le ramener, ainsi que ceux qui avaient été dénoncés. L'ordre portait qu'il eût à revenir pour se défendre; mais on ne devait pas l'arrêter; il fallait se garder d'émouvoir les soldats athéniens et de redonner confiance à l'ennemi. On désirait particulièrement éviter le départ de l'armée des Mantinéens et des Argiens, dont on attribuait la coopération à son influence.

Alcibiade s'embarqua sur son navire avec les autres accusés et ils quittèrent de conserve avec la Salaminienne la Sicile en direction d'Athènes; mais, arrivés à Thourii, ils faussèrent compagnie à la galère, quittèrent leur bâtiment et disparurent; ils craignaient de comparaître, calomniés comme ils l'étaient. Les gens de la galère Salaminienne recherchèrent pendant quelque temps les fugitifs; mais ne les trouvant nulle part, ils reprirent la mer. Alcibiade, dès lors exilé, ne tarda pas à passer dans le Péloponnèse, à bord d'un bâtiment de commerce. Les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace, ainsi que ses compagnons.

LXII. — Après le départ d'Alcibiade, les stratèges athéniens restés en Sicile répartirent leurs troupes en deux divisions et les tirèrent au sort. Puis, les deux escadres, avec toute l'armée, mirent le cap sur Egeste; on voulait s'assurer que les Egestains fourniraient bien l'argent promis, voir en quel état se trouvaient les affaires de Sélinonte et s'informer du différend qui séparait cette ville et Egeste. On longea à bâbord la Sicile, tout au moins la partie qui fait face au golfe Tyrrhénien et on aborda à Himéra, la seule ville grecque qui se trouve dans cette partie de la Sicile. On ne les y reçut pas et ils poursuivirent leur route le long de la côte. En passant ils prirent Hykkara, petite place sikanienne, ennemie d'Egeste et située au bord de la mer. Ils réduisirent les habitants en esclavage et remirent la ville aux Egestains, qui leur avaient fourni des cavaliers. Eux-mêmes revinrent avec leur infanterie à travers la Sicile et finalement arrivèrent à Katanè, tandis que la flotte, portant les prisonniers, faisait le tour de l'île. Partant aussitôt d'Hykkara, Nicias fit voile vers la région d'Egeste, régla toutes les affaires, reçut trente talents et rejoignit l'armée. On vendit les esclaves, dont on tira cent vingt talents ¹¹⁷. On se rendit par mer chez les alliés siciliens pour leur demander d'envoyer des troupes. Enfin, avec la moitié des effectifs, on marcha contre la place d'Hybla-Géléatis, ville ennemie, mais on ne réussit pas à la prendre. Alors finit l'été.

LXIII. — Dès le début de l'hiver suivant, les Athéniens se préparèrent à marcher contre Syracuse, cependant que les Syracusains eux-mêmes se disposaient à aller à leur rencontre. Les Athéniens n'ayant pas profité de leur premier effroi pour les attaquer immédiatement comme ils s'y attendaient, chaque jour qui passait ranimait la confiance des Syracusains. Quand ils les virent s'embarquer pour cette partie écartée de la Sicile, à une telle distance de Syracuse, quand ils les virent marcher contre Hybla sans réussir à la prendre, leur mépris s'accrut et ils demandèrent à leurs stratèges, par un de

ces retours de confiance habituels à la foule, de les conduire à Katanè, puisque les Athéniens ne venaient pas à eux. Sans cesse des cavaliers syracusains poussaient des reconnaissances jusqu'au camp ennemi et injuriaient les Athéniens en leur demandant d'un ton railleur s'ils étaient venus plutôt pour s'installer à leurs côtés sur une terre étrangère que pour rétablir sur leur territoire les Léontins?

LXIV. — Devant cette situation, les stratèges athéniens voulurent attirer en masse et le plus loin possible de la ville les Syracusains, tandis qu'eux-mêmes, avec la flotte, profiteraient de la nuit pour longer la côte et installer tranquillement leur camp sur une position favorable. Ils savaient bien qu'ils ne pourraient réussir aussi facilement une pareille tentative, s'ils débarquaient devant des ennemis sur le qui-vive ou s'ils s'avançaient par terre à découvert. Dans ce dernier cas, leurs troupes légères et les valets d'armée auraient à souffrir considérablement des attaques des nombreux cavaliers syracusains, étant donné qu'eux-mêmes étaient dépourvus de cavalerie; dans l'autre cas au contraire ils pourraient s'emparer d'une position où la cavalerie ennemie ne leur causerait que des pertes légères. Or les bannis de Syracuse, qui suivaient leur armée, leur en indiquaient une près de l'emplacement de l'Olympieion ¹¹⁸, c'est de celle-là qu'effectivement ils s'emparèrent. Voici donc à peu de chose près la ruse dont les stratèges s'avisèrent pour exécuter leur plan. Ils envoyèrent à Syracuse un homme sûr et dont les stratèges syracusains n'avaient aucune raison de se défier. Il était de Katanè. Il prétendit être envoyé par quelques-uns de ses concitoyens, dont les noms étaient connus des stratèges et qui, à leur connaissance, appartenaient au parti syracusain et n'avaient pas quitté la ville. L'homme ajouta que les Athéniens bivouaquaient dans la ville, sans armes; si, au jour convenu, à l'aurore, les Syracusains voulaient s'avancer vers Katanè, les habitants se faisaient fort d'enfermer l'ennemi dans la ville, de mettre le feu à ses vaisseaux; pendant ce temps les

Syracusains pourraient sans peine assaillir les palissades et s'emparer du camp. Beaucoup de gens de Katanè participeraient à cette attaque; ceux qui l'avaient envoyé étaient déjà tout prêts.

LXV. — Les stratèges syracusains, qui d'ailleurs étaient pleins de confiance et qui, même sans cet avis, songeaient à marcher contre Katanè, se laissèrent fort inconsidérément convaincre par le récit de cet homme. Ils convinrent immédiatement du jour de leur arrivée, puis le renvoyèrent.

Déjà les Sélinontins et quelques alliés étaient arrivés à Syracuse. Tous les Syracusains reçurent l'ordre de prendre part à la sortie. Quand les préparatifs furent terminés et que le jour convenu fut proche, ils se mirent en route en direction de Katanè et bivouaquèrent près du fleuve Symæthos, sur le territoire de Léontion. Quand les Athéniens apprirent qu'ils s'avançaient à leur rencontre, ils rassemblèrent toute l'armée et tous les Sicules ou autres troupes qui se trouvaient avec eux, s'embarquèrent sur les bâtiments de guerre et les transports et naviguèrent pendant la nuit pour gagner Syracuse. A l'aurore, ils débarquèrent à proximité de l'Olympieion pour établir leur camp. Les cavaliers syracusains, qui avaient poussé une pointe vers Katanè et avaient constaté le départ de l'armée athénienne, rebroussèrent chemin. A cette nouvelle tous les Syracusains firent demi-tour et se portèrent au secours de Syracuse.

LXVI. — Comme l'ennemi avait un long trajet à faire, les Athéniens installèrent tout à leur aise leur camp sur une position favorable, d'où ils pouvaient avoir, à leur gré, l'initiative du combat et où ils n'auraient que médiocrement à redouter la cavalerie syracusaine pendant et avant l'action. D'un côté, ils étaient défendus par des murailles, des édifices, des boqueteaux et un marais; de l'autre par des précipices. De plus, ils abattirent les arbres du voisinage, les transportèrent au bord de la mer, plantèrent une palissade auprès de leurs vaisseaux et se fortifièrent à Daskôn. Du côté où l'ennemi pouvait le

plus facilement les aborder, ils élevèrent à la hâte un retranchement de pierres brutes et de troncs d'arbres et coupèrent le pont de l'Anapos. Durant ces travaux personne ne sortit de la ville pour y mettre obstacle. Les premiers qui accoururent furent les cavaliers syracusains; ensuite toute l'infanterie se rassembla et s'avança jusqu'à proximité du camp athénien; mais les Athéniens refusèrent le combat, l'ennemi franchit la route d'Hélôros et bivouaqua.

LXVII. — Le lendemain, les Athéniens et leurs alliés se préparèrent au combat et prirent la formation suivante : à l'aile droite les Argiens et les Mantinéens; au centre, les Athéniens; à l'aile gauche les autres alliés. Ils avaient en première ligne la moitié de leurs troupes sur huit rangs de profondeur, l'autre moitié près des tentes formait un rectangle, disposé également sur huit rangs en profondeur. Cette réserve avait ordre de surveiller le combat et de se porter aux endroits de la ligne les plus menacés. Au centre de cette division on avait mis les valets. Les Syracusains rangèrent leurs hoplites sur seize rangs en profondeur; toutes les forces de Syracuse étaient là et tous les alliés; les Sélinontins qui particulièrement avaient répondu à l'appel des Syracusains; des cavaliers de Géla, au nombre de deux cents, en tout; environ vingt cavaliers et cinquante archers de Kamarina. La cavalerie avait été mise à l'aile droite et n'était pas inférieure à douze cents hommes; à ses côtés se trouvaient les gens de trait. Comme c'étaient les Athéniens qui devaient engager le combat, Nicias passa dans les rangs des différentes nations et adressa à tous l'exhortation ci-dessous :

LXVIII. — « Qu'ai-je besoin, soldats, de vous exhorter longuement, puisque nous sommes réunis pour combattre ensemble? Tant de moyens rassemblés sont, me paraît-il, plus propres à inspirer la confiance que de belles paroles avec une armée insuffisante. Nous voici côte à côte : Argiens, Mantinéens, Athéniens et les plus valeureux des insulaires. Avec des alliés pareils et si nombreux, comment ne pas espérer fermement la victoire? Ajoutez

qu'en face de vous, vous n'avez qu'une multitude mal organisée, rien qui ressemble à des troupes d'élite, comme les nôtres; que dis-je? des Siciliens qui nous méprisent, mais qui lâcheront pied devant nous, parce que leur science militaire n'est pas à la hauteur de leur audace. Dites-vous bien que nous sommes loin de notre patrie, que nous ne disposons d'aucun territoire ami, à moins d'en acquérir par la force des armes. Ce que j'ai à vous rappeler est juste à l'opposé — je le sais bien — de ce que nos ennemis se disent entre eux pour s'exciter au combat. Ils disent qu'ils vont combattre pour leur patrie; je vous déclare que vous ne combattrez pas dans votre patrie, mais dans un pays que vous devez vaincre, faute de quoi vous n'en sortirez qu'avec difficulté. Vous serez accablés par une cavalerie nombreuse. Souvenez-vous donc de votre gloire, marchez à l'ennemi avec courage et dites-vous bien que les nécessités présentes et le manque possible de ressources sont plus redoutables pour vous que l'ennemi même. »

LXIX. — Aussitôt après cette exhortation, Nicias fit avancer son armée. Les Syracusains furent décontenancés, car ils ne s'attendaient pas à devoir combattre si tôt. Quelques-uns d'entre eux avaient même profité de la proximité de la ville pour s'y rendre; ils accoururent à la rescousse en toute hâte, mais l'action était déjà engagée et, à mesure qu'ils rejoignaient, les retardataires se plaçaient au hasard parmi les rangs. Ce n'est pas que dans ce combat ou dans les autres, les Syracusains manquaient d'ardeur ou de mordant; autant que le comportait leur expérience de la guerre, ils ne le cédaient pas en valeur à l'adversaire; mais quand elle leur faisait défaut, malgré qu'ils en eussent, tous leurs efforts échouaient. Quoi qu'il en soit, surpris par l'initiative des Athéniens, contraints de se défendre en toute hâte, ils prirent leurs armes et firent front immédiatement. Des deux côtés, ce furent les lanceurs de pierre, les frondeurs et les archers qui engagèrent le combat et, comme il arrive aux troupes légères, ils se mirent en fuite réciproquement. Ensuite

des devins se mirent en devoir de faire les sacrifices habituels¹¹⁹ et les trompettes donnèrent aux hoplites le signal de l'attaque. Les deux armées s'avancèrent : les Syracusains allaient combattre pour leur patrie, chacun se disait que c'était le moment d'assurer son salut dans le présent et sa liberté pour l'avenir; de l'autre côté, les Athéniens voulaient conquérir un pays étranger et éviter par leur défaite la ruine de leur patrie; les Argiens et les autres alliés libres partager les conquêtes des Athéniens et retourner vainqueurs dans leur pays. Les alliés, sujets d'Athènes, étaient soutenus par l'idée que leur salut serait compromis en cas d'échec, à cette pensée venait s'ajouter l'espoir qu'en aidant à soumettre les autres ils rendraient leur servitude plus légère.

LXX. — On en vint aux mains et des deux côtés on résista pendant longtemps. Mais il survint des coups de tonnerre, des éclairs accompagnés d'une pluie diluvienne. Pour ceux qui combattaient pour la première fois et n'avaient jamais vu la guerre, c'était une cause d'effroi de plus. Les vieux soldats au contraire croyaient voir surtout dans ces phénomènes un effet de la saison; la résistance acharnée de l'ennemi les effrayait bien davantage. Enfin les Argiens repoussèrent l'aile gauche des Syracusains, tandis que les Athéniens peu après enfonçaient les troupes qui leur faisaient face; alors le reste de la ligne des Syracusains se trouva forcée et prit la fuite. Néanmoins les Athéniens ne les poursuivirent pas loin. La cavalerie syracusaine, nombreuse et intacte, les contenait, chargeait et repoussait les hoplites qu'elle voyait s'écarter du gros des troupes à la poursuite des fuyards. Serrant les rangs pour plus de sécurité, les Athéniens suivirent quelque temps l'ennemi, puis rebrousèrent chemin et élevèrent un trophée. Les Syracusains se regroupèrent sur le chemin d'Hélôros, se reformèrent de leur mieux et, malgré leur défaite, envoyèrent un détachement à l'Olympieion, dans la crainte que les Athéniens ne s'emparassent des richesses qui s'y trouvaient. Les autres se retirèrent à l'intérieur de la ville.

LXXI. — Les Athéniens n'avancèrent point dans la direction du temple; ils rassemblèrent leurs morts, les placèrent sur un bûcher et bivouaquèrent sur place. Le lendemain ils accordèrent aux Syracusains la permission d'enlever leurs morts : les pertes des Syracusains et de leurs alliés s'élevaient à environ deux cent soixante hommes; il avait péri environ cinquante hommes du côté des Athéniens et de leurs alliés; leurs ossements furent recueillis. Chargée des dépouilles de l'ennemi, l'armée athénienne retourna à Katanè¹²⁰. La mauvaise saison était venue et l'on ne se croyait pas en état de continuer la guerre aux abords de Syracuse, avant d'avoir fait venir d'Athènes et d'avoir rassemblé de Sicile des forces de cavalerie, pour n'être pas entièrement à la merci des cavaliers ennemis. On voulait également recueillir de l'argent dans le pays, en demander à Athènes et attirer dans les rangs de l'armée quelques villes; après la victoire qu'on venait de remporter, on espérait qu'elles se montreraient moins récalcitrantes, enfin il fallait se procurer du blé et tous les approvisionnements nécessaires pour attaquer Syracuse au printemps.

LXXII. — Dans cette intention les Athéniens se rembarquèrent pour Naxos et Katanè où ils prendraient leurs quartiers d'hiver. Après avoir enseveli leurs morts, les Syracusains tinrent une assemblée. Hermokratès fils d'Hermôn y prit la parole. C'était un homme d'une intelligence particulièrement vive, dont l'expérience militaire était remarquable et la valeur manifeste. Il remonta le moral des Syracusains et les empêcha de se laisser abattre par les événements. Ce n'était pas leur courage, disait-il, qui avait été vaincu; c'était leur manque de discipline qui leur avait fait tort; d'ailleurs ils ne s'étaient pas montrés aussi inférieurs qu'on pouvait s'y attendre, surtout si l'on tenait compte qu'ils avaient eu à se mesurer avec les mieux entraînés des Grecs, comme des novices, pouvait-on dire, avec des artisans accomplis. Leur insuccès s'expliquait également par le

manque d'unité dans le commandement (ils avaient jusqu'à quinze stratèges), par le désordre et l'insubordination de la multitude. En se contentant d'un petit nombre de stratèges expérimentés, en profitant de l'hiver pour recruter des hoplites, en fournissant des armes aux hommes qui en manquaient pour accroître le nombre des combattants, en astreignant les troupes à un entraînement complet, on devait s'attendre à vaincre l'ennemi. Le courage, ils l'avaient déjà; la bonne tenue au combat s'y ajouterait. Ces deux qualités se développeraient : la discipline avec la pratique du danger; le courage par la confiance dans leur habileté qui les enhardirait. Il fallait en conséquence ne choisir qu'un petit nombre de stratèges, munis de pleins pouvoirs et s'engager par serment envers eux à les laisser exercer le commandement sans contrôle. De la sorte le secret des opérations serait mieux gardé, tout serait mieux ordonné et exécuté sans délai.

LXXIII. — Les Syracusains l'écoutèrent et par décret suivirent tous ses conseils. On élut comme stratèges Hermokratès lui-même, Hérakléidès fils de Lysimakhos et Sikanos fils d'Exékastos, trois en tout¹²¹. On dépêcha à Corinthe et à Lacédémone des députés pour solliciter du secours et pour engager les Lacédémoniens à mener, sans détours et plus activement, la guerre en leur faveur contre les Athéniens. On pensait qu'ainsi ces derniers se verraient obligés d'abandonner la Sicile ou de diminuer leurs envois de troupes.

LXXIV. — L'armée athénienne, qui se trouvait à Katanè, passa immédiatement à Messénè, dans l'espoir que cette place lui serait livrée par trahison. Mais le complot n'aboutit pas¹²². Voici pourquoi : quand Alcibiade rappelé à Athènes s'était vu relevé de son commandement, sûr désormais d'être exilé, il avait révélé aux Messéniens, amis de Syracuse, la conspiration dans laquelle il avait trempé. Les Messéniens de ce parti avaient commencé par faire périr les conjurés, soulevé la ville et sous la menace des armes fait décréter de ne

pas recevoir les Athéniens. Ceux-ci étaient restés sous les murs treize jours environ; puis le mauvais temps, le manque de vivres, l'insuccès total de leur tentative les avaient décidés à retourner à Naxos. Là ils se retranchèrent dans leur camp et y passèrent l'hiver. Ils envoyèrent une trière à Athènes pour demander qu'on leur expédiât, dès le printemps, de l'argent et de la cavalerie.

LXXV. — Les Syracusains de leur côté employèrent l'hiver à réunir à la ville le Téménitès par une muraille élevée sur toute la partie de terrain qui fait face aux Epipoles. Ils voulaient en cas d'échec rendre plus difficile l'investissement de la ville. Ils construisirent également un fortin à Mégara et un autre à l'Olympieion. Partout où l'on pouvait débarquer, ils palissadèrent le rivage¹²³. Comme ils savaient que les Athéniens hivernaient à Naxos, ils firent en masse une expédition contre Katanè, en dévastèrent le territoire et, après avoir mis le feu aux tentes et aux baraquements athéniens, ils revinrent à Syracuse.

A la nouvelle que les Athéniens, se prévalant de l'alliance contractée par Lakhès, avaient envoyé des députés à Kamarina, pour essayer d'attirer à eux cette ville, les Syracusains en dépêchèrent à leur tour. Ils soupçonnaient les gens de Kamarina de n'avoir pas fait diligence pour leur envoyer des troupes lors du premier combat; ils craignaient aussi que les succès des Athéniens n'engageassent Kamarina à leur refuser à l'avenir tout concours et que l'ancienne amitié d'Athènes ne fit passer la ville dans le camp de leurs ennemis. La députation de Syracuse avait pour chef Hermokratès, celle des Athéniens Euphémos. On convoqua l'assemblée et Hermokratès, voulant prévenir les esprits contre les Athéniens, s'exprima ainsi :

LXXVI. — « Citoyens de Kamarina, ce n'est pas la crainte que vous ne vous laissiez effrayer par la présence des forces athéniennes qui nous a fait venir ici en ambassade. Nous redoutons plutôt qu'ils ne vous

persuadent, avant que vous nous ayez entendus. Le prétexte de leur arrivée en Sicile, vous le connaissez; leur dessein, nous le soupçonnons tous. C'est moins, me semble-t-il, pour rétablir chez eux les Léontins que pour nous chasser de chez nous. Quelle logique y aurait-il à dépeupler en Grèce les cités et à les restaurer ici et sous prétexte de parenté soutenir les Léontins en tant que Khalkidiens, alors qu'ils asservissent les Khalkidiens de l'Eubée, dont ceux d'ici sont les colons. Mais non, ils obéissent à la même pensée en faisant lâbas des conquêtes et en tâchant d'en faire ici. Sous prétexte de se venger du Mède, ils se sont mis à la tête des Ioniens et des colons d'origine athénienne avec le consentement de ces derniers; mais, en invoquant pour les uns le refus du service militaire, pour les autres les guerres de cités à cités, toutes sortes de beaux prétextes enfin, ils les ont successivement asservis. Non, ce n'est pas pour défendre la liberté des Grecs que les Athéniens ont résisté au Mède, pas plus que les autres Grecs n'ont marché pour défendre leur liberté. Les premiers ont voulu substituer leur domination à celle du Mède; les autres passer sous la coupe d'un maître, certes doué d'intelligence, mais plus doué pour le mal¹²⁴.

LXXVII. — « Il est trop facile de critiquer Athènes et nous ne sommes pas venus dénombrer toutes ses injustices, car vous les connaissez bien. C'est plutôt nous-mêmes que nous accuserons; nous qui avons comme exemple l'asservissement des peuples de la Grèce, parce qu'ils n'ont pas su s'entr'aider, nous qui nous laissons leurrer par les mêmes artifices, le rétablissement des Léontins, leurs parents! l'aide à apporter aux Egestains, leurs alliés! nous qui ne voulons pas faire bloc contre eux pour leur montrer une bonne fois qu'ils n'ont pas affaire ici à des gens de l'Hellespont, à des insulaires toujours prêts à prendre pour maîtres ou le Mède, ou le premier venu, cependant toujours esclaves, mais à des Doriens libres, venus du Péloponnèse indépendant pour s'installer en Sicile. Attendons-nous que toutes les cités

tombent aux mains de l'ennemi les unes après les autres, quand c'est là, nous le savons bien, l'unique moyen de nous soumettre, quand nous voyons les Athéniens fidèles à cette tactique, soit nous désunir par leur discours, soit par la promesse de leur alliance nous exciter réciproquement à la guerre, enfin en adressant à chacun de mielleuses paroles chercher à nuire? Et pouvons-nous croire qu'une fois consommée la ruine d'un voisin éloigné, le péril n'atteindra pas chacun de nous et que celui-là qui souffrira avant nous sera le seul à souffrir?

LXXVIII. — « Si l'un de vous s'imagine que les Athéniens ne font la guerre qu'à Syracuse, mais nullement à lui-même et s'il lui semble terrible de risquer sa vie pour notre pays, qu'il se dise bien ceci : ce n'est pas seulement pour Syracuse, c'est tout autant pour sa propre patrie qu'il lutte, en combattant sur notre territoire; sa sécurité sera d'autant mieux sauvegardée que notre salut aura été assuré; de plus il profitera de notre alliance et ne sera pas livré à ses seules forces. Enfin, qu'il sache que les Athéniens ne cherchent pas à châtier l'hostilité des Syracusains, ce n'est là qu'un prétexte pour obtenir de lui une amitié plus solide.

« S'il en est d'autres pour nous jalouser ou nous craindre, — deux sentiments auxquels sont exposés les Etats puissants — et pour désirer en conséquence une humiliation qui nous assagisse, sans aller jusqu'à notre ruine qui pourrait compromettre leur salut, c'est concevoir là un désir qui dépasse les forces humaines. Car nul ne peut régler la fortune au gré de ses souhaits. Trompé dans ses espérances, plongé dans le désespoir par ses propres maux, il s'exposera à regretter bientôt notre puissance qu'il jalousait. Mais il sera trop tard pour quiconque nous aura abandonnés et n'aura pas voulu participer effectivement à nos périls. Car ce n'est qu'en apparence qu'on sauvegarde notre puissance; en réalité on assure son propre salut.

« Voilà à quoi, hommes de Kamarina, vous deviez

veiller plus que personne, vous qui êtes nos voisins et qui, après nous, êtes les plus exposés, au lieu de vous montrer, comme vous l'avez fait, de si tièdes alliés; c'était de votre propre mouvement qu'il fallait venir nous rejoindre. Si les Athéniens avaient commencé par attaquer Kamarina, vous nous auriez suppliés d'accourir à votre secours; de même naguère c'est vous qui auriez dû nous encourager à une résistance acharnée. Mais ni vous ni les autres n'avez encore montré aucun empressement.

LXXIX. — « Peut-être par une lâche prudence, voudrez-vous avoir égard à la justice, tant envers nous qu'envers nos agresseurs, en prétextant l'alliance qui vous unit aux Athéniens; cette alliance pourtant vous ne l'avez pas contractée contre des amis, mais pour le cas où vous seriez attaqués. Du moins, votre concours n'était-il acquis aux Athéniens qu'au cas où ils seraient les victimes et non comme maintenant les agresseurs. Voyez les gens de Rhégion : tout Khalkidiens qu'ils sont, ils ne veulent pas contribuer avec Athènes au rétablissement des Léontins, qui sont pourtant des Khalkidiens. Il serait étrange que ceux-ci, qui sont en défiance à l'égard des beaux semblants de justice des Athéniens, soient sages sans motif, tandis que vous, sous un prétexte spécieux, vous voudriez aider ceux qui sont vos ennemis naturels et anéantir ceux qui vous touchent encore de plus près, en vous associant à leurs plus grands ennemis! C'est la pire injustice. Au contraire, il faut les repousser et ne pas vous laisser effrayer par le déploiement de leurs forces. Si nous nous tenons les coudes, elles ne sont pas redoutables. Elles ne le sont, au contraire, que si nous sommes divisés, et ils nous y poussent. La preuve en est que, après avoir marché contre nous, après avoir remporté l'avantage dans un combat, ils n'ont pas atteint leurs buts et ont dû se retirer précipitamment.

LXXX. — « Si nous restons groupés, nous n'avons aucune raison de perdre courage.

Loin de là remplissons avec une ardeur redoublée notre devoir d'alliés, d'autant plus qu'on viendra à notre aide du Péloponnèse, qui compte des peuples bien supérieurs aux Athéniens dans l'art militaire. Certes la prudence, qui consisterait à n'aller ni d'un côté ni de l'autre, sous prétexte que vous êtes les alliés des deux belligérants, ne serait ni équitable pour nous, ni sûre pour vous. Ce qui est vrai en droit, ne l'est pas en fait. Si par votre refus de combattre à nos côtés, vous assurez la ruine du vaincu et le triomphe du vainqueur, quel sera le résultat de votre abstention? Vous n'aurez pas aidé au salut des uns, vous n'aurez pas empêché les crimes des autres. Certes le parti le plus noble est de vous joindre à ceux qu'on offense et qui de plus sont vos parents, de sauvegarder l'intérêt commun de la Sicile et d'empêcher les Athéniens, vos soi-disant amis, de se rendre coupables.

« Pour nous résumer, les Syracusains savent qu'il est parfaitement superflu de vous apprendre, ainsi qu'aux autres peuples, ce que vous savez tout comme nous. Mais nous implorons votre concours. En cas de refus, nous protestons que nous sommes exposés aux attaques des Ioniens, nos ennemis de toujours et trahis, nous Doriens, par vous qui êtes également des Doriens. Si les Athéniens nous soumettent, c'est à votre conduite qu'ils devront la victoire, mais c'est à eux seuls qu'en reviendra l'honneur. Le seul résultat de la lutte sera de faire tomber entre leurs mains ceux qui leur auront procuré la victoire. Si c'est nous qui l'emportons, c'est vous encore qui supporterez la peine de nous avoir exposés aux périls. Examinez donc la situation et sans tarder choisissez entre un esclavage immédiat et sans périls et le triomphe à nos côtés qui vous évitera de vous donner honteusement les Athéniens pour maîtres et de vous exposer à notre haine, qui ne saurait s'effacer de sitôt. »

LXXXI. — Telles furent les paroles d'Hermokratès. Après lui Euphémós, le député athénien, prit la parole en ces termes. :

LXXXII. — « Nous sommes venus pour renouveler notre ancienne alliance; mais puisque le Syracusain nous a pris à partie, force nous est de justifier la légitimité de notre empire. Lui-même a donné l'argument le plus important en notre faveur, en parlant de l'hostilité presque ininterrompue des Ioniens et des Doriens. Le fait est bien exact. Nous autres Ioniens, voisins des Péloponnésiens Doriens d'origine et plus nombreux que nous-mêmes, nous avons cherché les moyens de nous soustraire le plus possible à leur domination. Après les guerres médiques, quand nous sommes devenus possesseurs d'une marine, nous avons rejeté l'autorité et l'hégémonie de Lacédémone, car il ne nous convenait pas plus de recevoir leurs ordres qu'à nous de leur en donner, sinon pendant le temps où leurs forces étaient supérieures aux nôtres. De notre côté, nous nous sommes mis à la tête des populations, autrefois soumises au Roi, que nous nous sommes conciliées par la suite, car nous estimions que le seul moyen de nous soustraire au pouvoir des Péloponnésiens était de posséder les moyens de nous défendre. A vrai dire, ce n'est pas sans justes raisons que nous avons soumis ces Ioniens et ces insulaires, que les Syracusains nous reprochent d'avoir asservis, au mépris de notre communauté d'origine. Ils avaient marché avec le Mède contre leur métropole, contre nous; ils n'avaient pas eu le courage de rompre avec l'ennemi, de détruire leurs propriétés, comme nous l'avons fait en abandonnant notre ville; d'eux-mêmes, ils allaient au-devant de l'esclavage et ils voulaient nous l'imposer.

LXXXIII. — « Ces raisons justifient notre domination¹⁵⁵ : d'abord nous avons aidé les Grecs, en leur fournissant la flotte la plus nombreuse et en faisant preuve d'un dévouement incontestable; ensuite, ces peuples, en mettant le même empressement au service du Mède, nous avaient fait le plus grand tort; enfin, nous avons voulu nous rendre forts contre les Péloponnésiens. Nous ne cherchons pas, par de belles paroles, à soutenir que notre domination se justifie, parce que nous avons

seuls anéanti le Barbare et parce que nous avons couru plus de dangers pour la liberté des peuples du Péloponnèse que pour celle de tous les Grecs et pour la nôtre. Nul n'est irrépréhensible pour assurer comme il le doit sa conservation. Si c'est pour garantir notre propre sécurité que nous sommes ici, nous voyons aussi que vos intérêts se confondent avec les nôtres. C'est ce que nous allons montrer par les faits mêmes qu'on nous reproche à tort et qui sont les plus propres à aggraver vos inquiétudes. Nous le savons, une crainte excessive, des soupçons peuvent rendre sensible sur le moment au charme des discours; mais plus tard au moment d'agir, on ne fait que ce qui est utile. Nous l'avons dit, c'est par mesure de précaution que nous avons acquis la domination en Grèce; ce n'est pas pour un autre motif que nous sommes venus ici, pour y établir l'ordre avec nos amis, sans aucun dessein de les asservir; loin de là, avec celui de leur éviter l'esclavage.

LXXXIV. — « Que personne ne riposte que nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas. Avouez que votre conservation, la possibilité pour vous de résister aux Syracusains, nous avantageront en interdisant à Syracuse l'envoi de troupes dans le Péloponnèse. A ce point de vue, vous nous êtes au plus haut point nécessaires. C'est par le même calcul que nous voulons rétablir les Léontins, non pour en faire des sujets, comme il est arrivé pour leurs frères de l'Eubée; mais pour porter au plus haut point leur puissance et pour que, vu leur proximité de Syracuse, ils nous rendent le service d'inquiéter les Syracusains. En Grèce, nous sommes par nous-mêmes en état de résister à nos ennemis. Aussi ces Khalkidiens, que cet homme nous reproche d'avoir asservis, tandis que nous affranchissons ceux d'ici, notre intérêt exige qu'ils soient désarmés et nous fournissent uniquement de l'argent; pour la même raison, ici, les Léontins et nos autres amis doivent jouir de la plus grande liberté.

LXXXV. — « Pour un tyran ou pour une ville à la tête d'un empire, rien de ce qui lui est utile n'est déraison-

nable; pas de sympathie sans garantie. Envers chacun, la haine ou l'amitié varient selon les circonstances. Or ici notre intérêt n'est pas de maltraiter nos amis, mais de réduire à l'impuissance nos adversaires, en nous appuyant sur les forces de nos amis. Votre méfiance n'est pas de saison. Nous nous inspirons pour gouverner nos alliés des services qu'ils peuvent nous rendre; les gens de Khios et de Méthymme, qui nous fournissent des vaisseaux, gardent leur indépendance; la plupart sont astreints à nous verser une contribution; il en est qui demeurent entièrement libres à condition de combattre à nos côtés; pourtant ce sont des insulaires et leur conquête est facile, mais ils habitent des contrées avantageusement situées autour du Péloponnèse. Il y a donc à parier qu'ici nous ne nous inspirerons que de notre avantage et de la crainte que nous causent les Syracusains. C'est à dominer sur vous qu'ils aspirent et, en nous rendant suspects à vos yeux, ils veulent former une coalition contre nous, puis, quand nous serons repartis sans avoir réussi, vous prendre de force ou en profitant de votre isolement et se mettre eux-mêmes à la tête de la Sicile. C'est ce qui arrivera fatalement, si vous vous joignez à eux. Car nous n'aurons pas facilement raison d'une coalition si puissante et après notre départ ils ne manqueront pas de forces pour vous réduire.

LXXXVI. — « Si vous ne me croyez pas, les faits parlent assez haut. Quand vous nous avez appelés pour la première fois, vous avez agité devant nos yeux cet épouvantail qu'au cas où nous vous laisserions, de gaîté de cœur, tomber aux mains des Syracusains, nous nous trouverions nous-mêmes en danger. Or il n'est pas juste de répudier maintenant l'argument par lequel vous prétendiez nous convaincre; ni de nous soupçonner, parce que nous sommes venus combattre la puissance des Syracusains avec des forces trop considérables; c'est d'eux bien plutôt qu'il faut vous défier. Pour nous, il nous est impossible de demeurer ici sans votre appui et à supposer même que nous commettions le crime de vou-

loir venir à bout de vous par la force, nous ne pourrions conserver la Sicile, étant donné la longueur du trajet, les difficultés de garder des villes puissantes et dotées de toutes les ressources des cités continentales. Les Syracusains, au contraire, ont mieux qu'un camp, une ville plus forte que nos troupes expéditionnaires; ils habitent à vos portes, ne cessent de vous menacer et chaque fois qu'ils ont l'occasion de vous nuire ils ne la manquent pas. Ils l'ont montré bien souvent, en particulier envers les Léontins. Et aujourd'hui ils ont l'audace de faire appel à votre concours contre ceux-là même qui font obstacle à leur perfidie et qui ont empêché jusqu'ici la Sicile de tomber entre leurs mains. C'est vous prendre pour des insensés !

« Votre salut sera beaucoup mieux assuré, si vous répondez à l'appel qu'à notre tour nous vous adressons; ce salut dépend de notre assistance mutuelle; nous vous demandons de n'y pas manquer. Dites-vous que ces gens-là n'ont pas besoin d'alliés pour avoir toujours, grâce à leur nombre, la route ouverte pour vous attaquer. Vous n'aurez pas souvent non plus, pour vous défendre, de si puissants auxiliaires. Si par vos défiances vous les laissez repartir sans résultats, si vous les condamnez à l'échec, un jour vous souhaiterez voir reparaître même une très faible partie de nos troupes, mais alors il sera trop tard et notre présence ne pourra vous être utile.

LXXXVII. — « Eh bien ! Citoyens de Kamarina, gardez-vous, ainsi que nos autres alliés, de vous laisser séduire par les calomnies des Syracusains. Nous vous avons dit l'entière vérité sur les soupçons qu'on fait peser sur nous. Pour tâcher de vous convaincre, nous allons nous résumer. Nous déclarons que, si en Grèce nous dominons sur les autres, c'est pour n'obéir à personne; que si ici nous affranchissons les peuples, c'est pour n'avoir rien à souffrir d'eux; que nous sommes obligés de nous mettre sur les bras bien des affaires, parce que nous avons bien des précautions à prendre. De plus aujourd'hui comme naguère, si nous sommes venus au secours de

ceux d'entre vous qu'on opprimait, ce n'est pas sans y être conviés, c'est sur votre appel. Vous-mêmes ne vous érigez pas en juges ni en conseillers de notre conduite, pour tâcher de nous détourner — ce qui serait difficile — de nos desseins.

« Tant que vous pourrez tirer parti de notre activité et de notre caractère, n'hésitez pas, profitez-en; songez bien que notre conduite, loin d'être dommageable à tous également, sert l'intérêt de la majorité des Grecs. Partout, et même dans les pays où nous ne dominons pas, ceux qui sont victimes d'un attentat et ceux qui en méditent s'attendent également, les uns à obtenir notre aide, les autres à redouter, si nous arrivons, les suites de leur machination. L'un se voit dans la nécessité de montrer, malgré qu'il en ait, de la modération, l'autre d'être sauvé, sans qu'il lui en coûte.

« Cette sauvegarde qui vous est offerte comme à tous ceux qui la sollicitent, ne la repoussez pas; imitez les autres et rangez-vous à nos côtés. Au lieu de vous garder sans cesse contre les Syracusains, changez de conduite, rendez-leur la monnaie de leur pièce en les attaquant enfin vous-mêmes. »

LXXXVIII. — Telles furent les paroles d'Euphémus. Les gens de Kamarina étaient bien embarrassés. D'un côté ils avaient de la sympathie pour les Athéniens, avec cette réserve qu'ils leur prêtaient l'intention d'asservir la Sicile; de l'autre, étant voisins de Syracuse¹²⁸, ils avaient avec cette ville de perpétuels incidents de frontière. Ils craignaient néanmoins que les Syracusains, tout proches d'eux, n'obtinsent l'avantage, même sans leur concours. Aussi tout d'abord, leur avaient-ils envoyé un mince renfort de cavalerie; leur intention était de les aider davantage, quoique avec toute la réserve possible. Toutefois pour l'instant, afin de se donner l'air de traiter sur le même pied les Athéniens qui venaient de remporter un avantage militaire, ils décidèrent de donner aux deux partis les mêmes assurances verbales. Après mûre délibération c'est dans ce sens qu'ils répondirent :

alliés des belligérants, pour tenir leurs serments, ils estimaient ne devoir se ranger, pour l'instant ni d'un côté, ni de l'autre. Les députés se retirèrent.

Cependant les Syracusains pressaient leurs préparatifs de défense. Les Athéniens, campés à Naxos, poursuivaient des négociations auprès des Sicules, pour les attirer aussi nombreux que possible dans leurs rangs; ceux de la plaine, la plupart sujets de Syracuse, furent peu nombreux à lâcher cette ville; mais les populations qui habitaient l'intérieur de l'île et qui de tout temps avaient joui de l'indépendance, tenaient, à quelques exceptions près, pour les Athéniens. Elles fournirent des vivres à l'armée et quelques-unes même de l'argent. Les Athéniens marchèrent sur ceux qui se montrèrent récalcitrants, en contraignirent un certain nombre; ils ne purent venir à bout des autres, qui avaient reçu de Syracuse des garnisons et des secours.

Pendant l'hiver, les Athéniens se transportèrent de Naxos à Katanè, reconstruisirent les baraquements incendiés par les Syracusains et s'y installèrent pour la fin de la saison. Ils envoyèrent à Carthage une trière demander l'amitié de cette ville et essayer d'en obtenir quelques services. Ils envoyèrent également une députation en Tyrsénie, où quelques villes promettaient leur concours. Leurs députés parcoururent toute la Sicile et se rendirent à Égeste, pour demander qu'on leur fournit le plus de chevaux possible. Enfin ils constituèrent des approvisionnements de briques, de fer, de tous les matériaux nécessaires pour un siège, avec l'intention de commencer les opérations au printemps.

Les députés syracusains envoyés à Corinthe et à Lacédémone tentèrent, au cours de leur passage, de gagner les populations italiotes; ils leur représentèrent de ne pas se croiser les bras devant les entreprises des Athéniens, car elles tendaient à leur perte à eux aussi. Arrivés à Corinthe ils prirent la parole pour engager cette ville de même origine que Syracuse, disaient-ils, à venir à leur secours. Les Corinthiens ne se firent pas prier et

furent les premiers à décider de mettre tout en œuvre pour secourir Syracuse. Puis leurs députés se rendirent à Lacédémone avec les Corinthiens, pour presser cette république de mener plus ouvertement la guerre contre Athènes et d'envoyer en Sicile quelques renforts. Alcibiade s'y trouva, avec ses compagnons d'exil, en même temps que les députés de Corinthe. Il s'était empressé de passer sur un transport de Thouria à Kyllénè, en Élide; puis, sur l'invitation des Lacédémoniens eux-mêmes, il était venu à Lacédémone, muni d'un sauf-conduit, car il n'était pas sans appréhender leur ressentiment, à cause de son attitude dans l'affaire de Mantinée. Les députés de Corinthe, ceux de Syracuse et Alcibiade se trouvèrent d'accord pour formuler la même demande, qu'ils firent agréer par les Lacédémoniens. Les éphores et les magistrats songeaient bien à envoyer une députation à Syracuse pour empêcher tout accord avec les Athéniens, mais ils n'étaient pas disposés à expédier des secours. Alors Alcibiade, montant à la tribune, aiguillonna les Lacédémoniens et mit le comble à leur ardeur, en leur tenant ce langage :

LXXXIX. — « Il me faut d'abord répondre aux préventions dont je suis victime; ainsi votre défiance à mon endroit ne viendra pas contrarier votre attention aux intérêts de l'État. Mes ancêtres avaient dénoncé, je ne sais pourquoi, les liens d'hospitalité qui les unissaient à vous, c'est moi qui les ai rétablis et qui vous ai rendu service, en maintes circonstances et surtout lors de votre malheur de Pylos¹²⁷. Je n'ai cessé de vous montrer du dévouement; pourtant une fois réconciliés avec les Athéniens, ce sont mes ennemis qui vous avaient aidés dans vos négociations qui ont récolté vos faveurs et moi vos affronts. Aussi n'avez-vous rien à me reprocher, si je me suis tourné vers les Mantinéens et les Argiens et si je vous ai fait, en cette circonstance et en bien d'autres, le mal que j'ai pu. Si l'on me gardait rancune de vous avoir infligé un traitement immérité, qu'on examine la question à la lueur de la vérité et qu'on

revienne de cette prévention. Si encore, sous le prétexte que j'ai favorisé le régime populaire, l'on avait de moi une mauvaise opinion, qu'on réfléchisse combien cette antipathie est peu fondée. Nous avons toujours été ennemis des tyrans et tout ce qui fait opposition au gouvernement absolu est désigné par le terme de peuple. Et c'est pour cette raison que nous avons toujours été à la tête de la masse. D'ailleurs, dans une ville gouvernée démocratiquement, force est en général de respecter le régime établi. Néanmoins, nous avons tâché dans la conduite de l'État de montrer plus de modération que n'en comportait la licence régnante. Mais aujourd'hui comme jadis, il y a des gens pour pousser la foule aux pires excès; ce sont ces gens-là qui m'ont chassé. Tant que nous avons été à la tête du gouvernement, nous avons encore pris comme ligne de conduite de maintenir la ville en l'état qui avait favorisé sa grandeur et sa liberté et de sauvegarder sa situation. Nous autres, gens raisonnables, nous connaissons trop la démocratie, moi comme les autres et d'autant mieux que je peux lui reprocher sa conduite à mon égard! Mais sur la folie de ce gouvernement, dont tout le monde convient, il est impossible de dire quelque chose de nouveau. Toutefois un changement de régime ne présentait que des dangers, alors que vous vous trouviez en armes sous nos murs.

XC. — « Voilà ce qu'il en est des préventions soulevées à mon sujet. Abordons maintenant la question dont il vous faut délibérer et sur laquelle mon expérience directe me fait un devoir de vous conseiller. Nous avons entrepris l'expédition de Sicile, pour essayer de soumettre d'abord les Siciliens et après eux les Italiotes; notre objectif était ensuite les sujets de Carthage et les Carthaginois eux-mêmes. En cas de succès total ou partiel, nous devions ensuite attaquer sans tarder le Péloponnèse, en y ramenant toutes les forces grecques qu'en Sicile nous nous serions adjointes et en prenant à notre solde quantité de Barbares comme les Ibères et tous ceux qui passent pour les plus belliqueux de ces contrées. Pour

renforcer notre flotte, nous aurions construit quantité de trières, car l'Italie offre en abondance des bois de construction; nous aurions alors bloqué de toutes parts le Péloponnèse et, combinant ces opérations avec des incursions sur le continent, pris de force un certain nombre de villes et investi les autres; nous espérions ainsi terminer facilement la guerre et dominer ensuite la Grèce entière. Quant à l'argent et au ravitaillement propres à faciliter l'exécution de ce plan, sans parler de nos revenus en Grèce, les places conquises en Sicile nous en auraient fourni suffisamment.

XCI. — « Telles étaient nos intentions au sujet de la récente expédition. J'en parle en homme parfaitement informé. Et les stratèges qui sont demeurés en Sicile en poursuivront, dans la mesure de leurs moyens, l'exécution. Si vous ne volez pas à son secours, la Sicile ne résistera pas, sachez-le bien. Les Siciliens manquent d'expérience, néanmoins s'ils faisaient bloc, ils pourraient encore tenir. Mais, seuls, les Syracusains, déjà vaincus dans une bataille générale, bloqués d'ailleurs par la flotte athénienne, sont incapables de résister aux moyens dont disposent là-bas les Athéniens. Syracuse une fois prise, c'est la Sicile tout entière aux mains de l'ennemi et immédiatement après l'Italie. Dès lors ce danger que je vous ai signalé ne serait pas long à fondre sur vous. Aussi ne vous imaginez pas que l'objet de votre délibération soit seulement la Sicile, c'est aussi le Péloponnèse, si vous ne vous empressez pas d'agir de la manière suivante. Embarquez une armée dont les hommes, employés comme rameurs²²⁸ pendant la traversée, combattront comme hoplites dès leur débarquement. Mais voici ce qui, à mon sens, est plus essentiel qu'une armée : il vous faut envoyer comme commandant suprême un Spartiate, qui organisera les hommes présents et contraindra au service les réfractaires. Ainsi les amis que vous avez là-bas reprendront confiance et les hésitants auront moins d'appréhensions à se joindre à vous. Ici, il est indispensable de mener plus ouverte-

ment la guerre ; alors les Syracusains, voyant que vous ne les négligez pas, résisteront plus vigoureusement et les Athéniens ne pourront envoyer aux leurs autant de renforts. Enfin il faut fortifier Dékéleia en Attique. C'est là ce que les Athéniens redoutent par-dessus tout ; c'est le seul des maux de la guerre qui leur ait été épargné jusqu'à ce jour. Le moyen le plus sûr de nuire à l'ennemi, c'est de deviner ce qu'il appréhende le plus et, quand on n'a plus aucun doute, de porter sur ce point son attaque. Car les craintes chez chacun viennent de la connaissance qu'on a de ses points faibles. Les avantages que vous retirerez de la fortification de Dékéleia, l'embaras que vous causerez à l'ennemi, je ne veux pas vous les indiquer tous, mais en voici en peu de mots l'essentiel. Vous aurez à votre disposition la plupart des ressources du pays ; vous vous emparerez d'un des, les autres viendront à vous d'elles-mêmes. Les Athéniens seront privés en même temps des revenus des mines d'argent du Laurion¹²⁰ et de tous les bénéfices qu'ils tirent du pays et des tribunaux. Le tribut qu'ils reçoivent de leurs alliés rentrera plus difficilement, parce qu'ils le paieront moins volontiers en vous voyant mener la guerre avec vigueur.

XCII. — « C'est de vous qu'il dépend, Lacédémoniens, avec un peu de promptitude et de bonne volonté, d'exécuter en partie ce plan. Pour moi, je crois fermement qu'il est réalisable et j'ai la conviction de ne pas me tromper. De plus je vous demande de ne pas me faire un crime, si vous me voyez, moi qui jadis passais pour patriote, marcher résolument contre ma patrie avec ses ennemis les plus acharnés. N'imputez pas non plus mes paroles à la rancune d'un exilé. Je cherche à me soustraire à la canaillerie de ceux qui m'ont banni et non, si vous m'en croyez, aux services que je puis vous rendre. Nos pires ennemis ne sont pas les adversaires qui nous nuisent, mais ceux qui contraignent leurs amis à devenir des adversaires. Le patriotisme, je le ressens, non quand on m'accable d'injustices, mais

quand j'exerce comme naguère mes droits de citoyen en toute sûreté.

« Aussi n'est-ce pas une patrie que je crois attaquer aujourd'hui ; c'est bien plutôt une patrie perdue que j'estime recouvrer. Le vrai patriotisme consiste, non à épargner une patrie qu'on vous a injustement ravie, mais à chercher par tous les moyens et de toutes ses forces à la reconquérir. Aussi je vous invite, Lacédémoniens, à user de moi, sans la moindre arrière-pensée, aussi bien dans les fatigues que dans les dangers, bien convaincus que, si comme ennemi je vous ai fait bien du mal, je suis en état, comme ami, de vous faire tout autant de bien. N'oubliez pas que si je connais les affaires des Athéniens, je ne suis pas sans avoir deviné les vôtres. Quant à vous, dites-vous que votre intérêt suprême est l'enjeu de vos délibérations et n'hésitez pas à envoyer simultanément une expédition en Sicile et une en Attique. Une faible quantité de troupes expédiées en Sicile vous permettra de sauver de grands intérêts ; vous abattrez la puissance actuelle et future d'Athènes, ce qui vous assurera pour vous-mêmes la sécurité de vos foyers et sur la Grèce entière une hégémonie incontestée, due non à la violence, mais à la sympathie de tous. »

XCIII. — Tel fut le discours d'Alcibiade. Il y avait déjà un moment que les Lacédémoniens songeaient à prendre les armes contre Athènes ; mais ils tardaient encore et se tenaient dans l'expectative. Leur résolution se trouva considérablement affermie après l'exposé détaillé d'un homme qu'ils considéraient comme le mieux informé. Ils n'eurent dès lors plus qu'une idée, celle de fortifier Dékéleia et d'envoyer sur-le-champ quelques renforts en Sicile. Ils désignèrent comme chef des troupes syracusaines Gylippos¹²⁰ fils de Kléandridas, ils le chargèrent de s'entendre avec les députés de Syracuse et de Corinthe, d'agir au mieux des circonstances et de faire passer du renfort en Sicile par les moyens les plus rapides. Gylippos donna l'ordre à

Corinthe de lui envoyer immédiatement deux vaisseaux à Asinè, d'équiper tous ceux qu'elle voulait mettre à sa disposition et de les tenir prêts à prendre la mer à la première occasion. Ces dispositions prises, les députés quittèrent Lacédémone.

Sur ces entrefaites était arrivée de Sicile à Athènes la trière que les stratèges athéniens avaient dépêchée pour demander de l'argent et de la cavalerie. On donna satisfaction à cette demande par l'envoi à l'armée d'approvisionnements et de cavaliers. L'hiver prit fin et avec lui la dix-septième année de la guerre racontée par Thucydide.

XCIV. — Dès le début du printemps suivant, les Athéniens de Sicile levèrent l'ancre de Katanè et longèrent la côte jusqu'à Mégara. Comme je l'ai dit précédemment, les Syracusains, au temps de la tyrannie de Gélôn, avaient chassé les habitants et occupé le territoire de cette ville. Les Athéniens débarquèrent, ravagèrent les cultures. Ils poussèrent jusqu'à un fort occupé par les Syracusains, mais ne purent s'en emparer. Alors les troupes de terre et les vaisseaux se transportèrent à l'embouchure du fleuve Térrias. L'armée pénétra à l'intérieur du pays, le dévasta et incendia les blés. Elle tomba sur un faible parti de Syracusains, lui tua quelques hommes et dressa un trophée; puis elle rejoignit la flotte. De là les Athéniens revinrent par mer à Katanè, s'y approvisionnèrent et se portèrent avec toutes leurs forces contre Kentoripes, bourgade sicule, qu'ils obligèrent à capituler; après quoi ils se retirèrent, non sans avoir incendié les blés d'Inessa et d'Hybla. Arrivés à Katanè, ils reçurent les cavaliers venus d'Athènes en renfort; ceux-ci étaient au nombre de deux cent cinquante, avec leur harnachement, mais sans chevaux; on s'était dit qu'ils trouveraient sur place des montures. Ils avaient reçu également trente archers à cheval et trois cents talents d'argent ¹³¹.

XCv. — Ce même printemps, les Lacédémoniens, au cours d'une expédition contre Argos, s'avancèrent

jusqu'à Kléônes. Mais il survint un tremblement de terre qui leur fit rebrousser chemin. Les Argiens firent ensuite une incursion sur le territoire voisin de Thyréa et prirent aux Lacédémoniens un butin considérable, dont la vente produisit jusqu'à vingt-cinq talents ¹³². Peu de temps après au cours du même été, la faction populaire de Thespies s'insurgea contre les magistrats, mais sa tentative avorta par l'intervention des Thébains. Les rebelles furent pris en partie, les autres durent se réfugier à Athènes.

XCvI. — Le même été, les Syracusains furent informés que les Athéniens venaient de recevoir un renfort de cavaliers et qu'ils se disposaient à les attaquer sous peu. Ils estimèrent qu'en empêchant l'ennemi d'occuper les Epipoles, hauteur escarpée et qui domine de tout près la ville, ils le mettraient en grande difficulté d'investir Syracuse, même dans le cas où il remporterait une victoire. Aussi résolurent-ils d'en garder les accès, pour interdire aux Athéniens d'y monter à la dérobée, car c'est le seul point abordable. Partout ailleurs, c'est une suite ininterrompue de collines qui descendent en pente douce vers la ville, d'où l'on aperçoit toutes leurs pentes. Cette position est appelée les Epipoles, parce qu'elle surplombe le reste du pays. Les Syracusains, dont Hermokratès et ses collègues venaient de prendre le commandement, sortirent au petit jour de la ville, avec toutes leurs forces, pour gagner la prairie située au bord de l'Anapos. Là, les stratèges passèrent une revue des troupes et désignèrent six cents hoplites d'élite qu'ils mirent sous le commandement de Diomilos, exilé d'Andros, pour garder les Epipoles et accourir en toute hâte partout où leur concours serait nécessaire.

XCvII. — La nuit qui précéda la revue des Syracusains, les Athéniens avec toute leur armée avaient quitté Katanè sans attirer l'attention de l'ennemi et abordé à l'endroit appelé Léôn, distant de six ou sept stades des Epipoles. Après avoir débarqué l'infanterie,

la flotte était allée mouiller à Thapsos, langue de terre que rattache au continent un isthme étroit, à peu de distance par terre et par mer de Syracuse. L'armée navale athénienne garnit de palissades l'isthme de Thapsos, puis attendit les événements. L'infanterie s'avança au pas de course en direction des Epipoles et arriva au sommet du côté de l'Euryélos¹³³, avant que les Syracusains, surpris au cours de la revue dans la prairie, eussent le temps d'arriver. Tous alors accoururent à toutes jambes avec les hommes de Diomilos. Mais ils n'avaient pas moins de vingt-cinq stades à franchir de la prairie jusqu'à l'infanterie athénienne. Dans ces conditions, les Syracusains étaient dans un complet désordre quand ils abordèrent les Athéniens; vaincus sur les Epipoles, ils se replièrent sur la ville. Diomilos fut tué avec environ trois cents hommes. Là-dessus les Athéniens élevèrent un trophée et accordèrent aux Syracusains la permission d'enlever leurs morts. Le lendemain, ils avancèrent sur les pentes, en direction de la ville; mais, comme l'ennemi se refusait à faire une sortie, ils se retirèrent. Ils élevèrent, sur la crête des escarpements des Epipoles, au Labdalon, un fort orienté vers Mégara¹³⁴, qui devait leur servir de dépôt pour leurs équipements et leur matériel, lorsqu'ils se porteraient en avant, soit pour combattre, soit pour travailler aux retranchements.

XCVIII. — Peu de temps après, ils reçurent trois cents cavaliers d'Egeste et environ cent autres que leur avaient envoyés les Sicules, les gens de Naxos et quelques autres peuples. Ils disposaient également d'un corps de deux cent cinquante cavaliers athéniens; ceux-ci avaient obtenu des chevaux des Egestains et de Katanè ou en avaient acheté. En tout on réunit six cent cinquante cavaliers. Après avoir installé une garnison à Labdalon, les Athéniens s'avancèrent jusqu'à Sykè où ils s'établirent et élevèrent en hâte un bastion¹³⁵. La rapidité avec laquelle la construction fut menée consterna les Syracusains. Ceux-ci firent une sortie,

bien décidés à empêcher ce travail et à livrer bataille. Déjà les deux armées étaient en présence. Mais les stratèges Syracusains, voyant qu'ils auraient mille difficultés à regrouper leurs troupes éparses, les ramenèrent à l'intérieur de la ville, en ne laissant qu'un détachement de cavalerie. Celui-ci occupa le terrain et empêcha les Athéniens de transporter des pierres et de s'éloigner du gros. Mais une compagnie d'hoplites athéniens¹³⁶, appuyée par toute la cavalerie, fonça sur les cavaliers syracusains et les mit en fuite. On tua à l'ennemi quelques hommes et on dressa un trophée pour rappeler cette victoire.

XCIX. — Le lendemain, les Athéniens se remirent à l'ouvrage : les uns construisant le mur qui dans la direction du nord partait du bastion; les autres faisant d'incessantes corvées de pierres et de bois de charpente et poussant ainsi jusqu'à Trogilos¹³⁷. C'est là que devait aboutir la ligne de circonvallation la plus courte allant du Grand Port à l'autre mer. Les Syracusains sur les conseils de leurs stratèges et principalement d'Hermokratès ne voulaient plus se risquer avec toutes leurs forces contre les Athéniens; ils estimaient qu'il valait mieux faire une contre-approche dans la direction où les Athéniens se disposaient à pousser leurs retranchements; en les devançant, on éviterait l'encercllement de Syracuse; en même temps on enverrait une partie de l'armée protéger les travailleurs et repousser au besoin les attaques des Athéniens; on pourrait en tout cas construire une palissade pour prévenir l'ennemi et arrêter ses offensives; d'ailleurs les Athéniens devraient abandonner leurs ouvrages pour engager contre les Syracusains la totalité de leurs troupes. Les Syracusains sortirent donc et à partir de la ville se mirent à construire, en contrebas du bastion de Sykè, un mur transversal. Ils coupèrent les oliviers de l'enceinte sacrée du Téménités et en construisirent des tours. A ce moment la flotte athénienne n'avait pas encore passé de Thapsos dans le Grand Port et les Syracusains restaient maîtres de la passe vers la

haute mer. C'est par terre que les Athéniens faisaient venir de Thapsos ce qui leur était nécessaire.

C. — Les Athéniens ne cherchèrent pas à empêcher les travaux de l'ennemi; ils craignaient en divisant leurs forces de s'exposer à une défaite; d'ailleurs ils s'empresaient d'achever l'investissement. Aussi les Syracusains, quand ils estimèrent que la résistance de la palissade et la hauteur de la contre-approche étaient suffisantes, ne laissèrent-ils qu'une compagnie à la garde de leur ouvrage et se retirèrent-ils dans la ville. Les Athéniens de leur côté coupèrent les conduites d'eau souterraines qui fournissaient la ville d'eau potable. Ils avaient remarqué que les Syracusains de garde se retiraient à l'heure de la sieste sous leurs tentes, que quelques-uns même se rendaient à la ville et que le poste des palissades faisait négligemment son service. Aussi désignèrent-ils trois cents de leurs hommes d'élite et quelques soldats des troupes légères triés sur le volet et bien armés, à qui ils donnèrent l'ordre de se porter en avant au pas de course et d'attaquer à l'improviste la contre-approche. Le reste de l'armée se partagea en deux corps, chacun avec un stratège; l'un s'approcha de la ville, en cas de contre-attaque ennemie; le second de la palissade, qui avoisinait la poterne. Les trois cents attaquèrent et prirent la palissade. La garnison l'abandonna et se réfugia dans l'enceinte avancée du Téménitès. Les assaillants y pénétrèrent avec eux; mais une fois à l'intérieur, une contre-attaque des Syracusains les rejeta au dehors. Là périrent quelques Argiens et un petit nombre d'Athéniens. En se retirant l'armée regroupée abattit la contre-approche, arracha la palissade, emporta les pieux dans ses lignes et éleva un trophée.

CI. — Le lendemain les Athéniens, à partir du bastion, commencèrent à fortifier la pente abrupte qui domine le marais et qui, de ce côté des Épipoles, est orientée vers le Grand Port. En descendant dans la plaine et en franchissant le marais, c'était la ligne la plus courte pour que leur circonvallation atteignît le Grand Port. Les Syra-

cusains sortirent et à leur tour se mirent à construire, à partir de la ville, une contre-approche à travers le marais. En même temps ils creusèrent une tranchée pour empêcher les Athéniens de pousser l'investissement jusqu'à la mer. Ces derniers, une fois terminée la partie située sur la pente abrupte, tentèrent de s'emparer, tout comme ils l'avaient fait la veille, de la palissade et de la tranchée. A cet effet ils avaient donné l'ordre à leur flotte de passer de Thapsos dans le Grand Port. Eux-mêmes à la pointe du jour descendirent des Épipoles dans la plaine; ils traversèrent le marais, à l'endroit où il était boueux et le plus solide, en s'aidant de portes et de larges planches¹³⁸ qu'ils jetaient devant eux. A l'aube ils s'emparèrent de la tranchée et de la palissade, à l'exception d'une petite partie dont ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres. On en vint aux mains; les Athéniens furent vainqueurs. Du côté des Syracusains, les gens de l'aile droite s'enfuirent vers la ville; ceux de l'aile gauche vers le fleuve. Voulant leur interdire le passage, les trois cents hommes d'élite d'Athènes prirent le pas de course pour atteindre le pont. Les Syracusains qui avaient là le plus gros de leur cavalerie, d'abord effrayés par cette manœuvre, marchent au-devant des trois cents, les mettent en fuite et les rejettent sur l'aile droite athénienne. Leur bousculade mit également le trouble dans la première compagnie de cette aile. Lamakhos s'en aperçut et de l'aile gauche se porta avec quelques archers et les Argiens pour renforcer les siens. Au moment où il venait de franchir un bout de tranchée, il se trouva séparé de ses troupes avec quelques hommes seulement autour de lui. C'est alors qu'il fut tué avec cinq ou six de ses compagnons. Les Syracusains se hâtèrent d'emporter leurs corps sur l'autre rive du fleuve, en lieu sûr. Comme le reste de l'armée athénienne arrivait, ils se replièrent.

CII. — Sur ces entrefaites, les hommes qui avaient fui du côté de la ville, voyant la tournure que prenait le combat s'enhardirent, firent demi-tour et tinrent tête aux Athéniens qu'ils avaient devant eux. Ils détachèrent

une partie des leurs vers le bastion des Épipoles, qu'ils pensaient enlever facilement. Effectivement, ils enlevèrent de l'avant-mur une longueur de dix plèthres¹³⁹ et la détruisirent. Mais Nicias, qui se trouvait par hasard à l'intérieur retenu par la maladie, les empêcha de s'en emparer. Il fit mettre le feu par les valets aux machines et aux approvisionnements de bois déposés devant le mur, car il avait reconnu que faute de troupes il n'y avait pas d'autre moyen de sauver ses hommes. C'est bien ce qui arriva. Le feu interrompit la progression des Syracusains ; ils se replièrent. D'ailleurs les Athéniens, qui avaient repoussé les Syracusains, remontaient les pentes pour dégager le bastion. En même temps la flotte partie de Thapsos, exécutant les ordres reçus, entra dans le Grand Port. A cette vue, les Syracusains, qui étaient parvenus aux Épipoles, se retirèrent à la hâte ; toute l'armée rentra dans la ville, ne jugeant plus possible avec les forces dont elle disposait d'empêcher les Athéniens de pousser jusqu'à la mer la construction du rempart.

CIII. — Là-dessus, les Athéniens élevèrent un trophée, accordèrent aux Syracusains la permission d'enlever leurs morts et reçurent les corps de Lamakhos et de ses compagnons. Désormais ils disposaient de toutes leurs forces, tant de mer que de terre. Ils commencèrent, à partir des Épipoles et des hauteurs, à poursuivre par un double mur l'investissement de Syracuse jusqu'à la mer. L'armée recevait des approvisionnements de tous les points de l'Italie. Beaucoup de Sicules, qui avaient hésité jusqu'alors, vinrent aussi combattre aux côtés des Athéniens ; trois pentékontères arrivèrent de Tyrsénie¹⁴⁰. Enfin tout allait selon leurs désirs. Les Syracusains, qui n'avaient vu venir aucun secours, même du Péloponnèse, ne pensaient plus pouvoir triompher par les armes et commençaient à parler entre eux d'accommodement et firent des ouvertures à Nicias. C'était lui qui, depuis la mort de Lamakhos, exerçait seul le commandement. Néanmoins rien n'aboutissait. Et, ce qui ne saurait

étonner d'une population à bout de ressources et dont l'investissement s'était resserré, on faisait mille propositions au stratège athénien ; on en faisait davantage encore à l'intérieur de la ville. Les maux dont on souffrait multipliaient les suspicions entre les citoyens ; l'on suspendit les stratèges, sous le commandement de qui s'étaient produits ces malheurs qu'on imputait soit à leur malchance, soit à leur trahison et on les remplaça par Hérakléidès, Euklès et Tellias.

CIV. — Cependant le Lacédémonien Gylippos et les vaisseaux partis de Corinthe se trouvaient déjà dans les parages de Leukas et s'apprétaient à passer en toute hâte en Sicile. Les nouvelles qu'ils recevaient coup sur coup étaient inquiétantes et toutes également fausses, en affirmant que Syracuse était déjà complètement investie. Gylippos, qui n'avait plus d'espoir pour la Sicile, mais qui d'accord avec le Corinthien Pythen voulait au moins préserver l'Italie, se hâta de traverser, avec deux vaisseaux de Laconie et deux de Corinthe, la mer Ionienne et arriva à Tarente. Outre les dix vaisseaux leur appartenant, les Corinthiens en armèrent deux de Leukas et trois d'Ambrakie, qui devaient appareiller un peu plus tard. De Tarente, Gylippos se rendit d'abord en ambassade à Thourii au nom du droit de cité acquis autrefois par son père ; mais, ne pouvant entraîner les gens de Thourii, il leva l'ancre et longea la côte d'Italie. Surpris par le vent du nord qui souffle constamment dans cette région, il fut emporté vers la haute mer. De nouveau pris par une violente tempête, il aborda à Tarente. Ses vaisseaux avaient subi par gros temps de très graves avaries ; il les fit mettre à sec et réparer. Nicias, informé de sa venue, n'eut que mépris pour une flotte si misérable, se comportant en cela comme les gens de Thourii. Il croyait Gylippos simplement armé en course et ne prit aucune mesure contre lui.

CV. — Vers la même époque de cet été, les Lacédémoniens et leurs alliés envahirent le territoire d'Argos et en dévastèrent une partie. Les Athéniens, en se portant

au secours des Argiens avec trente vaisseaux, rompaient la trêve avec Lacédémone d'une manière éclatante. Jusqu' alors ils avaient surtout mené avec les Argiens et les Mantinéens une guerre de course, ne quittant Pylos que pour quelques razzias sur le pourtour du Péloponnèse et non en Laconie. Malgré les Argiens qui les priaient d'y entrer au moins en armes et d'en dévaster avec eux une très faible partie avant de se retirer, ils s'y étaient refusés. Mais alors, sous le commandement de Pythodôros, de Læspodias et de Démaratos, ils débarquèrent à Épidaure-Liméra, au port de Prasies et en quelques autres points, dévastèrent une partie du territoire, donnant ainsi aux Lacédémoniens un motif parfaitement justifié de se défendre contre eux. Après le départ d'Argos et le débarquement des Athéniens au moment de la retraite des Lacédémoniens, les Argiens envahirent le territoire de Phliunte, en ravagèrent une partie, tuèrent quelques hommes, puis rentrèrent chez eux.

LIVRE SEPTIÈME

I. — Gylippos et Pythen réparèrent leurs avaries et de Tarente gagnèrent, en rangeant la côte, le pays des Lokriens-Epizéphyriens. Là on leur confirma que l'investissement de Syracuse n'était pas encore terminé et qu'il était possible, en arrivant par les Epipoles, de pénétrer dans la ville. Ils délibérèrent sur le plan à suivre : valait-il mieux en ayant la Sicile à tribord tenter d'entrer dans le port, ou en ayant l'île à bâbord gagner d'abord Himéra et avec l'armée renforcée des Himériens et de tous ceux qu'ils pourraient persuader, finalement arriver à Syracuse par terre? Ils se décidèrent à mettre le cap sur Himéra, d'autant plus que les quatre navires athéniens finalement envoyés par Nicias à la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi à Lokres, n'étaient pas encore parvenus à Rhégion. Ils les prévinrent, franchirent le détroit, abordèrent à Rhégion et à Messène et arrivèrent à Himéra. Là ils décidèrent les Himériens à prendre part eux-mêmes à la campagne et en plus à fournir des armes aux matelots lacédémoniens qui en manquaient, car les navires avaient été mis à sec. Ils envoyèrent aux Sélinontins des messagers pour leur donner rendez-vous à un endroit convenu. Les habitants de Sélinonte, ceux de Géla, certains peuples sicules leur promirent quelques secours. Ils étaient d'autant plus disposés à se joindre à Gylippos, qu'un roi sicule de cette région et ami des Athéniens venait de mourir et que Gylippos avait mis tout l'empressement possible à venir de Lacédémone. Gylippos se mit en route vers Syracuse, suivi de ses matelots et de ses soldats de marine qui étaient équipés, au nombre de sept cents; des hoplites et des troupes légères d'Himéra,

mille hommes au total, de cent cavaliers, de quelques troupes légères et de quelques cavaliers de Sélinonte, d'une petite troupe de Géla, enfin d'un millier de Sicules en tout.

II. — Cependant les Corinthiens, venus de Leukas avec le reste des vaisseaux, arrivaient à force de rames. Gongylos, un des généraux corinthiens parti le dernier avec un seul vaisseau, arriva le premier à Syracuse un peu avant Gylippos. Il trouva les Syracusains prêts à se réunir pour mettre fin à la guerre. Il les en détourna et leur redonna confiance, en leur disant que d'autres navires étaient en route, sous le commandement de Gylippos fils de Kléandridas envoyé par Lacédémone. Les Syracusains se reprirent et firent immédiatement une sortie pour se porter à la rencontre de Gylippos, car on venait d'apprendre qu'il était déjà tout près de la ville. Dans sa marche il s'était emparé de Ietæ, forteresse appartenant aux Sicules. Il arriva aux Epipoles en formation de combat. Il y accéda, comme les Athéniens la première fois, par l'Euryélos, fit sa jonction avec les Syracusains et s'avança dans la direction du mur d'investissement des Athéniens.

Quand il y parvint, les Athéniens avaient déjà terminé sept ou huit stades de la double muraille qui devait s'élever jusqu'au Grand Port; seule une faible partie n'était pas achevée, du côté de la mer; ils étaient encore occupés à y travailler¹⁴¹. A l'autre extrémité de cette muraille, sur l'autre mer, des pierres avaient déjà été amenées à pied d'œuvre, sur la plus grande partie de la ligne; à certains endroits le mur était à demi fait; ailleurs, il était terminé. Voilà à quelle extrémité en était réduite Syracuse.

III. — Surpris par l'attaque brusquée de Gylippos et des Syracusains, les Athéniens commencèrent par se troubler; néanmoins ils se rangèrent en bataille. Gylippos ordonna de former les faisceaux à peu de distance, puis fit dire par un héraut aux Athéniens que s'ils consentaient à évacuer avec armes et bagages la Sicile dans un délai

de trois jours, il était prêt à traiter avec eux. Les Athéniens laissèrent tomber cette proposition et sans y répondre renvoyèrent le héraut. Là-dessus les deux armées se préparèrent au combat. Gylippos, qui voyait le trouble des Syracusains et la difficulté qu'ils avaient à reprendre leurs places, fit avancer l'armée jusqu'à un endroit moins encombré. Nicias, lui, ne porta pas ses troupes en avant et les tint sur leurs retranchements. Voyant que les Athéniens ne bougeaient pas, Gylippos se replia sur la hauteur appelée les Téménites, où il bivouaqua. Le lendemain avec le gros de ses troupes, il se porta en avant sur la ligne de retranchement des Athéniens, pour les maintenir sur place. Puis il détacha une partie de ses hommes qui s'emparèrent du fort de Labdalon, hors de portée de la vue des Athéniens. Tous les prisonniers qu'on y fit furent mis à mort¹⁴². Le même jour une trière athénienne, mouillée dans le Grand Port, fut prise par les Syracusains.

IV. — Là-dessus les Syracusains et leurs alliés se mirent à construire, sur le haut des Epipoles en partant du mur d'enceinte de la ville, une muraille simple, qui coupait obliquement la ligne d'investissement athénienne¹⁴³. Ainsi les Athéniens, s'ils ne pouvaient en empêcher la construction, seraient dans l'impossibilité d'achever l'investissement. Déjà leurs troupes étaient remontées sur les hauteurs, après avoir terminé leur muraille du côté de la mer, quand Gylippos qui avait remarqué un point faible dans leur construction, s'y porta de nuit avec son armée. Les Athéniens, qui justement bivouaquaient hors de leur camp, éventèrent son approche et lui résistèrent. Ce que voyant, Gylippos ramena immédiatement ses troupes en arrière. Les Athéniens alors augmentèrent la hauteur de cette partie du mur et y montèrent eux-mêmes la garde, tandis que leurs alliés devaient assurer la défense du reste du retranchement, dont chacun d'eux reçut un secteur déterminé. Nicias résolut de fortifier la hauteur de Plemmyrion¹⁴⁴; elle fait face à la ville, dessine un promontoire qui rétrécit

l'entrée du Grand Port; son occupation devait faciliter l'arrivée des approvisionnements. Les Athéniens en effet seraient moins éloignés pour surveiller le port et l'on n'aurait pas à sortir du fond du Grand Port, en cas de mouvement de la flotte ennemie. D'ailleurs Nicias portait principalement son attention sur la guerre navale, car il se rendait compte que, depuis l'arrivée de Gylippos, la situation sur terre était beaucoup moins encourageante. Il envoya donc au Plemmyrion un corps d'armée et les navires et y éleva trois forts. Il y fit déposer la plus grande partie du matériel et c'est là que les grands bâtiments de charge et les navires légers vinrent jeter l'ancre. Alors pour la première fois les équipages eurent à souffrir mille maux : l'eau était rare et fort éloignée; chaque fois que les matelots faisaient une corvée de bois, ils étaient attaqués par les cavaliers syracusains maîtres du terrain, et périssaient en grand nombre. Le tiers de la cavalerie syracusaine avait été porté au bourg de l'Olympieion, pour empêcher les Athéniens du Plemmyrion de commettre des déprédations; d'ailleurs Nicias n'ignorait pas que le reste des vaisseaux corinthiens était déjà en route; pour les guetter il envoya vingt vaisseaux, avec mission de les surprendre aux environs de Lokres et de Rhegion et aux abords de la Sicile.

V. — Cependant Gylippos continuait à élever le mur qui traversait les Epipoles, en utilisant les pierres que les Athéniens avaient rassemblées pour leur propre compte. En même temps, il portait chaque jour en avant du retranchement les Syracusains et les alliés, qu'il disposait en formation de combat. Les Athéniens, à leur tour, prenaient leurs dispositions. Quand Gylippos crut le moment favorable, il attaqua le premier; l'accrochage eut lieu entre les deux murs, à un endroit où la cavalerie des Syracusains ne pouvait être d'aucun usage. Les Syracusains et leurs alliés furent vaincus; une convention leur permit d'enlever leurs morts; de leur côté les Athéniens élevèrent un trophée. Gylippos alors rassembla ses hommes et leur déclara que c'était à lui, et non à eux,

que l'échec était imputable : la cavalerie et les gens de trait n'avaient pu être utilisés, parce qu'il avait placé ses troupes à trop peu de distance de la muraille; il allait immédiatement les ramener au combat. Il les engagea à se bien convaincre que leurs forces ne seraient pas inférieures à celles de l'ennemi et qu'il serait inadmissible, étant donné leur valeur, que des Péloponnésiens et des Doriens ne pussent venir à bout d'Ioniens, d'insulaires, d'un ramassis d'individus et les chasser de leur pays. Ensuite au moment favorable il les ramena au combat ¹⁴⁵.

VI. — Nicias et les Athéniens, même au cas où l'ennemi ne reprendrait pas la bataille, ne pouvaient se résigner à voir s'élever sur leur flanc le mur transversal, en direction de Trogylos, car c'était tout juste si la muraille des Syracusains ne dépassait pas l'extrémité de celle des Athéniens; s'ils la prolongeaient, c'était tout un pour ces derniers de combattre et de vaincre sans arrêt et de ne pas combattre du tout. Dans ces conditions, ils marchèrent à la découverte de l'ennemi. Gylippos commença par faire avancer ses hoplites à une plus grande distance de la muraille que la première fois, puis il aborda les troupes athéniennes. Il avait placé sa cavalerie et ses gens de trait sur le flanc des Athéniens, dans l'espace libre où étaient interrompus les murs des deux armées. Au cours du combat, les cavaliers chargèrent l'aile gauche athénienne qui leur faisait face et la mirent en fuite. Cet avantage des Syracusains amena la défaite du reste de la ligne athénienne, qui fut rejetée dans ses retranchements. La nuit suivante, Gylippos parvint à prolonger le mur qui coupait celui de l'ennemi : ainsi les Syracusains n'étaient plus gênés par les Athéniens et, même en cas de victoire, ceux-ci étaient mis dans l'impossibilité de terminer l'investissement de Syracuse ¹⁴⁶.

VII. — Sur ces entrefaites arrivèrent dans le port le reste des vaisseaux corinthiens et ambrakiotes, au nombre de douze. Ils étaient sous le commandement du Corinthien Erasimidès et avaient réussi à tromper la surveillance des Athéniens. Leurs équipages achevèrent les

travaux de défense avec les Syracusains. Gylippos partit dans les autres régions de la Sicile pour y lever une armée et y rassembler des forces de mer et de terre. Il voulait aussi gagner à la cause de Syracuse les cités qui n'avaient montré que peu d'empressement et celles qui s'étaient tenues complètement à l'écart de la guerre. Des députés syracusains et corinthiens furent envoyés à Lacédémone et à Corinthe pour obtenir l'envoi de nouvelles troupes, par quelque moyen que ce fût, attendu que les Athéniens faisaient eux aussi des demandes de renforts.

Les Syracusains, de leur côté, équipaient une flotte, s'entraînaient avec l'idée de tenter quelque chose du côté de la mer et de toutes parts ils déployaient une grande activité.

VIII. — Nicias, qui était au courant de ces préparatifs et qui voyait de jour en jour la puissance de l'ennemi augmenter et sa propre situation devenir plus précaire, avait envoyé déjà maintes fois des messages à Athènes pour rendre compte des événements. Mais il voulait alors faire davantage, car il jugeait la situation critique et désespérée, si on ne rappelait pas les troupes, ou si on ne lui envoyait pas des renforts considérables. Craignant que ses envoyés ne fussent pas suffisamment capables de s'exprimer ou que la mémoire ne leur fit défaut, ou qu'ils ne voulussent flatter la multitude en ne peignant pas exactement la situation, il leur remit une lettre. Par ce moyen, pensait-il, les Athéniens seraient mis au courant de sa propre pensée, qui ne risquerait pas d'être altérée par les messagers et ils pourraient délibérer en toute connaissance de cause. Ses gens partirent donc porteurs de sa lettre et munis d'instructions sur ce qu'ils devaient dire. Pour lui, il se contenta de garder son camp et renonça à s'exposer volontairement au danger.

IX. — A la fin du même été, Evétion stratège athénien opérant avec Perdikkas¹⁴⁷ fit une expédition contre Amphipolis, à la tête d'une nombreuse armée thrace, mais il ne put s'emparer de la ville. Il remonta la boucle

du Strymôn avec ses trières et il attaqua la ville du côté du fleuve, en prenant Himeræon comme base de ses opérations. L'été prit fin.

X. — L'hiver suivant, les envoyés de Nicias arrivèrent à Athènes. Ils s'acquittèrent verbalement de ce dont on les avait chargés, répondirent aux questions qui leur furent posées et remirent les lettres de Nicias. Le secrétaire de la ville¹⁴⁸ monta à la tribune et donna connaissance de leur contenu.

XI. — « Ce que nous avons fait antérieurement, Athéniens, vous le savez par mes nombreux messages. Mais il importe que vous soyez renseignés tout autant sur notre situation actuelle pour pouvoir en délibérer. Nous avons vaincu, dans la plupart des combats, les Syracusains contre qui vous nous aviez envoyés; nous avons construit les retranchements qui nous abritent encore aujourd'hui. C'est alors que Gylippos le Lacédémonien est arrivé à la tête d'une armée péloponnésienne et des contingents fournis par quelques villes de Sicile. Au cours du premier combat, nous l'avons vaincu; mais, dans le second, sa nombreuse cavalerie et ses gens de trait nous ont repoussés dans nos retranchements. A l'heure actuelle, le nombre des ennemis nous a contraints à interrompre nos travaux d'investissement et nous sommes réduits à l'inaction; il nous est impossible d'employer toutes nos forces, car nous devons affecter une partie de nos hoplites à la garde des murs. D'ailleurs, les Syracusains ont construit sur nos flancs un mur simple, qui nous empêche de les investir, à moins qu'une armée nombreuse ne vienne nous aider à prendre cette contrevallation. Nous avons l'air d'être les assiégeants et il arrive que c'est plutôt nous qui sommes assiégés, tout au moins du côté de la terre; car la cavalerie ennemie nous empêche de sortir à quelque distance de nos lignes.

XII. — « Les Syracusains ont fait demander dans le Péloponnèse l'envoi d'une autre armée. Gylippos vient de partir pour les villes de Sicile; son plan est d'entraîner dans la guerre à ses côtés les villes qui sont encore inac-

tives, de tirer de quelques autres de l'infanterie et des moyens pour sa flotte, si la chose est possible. Car l'ennemi se propose, à ce que j'ai appris, de faire avec ses troupes de terre une tentative contre nos murailles, combinée avec une attaque par mer. Je dis bien par mer et nul d'entre vous ne doit s'en étonner. Car notre flotte — les Syracusains ne l'ignorent pas — qui au début était au plus haut point de sa puissance, grâce à ses navires en parfait état et à ses équipages intacts, n'a plus maintenant que des navires pourris, pour avoir tenu la mer si longtemps et des équipages en complète désorganisation. Il nous est impossible de mettre à sec les vaisseaux pour les radouber, car les forces navales de l'ennemi égalent et même dépassent les nôtres et nous tiennent perpétuellement en haleine par la menace d'une attaque. Visiblement elles s'y préparent. L'initiative leur appartient et elles peuvent mieux que nous réparer leurs avaries, car elles n'ont point d'autres flottes à observer.

XIII. — « En admettant même que nous ayons une supériorité manifeste et que nous ne soyons pas obligés — comme c'est notre cas — de consacrer à la surveillance tous nos navires, c'est à peine si la chose nous serait possible. Relâchons si peu que ce soit notre garde, nous ne pourrions plus avoir les vivres nécessaires, que nous avons déjà tant de mal à amener à proximité de la ville. Nos équipages ont péri et périssent encore chaque jour et voici pourquoi : nos matelots, obligés d'aller fort loin chercher le bois, le fourrage et l'eau, tombent sous les coups de la cavalerie. Nos valets, depuis que les forces s'équilibrent, désertent. Les étrangers, ceux du moins qu'on a embarqués de force, nous abandonnent à la première occasion pour se réfugier dans les villes de Sicile; ceux qui ont été alléchés d'abord par la perspective d'une solde élevée et qui ont pensé moins à combattre qu'à amasser un magot, maintenant que, contre leur attente, ils voient l'ennemi en possession d'une flotte et des autres moyens de résistance, nous lâchent, les uns sous prétexte qu'ils sont des citoyens libres, les autres emploient

tous les moyens pour fuir. Et la Sicile est vaste ! Il en est même qui, trafiquant eux-mêmes, ont obtenu des triérarques de faire embarquer à leur place des esclaves achetés à Hykkara et ruinent ainsi la discipline à bord.

XIV. — « Ce que je vous mande vous le savez : c'est quelque chose de rare que la cohésion parfaite d'un équipage : bien rares sont les matelots qui savent soutenir longtemps l'allure de la vogue rapide. Le pis de tout c'est qu'il m'est impossible, tout stratège que je suis, d'empêcher ces désordres; car votre caractère est bien difficile à gouverner ! Nous n'avons pas la possibilité de compléter nos équipages, alors que l'ennemi le peut faire partout. Pour assurer le service et pour combler les vides, nous sommes réduits aux éléments que nous avons à notre arrivée. Car les villes qui sont nos alliées, Naxos et Katanè, ne peuvent nous être utiles. Si l'ennemi obtient encore quelque avantage, si les places d'Italie qui nous approvisionnent voient à quel point nous sommes tombés et que vous ne nous secouriez pas, nous serons réduits aux dernières extrémités et la guerre prendra fin sans combat. J'aurais pu vous mander des nouvelles plus agréables, mais non de plus utiles, si vous voulez en toute connaissance de cause délibérer sur les événements. D'ailleurs je connais votre caractère; vous voulez toujours entendre des nouvelles flatteuses, quittes à incriminer par la suite ceux qui vous les donnent, si l'événement ne vous les confirme pas. Néanmoins j'ai cru plus sûr de vous dire toute la vérité.

XV. — « Et maintenant, dites-vous bien que, dans l'expédition dont vous les avez chargés, soldats et officiers n'ont pas démerité, mais que toute la Sicile est soulevée contre nous, depuis qu'on attend une nouvelle armée du Péloponnèse; prenez comme point de départ pour vos délibérations que, même dans la situation actuelle, nos forces d'ici sont insuffisantes. Il faut ou rappeler les troupes ou envoyer une armée de renfort égale à la première, avec de l'infanterie, des vaisseaux, de l'argent en quantité. Il faut me donner un succes-

seur, car la gravelle dont je suis atteint me met dans l'impossibilité de continuer mon commandement. J'ai bien droit à cette concession. Tant que mes forces ont été intactes, je vous ai rendu maints services à la tête des armées. Quant à vos décisions, mettez-les à exécution dès le printemps, sans le moindre retard. Car l'ennemi va tirer sous peu ses renforts de Sicile; ceux du Péloponnèse se feront un peu attendre. Néanmoins si vous n'y faites pas attention, les uns vous échapperont, comme cela s'est déjà fait, les autres vous devanceront ¹⁴⁹. »

XVI. — Tel était le contenu de la lettre de Nicias. Les Athéniens après en avoir entendu lecture ne le relevèrent pas de son commandement; mais ils lui adjointèrent, jusqu'à l'arrivée du collègue qu'on lui choisissait, deux commandants pris dans son armée, Ménandros et Euthydémos, pour éviter qu'il eût, malade comme il était, à supporter tout le poids de la guerre. On décréta l'envoi d'une autre armée de mer et de terre, formée d'Athéniens inscrits sur les rôles ¹⁵⁰ et d'alliés. On lui choisit comme collègues Démosthénès fils d'Alkisthénès et Eurymédôn fils de Thouklès. On envoya, sans tarder, celui-ci aux environs du solstice d'hiver; il partit avec vingt navires, cent vingt talents d'argent; il était chargé d'annoncer aux troupes de Sicile qu'on allait leur envoyer des renforts et qu'on ne les oublierait pas.

XVII. — Démosthénès resta encore pour préparer son départ qui était fixé au printemps, pour demander des troupes aux alliés et pour se procurer chez eux de l'argent, des vaisseaux et des hoplites. Les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux croiser autour du Péloponnèse, pour interdire tout passage de Corinthe et du Péloponnèse en Sicile. Les Corinthiens en effet à l'arrivée des députés syracusains et à la nouvelle que les affaires de Sicile prenaient meilleure tournure, s'étaient félicités d'y avoir déjà envoyé des vaisseaux et leur ardeur s'en trouvait accrue; ils se préparaient à expédier en Sicile, sur des bâtiments de charge, une troupe d'hoplites, tandis que les Lacédémoniens se disposaient

à envoyer de la même manière des troupes tirées du reste du Péloponnèse. Les Corinthiens équipèrent vingt-cinq vaisseaux, à la fois pour provoquer au combat l'escadre athénienne de Naupakte et pour faciliter le passage des deux convois, en détournant l'attention des Athéniens sur les trières qu'ils leur opposeraient.

XVIII. — On préparait également à Lacédémone une invasion de l'Attique. C'était un plan arrêté déjà depuis quelque temps; les Syracusains et les Corinthiens en pressaient l'exécution, car ils avaient connaissance de l'envoi de renforts athéniens en Sicile et ils pensaient qu'en envahissant l'Attique on y mettrait obstacle. Alcibiade pressait vivement Sparte de fortifier Dékéleia ¹⁵¹ et de pousser la guerre avec vigueur.

Mais ce qui surtout encourageait les Lacédémoniens, c'était la pensée que les Athéniens ayant à mener la guerre sur deux fronts, contre eux-mêmes et contre les Siciliens, seraient plus faciles à réduire à merci. En outre ils leur attribuaient la responsabilité d'avoir les premiers rompu la paix; dans la guerre précédente, c'était surtout Lacédémone qui avait violé les conventions; car c'était en pleine paix que les Thébains avaient pénétré dans Platée; or, dans les conventions alors en vigueur, il était spécifié que nul n'aurait recours aux armes, quand l'une des parties contractantes consentirait à se soumettre à un jugement; Lacédémone avait refusé de prêter l'oreille aux Athéniens qui l'invitaient à avoir recours à un arbitrage. Aussi, les Lacédémoniens estimaient-ils avoir mérité leurs malheurs et s'imputaient-ils à eux-mêmes le désastre de Pylos et leurs autres défaites. Mais depuis, les Athéniens, partis d'Argos avec les équipages de trente navires, avaient ravagé une partie du territoire d'Epidaure et de Prusias et quelques autres campagnes; de Pylos ils avaient exercé le brigandage; chaque fois que des différends s'élevaient sur des points contestés du traité, les Athéniens avaient refusé de recourir à l'arbitrage, malgré l'invitation des Lacédémoniens. A la suite de ces incidents, les Lacédé-

moniens estimèrent que la violation du traité, dont ils s'étaient rendus eux-mêmes coupables, était retombée désormais sur les Athéniens et dès lors ils préparèrent la guerre avec ardeur.

Ce même hiver, ils mandèrent à leurs alliés d'avoir à leur fournir du fer ¹⁵³ et ils préparèrent tous les outils destinés à élever des fortifications. En même temps, ils prirent leurs dispositions pour envoyer du secours en Sicile sur des bâtiments de charge et contraignirent les autres Péloponnésiens à en faire autant. L'hiver prit fin et avec lui la dix-huitième année de la guerre racontée par Thucydide.

XIX. — Dès le commencement du printemps suivant, les Lacédémoniens et leurs alliés envahirent l'Attique. A leur tête se trouvait déjà Agis fils d'Arkhidamos roi de Lacédémone. Ils commencèrent par ravager la plaine, ensuite, ils fortifièrent Dékéleia, en répartissant la besogne entre les contingents des différentes villes. Dékéleia est éloignée d'Athènes de cent vingt stades et, à la même distance, ou un peu plus, de la Béotie. La muraille qui se voyait d'Athènes fut élevée du côté de la plaine et des parties les plus fertiles du pays. Les Péloponnésiens alors en Attique avec leurs alliés travaillaient à ces ouvrages, tandis que du Péloponnèse on envoyait en Sicile, par des transports, des hoplites, choisis par les Lacédémoniens parmi l'élite des Hilotes et des Néodamodes ¹⁵⁴. Le nombre des uns et des autres s'élevait à six cents, mis sous le commandement du Spartiate Ekkritos. Les Béotiens envoyèrent trois cents hoplites ayant à leur tête les Thébains Xénôn et Nikôn et le Thesprien Hégésandros. Ils furent les premiers à prendre la mer à Ténare, en Laconie; peu de temps après leur départ, les Corinthiens envoyèrent cinq cents hoplites, composés en partie de gens de Corinthe, en partie de mercenaires arcadiens; à leur tête se trouvait le Corinthien Alexarkhos. Les Sikyôniens expédièrent, en même temps que les Corinthiens, deux cents hoplites sous le commandement du Sikyônicien Sargeus. Les

vingt-cinq vaisseaux corinthiens équipés pendant l'hiver mouillaient en face des vingt navires athéniens de Nau-pakte, attendant que les transports chargés d'hoplites eussent quitté le Péloponnèse. C'était même à cette fin qu'on les avait d'abord armés pour que les Athéniens eussent leur attention fixée sur les trières plus que sur les transports.

XX. — Au moment où les Péloponnésiens fortifiaient Dékéleia, dès le début du printemps, les Athéniens envoyèrent trente navires sous le commandement de Khariklès ¹⁵⁴ fils d'Apollodôros faire une croisière autour du Péloponnèse. Khariklès avait reçu mission de se rendre à Argos et d'invoquer les termes du traité d'alliance pour inviter les hoplites argiens à embarquer sur ses vaisseaux. On envoya Démosthénès en Sicile, ainsi qu'on l'avait décidé, avec soixante navires athéniens et cinq de Khios, portant mille deux cents hoplites d'Athènes inscrits sur les rôles, tous les insulaires qu'on avait pu rassembler et tout le matériel utile qu'on avait pu se procurer chez les autres alliés sujets. Il devait d'abord naviguer de conserve avec Khariklès autour de la Laconie, pour participer avec lui à quelques opérations de détail. Démosthénès aborda à Egine, y attendit les contingents qui n'étaient pas encore arrivés et Khariklès occupé à lever les troupes d'Argos.

XXI. — En Sicile vers la même époque de ce printemps, Gylippos revint à Syracuse avec toutes les troupes qu'il avait décidé les villes à lui fournir. Il convoqua l'assemblée et déclara qu'il fallait équiper le plus grand nombre de vaisseaux possible et tenter un combat naval; il espérait bien qu'on recueillerait un avantage digne du péril et favorable au succès de la guerre ¹⁵⁵. Hermokratès joignit tous ses efforts aux siens pour dissiper l'appréhension des Syracusains qui craignaient de se rencontrer sur mer avec les Athéniens. Ceux-ci, leur dit-il, n'avaient pas reçu de leurs ancêtres l'expérience de la mer; ils ne l'avaient pas eue de tout temps; ils étaient, plus que les Syracusains, un peuple continental,

et seule l'attaque des Mèdes les avait contraints à devenir marins; avec des hommes audacieux comme les Athéniens, ceux qui payaient d'audace en retour étaient les ennemis les plus redoutables. Les Athéniens, sans l'emporter toujours en puissance, mais en attaquant avec témérité, inspiraient à leurs adversaires une terreur qu'à leur tour les Syracusains leur feraient éprouver. Il était bien convaincu, ajoutait-il, qu'en osant résister contre toute attente à la flotte des Athéniens, la surprise qui en résulterait compenserait largement le dommage que la science de ces derniers pourrait causer à l'inexpérience des Syracusains. Il les exhortait donc à ne pas hésiter et à se mesurer sur mer avec l'ennemi. Les Syracusains, sur les conseils de Gylippos, d'Hermokratès et de quelques autres, se décidèrent à livrer bataille et équipèrent leurs vaisseaux.

XXII. — Quand la flotte fut parée, Gylippos fit sortir de nuit toutes ses forces de terre, se mit à leur tête et se disposa à attaquer par terre les fortifications de Plemmyrion. En même temps les trières syracusaines, au nombre de trente-cinq, sortirent à un signal donné du Grand Port, tandis que quarante-cinq autres sortaient du petit port, où se trouvait leur arsenal¹⁵⁶. Ces dernières contournèrent l'île d'Ortygie, dans le dessein de rejoindre les autres et de se porter toutes ensemble vers Plemmyrion; de la sorte les Athéniens se trouveraient bousculés des deux côtés. Les Athéniens, en toute hâte, embarquèrent sur soixante navires; vingt-cinq prirent position contre les trente-cinq vaisseaux syracusains qui se trouvaient dans le Grand Port; le reste se porta au-devant des navires qui venaient de l'arsenal. Immédiatement, la bataille s'engagea à l'entrée du Grand Port; on résista longtemps des deux côtés, les uns voulant forcer le passage, les autres le leur fermer.

XXIII. — Cependant les Athéniens de Plemmyrion étaient descendus sur le rivage et toute leur attention était tournée vers le combat naval. Gylippos en profita pour attaquer brusquement, dès l'aurore, les forts de

Plemmyrion; il s'empare d'abord du premier, puis des deux plus petits, dont les garnisons lâchèrent pied quand elles virent avec quelle facilité l'autre avait été pris. Les hommes qui s'enfuirent, après la prise du premier fort, en se réfugiant sur des barques et sur un vaisseau de transport, éprouvèrent de grandes difficultés à rallier le camp. Car la division syracusaine du Grand Port avait alors l'avantage et une trière rapide les pourchassait. Mais après la prise des deux autres forts, comme ce fut au tour des navires syracusains d'être vaincus, les fuyards se sauvèrent plus aisément par mer. Voici ce qui s'était passé : les navires syracusains qui combattaient à l'entrée du Grand Port avaient réussi à forcer la ligne athénienne; mais ils continuèrent à avancer sans aucun ordre, en se gênant réciproquement, donnant ainsi la victoire aux Athéniens. Ceux-ci les mirent en fuite, ainsi que la division du Grand Port qui avait commencé par les vaincre. Ils coulèrent onze vaisseaux syracusains, tuèrent la plupart des hommes, sauf ceux de trois navires qu'ils firent prisonniers. De leurs propres bâtiments ils en avaient perdu trois; ils amenèrent à terre les épaves de la flotte syracusaine, élevèrent un trophée dans la petite île qui se trouve en face de Plemmyrion, puis regagnèrent leur camp.

XXIV. — Voilà comment la bataille navale tourna pour les Syracusains. En revanche ils étaient maîtres de Plemmyrion, ils y élevèrent trois trophées. Des deux petits forts qui avaient été pris, ils détruisirent l'un; ils réparèrent les deux autres et y mirent une garnison. Lors de la prise des forts, bien des hommes avaient péri ou avaient été faits prisonniers. Toutes les richesses qui s'y trouvaient furent enlevées; elles étaient considérables. Les forts servaient de magasins aux Athéniens, qui y avaient accumulé quantité de marchandises et d'approvisionnements appartenant aux marchands et aux triarques. On y prit les voiles de quarante trières, les autres agrès et trois trières qui avaient été mises à sec. Mais ce qui fit le plus grand tort à l'armée athénienne,

ce fut la prise de Plemmyrion. Désormais l'entrée du port ne fut plus sûre pour les vaisseaux qui amenaient les approvisionnements. Les navires syracusains y mouillèrent pour leur barrer la route et les arrivées ne purent plus se faire sans combat. A tout point de vue ce malheur plongea l'armée dans la consternation et le découragement.

XXV. — Les Syracusains firent ensuite partir douze vaisseaux sous le commandement du Syracusain Agatharkhos. L'un d'eux mit le cap sur le Péloponnèse; il portait des députés chargés d'y publier l'état encourageant de leurs affaires et d'engager les Péloponnésiens à pousser la guerre avec plus de vigueur. Les onze autres firent voile pour l'Italie, car ils venaient d'apprendre que des bâtiments avec une importante cargaison étaient en route à destination des troupes athéniennes. De fait ils les rencontrèrent, les détruisirent pour la plupart; sur le territoire de Kaulônia ils mirent le feu à des bois de construction destinés aux Athéniens. Là-dessus ils se rendirent à Lokres; ils y étaient mouillés, quand arriva un des transports venant du Péloponnèse, avec un renfort d'hoplites de Thespies. Les Syracusains les prirent à leur bord et retournèrent chez eux. Les Athéniens, qui les guettaient aux environs de Mégara-Hyblæa, avec vingt vaisseaux, s'emparèrent d'un bâtiment et de son équipage; mais les autres leur échappèrent et se réfugièrent à Syracuse. Une escarmouche eut lieu dans le Grand Port, au sujet des pilotis que les Syracusains avaient plantés dans la mer, en avant des vieilles darses, pour protéger le mouillage de leurs vaisseaux et les garantir des attaques des Athéniens. Ceux-ci amenèrent à proximité un navire de fort tonnage, muni de tours de bois et d'un bordage surélevé. Montés sur des barques ils attachaient des amarres aux pilotis, les tiraient et les arrachaient à l'aide de cabestans; des plongeurs les sciaient. Les Syracusains avaient beau lancer de l'arsenal des traits sur les Athéniens, ceux-ci ripostaient de leur bâtiment. Finalement ils arrachèrent la majeure partie

des pilotis. Ils eurent des difficultés particulières pour enlever les pieux qui étaient immergés. Quelques-uns n'arrivaient pas à la surface de l'eau et, faute de les apercevoir, on risquait d'y déchirer le navire comme sur un écueil. Mais des plongeurs gagnés par l'appât du gain les sciaient également¹⁵⁷. Néanmoins, les Syracusains en plantèrent aussitôt de nouveaux. Bref comme il arrive quand deux armées sont campées tout près l'une de l'autre, face à face, on rusait de mille manières, on multipliait les escarmouches et les stratagèmes.

Les Syracusains envoyèrent dans les villes des députés corinthiens, ambrakiôtes et lacédémoniens, pour annoncer la prise de Plemmyrion et pour imputer leur défaite navale moins à la supériorité de l'ennemi qu'au désordre de leur flotte. Pour le reste ils devaient faire voir que la situation était encourageante et demander un renfort composé de vaisseaux et de troupes de terre, car on attendait l'arrivée d'une nouvelle armée athénienne et, si l'on pouvait la prévenir, en détruisant les forces dont Athènes disposait actuellement, la guerre serait bel et bien terminée. Voilà ce qui se passait en Sicile.

XXVI. — Quand Démosthènes eut rassemblé l'armée qu'il devait conduire en Sicile, il s'embarqua à Egine, mit le cap sur le Péloponnèse, y rejoignit Khariklès et les trente vaisseaux athéniens. Ils embarquèrent des hoplites d'Argos et gagnèrent la Laconie. Ils commencèrent par ravager une partie du territoire d'Epidaure-Liméra; ensuite ils abordèrent dans la partie de la Laconie face à Cythère et où se trouve le temple d'Apolon, ils ravagèrent une partie du pays. Ils fortifièrent une langue de terre¹⁵⁸ pour donner un refuge aux Hilotes qui s'enfuiraient de Lacédémone et une base pour leurs pilleries, comme ils l'avaient fait à Pylos. Aussitôt après s'être rendu maître de l'endroit, Démosthènes dirigea la flotte sur Corcyre en rangeant la côte, avec l'intention d'y embarquer les alliés de cette région et de gagner le plus rapidement possible la Sicile. Khariklès attendit que les fortifications fussent terminées; il laissa une

garnison et retourna à Athènes avec ses trente vaisseaux. Les Argiens s'en retournèrent en même temps.

XXVII. — Le même été, il était arrivé à Athènes mille trois cents Thraces, armés d'épées courtes, de la tribu des Dies. Ils auraient dû accompagner Démosthènes en Sicile. Mais comme ils étaient arrivés trop tard, les Athéniens décidèrent de les renvoyer en Thrace. Il paraissait onéreux d'ajouter les frais de leur entretien à ceux que causait la guerre de Dékéleia, car leur solde était d'une drachme par jour¹⁵⁹. Au cours de cet été, Dékéleia avait été fortifiée par toute l'armée lacédémonienne; depuis, des garnisons l'occupaient fournies par les différentes cités qui se succédaient à tour de rôle dans la région. Les Athéniens souffraient beaucoup de cette situation et leurs affaires se trouvaient particulièrement compromises par les pertes énormes en argent et en vies humaines. Jusque-là les invasions avaient été de peu de durée et n'empêchaient pas, le reste du temps, d'exploiter le pays. Mais l'installation à demeure de l'ennemi, la dévastation des campagnes, tantôt par des troupes nombreuses, tantôt par la garnison permanente qui nécessairement vivait de butin, la présence d'Agis roi de Lacédémone qui menait la guerre avec une extrême vigueur, causèrent aux Athéniens d'immenses dommages. Ils se trouvaient privés de toute leur campagne; plus de vingt mille esclaves avaient déserté, en majorité des artisans; tous les troupeaux et les attelages avaient péri. De plus, comme la cavalerie faisait chaque jour des sorties, poussait des reconnaissances vers Dékéleia ou gardait le pays, les chevaux s'estropiaient ou se blessaient, à faire sur un terrain battu un service sans répit.

XXVIII. — L'importation des vivres provenant de l'Eubée, qui naguère se faisait par terre en empruntant la route directe venant d'Orôpos et traversant Dékéleia, ne s'opérait plus qu'à grands frais, en doublant le cap Sounion. Il fallait tirer du dehors tout ce dont on avait besoin; Athènes n'était plus une cité, mais une forteresse.

Pendant le jour, les Athéniens montaient à tour de

rôle la garde aux créneaux; la nuit tous sauf les chevaliers étaient de faction; les uns dans les différents postes, les autres sur les remparts; été comme hiver, ils faisaient ce dur service. Ce qui les accablait surtout, c'était d'avoir deux guerres à mener simultanément. Pourtant les Athéniens déployaient une volonté de vaincre qui auparavant eût semblé incroyable. Qui eût cru qu'assiégés par les fortifications des Péloponnésiens, non seulement ils n'abandonneraient pas la Sicile, mais que même ils riposteraient de la même manière en investissant Syracuse, ville qui par elle-même était aussi importante qu'Athènes? Tant de puissance et d'audace déconcerta les Grecs; au début de la guerre on pensait que la ville résisterait un an, deux ans, trois au plus aux invasions des Péloponnésiens. Et voilà qu'au cours de la dix-septième année après la première invasion, les Athéniens étaient venus en Sicile, bien qu'ils fussent complètement épuisés par la guerre. Et ils s'étaient mis sur les bras une expédition aussi importante que celle du Péloponnèse¹⁶⁰. Les frais considérables qu'occasionnaient les opérations contre Dékéleia, toutes les autres dépenses qui les accablaient, avaient vidé le trésor. C'est à cette époque qu'ils remplacèrent le tribut sur les villes sujettes par un impôt du vingtième sur toutes les marchandises amenées par mer, pensant ainsi tirer des sommes plus abondantes. Les dépenses n'étaient plus les mêmes qu'auparavant; la guerre s'étendant, elles s'étaient accrues; les revenus au contraire s'étaient taris.

XXIX. — Faute d'argent et pour éviter des frais, Athènes renvoya donc immédiatement les Thraces arrivés après le départ de Démosthènes; Diitréphès fut chargé de les reconduire. Comme ils empruntaient le détroit de l'Europe, il reçut l'ordre de les utiliser pour faire, au passage, tout le mal possible aux ennemis d'Athènes. Il les fit débarquer sur le territoire de Tanagra, où il opéra une rapide razzia; puis il partit, à la tombée de la nuit, de Khalkis en Eubée, traversa l'Europe, débarqua en Béotie et se porta avec eux contre Mykalessos. A la faveur de la nuit il bivouaqua près du temple d'Hermès, à

seize stades de Mykalessos. Dès le jour il attaqua la ville, qui est peu importante et la prit. La promptitude de l'attaque surprit les habitants qui, vu la distance séparant la ville de la mer, ne s'attendaient pas qu'on pût les surprendre de ce côté; la muraille était faible, par endroits même écroulée, ailleurs trop peu élevée; les habitants se croyaient si bien en sûreté qu'ils avaient laissé les portes de la ville ouvertes. Les Thraces firent irruption dans Mykalessos, pillèrent les maisons et les temples, massacrèrent les habitants, n'épargnant ni la vieillesse ni le jeune âge. Tous ceux qu'ils rencontraient femmes, enfants étaient immédiatement mis à mort, pêle-mêle avec les bêtes et tous les êtres vivants. Car ce peuple barbare est des plus sanguinaires, quand il n'a rien à craindre. Là, en particulier le massacre fut épouvantable; on vit la mort sous toutes ses formes. Les Thraces firent irruption dans une école, la plus importante du pays. Les enfants venaient d'y entrer : ils les égorgèrent tous. Jamais une ville entière ne connut désastre plus complet, plus soudain et plus imprévu ¹⁶¹.

XXX. — A l'annonce de ce malheur les Thébains accoururent, surprirent les Thraces à peu de distance de la ville. Ils les dépouillèrent de leur butin, les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'à la mer où les embarcations qui les avaient amenés étaient à l'ancre. Ils en tuèrent un grand nombre, surtout au moment de l'embarquement; car les Thraces ne savaient pas nager et les hommes des équipages, voyant ce qui se passait à terre, allèrent mouiller hors de portée des traits. Jusque-là, tout en se retirant, ils ne s'étaient pas mal défendus contre la cavalerie thébaine qui les attaquait; ils couraient en avant, puis se regroupaient, selon la tactique de leur pays, ce qui leur avait permis de ne perdre que peu de gens. Quelques-uns, qui étaient restés dans la ville pour piller, furent surpris et massacrés. Au total sur les mille trois cents qu'ils étaient, il en périt deux cent cinquante. Les Thébains et ceux qui avaient combattu à leurs côtés perdirent environ vingt hommes, tant cava-

liers qu'hoplites, dont un des béotarques thébains, Skirphondas. Tel fut le sort de Mykalessos, désastre qui, toutes proportions gardées, fut un des plus épouvantables et des plus pitoyables de cette guerre.

XXXI. — Démosthènes, le fort de Laconie une fois terminé, fit voile vers Corcyre. A Phia, ville d'Élide, il trouva un bâtiment de commerce qui devait transporter en Sicile les hoplites de Corinthe. Il le coula; mais les hommes réussirent à s'enfuir, s'embarquèrent sur un autre bâtiment et continuèrent leur route. Là-dessus il se rendit à Zakynthe et à Képhallénie, où il embarqua des hoplites; il fit venir de Naupakte ceux des Messéniens. Il passa ensuite sur la terre ferme, sur le littoral d'Akarnanie, à Alyzia et à Anaktorion, qu'occupaient les Athéniens. Il y levait des troupes, quand Eurymédôn vint le rejoindre. Celui-ci revenait de Sicile où on l'avait envoyé pendant l'hiver porter de l'argent à l'armée. Il lui donna des nouvelles de l'expédition et l'informa qu'en cours de route il avait su la prise de Plemmyrion par les Syracusains. Konôn vint également le rejoindre; c'était le commandant de l'escadre de Naupakte. Il leur apprit que les vingt-cinq navires corinthiens mouillés en face de l'escadre athénienne, loin de cesser les hostilités, se préparaient à livrer bataille. Aussi les pria-t-il de lui envoyer des vaisseaux, car les dix-huit qu'il avait n'étaient pas en état de se mesurer avec les vingt-cinq des Corinthiens. Démosthènes et Eurymédôn détachèrent, pour renforcer l'escadre de Naupakte, dix de leurs vaisseaux les plus rapides. Eux-mêmes s'occupèrent de lever des troupes : Eurymédôn se rendit à Corcyre, y donna l'ordre d'équiper quinze vaisseaux et enrôla des hoplites; dès sa nomination comme collègue de Démosthènes, il était revenu de Sicile exerçant avec lui le commandement. Ce dernier rassembla en Akarnanie des frondeurs et des gens de trait.

XXXII. — Les députés de Syracuse, qui étaient partis après la prise de Plemmyrion pour demander aux villes des secours, en avaient obtenu, les avaient rassemblés et

se préparaient à les amener en renfort; Nicias, prévenu à temps, envoya chez les Sicules qui se trouvaient sur leur route et chez leurs alliés, à savoir les Kentoripes, les Halikyæens et d'autres encore, pour les prier de ne pas leur accorder le passage et de se réunir pour les arrêter; les Syracusains ne tenteraient pas de prendre une autre route, car déjà les Agrigentins leur avaient interdit la traversée de leur territoire. Les Sicules tendirent une embuscade, comme le leur avaient demandé les Athéniens, sur le passage des Siciliens; ceux-ci, surpris par cette attaque soudaine, perdirent environ huit cents hommes et tous les députés, à l'exception d'un seul qui était de Corinthe. Celui-ci ramena les fuyards, environ mille cinq cents, à Syracuse.

XXXIII. — Vers la même époque les Syracusains reçurent de Kamarina un renfort composé de cinq cents hoplites, de trois cents gens de trait et d'autant d'archers. Géla leur envoya une division de cinq vaisseaux, quatre cents gens de trait et deux cents cavaliers. A l'exception des Agrigentins, qui demeuraient neutres, presque toute la Sicile, même les peuples qui jusqu'alors étaient demeurés dans l'expectative, se groupèrent pour secourir les Syracusains contre les Athéniens.

Après le désastre qu'ils avaient subi chez les Sicules, les Syracusains évitèrent d'en venir immédiatement aux mains avec les Athéniens. Démosthènes et Eurymédôn, qui avaient terminé la concentration des forces de Corcyre et du continent, traversèrent la mer d'Ionie avec toutes leurs troupes et atteignirent le promontoire d'Iapygie. De là, ils reprirent la mer, abordèrent aux îles Khœrades¹⁶³, qui appartiennent à l'Iapygie. Ils y embarquèrent environ cent cinquante gens de trait, appartenant au peuple messapien. C'était un chef nommé Artas¹⁶³ qui leur avait fourni ces gens de trait; les Athéniens renouèrent avec lui d'anciens liens d'amitié¹⁶⁴. Après quoi, ils arrivèrent à Métaponte, ville d'Italie. Ils décidèrent les habitants de cette ville à fournir, à titre d'alliés, trois cents gens de trait et deux trières. Munis

de ces renforts, ils suivirent la côte jusqu'à Thourii¹⁶⁵; là, la faction hostile aux Athéniens venait d'être expulsée à la suite d'une sédition. Ils voulurent alors regrouper les hommes qui étaient demeurés à la traîne et passer une revue générale de leurs troupes et en même temps, puisque la fortune leur souriait, ils comptaient enrôler les Thouriens dans leurs rangs et conclure avec eux une alliance offensive et défensive. Ils s'arrêtèrent donc à Thourii à cette occasion.

XXXIV. — A la même époque, les vingt-cinq vaisseaux corinthiens qui mouillaient en face de l'escadre athénienne de Naupakte, pour protéger le passage des transports en Sicile, se préparèrent à livrer bataille. On avait ajouté à cette division quelques unités, pour qu'elle atteignît, à peu de chose près, le nombre des vaisseaux d'Athènes. Elle vint mouiller à Érinéos, ville d'Akhaïe, située sur le territoire de Rhypes. La baie où les Corinthiens mouillaient a la forme d'un croissant. Les troupes de terre, composées de Corinthiens et d'alliés du pays, se rangèrent en bataille sur les promontoires qui forment les deux cornes du croissant; la flotte occupait le milieu et barrait le passage. Le Corinthien Polyanthès la commandait. Les trente-trois vaisseaux athéniens de Naupakte, sous les ordres de Diphilos, marchèrent à sa rencontre. Tout d'abord, les Corinthiens ne bougèrent pas; mais, quand ils crurent le moment venu, ils firent élever un signal, ils foncèrent sur les Athéniens et la bataille s'engagea. Pendant longtemps, on résista de part et d'autre. Les Corinthiens perdirent trois vaisseaux; aucun vaisseau athénien ne coula, à bien dire; mais sept environ furent désemparés. Abordés par la proue, ils eurent leur avant fracassé par les navires corinthiens, qui à cet effet avaient été munis de solides épotides¹⁶⁶. La bataille fut indécise et chaque parti s'attribua la victoire. Pourtant ce furent les Athéniens qui s'emparèrent des débris que le vent poussait vers la haute mer et les Corinthiens ne revinrent pas à l'attaque. On se sépara sans qu'il y eût de poursuite; ni d'un côté ni de l'autre on ne fit de pri-

se préparaient à les amener en renfort; Nicias, prévenu à temps, envoya chez les Sicules qui se trouvaient sur leur route et chez leurs alliés, à savoir les Kentoripes, les Halikyæens et d'autres encore, pour les prier de ne pas leur accorder le passage et de se réunir pour les arrêter; les Syracusains ne tenteraient pas de prendre une autre route, car déjà les Agrigentins leur avaient interdit la traversée de leur territoire. Les Sicules tendirent une embuscade, comme le leur avaient demandé les Athéniens, sur le passage des Siciliens; ceux-ci, surpris par cette attaque soudaine, perdirent environ huit cents hommes et tous les députés, à l'exception d'un seul qui était de Corinthe. Celui-ci ramena les fuyards, environ mille cinq cents, à Syracuse.

XXXIII. — Vers la même époque les Syracusains reçurent de Kamarina un renfort composé de cinq cents hoplites, de trois cents gens de trait et d'autant d'archers. Géla leur envoya une division de cinq vaisseaux, quatre cents gens de trait et deux cents cavaliers. A l'exception des Agrigentins, qui demeuraient neutres, presque toute la Sicile, même les peuples qui jusqu'alors étaient demeurés dans l'expectative, se groupèrent pour secourir les Syracusains contre les Athéniens.

Après le désastre qu'ils avaient subi chez les Sicules, les Syracusains évitèrent d'en venir immédiatement aux mains avec les Athéniens. Démosthènes et Eurymédôn, qui avaient terminé la concentration des forces de Corcyre et du continent, traversèrent la mer d'Ionie avec toutes leurs troupes et atteignirent le promontoire d'Iapygie. De là, ils reprirent la mer, abordèrent aux îles Kherades¹⁶⁵, qui appartiennent à l'Iapygie. Ils y embarquèrent environ cent cinquante gens de trait, appartenant au peuple messapien. C'était un chef nommé Artas¹⁶⁶ qui leur avait fourni ces gens de trait; les Athéniens renouèrent avec lui d'anciens liens d'amitié¹⁶⁴. Après quoi, ils arrivèrent à Métaponte, ville d'Italie. Ils décidèrent les habitants de cette ville à fournir, à titre d'alliés, trois cents gens de trait et deux trières. Munis

de ces renforts, ils suivirent la côte jusqu'à Thourii¹⁶⁵; là, la faction hostile aux Athéniens venait d'être expulsée à la suite d'une sédition. Ils voulurent alors regrouper les hommes qui étaient demeurés à la traîne et passer une revue générale de leurs troupes et en même temps, puisque la fortune leur souriait, ils comptèrent enrôler les Thouriens dans leurs rangs et conclure avec eux une alliance offensive et défensive. Ils s'arrêtèrent donc à Thourii à cette occasion.

XXXIV. — A la même époque, les vingt-cinq vaisseaux corinthiens qui mouillaient en face de l'escadre athénienne de Naupakte, pour protéger le passage des transports en Sicile, se préparèrent à livrer bataille. On avait ajouté à cette division quelques unités, pour qu'elle atteignît, à peu de chose près, le nombre des vaisseaux d'Athènes. Elle vint mouiller à Érinéos, ville d'Akhaïe, située sur le territoire de Rhypes. La baie où les Corinthiens mouillaient a la forme d'un croissant. Les troupes de terre, composées de Corinthiens et d'alliés du pays, se rangèrent en bataille sur les promontoires qui forment les deux cornes du croissant; la flotte occupait le milieu et barrait le passage. Le Corinthien Polyanthès la commandait. Les trente-trois vaisseaux athéniens de Naupakte, sous les ordres de Dipphilos, marchèrent à sa rencontre. Tout d'abord, les Corinthiens ne bougèrent pas; mais, quand ils crurent le moment venu, ils firent élever un signal, ils foncèrent sur les Athéniens et la bataille s'engagea. Pendant longtemps, on résista de part et d'autre. Les Corinthiens perdirent trois vaisseaux; aucun vaisseau athénien ne coula, à bien dire; mais sept environ furent désarmés. Abordés par la proue, ils eurent leur avant fracassé par les navires corinthiens, qui à cet effet avaient été munis de solides épotides¹⁶⁶. La bataille fut indécise et chaque parti s'attribua la victoire. Pourtant ce furent les Athéniens qui s'emparèrent des débris que le vent poussait vers la haute mer et les Corinthiens ne revinrent pas à l'attaque. On se sépara sans qu'il y eût de poursuite; ni d'un côté ni de l'autre on ne fit de pri-

sonniers. Les Corinthiens et les Péloponnésiens, qui combattaient à peu de distance du rivage, se sauvèrent facilement et aucun navire athénien n'avait coulé. Après le retour des Athéniens à Naupakte, les Corinthiens élevèrent immédiatement un trophée en signe de victoire. Effectivement ils avaient désarmé un plus grand nombre de navires ennemis et ils ne se jugeaient pas vaincus, justement parce que les Athéniens ne se jugeaient pas vainqueurs. Les Corinthiens s'attribuaient la victoire, quand la défaite n'était pas complète; et les Athéniens s'estimaient vaincus, quand leur victoire n'était pas éclatante. Quand la flotte péloponnésienne se fut retirée et que leurs troupes de terre se furent dispersées, les Athéniens à leur tour élevèrent en signe de victoire un trophée en Akhaïe, à environ vingt stades d'Érinéos, où avait été le mouillage des Corinthiens. Telle fut l'issue de ce combat naval.

XXXV. — Les Thouriens étaient prêts à suivre les Athéniens avec sept cents hoplites, trois cents gens de trait. Démosthènes et Eurymédôn donnèrent alors l'ordre à la flotte de longer la côte jusqu'à Krotônè. Eux-mêmes passèrent une revue générale des troupes de terre sur les bords du fleuve Sybaris et se mirent en marche à travers le territoire de Thourii. Quand ils furent arrivés sur les bords de l'Hylis, les Krotôniates les prévinrent qu'ils leur interdisaient de traverser leur pays. Ils descendirent vers la mer et bivouaquèrent à l'embouchure de l'Hylis. La flotte les y rejoignit. Le lendemain ils s'embarquèrent et longèrent la côte, en s'arrêtant dans toutes les villes, sauf à Lokres, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Pétra, appartenant au territoire de Rhégion.

XXXVI. — Alors les Syracusains, informés de leur arrivée, voulurent à nouveau tenter la bataille à la fois avec leurs vaisseaux et avec les troupes de terre rassemblées à dessein pour prévenir l'arrivée des Athéniens. Ils armèrent les navires qui leur restaient en utilisant les enseignements que leur avait fournis le précédent combat naval. Ils raccourcirent les proues de leurs vais-

seaux et les renforcèrent; ils les munirent de puissantes épotides, les fixèrent aux flancs des navires par des arc-boutants d'environ six coudées en dedans et au dehors ¹⁴⁷. C'est ainsi que les Corinthiens avaient équipé leurs vaisseaux, quand ils avaient attaqué par la proue la flotte athénienne à Naupakte. Les Syracusains pensaient avoir de la sorte la supériorité sur les navires athéniens différemment équipés et dont la proue était légère, parce que à l'attaque proue contre proue ils préféraient l'attaque violente contre les flancs; ils comptaient aussi avoir l'avantage en livrant bataille dans le Grand Port, où un grand nombre de vaisseaux ne disposaient que de peu d'espace pour manœuvrer. En fonçant sur la proue des vaisseaux ennemis, ils en fracasseraient l'avant, trop faible et trop léger pour résister aux coups d'étraves puissantes et renforcées. De plus, sur un espace resserré, les Athéniens ne pourraient ni tourner autour des vaisseaux, ni forcer la ligne ennemie, manœuvrer sur laquelle ils comptaient tout particulièrement. Autant que possible, on leur barrerait le passage et les dimensions étroites du bassin leur interdiraient une manœuvre enveloppante. Bref les Syracusains comptaient employer surtout l'attaque contre la proue, qui naguère avait été attribuée à l'inexpérience de leurs pilotes; elle leur assurerait d'immenses avantages. Les Athéniens, une fois repoussés, ne pourraient reculer que dans la direction du rivage, qui était à peu de distance et où ils ne disposeraient que de peu d'espace, à proximité de leur camp; le reste du port appartiendrait aux Syracusains. Si on enfonçait les Athéniens, ceux-ci réduits à aborder tous ensemble sur la même bande étroite de terrain, seraient bousculés les uns sur les autres dans une confusion complète. Effectivement, dans tous les combats sur mer, rien ne fit plus de tort aux Athéniens que de n'avoir pas, comme les Syracusains, la possibilité de se retirer sur tout le rivage du Grand Port. Par ailleurs, ils ne pourraient prendre le large vers la haute mer pour tourner les Syracusains, puisque ceux-ci seraient en mesure d'attaquer ou de

reculer. Sans compter que les Syracusains auraient pour eux la possession de Plemmyrion et l'étroitesse du chenal.

XXXVII. — Telles furent les dispositions prises par les Syracusains pour parer à leur inexpérience et à leur infériorité. Encouragés par le dernier combat naval, ils tentèrent une opération à la fois sur terre et sur mer. Gylippos commença par faire sortir de la ville ses troupes et les fit avancer contre la partie du retranchement athénien qui faisait face à la ville. En même temps, les hoplites qui occupaient l'Olympieion, les cavaliers, les troupes légères de Syracuse s'avancèrent du côté opposé. Puis sans tarder les vaisseaux syracusains et alliés se mirent en mouvement. Les Athéniens qui s'étaient imaginé d'abord n'avoir affaire qu'aux troupes de terre, furent saisis d'effroi en voyant les vaisseaux avancer tout à coup dans leur direction. Les uns se préparèrent à résister aux assaillants sur les murs et en avant des murs; les autres marchèrent à la rencontre des cavaliers et des gens de trait qui en toute hâte arrivaient de l'Olympieion et de l'extérieur; d'autres embarquèrent et avancèrent à la rescousse dans la direction du rivage. Quand l'embarquement fut terminé, il y eut soixante-quinze navires pour faire front aux Syracusains, qui eux en avaient à peu près quatre-vingts.

XXXVIII. — Tantôt avançant, tantôt reculant, ils employèrent une bonne partie de la journée à se tâter réciproquement. Finalement on ne put obtenir ni d'un côté ni de l'autre un avantage marqué; pourtant les Syracusains coulèrent un ou deux vaisseaux athéniens : enfin on se sépara. En même temps, l'armée de terre s'éloigna des murailles. Le lendemain, les Syracusains se tinrent tranquilles sans rien laisser voir de leur intention. Nicias, qui, après le combat indécis de la veille, s'attendait à une nouvelle tentative de l'ennemi, obligea les triérarques à réparer les navires avariés et envoya des transports mouiller en avant de l'estacade établie dans la mer, pour servir à ses vaisseaux de port fermé. Il pres-

crivit aux transports de garder entre eux une distance d'environ deux plèthres¹⁶⁸ pour qu'au cas où un navire serait forcé par l'ennemi, il pût se retirer en toute sécurité et retourner sans difficulté au combat. Toute la journée jusqu'à la nuit fut occupée par les Athéniens à prendre ces dispositions.

XXXIX. — Le lendemain, de meilleure heure que la veille, les Syracusains recommencèrent leur tentative sur terre et sur mer. Les vaisseaux, face à face, passèrent encore une grande partie de la journée à se tâter réciproquement. Finalement, le Corinthien Aristôn fils de Pyrrikhos le meilleur pilote¹⁶⁹ de la flotte syracusaine conseilla aux commandants des vaisseaux le stratagème suivant : il fallait donner l'ordre aux agoranomes de transporter en toute hâte au bord de la mer le marché et de contraindre les marchands à y amener toutes les denrées comestibles. Les gens de la flotte débarqueraient, prendraient aussitôt leur repas près des vaisseaux; ensuite sans perdre de temps et le soir même, ils attaqueraient à l'improviste les Athéniens.

XL. — Les commandants suivirent son conseil et envoyèrent un messenger. Le marché fut préparé. Les Syracusains, sans tarder, ramèrent arrière¹⁷⁰ en direction de la ville, débarquèrent immédiatement et prirent leur repas. Les Athéniens se dirent que, si l'ennemi se retirait ainsi, c'était qu'il s'avouait vaincu. Aussi débarquèrent-ils tranquillement, se mirent-ils à vaquer à leurs affaires et à préparer leur repas, car ils ne pensaient plus avoir à combattre de la journée. Subitement les Syracusains rembarquèrent et revinrent à la charge. Les Athéniens, en plein désordre, la plupart à jeun, embarquèrent sans aucun ordre et eurent toutes les peines du monde à se mettre en ligne. Pendant quelque temps, on se tint des deux côtés sur ses gardes sans s'aborder. Finalement, les Athéniens jugeant que, s'ils tardaient, la fatigue aurait raison d'eux et qu'il valait mieux en venir aux mains le plus tôt possible, foncèrent sur l'ennemi à un signal donné et engagèrent le combat. Les Syracu-

sains reçurent le choc et attaquèrent proue contre proue, comme ils l'avaient décidé. Le choc des éperons fracassa sur une grande longueur l'avant des navires athéniens, pendant qu'une grêle de traits lancés du haut des ponts causait des pertes considérables aux Athéniens. Ceux-ci eurent encore bien plus à souffrir des Syracusains qui, montés sur des barques légères, contournaient les vaisseaux, se faufilaient sous les rames, se glissaient le long des flancs des navires, d'où ils accablaient de traits les matelots.

XLII. — Finalement, grâce à cette tactique et à leur acharnement, les Syracusains remportèrent la victoire. Les Athéniens virèrent de bord et se retirèrent, par les intervalles laissés libres entre les transports, jusqu'à leur mouillage. Les vaisseaux de Syracuse les poursuivirent jusqu'aux transports. Mais aux vergues de ces derniers étaient suspendus des dauphins ¹⁷¹ dont la chute arrêta au passage les poursuivants. Deux vaisseaux syracusains, emportés par l'élan de la victoire, s'approchèrent trop près et se perdirent; un autre fut pris avec son équipage. Les Syracusains avaient coulé sept vaisseaux athéniens et en avaient endommagé un grand nombre; ils capturèrent une partie des matelots, massacrèrent les autres, puis se retirèrent. En commémoration des deux combats, ils élevèrent deux trophées. Dès lors ils eurent la ferme conviction d'être de beaucoup les plus forts sur mer; même ils s'imaginèrent qu'ils pourraient venir à bout de l'armée de terre. Ils recommencèrent donc à préparer une double attaque.

XLIII. — Sur ces entrefaites arrivèrent Démosthènes et Eurymédôn, avec les renforts d'Athènes : soixante-treize vaisseaux, y compris les bâtiments étrangers, environ cinq mille hoplites, athéniens et alliés, un nombre considérable de gens de trait, de frondeurs et d'archers, tant barbares que grecs, enfin tout ce qui compose un armement complet. Sur-le-champ, les Syracusains et leurs alliés furent saisis d'effroi; ils se demandaient s'ils auraient jamais fini d'écarter le péril qui les menaçait, puisque l'occupation de

Dékéleia n'empêchait pas l'arrivée d'une armée égale à la première et que partout la puissance athénienne se montrait redoutable. La première armée reprit quelque courage, après tant de malheurs. Démosthènes se mit au courant de la situation et jugea qu'il ne pouvait ni perdre de temps ni s'exposer à subir le sort de Nicias. L'arrivée de celui-ci avait d'abord terrifié les Syracusains; mais, comme il n'avait pas attaqué la ville sur-le-champ et qu'il avait passé l'hiver à Katanè, on n'avait conçu pour lui que du mépris. Gylippos l'avait prévenu en amenant du Péloponnèse une armée que jamais les Syracusains n'eussent mandée, si Nicias eût immédiatement attaqué l'ennemi. S'ils se fussent crus en état de résister par eux-mêmes, ils eussent été bientôt convaincus de leur infériorité et investis; et même s'ils eussent réclamé du secours, Gylippos n'aurait pu leur être d'aucune utilité. Telles étaient les réflexions de Démosthènes ¹⁷²; se disant que c'était précisément le premier jour qu'il serait lui aussi le plus redoutable, il voulut exploiter à fond et sans tarder l'effroi que causait son armée. Il vit que le mur élevé par les Syracusains, pour empêcher l'investissement de la ville, était simple et qu'en se rendant maître de la montée des Epipoles et du camp qui s'y trouvait, on s'en emparerait sans difficulté, car toute résistance serait impossible. Aussi se hâta-t-il de tenter l'expérience, qui était à ses yeux, le moyen le plus rapide de finir la guerre. De deux choses l'une : s'il réussissait, il s'emparerait de Syracuse; sinon, il remmènerait l'armée sans épuiser par de vains efforts les Athéniens, leurs alliés et la ville entière.

XLIII. — Les Athéniens commencèrent par sortir de leurs retranchements et ravagèrent les bords de l'Anapos. Leur armée reprit le dessus, comme naguère, sur terre comme sur mer. Ni d'un côté ni de l'autre les Syracusains ne leur résistèrent; ils ne leur opposèrent que les cavaliers et les gens de trait de l'Olympieion. Ensuite, Démosthènes jugea bon de tenter l'attaque du mur avec des machines. Mais, dès leur approche, les ennemis qui se

défendaient du haut de la muraille y mirent le feu. Des attaques faites sur différents points avec le reste de l'armée furent repoussées. Aussi estima-t-il ne pas devoir tarder davantage; il rallia à son plan Nicias et ses autres collègues. Enfin il se lança à l'attaque des Epipoles. Il semblait impossible d'avancer et de gravir la montée de jour, sans être aperçu. Il fit prendre aux troupes des vivres pour cinq jours, se fit suivre par tous les maçons et les charpentiers munis de tous les outils nécessaires pour la construction d'un retranchement, en cas de succès. Puis à l'heure du premier sommeil ¹⁷³ il se mit à la tête de toute la division, assisté d'Eurymédôn et de Ménandros et marcha aux Epipoles. Nicias était resté dans le camp retranché.

Ils les abordèrent du côté de l'Euryélos, à l'endroit où la première armée avait escaladé le plateau, sans éveiller l'attention des sentinelles ennemies; puis, continuant leur route, ils s'emparèrent du fort que les Syracusains y avaient construit, quelques hommes de la garnison furent tués; la plupart s'enfuirent aussitôt jusqu'aux trois ouvrages avancés des Epipoles, où ils étaient cantonnés. Sur ces trois ouvrages, l'un était tenu par les Syracusains, le second par les autres Siciliens; le troisième par les alliés. Les fuyards annoncèrent l'arrivée subite de l'ennemi et donnèrent l'alarme aux six cents Syracusains qui, cette fois encore, étaient en première ligne sur cette partie des Epipoles. Ils accoururent aussitôt à la rescousse; Démosthénès et les Athéniens les trouvèrent sur leur passage et malgré leur vive résistance les mirent en fuite; ils reprirent aussitôt leur marche en avant afin de profiter du premier élan pour atteindre rapidement leurs objectifs. Pendant ce temps, d'autres s'emparaient sans tarder du mur transversal que sa garnison avait abandonné et arrachaient les créneaux. Cependant les Syracusains, leurs alliés, Gylippos et sa division accouraient des ouvrages avancés; d'abord déconcertés par cette audacieuse attaque de nuit, ils n'abordèrent les Athéniens qu'avec effroi; au premier choc qu'ils reçurent,

ils reculèrent. Déjà les Athéniens se croyant vainqueurs s'avançaient en désordre et voulaient passer sur le corps des troupes ennemies qui n'avaient pas combattu, car s'ils ralentissaient leur marche, l'ennemi eût pu se regrouper. C'est alors que les Béotiens, les premiers, leur résistèrent, les chargèrent, les firent reculer et les mirent en fuite.

XLIV. — A partir de ce moment, le trouble et l'embarras des Athéniens furent extrêmes. Dans cette confusion, comment les choses se sont-elles passées? C'est ce qu'il a été bien difficile de savoir des uns et des autres. Pour un combat de jour, on a plus de précision; pourtant même les assistants n'en connaissent pas les détails avec une parfaite certitude; chacun a bien de la peine à savoir ce qui s'est produit à proximité. Mais quand il s'agit d'un combat de nuit — et ce fut le seul dans cette guerre où deux grandes armées se trouvèrent aux prises — comment savoir exactement ce qui est arrivé? Il faisait clair de lune, mais naturellement cette lumière ne permettait de voir que la silhouette des gens qu'on avait devant soi, sans laisser distinguer si on avait affaire à un ami ou à un ennemi. Une foule d'hoplites des deux partis tournoyaient dans un espace resserré. Déjà une partie des Athéniens étaient vaincus, tandis que les autres, emportés par leur premier élan, avançaient toujours sans rencontrer d'obstacle. Du reste de l'armée les uns étaient déjà arrivés au sommet, les autres continuaient à monter. Aussi ne savait-on de quel côté se diriger. La confusion était générale; les cris empêchaient qu'on se reconnût. Les Syracusains et leurs alliés victorieux s'encourageaient à grands cris, car il est impossible en pleine nuit d'employer d'autres signaux et en même temps recevaient le choc des nouveaux assaillants. Les Athéniens se cherchaient les uns les autres et prenaient pour des ennemis tous ceux qu'ils rencontraient, même leurs propres troupes en fuite. N'ayant pas d'autre moyen de se reconnaître, ils se demandaient sans cesse le mot d'ordre, ce qui n'avait

d'autre résultat que d'augmenter leur confusion et de révéler ce mot à l'ennemi. En revanche, ils n'étaient pas si bien informés du mot d'ordre des Syracusains, qui, victorieux et groupés, se reconnaissaient plus facilement. Aussi quand les Athéniens se trouvaient en force devant un petit groupe d'ennemis, ceux-ci leur échappaient; quand en revanche ils ne pouvaient dire le mot, ils étaient massacrés. Rien ne leur fit plus de tort, rien ne leur fut plus fatal que le chant du péan¹⁷⁴; comme il était à peu près identique des deux côtés, il les plongeait dans l'incertitude. Chaque fois que les Argiens, les Corcyréens, et les alliés doriens des Athéniens entonnaient le péan, les Athéniens en étaient terrifiés tout autant que par celui de leurs ennemis mêmes. Enfin une fois que la confusion se fut mise dans leurs rangs, ils se rencontrèrent en plusieurs endroits amis avec amis, citoyens avec citoyens et non seulement ils s'effrayaient les uns les autres, mais ils en venaient aux mains et avaient toutes les peines du monde à se séparer. Poursuivis par l'ennemi, bon nombre se jetèrent dans les précipices¹⁷⁵ et y périrent, car le chemin qui descend des Epipoles est fort étroit. D'autres réussirent à gagner la plaine; la plupart, surtout ceux qui étaient arrivés les premiers en Sicile et qui connaissaient mieux le pays, se réfugièrent dans le camp; mais parmi les derniers arrivés, plus d'un se trompa de route et s'égara dans la campagne. Le jour venu, la cavalerie syracusaine les cerna et les massacra.

XLV. — Le lendemain, les Syracusains élevèrent deux trophées : l'un aux Epipoles à la montée, l'autre à l'endroit où les Béotiens avaient opposé la première résistance. Les Athéniens enlevèrent leurs morts à la faveur d'un armistice. Leurs pertes, ainsi que celles de leurs alliés, furent considérables. Le nombre des armes qu'on leur prit fut encore plus élevé que le nombre des morts. Parmi les soldats qui avaient jeté leurs armes pour sauter dans les précipices, tous n'avaient pas péri; quelques-uns avaient réussi à se sauver.

XLVI. — Les Syracusains à la suite de ce succès ines-

péré retrouvèrent leur courage de naguère. Agrigente était partagée entre plusieurs factions. Ils y envoyèrent Sikanos avec quinze vaisseaux, pour gagner, si possible, la ville à leur cause.

Gylippos parcourut une fois encore la Sicile, pour y lever une nouvelle armée. Depuis l'affaire des Epipoles, il se flattait de prendre de vive force les retranchements de l'ennemi.

XLVII. — Les stratèges athéniens délibérèrent sur les mesures qu'imposaient le désastre des Epipoles et le découragement complet de l'armée. Force leur était de constater l'échec de leurs tentatives et l'irritation des soldats contraints de demeurer en Sicile. La maladie les accablait; elle avait deux causes : on était à la saison la plus malsaine de l'année¹⁷⁶; leur camp était situé dans une région marécageuse et incommode. En un mot la situation paraissait désespérée. Démosthènes était d'avis qu'il ne fallait pas s'obstiner; après son échec il maintenait la manière de voir qu'il avait exprimée avant de risquer l'attaque des Epipoles et conseillait le départ immédiat, pendant que la mer était encore navigable et que la flotte récemment arrivée rendait possible la victoire. Mieux valait selon lui pour Athènes faire la guerre contre l'ennemi qui s'était retranché sur son propre territoire que contre les Syracusains, dont il était désormais difficile d'avoir raison. C'était folie de dépenser tant d'argent en pure perte et de s'acharner au siège. Telle était l'opinion de Démosthènes.

XLVIII. — Nicias ne contestait pas la triste situation des Athéniens, mais il ne voulait pas la proclamer ni qu'un vote ouvertement émis par les stratèges pour le départ de l'armée vînt à la connaissance de l'ennemi. Au moment où l'on voudrait agir, on serait beaucoup moins assuré du secret. En outre, la situation de l'ennemi, qu'il connaissait mieux que ses collègues, avait toutes chances d'être encore plus critique que la leur, si l'on continuait le siège. On viendrait à bout de Syracuse par la disette, d'autant mieux que la flotte dont ils dis-

posaient assurait aux Athéniens la maîtrise de la mer. Enfin il y avait à Syracuse une faction qui voulait livrer la ville; déjà elle avait fait à Nicias maintes ouvertures¹⁷⁷ et elle déconseillait le départ. Fort de ces renseignements, il restait irrésolu, il observait, il hésitait; mais il déclara dans le conseil qu'il se refusait à emmener l'armée. Il savait trop bien que les Athéniens désapprouveraient cette retraite, s'ils n'en donnaient pas l'ordre eux-mêmes. Les hommes qui seraient appelés à voter sur leur conduite ne connaîtraient pas exactement leur situation et n'en seraient pas impartialement informés : ils se laisseraient convaincre par les calomnies du premier beau parleur venu. Bien plus, dans l'armée il y avait bon nombre de soldats — voire la majorité — qui jetaient les hauts cris sur leur situation lamentable, mais qui une fois là-bas accuseraient hautement les stratèges de vénalité, à propos de leur départ. Comme il était au fait du caractère athénien, il ne voulait pas périr sous le coup d'une accusation ignominieuse de ses concitoyens¹⁷⁸; il aimait mieux mourir de la main des ennemis, s'il le fallait, en s'offrant lui-même à la mort. D'ailleurs la situation de Syracuse était encore pire que la leur. Elle payait des troupes étrangères, dépensait pour la subsistance des garnisons, entretenait depuis une année déjà une flotte considérable; bientôt le trésor serait à sec, l'embarras extrême; elle avait déjà dépensé deux mille talents; de plus, sa dette était énorme; et pour peu qu'elle voulût réduire ses effectifs en supprimant la solde, c'en était fait d'elle, car ses forces se composaient surtout d'auxiliaires et non de gens soumis au service obligatoire comme celles d'Athènes. Il fallait donc patienter, poursuivre le siège et, puisqu'on avait des ressources autrement puissantes que celles de l'ennemi, ne pas se retirer après une seule défaite.

XLIX. — Nicias appuyait avec force sur ces arguments : il était exactement renseigné sur la situation de Syracuse, sur la détresse du trésor, sur l'existence d'une faction importante décidée à livrer la ville aux Athé-

niens, qui lui avait fait maintes ouvertures et le suppliait de rester. Même la défaite de la flotte ne l'empêchait pas d'avoir plus que jamais confiance dans les vaisseaux.

Démosthènes, lui, était résolument hostile à la continuation du siège. S'il fallait, disait-il, ne pas ramener l'armée sans un décret d'Athènes, s'il fallait patienter en Sicile, le mieux était de lever le siège et de se rendre à Thapsos ou à Katanè. Là les troupes de terre pourraient, en étendant leurs incursions sur une grande partie de la contrée, fournir par leurs razzias des subsistances à l'armée et causer à l'ennemi les plus grands dommages.

La flotte pourrait livrer bataille en haute mer et non dans une rade resserrée, circonstance tout à l'avantage de l'ennemi. Elle tirerait alors profit de son expérience, en manœuvrant à son gré, en reculant et en avançant, sans avoir à limiter et à circonscrire ses mouvements. Bref, il ne voulait à aucun prix, disait-il, rester davantage devant Syracuse. Il fallait, sans plus tarder, sans perdre un instant, lever le camp. Eurymédôn était du même avis : mais Nicias le combattit, ce qui provoqua de l'irrésolution et du retard; on supposait aussi que Nicias avait de bonnes raisons pour montrer tant d'opiniâtreté. C'est ainsi que les Athéniens perdirent du temps et restèrent sur place.

L. — Cependant Gylippos et Sikanos étaient de retour à Syracuse. Sikanos n'avait pas réussi à se concilier Agrigente; il se trouvait encore à Géla, quand la faction favorable à Syracuse avait été bannie de la ville. Gylippos amenait de puissants renforts de Sicile, ainsi que les hoplites envoyés du Péloponnèse au printemps sur les transports. De Libye¹⁷⁹ ils étaient arrivés à Sélinonte. Les Kyrénéens leur avaient fourni deux trières et des pilotes; sur leur passage ils avaient porté secours aux habitants d'Evespérides qu'assiégeaient les Libyens et vaincu ces derniers, ensuite en longeant la côte ils étaient arrivés à Néapolis, comptoir carthaginois. De cette ville, d'où pour gagner la Sicile en ligne droite il suffit de deux jours et d'une nuit de mer, ils avaient gagné Séli-

nonte. Dès l'arrivée de ces troupes, les Syracusains se préparèrent à attaquer à nouveau les Athéniens sur mer et sur terre. Les stratèges athéniens, voyant que l'ennemi disposait de nouveaux renforts, que la situation générale, loin de s'améliorer, empirait chaque jour, surtout par suite de l'épuisement où étaient réduits les hommes, regrettaient de n'être pas partis plus tôt. Nicias, tout en ne faisant plus la même opposition, demandait seulement que l'on évitât de prendre aux yeux de tous cette décision. En conséquence, on annonça à toute l'armée, d'une manière aussi secrète que possible, le départ prochain et on lui donna l'ordre de se tenir prête au premier signal. Tout était paré : ils allaient partir, quand il se produisit, au moment même de la pleine lune, une éclipse. La plupart des Athéniens pris de scrupules supplièrent les généraux de surseoir au départ. Nicias, qui accordait aux présages et aux faits de cette nature une importance exagérée¹⁸⁰, déclara qu'il se refusait à toute délibération sur le départ, avant que trois fois neuf jours se fussent écoulés, selon la prescription des devins. Les Athéniens perdirent du temps et cet incident les fit rester.

LI. — Informés de ces événements, les Syracusains redoublaient d'ardeur pour ne pas laisser échapper les Athéniens. Ceux-ci n'avaient-ils pas, par leurs délibérations, reconnu leur infériorité sur mer et sur terre ? En même temps, les Syracusains ne voulaient pas laisser l'ennemi s'installer dans une autre partie de la Sicile, où ils auraient plus de difficulté à le vaincre. Ils résolurent donc de le contraindre, sans aucun délai, à un combat naval où ils pourraient profiter de leurs avantages. Ils équipèrent leurs vaisseaux et s'entraînèrent pendant le temps nécessaire. Quand ils crurent le moment favorable, ils commencèrent, la veille de la bataille, à attaquer les retranchements athéniens. Un faible parti d'hoplites et de cavaliers sortit à leur rencontre par quelques portes ; les Syracusains s'emparèrent de quelques hommes, mirent en fuite l'ennemi et le poursuivirent. Comme le

passage était étroit, les Athéniens perdirent soixante-dix cavaliers et quelques hoplites.

LII. — Ce jour-là, les Syracusains se retirèrent. Mais le lendemain ils firent une sortie avec leur flotte, qui comptait soixante-seize vaisseaux, tandis que leurs troupes de terre s'avançaient contre les retranchements ennemis. Sur mer les Athéniens firent front avec quatre-vingt-six vaisseaux et attaquant l'ennemi engagèrent l'action. Eurymédôn, qui commandait l'aile droite des Athéniens, voulut envelopper les navires ennemis. Mais cette manœuvre l'entraîna trop près de la terre. Les Syracusains et leurs alliés, qui venaient d'enfoncer le centre de la ligne athénienne, le jetèrent dans une anse en retrait du port, lui coupèrent la retraite, brisèrent son vaisseau et ceux qui le suivaient. Ensuite, ils se lancèrent à la poursuite de toute la flotte athénienne et la poussèrent vers la terre.

LIII. — Gylippos, voyant la flotte ennemie vaincue et chassée hors de son estacade et de son camp, voulut anéantir ceux qui débarqueraient et faciliter aux Syracusains la remorque des vaisseaux. Il accourut sur la jetée avec une partie de ses troupes ; mais la garde de cet endroit avait été confiée par les Athéniens aux Tyrséniens. Ceux-ci, à la vue de l'ennemi, qui arrivait en désordre, se précipitèrent à sa rencontre, tombèrent sur les premiers rangs des assaillants, les mirent en fuite et les poussèrent jusqu'au marais nommé Lysiméleia. Les Syracusains et leurs alliés ne tardèrent pas à arriver en nombre. Les Athéniens marchèrent à leur rencontre pour dégager les Tyrséniens et pour protéger leurs vaisseaux ; ils engagèrent le combat, eurent l'avantage, poursuivirent les assaillants et tuèrent un nombre considérable d'hoplites. Ils réussirent à sauver un nombre important de vaisseaux, qu'ils rassemblèrent à proximité du camp. Néanmoins les Syracusains et leurs alliés en capturèrent dix-huit, dont ils tuèrent tous les équipages. Ils voulurent incendier ce qui restait de la flotte ; comme le vent soufflait dans la direction des Athéniens,

ils mirent le feu à un vieux transport ¹⁸¹, préalablement rempli de sarments et de matières inflammables, qu'ils laissèrent dériver. Inquiets pour leur flotte, les Athéniens mirent tout en œuvre pour empêcher l'incendie de leurs vaisseaux. Ils réussirent à éteindre le brûlot et à l'écartier et ils en furent quittes pour la peur.

LIV. — Là-dessus, les Syracusains élevèrent un trophée pour célébrer leur victoire navale et un autre pour avoir remporté l'avantage près des retranchements, en capturant des hoplites et des cavaliers. Les Athéniens en dressèrent un pour le succès emporté par les Tyrséniens qui avaient rejeté l'infanterie syracusaine jusqu'au marais et pour l'avantage qu'ils avaient eu eux-mêmes avec le reste de l'armée.

LV. — Les Syracusains avaient d'abord redouté le renfort amené par Démosthènes. Mais quand la flotte ennemie eut remporté une victoire éclatante, les Athéniens sombrèrent à leur tour dans un profond découragement. Leur désillusion fut grande; plus grand encore le regret d'avoir entrepris l'expédition. Les villes qu'ils attaquaient alors étaient uniquement des villes semblables à la leur, soumises au régime démocratique, comme Athènes, possédant une flotte, de la cavalerie, des ressources considérables. Ils ne pouvaient y introduire des changements de régime ¹⁸², pour exploiter la division à leur profit; ils ne pouvaient non plus les effrayer par la supériorité de leur armement. Quand ils eurent échoué à plusieurs reprises, ils se trouvèrent dans le plus cruel embarras; mais après la défaite navale, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, leur inquiétude s'accrut encore.

LVI. — Dès lors, les Syracusains purent sans aucune crainte faire le tour du port; ils songèrent également à en fermer l'entrée, pour empêcher les Athéniens d'en sortir à leur insu. Car ce n'était plus à assurer leur propre salut qu'ils mettaient tous leurs soins, mais bien à empêcher l'ennemi de se sauver. Ils estimaient, avec

raison, que les circonstances leur assuraient une supériorité incontestable; qu'au cas où ils seraient vainqueurs des Athéniens et de leurs alliés sur terre et sur mer, le résultat de la lutte paraîtrait magnifique aux yeux des Grecs: car les uns recouvreraient immédiatement leur liberté; les autres se trouveraient débarrassés de toute crainte; Athènes avec les forces qui lui resteraient serait désormais hors d'état de soutenir la guerre. Comme on leur attribuerait le mérite de ces avantages, les contemporains et la postérité ne leur refuseraient pas leur admiration. A cet égard, le combat était glorieux ¹⁸³; mais il l'était aussi parce qu'ils auraient triomphé, non seulement des Athéniens, mais encore de leurs nombreux alliés. Le mérite n'en rejaillirait pas sur eux seuls, mais sur ceux qui leur avaient prêté leur concours et à la tête desquels ils s'étaient trouvés, avec les Corinthiens et les Lacédémoniens. Enfin, ils n'auraient pas craint d'exposer leur ville au danger et ils auraient développé considérablement leur marine. Jamais, en effet, plus de peuples ne s'étaient réunis pour attaquer un seul Etat, si l'on fait exception pour la multitude qui dans cette guerre avait pris parti soit pour Athènes, soit pour Lacédémone.

LVII. — Voici d'ailleurs les peuples qui prirent parti soit contre la Sicile, soit pour elle; les uns voulant contribuer à sa conquête, les autres à son salut et qui combattirent devant Syracuse. Ce n'était ni le droit ni le sentiment de leur commune origine qui les avaient jetés dans l'un ou l'autre camp; chacun n'avait obéi qu'aux circonstances, à l'intérêt ou à la nécessité.

Les Athéniens, Ioniens d'origine, marchaient spontanément contre les Doriens de Syracuse. Ils avaient à leurs côtés des peuples de même langue et soumis aux mêmes usages: ceux de Lemnos, d'Imbros, ceux qui habitaient alors Egine, et ceux d'Hestiee, colonie d'Athènes. Les autres étaient soit des sujets, soit des alliés autonomes, soit des mercenaires. Parmi les sujets tributaires il y avait les Erétriens, les Khalkidiens, les

Styriens et les Karystiens de l'Eubée; parmi les insulaires, on trouvait les habitants de Kéos, d'Andros et de Ténos; de l'Ionie étaient venus ceux de Milet, de Samos et de Khios. Ces derniers n'étaient pas soumis au tribut, mais devaient fournir des vaisseaux et suivaient à titre d'alliés libres. La plupart de ces peuples étaient Ioniens et tiraient leur origine d'Athènes, sauf les Karystiens, qui sont des Dryopes. Tout en étant sujets d'Athènes et contraints au service, c'étaient des Ioniens marchant contre des Doriens. En outre, il y avait des Éoliens : les Méthymniens, astreints à fournir des vaisseaux, n'étant pas tributaires; les Ténédiens et les Énéens tributaires, les Éoliens étaient forcés de combattre d'autres Éoliens, les Béotiens leurs fondateurs qui étaient alliés de Syracuse. Les Platéens, tout Béotiens qu'ils fussent, avaient seuls de justes raisons de haïr les Béotiens et de leur faire la guerre.

Les Rhodiens et les Cythéréens étaient les uns et les autres d'origine dorienne. Les Cythéréens, colonie de Lacédémone, portaient les armes avec les Athéniens contre les Lacédémoniens de Gylippos; les Rhodiens de race argienne étaient forcés de combattre les Doriens de Syracuse et même leurs propres colons de Géla, qui se trouvaient dans les rangs des Syracusains. Parmi les insulaires voisins du Péloponnèse, les habitants de Képhallénie et de Zakynthe, tout indépendants qu'ils fussent, se voyaient particulièrement contraints par leur situation à suivre les Athéniens, maîtres de la mer. Les Corcyréens, non seulement Doriens, mais Corinthiens, faisaient ouvertement la guerre contre les Corinthiens et les Syracusains, tout en étant colons des uns et parents des autres. Soi-disant, c'était par nécessité qu'ils suivaient les Athéniens, en réalité c'était surtout par haine des Corinthiens.

Ceux qu'on appelle maintenant les Mésséniens, soit ceux de Naupakte, soit ceux de Pylos, place alors aux mains des Athéniens, avaient été requis pour la guerre. Quelques exilés de Mégare étaient dans la triste

obligation de combattre les Mégariens de Sélinonte.

Le reste de l'armée était plutôt composé de volontaires. Les Argiens, d'origine dorienne, en marchant contre les Doriens aux côtés des Ioniens d'Athènes, étaient poussés moins par leur qualité d'alliés que par leur haine pour Lacédémone et par des raisons d'intérêt immédiat et particulier; Doriens, ils marchaient contre Doriens avec les Athéniens d'origine ionienne.

Les Mantinéens et les autres mercenaires arcadiens sont des peuples accoutumés de tout temps à servir contre les ennemis qu'on leur désigne; dans cette circonstance, c'est surtout l'amour du gain qui les fit regarder comme des ennemis les autres Arcadiens combattant à côté des Corinthiens.

Les Crétois et les Etoliens, eux aussi, s'étaient laissés décider par l'appât d'une solde. On vit aussi les Crétois, qui avaient fondé Géla avec les Rhodiens, au lieu de secourir leurs colons, les combattre volontairement pour recevoir une solde.

Quelques Akarnaniens avaient été séduits aussi par le gain, mais la plupart étaient accourus à titre d'alliés par amitié pour Démosthènes et par sympathie pour Athènes. Voilà pour les peuples qui habitent jusqu'au rivage du Golfe Ionien.

Parmi les peuples d'Italie, les Thouriens et les Métapontins se débattaient au milieu de telles révolutions intérieures qu'ils se virent contraints de se joindre aux Athéniens; parmi les Siciliens, les habitants de Naxos et de Katanè furent dans le même cas. Parmi les Barbares, les Athéniens avaient l'aide des Egestains, qui les avaient appelés et de la majeure partie des Sicules; hors de Sicile, celle de quelques Tyrséniens, unis par leur hostilité pour Syracuse à des Iapygiens mercenaires. Tels étaient les peuples alliés des Athéniens.

LVIII. — De leur côté, les Syracusains avaient dans leurs rangs les habitants de Kamarina, leurs voisins, et ceux de Géla, voisins de ces derniers, puis ceux de Sélinonte, établis aux abords d'Agrigente, ville qui demeura

neutre. Voilà pour les nations qui habitent le côté de l'île faisant face à la Libye. Les Himériens habitent la côte qui borde la mer Tyrrhénienne; ce sont même les seuls Grecs de cette région. Seuls aussi, ils vinrent au secours de Syracuse. Tous sont Doriens et indépendants. Voilà les peuples de race grecque qui combattirent pour cette ville.

Parmi les Barbares, elle eut l'aide des seuls Sicules qui n'avaient pas pris parti pour Athènes. En ce qui concerne les Grecs du dehors, les Lacédémoniens avaient fourni un général spartiate, des Néodamodes et des Hilotes. Les Corinthiens seuls fournirent l'aide de leur flotte et de leurs troupes, ainsi que les Leukadiens et les Ambrakiôtes, qui se prévalaient de la même origine. D'Arcadie, il vint des mercenaires envoyés par Corinthe, les Sikyôniens étaient obligés au service. En dehors du Péloponnèse, les Béotiens étaient alliés de Syracuse¹⁸⁴. Comparées à celles des alliés du dehors, les troupes siciliennes furent sur tous les points de beaucoup les plus nombreuses, ce qui n'est pas étonnant, vu l'importance de leurs villes d'origine. Le nombre des hoplites, des vaisseaux, des cavaliers et des autres troupes que les Siciliens rassemblèrent fut considérable. Néanmoins, eu égard à l'ensemble de l'armée, on peut dire que les Syracusains fournirent les effectifs les plus nombreux, en raison même de l'importance de la ville et parce qu'ils étaient les plus menacés.

LIX. — Tels furent les secours rassemblés des deux côtés. Tous ils étaient alors à pied d'œuvre. Nulle armée désormais n'en reçut de nouveaux. Après la victoire navale qu'ils venaient de remporter, les Syracusains et leurs alliés jugèrent que ce serait une belle réussite de s'emparer du camp athénien, qui était considérable et d'interdire à l'ennemi toute retraite, aussi bien sur mer que sur terre. Ils s'empressèrent donc de fermer le Grand Port, dont l'entrée est de huit stades, en y mouillant par le travers des trières, des transports et des chalands. Ils firent tous les préparatifs pour le cas où les Athéniens

oseraient tenter la bataille sur mer. Bref, sur tous les points ils ne projetaient rien à demi.

LX. — Les Athéniens, qui se voyaient enfermés dans le port et à qui toutes ces mesures n'échappaient pas, crurent devoir délibérer. Les stratèges et les taxiarques¹⁸⁵ se rassemblèrent. La détresse était générale; non seulement les approvisionnements manquaient, mais ils ne pouvaient désormais en attendre, à moins d'être victorieux sur mer; car en annonçant leur prochaine arrivée à Katanè, les Athéniens avaient fait dire de ne plus rien leur envoyer. On décida donc d'abandonner la partie des retranchements située sur la hauteur; à proximité de la flotte on occuperait, à l'abri d'un mur, le terrain strictement nécessaire pour les bagages et les malades. On y laisserait une garde; l'on équiperait tous les vaisseaux, tant ceux qui étaient en bon état que ceux qui étaient moins capables de tenir la mer et on y embarquerait toutes les troupes de terre. En cas de victoire, on gagnerait Katanè; en cas de défaite, on brûlerait les vaisseaux et on se retirerait par terre en bon ordre pour atteindre le plus rapidement possible la première place amie, grecque ou barbare. Aussitôt dit, aussitôt fait. On évacua les murs situés sur la hauteur, on descendit sur le rivage; on équipa tous les vaisseaux. On fit embarquer tous les hommes qui paraissaient en âge et en état de servir. On parvint à équiper au total cent dix bâtiments. On y embarqua un grand nombre d'archers et de gens de trait, Akarnaniens et étrangers. Bref, on prit toutes les dispositions compatibles avec la situation critique de l'armée et avec cette résolution désespérée.

Quand tout fut presque prêt, Nicias constata que les soldats étaient découragés par la défaite complète, si extraordinaire pour eux qu'ils avaient essuyée sur mer, mais qu'en même temps ils étaient décidés, vu le manque de vivres, à risquer immédiatement le tout pour le tout. Il rassembla toute l'armée et commença par l'encourager, en lui tenant le discours suivant :

LXI. — « Soldats athéniens, et vous alliés, le combat

que nous allons livrer vous est commun à tous, sans distinction. L'enjeu en est, pour vous comme pour les ennemis, le salut et la patrie. Si nous sommes victorieux sur mer, chacun de vous pourra revoir sa ville natale. Le découragement vous est interdit, ainsi que les sentiments de ces gens sans expérience, qui, aux premiers échecs, ne savent qu'appréhender de semblables désastres. Vous, Athéniens, qui avez participé à tant de guerres et vous, alliés, qui de tout temps avez combattu à nos côtés, rappelez-vous les hasards de la guerre; croyez bien qu'un jour la fortune sera avec vous; préparez-vous à prendre une revanche proportionnée aux forces que vous avez ici sous vos yeux.

LXII. — « Il est des mesures que nous avons reconnues utiles pour remédier à l'étroitesse du port, pour résister à la foule des vaisseaux ennemis et à l'appareil disposé sur leurs ponts, toutes circonstances qui naguère nous ont fait grand tort. Ces mesures nous les avons étudiées et prises, d'accord avec les pilotes, autant que le permettent les circonstances. Nous embarquerons des archers, des gens de trait en nombre considérable; cette foule ne nous serait d'aucune utilité dans un combat livré au large, car la manœuvre y serait difficile en raison de la charge des vaisseaux; mais elle sera tout à notre avantage dans cette sorte de combat sur terre que nous devons engager du haut de nos vaisseaux. Nous avons trouvé tous les engins à opposer sur notre flotte à ceux de l'ennemi; pour résister à leurs massives épotides, qui nous ont fait tant de mal, nous avons imaginé des grappins¹⁸⁶ qui, lancés sur le navire assaillant, l'empêcheront de reculer, si les combattants du bord font leur devoir. Car nous sommes réduits à combattre de pied ferme du haut des vaisseaux, il y va de notre intérêt de ne pas reculer nous-mêmes et de ne pas laisser reculer l'ennemi, d'autant plus que le rivage est occupé par lui, à l'exception du terrain que tiennent les troupes de terre.

LXIII. — « Souvenez-vous-en bien. Tenez jusqu'aux limites du possible; ne vous laissez pas pousser au rivage;

mettez votre honneur, quand vous aurez abordé un vaisseau, à ne pas lâcher prise que vous n'ayez jeté à la mer les hoplites placés sur le pont. Cette recommandation s'adresse moins encore aux matelots qu'aux hoplites, car c'est là surtout le rôle des hommes placés sur le pont. C'est particulièrement sur notre infanterie qu'aujourd'hui nous comptons pour vaincre. Quant aux matelots, je les exhorte vivement à ne pas se laisser abattre par leurs revers : les appareils meilleurs placés sur les ponts et le nombre plus grand des vaisseaux nous assurent la supériorité; enfin réfléchissez à l'importance qu'il y a pour vous à conserver vos avantages. C'est à vous que je m'adresse, vous qui, sans être Athéniens de naissance, ne vous distinguez pas de nous, vous qui employez notre langue, vous qui suivez nos coutumes et vous faites respecter par toute la Grèce, vous qui enfin tirez autant de profit que nous de notre domination, soit par la crainte que vous inspirez à nos sujets, soit par la protection que vous trouvez en nous contre toute injure. Vous donc qui, seuls êtes associés à notre domination, sans rien perdre de votre liberté, ne la trahissez pas aujourd'hui qu'elle réclame votre assistance comme un droit. Méprisez ces Corinthiens que vous avez souvent vaincus, ces Siciliens, dont nul n'a osé, tant que notre marine a été florissante, nous résister. Repoussez-les et faites voir que, tout faibles et malheureux que nous sommes, votre habileté l'emporte sur la confiance que d'autres ont puisée dans le bonheur.

LXIV. — « Quant à vous, Athéniens, je vous rappelle que vous n'avez derrière vous, ni flotte semblable à celle-ci dans vos arsenaux¹⁸⁷, ni jeunesse en état de porter les armes. Si donc il vous arrive autre chose que d'être vainqueurs, vos ennemis d'ici mettront immédiatement le cap sur l'Attique et les troupes que vous avez là-bas seront impuissantes à résister à l'adversaire ainsi renforcé. Vous, vous tomberez immédiatement aux mains des Syracusains — et vous n'ignorez pas quelles étaient vos dispositions en venant les attaquer — ceux d'Attique

tomberont au pouvoir des Lacédémoniens. Aussi montrez-vous fermes plus que jamais dans ce combat, qui doit vous préserver d'un double malheur. Tous ensemble et chacun en particulier dites-vous qu'avec vous sur ces vaisseaux, il y a les troupes de terre athéniennes, ce qui reste de la ville et le grand nom d'Athènes¹⁸⁹.

« Aussi tous ceux qui l'emportent par l'expérience et par la valeur doivent se convaincre qu'ils n'auront jamais meilleure occasion d'assurer, avec leur propre intérêt, le salut de tous. »

LXV. — Après cette exhortation, Nicias donna, sans tarder, l'ordre d'embarquer. Gylippos et les Syracusains pouvaient voir distinctement que les Athéniens se préparaient au combat. De plus, on les informa que l'ennemi devait utiliser des grappins de fer. Ils prirent en conséquence toutes leurs dispositions; en particulier, ils garnirent de peaux les proues et les gaillards; ainsi les grappins glisseraient et n'auraient pas de prise. Quand tout fut prêt Gylippos et les stratèges syracusains exhortèrent leurs troupes en ces termes :

LXVI. — « Syracusains et alliés, vos exploits jusqu'à ce jour ont été glorieux; la lutte qui va s'engager ne le sera pas moins. Vous le savez tous, j'imagine; autrement, vous n'y apporteriez pas tant d'ardeur. Pour ceux qui ne sont pas suffisamment informés des nécessités de l'heure, nous allons les en instruire. Si les Athéniens sont venus attaquer notre pays, c'est en premier lieu pour asservir la Sicile; c'est aussi pour imposer le même sort, en cas de succès, au Péloponnèse et au reste de la Grèce. Ils ont acquis un empire comme aucun peuple grec n'en a possédé jadis ni n'en possède actuellement; pourtant vous êtes les premiers à avoir résisté à cette marine, qui leur a permis de tout dominer, vous avez déjà remporté maintes victoires navales et vous remporterez sans aucun doute celle que nous allons livrer. L'homme atteint sur le point où il s'attribuait la supériorité perd la haute opinion qu'il avait de lui-même. Humilié, trompé dans ses espérances, on s'abandonne, on ne s'estime plus à sa

juste valeur. Voilà quelle est vraisemblablement la situation des Athéniens.

LXVII. — « Le courage que nous avons naguère et qui, malgré notre inexpérience, nous a donné l'audace de la résistance, nous l'avons accru. Maintenant que nous croyons être les plus forts, puisque nous avons vaincu les plus forts ennemis, l'espérance en chacun de nous se trouve doublée. En général, au moment d'agir, une grande espérance inspire un grand courage.

« Quant aux dispositions que l'ennemi a prises à notre exemple, elles ne nous prennent pas au dépourvu et pour chacune nous aurons la parade appropriée. Les Athéniens ont fait monter, contre leur habitude, sur les ponts une foule d'hoplites, de gens de trait, des terriens, pour ainsi dire, Akarnaniens ou autres; une fois à bord ils ne trouveront pas le moyen, étant immobilisés, de lancer un trait. Comment ne mettraient-ils pas le vaisseau en danger et ne causeraient-ils pas une perturbation générale, incapables qu'ils seront de se mouvoir à leur manière habituelle? De plus, la foule de leurs vaisseaux ne les avantagera nullement, si tous vous voulez bien ne pas vous effrayer de notre infériorité numérique. Des vaisseaux nombreux, sans espace pour évoluer seront tout particulièrement réduits à l'impuissance et exposés aux coups de nos engins. Mais la vérité complète la voici, d'après des renseignements à notre avis incontestables : sous le poids des maux qui les accablent, contraints par le dénuement, les Athéniens en sont réduits à un acte de désespoir; c'est moins dans leurs préparatifs que dans la chance qu'ils mettent leur espérance d'échapper par tous les moyens possibles : ils veulent tenter un coup de force et se sauver par mer, sinon faire leur retraite par terre, parce que leur situation est absolument désespérée.

LXVIII. — « En présence de cette désorganisation totale et de la fortune de nos pires ennemis qui se trahit d'elle-même, jetons-nous sur eux avec furie. Rien n'est plus légitime, soyons-en convaincus, que d'assouvir sa vengeance sur un injuste agresseur. Disons-nous que nous

aurons la chance d'écraser l'adversaire, ce qui, selon l'opinion courante, est le plus doux des plaisirs. Des ennemis, des ennemis mortels, vous le savez tous, voilà ce que sont ces gens qui sont venus pour asservir notre pays; s'ils avaient été vainqueurs, ils auraient infligé aux hommes les pires traitements, aux enfants et aux femmes l'ignominie totale, à la cité entière le plus infâme de tous les noms¹⁸⁹. Aussi que nul d'entre vous ne faiblisse; croyez que vous n'aurez rien gagné s'ils opèrent, sans nous faire de mal, leur retraite : cette retraite, ils l'opéreront, même vainqueurs. Mais si nous exécutons, comme il est vraisemblable, notre plan, le prix du combat — et il est magnifique — consistera à les châtier et à affermir pour la Sicile entière la liberté dont elle jouissait auparavant. Rares sont les occasions où l'on a très peu à redouter de la défaite et énormément à gagner par la victoire. »

LXIX. — Quand Gylippos et les généraux syracusains eurent ainsi harangué les troupes, dès qu'ils virent les Athéniens procéder à leur embarquement, ils se mirent à en faire autant. Au moment de lever l'ancre, Nicias, effrayé par la situation et voyant l'étendue et l'imménence du danger, fit ce que l'on fait dans les luttes décisives : il jugea tous ses préparatifs encore insuffisants et ses exhortations incomplètes. Il fit donc appeler séparément chacun des triérarques, les nomma de leur nom, de celui de leur père et de celui de leur tribu¹⁹⁰, rappela à tous leurs mérites personnels, en leur demandant de ne trahir ni leur réputation ni les vertus de leurs ancêtres, de ne pas ternir la renommée de leurs aïeux. Il leur rappela la liberté¹⁹¹ illimitée dont jouissait leur patrie et l'indépendance absolue de chacun dans sa vie privée. Bref, il leur dit tout ce que, dans de pareilles circonstances, on peut dire quand on ne craint pas de rabâcher des lieux communs. Il y ajouta, sur leurs femmes, leurs enfants, les dieux de leur patrie, les paroles banales qu'on prononce malgré tout, parce qu'on les croit utiles, dans les circonstances critiques.

A ses yeux ces exhortations étaient plus nécessaires que vraiment suffisantes; là-dessus, les ayant quittés, il amena ses troupes de terre sur le rivage et étendit sa ligne le plus qu'il put, pour inspirer une confiance complète à ceux qui se trouvaient sur les vaisseaux.

Démosthénès, Ménandros et Euthydémos commandaient la flotte athénienne. Ils levèrent l'ancre et s'éloignant du camp ils se dirigèrent droit sur le barrage qui fermait le port et sur l'intervalle qui restait libre, afin de se frayer une voie pour sortir.

LXX. — Déjà les Syracusains et leurs alliés s'étaient mis en mouvement avec une flotte à peu près égale à celle qu'ils avaient dans le combat précédent. Ils avaient disposé une partie de leurs vaisseaux auprès de la passe et le reste sur le pourtour du port, pour pouvoir foncer tous à la fois sur les Athéniens; en même temps l'armée de terre était prête à les soutenir, partout où ils aborderaient. La flotte syracusaine se trouvait sous les ordres de Sikanos et d'Agatharkhos, qui commandaient chacun une aile; Pythen et les Corinthiens occupaient le centre.

Quand les Athéniens furent arrivés au barrage, dans l'impétuosité du premier choc, ils défirent les vaisseaux qui le gardaient et tentèrent de se frayer un passage. Mais bientôt les Syracusains et leurs alliés se précipitèrent sur eux de toutes parts et l'on combattit, non seulement près du barrage, mais dans le port. Le combat fut acharné et sans analogie avec ceux qui l'avaient précédé. Des deux côtés, les matelots étaient pleins d'ardeur pour se porter en avant au premier signal; les pilotes opposaient manœuvre à manœuvre et rivalisaient de zèle; les soldats placés sur le pont avaient à cœur, au moment de l'abordage, de montrer dans le service du pont autant d'habileté que les matelots dans la manœuvre. Bref, chacun à son poste, brûlait de paraître le premier. Tant de navires n'avaient pas de champ pour manœuvrer : jamais bataille navale ne se livra sur un espace si resserré, car dans les deux flottes réunies il y avait près de deux cents vaisseaux. Aussi, comme on ne pouvait ni reculer ni passer

à travers la ligne ennemie, les abordages par le flanc étaient-ils rares; mais souvent les navires se heurtaient proue contre proue, quand ils se rencontraient au hasard en fuyant ou en se dirigeant ailleurs. Quand un vaisseau s'avavançait contre un autre, on lançait sur lui du tillac une grève de javelots, de flèches et de pierres; quand l'accrochage avait eu lieu, les soldats en venaient aux mains et s'efforçaient de monter à l'abordage. Vu le manque d'espace, il arrivait souvent que le vaisseau qui en frappait un autre de l'éperon était lui-même frappé et que deux vaisseaux et même davantage étaient accrochés à un seul, sans pouvoir se dégager. Les pilotes devaient veiller simultanément à la défense et à l'attaque, ouvrir l'œil de tous les côtés à la fois; et le bruit terrible de tant de bâtiments qui s'entre-heurtaient répandait l'épouvante et empêchait d'entendre la voix des kéleustes¹⁹². Car des deux côtés retentissaient les exhortations et les cris de ces chefs, donnant un ordre ou animés par l'ardeur du combat : les Athéniens criaient qu'il fallait forcer le passage et que c'était le moment ou jamais d'assurer, en montrant du cœur, le salut et le retour dans la terre natale; les Syracusains et les alliés qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de se sauver et d'accroître par la victoire la puissance de leur patrie. Les stratèges eux-mêmes, dans les deux flottes, quand ils voyaient un vaisseau reculer sans y être contraint, interpellaient les triérarques par leur nom; s'ils cédaient, disaient aux leurs les Athéniens, s'imaginaient-ils que cette terre, où partout ils ne voyaient que leurs ennemis mortels, leur appartenait plus que la mer conquise avec tant de peine? Les Syracusains demandaient si c'était bien devant un ennemi qui, au su de tous, ne songeait qu'à s'échapper à tout prix, si c'était devant des fuyards qu'on fuyait.

LXXI. — Pendant que la victoire se disputait sur mer avec des chances égales, les deux armées de terre étaient dans l'angoisse et la perplexité. Les Syracusains voulaient acquérir plus de gloire encore; les Athéniens

redoutaient un sort plus cruel encore que celui qu'ils subissaient. Ceux-ci avaient mis toutes leurs espérances sur leurs vaisseaux; aussi éprouvaient-ils une crainte indicible de l'avenir, d'autant plus que du rivage, ils ne pouvaient avoir du combat que des impressions partielles et différentes.

Comme la vue était limitée et que tous ne fixaient pas les yeux sur le même endroit, ceux qui voyaient les leurs victorieux sur un point reprenaient courage et se mettaient à prier les dieux de ne pas leur refuser le salut; ceux qui jetaient les yeux sur un endroit où l'on était vaincu gémissaient et criaient à la fois et, à la vue de ce qui se passait, se sentaient plus découragés que les combattants mêmes. D'autres, qui regardaient un point de la bataille où la lutte était égale, étaient émus par l'indécision prolongée du combat. Les mouvements de leur corps traduisait l'effroi de leur âme et ils étaient en proie aux plus cruels tourments, car ils se voyaient sans cesse sur le point d'être sauvés ou de périr. Enfin, parmi les troupes athéniennes, tant que l'issue fut indécise, ce n'étaient que gémissements, cris de victoire ou de défaite, bref les diverses exclamations qu'arrache à une grande armée un grand péril. Sur les vaisseaux on éprouvait les mêmes émotions, quand enfin les Syracusains et leurs alliés, après une résistance acharnée, mirent en fuite les Athéniens, les rompirent entièrement et s'exhortant à grands cris les poussèrent jusqu'au rivage. Alors tous ceux de la flotte qui n'avaient pas été pris en mer se mirent à débarquer au petit bonheur et à courir au camp. L'armée de terre cessa d'éprouver des sentiments divers; tous sans distinction commencèrent à gémir, à se lamenter et à déplorer leur malheur. Les uns se portaient au secours des vaisseaux, les autres couraient garder ce qui restait des retranchements; le plus grand nombre ne songeait désormais qu'à soi et cherchait le moyen de se sauver. A cet instant régnait une consternation sans égale. Leur désastre ressemblait à celui qu'ils avaient eux-mêmes causé autrefois à Pylos; alors les Lacédémô-

niens avaient perdu leurs vaisseaux et avec eux avaient péri les hommes qui avaient débarqué dans l'île. Ici les Athéniens n'avaient aucun espoir de se sauver par terre, à moins d'un miracle.

LXXII. — La bataille avait été acharnée; des deux côtés on avait perdu un nombre de navires et d'hommes considérable. Les Syracusains et leurs alliés victorieux recueillirent les épaves et les morts; ensuite ils regagnèrent la ville et élevèrent un trophée. Les Athéniens, eux, accablés par l'énormité de leurs maux, ne songèrent même pas à demander l'autorisation d'enlever leurs morts ou les débris de leurs vaisseaux; ils ne pensaient qu'à partir sur-le-champ, la nuit suivante. Démosthènes vint trouver Nicias et lui proposa d'embarquer les équipages sur les navires qui restaient et de tenter de forcer dès l'aurore le passage. Il soutenait que les Athéniens avaient encore plus de vaisseaux que les ennemis; en effet, il leur en restait environ soixante, tandis que Syracuse n'en avait pas cinquante. Nicias fut de son avis, mais, quand ils voulurent faire regagner le bord aux matelots, ceux-ci refusèrent d'embarquer¹⁹⁵. Ils étaient totalement consternés par leur défaite et désespéraient de vaincre. Tous ne songeaient plus désormais qu'à faire leur retraite par terre.

LXXIII. — Le Syracusain Hermokratès¹⁹⁶ devina leurs intentions; il sentit le danger qu'il y aurait à laisser une armée aussi nombreuse se retirer par terre et s'arrêter en un point de la Sicile, d'où elle pourrait poursuivre la guerre. Aussi alla-t-il trouver les magistrats pour leur exposer qu'il ne fallait pas permettre aux Athéniens de s'échapper pendant la nuit. Son plan était de faire sans tarder une sortie avec tous les Syracusains et leurs alliés, de couper la retraite à l'ennemi et de s'assurer l'occupation des défilés. Les magistrats l'approuvèrent et décidèrent qu'il fallait exécuter le plan d'Hermokratès. Mais ils ne crurent pas possible d'obtenir l'obéissance de gens qui étaient depuis peu tout à la satisfaction de se reposer, à la suite d'un terrible combat; d'autant plus que c'était

un jour de fête et de sacrifice en l'honneur d'Héraklès¹⁹⁵. Dans le transport de la victoire, la plupart buvaient ferme pour célébrer la fête. Dans ces conditions, la dernière chose à leur demander était de prendre leurs armes et d'opérer une sortie. Aussi les chefs jugeaient-ils qu'il y avait là un obstacle insurmontable. Ne pouvant les décider, Hermokratès eut recours au stratagème suivant. Craignant de se voir devancé par les Athéniens qui pourraient profiter de la nuit pour franchir les plus mauvais passages, il envoya à la chute du jour quelques affidés avec des cavaliers au camp athénien. Ceux-ci arrivèrent à portée de la voix, se donnèrent pour des partisans des Athéniens; Nicias en effet avait des informateurs qui le tenaient au courant de ce qui se passait dans la ville. Ils firent dire à Nicias de ne pas se mettre en marche cette nuit-là, sous prétexte que les Syracusains occupaient les routes et de se préparer tranquillement à partir le lendemain. Là-dessus ils se retirèrent. Ce message fut transmis aux stratèges athéniens¹⁹⁶.

LXXIV. — Sur cet avertissement, on remit le départ au lendemain, sans éventer la supercherie. Comme on n'était pas parti sur-le-champ, on décida de demeurer encore le jour suivant pour faire, autant que possible, les préparatifs les plus urgents. On ne prendrait que les vivres nécessaires, les objets indispensables, on abandonnerait tout le reste et l'on partirait. Déjà Gylippos et les Syracusains, avec l'infanterie, avaient barricadé les routes que devaient prendre les Athéniens et occupaient les gués des cours d'eau et des fleuves. Enfin ils se portèrent aux endroits les plus favorables pour recevoir l'ennemi et le repousser. En même temps leur flotte s'approchait du rivage pour tâcher de s'emparer des vaisseaux athéniens: les Athéniens eux-mêmes avaient mis à exécution leur dessein et en avaient brûlé quelques-uns; les autres, qui se trouvaient épars sur la côte, furent pris en remorque et, sans que personne s'y opposât, tranquillement amenés jusqu'à la ville.

LXXV. — Quand Nicias et Démosthènes jugèrent

les préparatifs suffisants, le départ de l'armée eut lieu ; c'était le surlendemain du combat naval. Terrible était, dans l'ensemble, la situation des Athéniens : ils avaient perdu tous leurs vaisseaux ; ils avaient perdu leurs belles espérances, et, à leur place, il n'y avait plus que périls pour eux et pour l'État. De plus le camp que l'on abandonnait présentait aux yeux et à l'esprit un spectacle affligeant. Les morts restaient sans sépulture, et, à voir le cadavre d'un de ses amis, le soldat éprouvait une affliction mêlée de crainte. Les vivants qu'on abandonnait ou blessés ou malades excitaient encore plus d'affliction et de commisération que les morts. Leurs supplications, leurs gémissements mettaient l'armée au désespoir : ils suppliaient qu'on les emmenât, imploraient à grands cris un chacun selon qu'ils apercevaient un camarade ou un proche parent. Ils s'accrochaient à leurs compagnons de tente au moment où ceux-ci se mettaient en route ; ils les accompagnaient tant qu'ils pouvaient et, quand la volonté ou les forces les trahissaient, ils s'arrêtaient en invoquant les dieux et en sanglotant. Aussi l'armée entière fondait-elle en larmes et, en proie à une cruelle perplexité, ne pouvait-elle se résoudre à poursuivre sa marche. Pourtant c'était une terre ennemie que l'on quittait ; on y avait souffert des maux qu'on ne pouvait assez déplorer ; mais on redoutait que l'avenir n'en réservât de plus cruels encore. A l'humiliation extrême s'ajoutaient les reproches des uns aux autres. On eût dit une ville réduite après un long siège, dont la population immense était en fuite ; cette foule en déroute comprenait au total quarante mille hommes. Chacun avait pris ce qui pouvait lui être utile ; les hoplites et les cavaliers, contrairement à l'usage, portaient leurs vivres en plus de leurs armes ; car ils n'avaient plus de valets ou n'avaient plus confiance en eux. Depuis longtemps ceux-ci avaient commencé à désertir ; maintenant la désertion était générale¹⁹⁷. Encore leurs réserves de vivres étaient-elles insuffisantes ; car il n'y avait plus d'approvisionnements dans le camp. L'espèce d'allègement qu'on éprouve dans le

malheur à ne pas souffrir seul n'adoucisait nullement leurs souffrances présentes. Bien plus, à quel triste résultat, à quelle humiliation ne voyait-on pas aboutir l'ostentation et la présomption de jadis ! Quelle catastrophe sans pareille pour l'armée grecque ! Elle était venue pour asservir d'autres Grecs et maintenant elle se retirait et craignait de tomber elle-même dans l'asservissement ! Aux vœux et aux péans, qui avaient accompagné son départ, succédaient maintenant dans cette retraite des présages tout opposés. Au lieu d'être montés sur leurs vaisseaux, ils avançaient à pied, réduits à mettre leur confiance, non plus dans leur marine, mais dans leurs hoplites. Pourtant, tous ces maux leur paraissaient supportables, en comparaison de ceux qui étaient suspendus sur leur tête.

LXXVI. — A la vue du désespoir et de la démoralisation de son armée, Nicias parcourut les rangs et, autant que le permettaient les circonstances, il encouragea et exhorta ses hommes. L'ardeur qui l'animait lui faisait élever la voix en parlant à chacun et, dans son désir de mieux remonter le moral de ses troupes, il criait tant qu'il pouvait :

LXXVII. — « Athéniens et alliés, même dans notre situation, il faut continuer à espérer. On a vu des gens se tirer de plus mauvais pas. Renoncez à vous reprocher sans arrêt vos échecs et vos malheurs immérités. Moi qui ne suis pas en meilleur point que vous — vous voyez en quel état m'a mis la maladie — moi qui ne le cédaï à personne dans ma vie privée et publique, me voici exposé aux mêmes périls que les plus misérables. Pourtant j'ai toujours, dans ma vie, rendu aux dieux le culte qui leur était dû ; j'ai toujours observé envers les hommes une justice irréprochable. C'est ce qui me permet d'avoir une confiance inébranlable dans l'avenir. Ces malheurs que nous n'avons pas mérités nous effraient, mais bientôt peut-être ils feront trêve. Le bonheur de l'ennemi a assez duré et, si par notre expédition nous avons excité la jalousie des dieux, notre châtement s'est suffisamment

prolongé. Il est arrivé déjà que d'autres se livrent à des agressions; ils se sont comportés comme des hommes et ils n'ont souffert que des maux supportables. Nous aussi nous avons toutes raisons de nous attendre de la part des dieux à un traitement moins rigoureux; car notre situation mérite moins leur jalousie que leur pitié. Jetez donc les yeux sur le nombre et la valeur des hoplites qui avancent en rangs serrés et en bon ordre et évitez de vous laisser abattre. Dites-vous bien que partout où vous vous arrêterez, vous formez une cité puissante, qu'aucune autre en Sicile n'est en mesure de supporter impunément votre attaque ni de vous déloger de vos positions. Veillez à assurer la sécurité et le bon ordre de votre marche; que chacun de vous n'ait qu'une pensée unique : partout où vous serez obligés de combattre, vous aurez en cas de victoire une patrie, un rempart. Nuit comme jour, nous presserons notre marche; car nos vivres sont limités. Si nous réussissons à atteindre une place appartenant à nos amis sicules, vous pourrez vous croire en sûreté. Nous sommes assurés de leur fidélité, en raison de la crainte que leur inspirent les Syracusains. Nous les avons prévenus, nous leur avons dit de venir au-devant de nous et de nous apporter des vivres. Bref, sachez, soldats, qu'une nécessité impérieuse vous impose le courage; si vous faibliez, vous n'avez à proximité aucun lieu où vous réfugier; si maintenant vous échappez aux ennemis, il vous sera possible de revoir l'objet de vos désirs. Et vous en particulier, Athéniens, vous rétablirez la puissance d'Athènes abattue pour l'instant. Ce sont les hommes qui font les villes et non les remparts, ni les vaisseaux vides de défenseurs ».

LXXVIII. — Telles étaient, à peu de chose près, les exhortations que Nicias adressait à l'armée en parcourant les rangs. S'il voyait des hommes à l'écart et hors des rangs, il leur faisait rejoindre la colonne et leur place. Démosthènes tint à ses troupes une harangue semblable. L'armée s'avancait formée en carré long¹⁰⁸, Nicias en tête, Démosthènes à l'arrière; les valets et le reste

de la multitude étaient encadrés par les hoplites.

Arrivés au passage de l'Anapos, les Athéniens trouvèrent un parti de Syracusains et d'alliés qui les attendait en formation de combat, sur la rive. Ils les mirent en fuite, forcèrent le passage et purent continuer leur route; mais les Syracusains les harcelaient sur leurs flancs avec la cavalerie et les troupes légères les accablaient de traits. Ce jour-là, après avoir parcouru environ quarante stades, ils bivouaquèrent sur une hauteur. Le lendemain, ils se mirent en marche de bonne heure, firent environ vingt stades et descendirent dans une plaine où ils campèrent. L'endroit était habité : ils voulaient en tirer des vivres et faire provision d'eau, car l'eau était rare sur un long parcours de la route qu'ils avaient à suivre. Les Syracusains prirent alors les devants et barrèrent le passage aux Athéniens par un retranchement; c'était une colline élevée, bordée des deux côtés par un ravin escarpé; elle s'appelait Akraon-Lépas (la hauteur d'Akrès). Le lendemain les Athéniens se portèrent en avant. La cavalerie syracusaine et alliée, une foule de gens de trait gênaient leur marche, les criblaient de javelots, les chargeaient sur les flancs. Pendant longtemps les Athéniens résistèrent; puis ils revinrent à leur camp de la veille. Déjà leurs vivres s'épuisaient, car la cavalerie les empêchait de s'éloigner pour se ravitailler.

LXXIX. — De bonne heure ils levèrent le camp et reprirent leur marche. Ils tâchèrent de s'emparer de la colline fortifiée, mais ils trouvèrent devant eux, à l'abri des retranchements, l'infanterie ennemie massée en profondeur sur ce terrain étroit. Ils se lancèrent à l'attaque du retranchement, mais furent accablés de traits; comme la colline était en pente raide, la position supérieure de l'ennemi facilitait son tir. Ils ne purent s'en emparer et durent se retirer pour prendre du repos. Alors éclatèrent des coups de tonnerre, la pluie se mit à tomber, comme il arrive d'ordinaire aux approches de l'automne. Le découragement des Athéniens s'en accrut; ils croyaient que tous les éléments se réunissaient pour les perdre.

Pendant qu'ils se reposaient, Gylippos et les Syracusains envoyèrent un détachement élever un second mur, derrière eux, sur la route par laquelle ils étaient venus; mais les Athéniens détachèrent à leur tour quelques éléments qui les en empêchèrent. Là-dessus toute l'armée athénienne revint se grouper dans la plaine où elle bivouaqua. Le lendemain on reprit la marche en avant; les Syracusains ne cessaient pas leurs attaques; ils blessèrent beaucoup d'hommes. Chaque fois que les Athéniens contre-attaquaient, ils reculaient; lâchaient-ils pied, ils les pressaient. L'arrière-garde était particulièrement exposée à leurs coups; leur tactique était de provoquer par des attaques partielles le désarroi dans l'armée entière. Longtemps, les Athéniens tinrent ferme; ils avancèrent de cinq ou six stades et se reposèrent dans la plaine. Eux aussi les Syracusains regagnèrent leur camp.

LXXX. — La nuit suivante, Nicias et Démosthènes, voyant la situation critique de l'armée, le manque total de vivres et le nombre considérable d'hommes blessés par les attaques incessantes de l'ennemi, décidèrent d'allumer le plus grand nombre de feux possible et d'emmenner l'armée. Mais ils abandonnèrent leur direction primitive et se portèrent du côté où les Syracusains ne les attendaient pas, vers la mer. Car leur marche n'était pas orientée vers Katanè; ils voulaient gagner, par l'autre côté de la Sicile, Kamarina¹⁹, Géla et les autres villes grecques et barbares de cette région. Ils allumèrent donc un grand nombre de feux et partirent de nuit. Plus les armées sont importantes, plus elles sont exposées à la peur et à la panique, surtout lors des marches de nuit, dans un pays hostile et à proximité de l'ennemi; aussi la confusion se mit-elle dans les rangs. Le corps de Nicias, qui marchait en tête, garda sa cohésion et prit une avance importante; mais celui de Démosthènes, qui comprenait plus de la moitié de l'armée, resta isolé en arrière et avança en désordre. Néanmoins, au lever du jour, on parvint au bord de la mer; on prit alors la route d'Hélôros dans le dessein de gagner les bords du Kakyparis; ensuite,

on remonterait le fleuve pour pénétrer dans l'intérieur du pays. On espérait y rencontrer les Sicules qu'on avait mandés. Arrivés au fleuve les Athéniens trouvèrent, là encore, un détachement syracusain occupé à retrancher et à palissader le passage. Ils parvinrent à le forcer, traversèrent le fleuve et avancèrent dans la direction d'un autre cours d'eau, l'Érinéos, suivant ainsi les conseils des guides.

LXXXI. — Au lever du jour, les Syracusains et leurs alliés constatèrent le départ des Athéniens; la plupart d'entre eux accusèrent Gylippos d'avoir volontairement laissé échapper l'ennemi. Ils se mirent en toute hâte à leur poursuite, car il leur était facile de savoir la route suivie par les Athéniens. Ils les rejoignirent à l'heure du premier repas. Le corps de Démosthènes formait l'arrière-garde et avançait lentement et en désordre, à la suite du trouble de la nuit; les Syracusains reprirent le contact et aussitôt attaquèrent. Les cavaliers syracusains n'eurent aucune peine à encercler cette troupe séparée du gros de l'armée et la serrèrent de près. La division de Nicias n'avait pas moins de cinquante stades d'avance. Nicias pressait la marche, sentant qu'il n'y avait dans les circonstances présentes aucune chance de se sauver en restant sur place et en prenant l'initiative de la bataille; le salut n'était assuré que si l'on opérait une retraite précipitée et si l'on n'acceptait le combat qu'à toute extrémité. Depuis le début de la retraite, Démosthènes, placé à l'arrière-garde et davantage exposé aux coups de l'ennemi, se trouvait constamment dans une situation plus critique. Se voyant poursuivi par les Syracusains, il tenta moins de continuer sa marche que de ranger ses troupes en bataille; mais le temps qu'il perdit permit à l'ennemi de l'envelopper et de jeter dans sa division la plus grande confusion. Elle fut acculée dans un terrain clos de tous côtés d'un petit mur, bordé à droite et à gauche d'un chemin et tout couvert d'oliviers; elle y fut exposée à une grêle de traits. Bien entendu, les Syracusains escarmouchaient et n'engageaient pas une bataille rangée; ils n'avaient aucun intérêt à se risquer

contre des hommes réduits au désespoir; c'eût été faire le jeu des Athéniens. Tous, en présence d'un succès désormais certain, se ménageaient, évitaient de s'exposer avant d'avoir goûté à la victoire et comptaient, par cette tactique, faire tomber l'ennemi vaincu entre leurs mains.

LXXXII. — Tout le jour, les Athéniens et leurs alliés furent exposés aux traits de l'ennemi. Finalement, quand Gylippos, les Syracusains et leurs alliés les virent accablés de blessures et de souffrances de toute nature, ils envoyèrent un héraut proposer aux insulaires de passer de leur côté, sous promesse de la liberté. Les soldats de quelques villes lâchèrent les Athéniens. Ensuite, on tomba d'accord que tous les soldats de Démosthènes remettraient leurs armes et qu'en échange nul ne périrait ni de mort violente, ni dans les fers, ni par privation du strict nécessaire²⁰⁰. Tous alors se rendirent, au nombre de six mille; tout l'argent qu'ils possédaient, ils le déposèrent pour le livrer dans le creux des boucliers²⁰¹; ils en remplirent quatre. On dirigea immédiatement les prisonniers sur la ville.

Nicias et ses troupes parvinrent le même jour au fleuve Érinéos; ils le franchirent et allèrent camper sur une hauteur.

LXXXIII. — Le lendemain, les Syracusains leur apprirent la reddition des troupes de Démosthènes et les invitèrent à en faire autant. Comme Nicias n'y voulait d'abord pas croire, on lui permit d'envoyer un cavalier pour avoir confirmation du fait. Celui-ci ne put à son retour que confirmer la nouvelle. Nicias alors fit, par un héraut, savoir à Gylippos et aux Syracusains qu'il était prêt à traiter au nom d'Athènes : il proposait de rembourser aux Syracusains tous les frais de la guerre, à condition qu'on laissât son armée se retirer. Jusqu'au paiement de cette somme, il donnerait en otages des Athéniens, un par talent. Mais Gylippos et les Syracusains n'acceptèrent pas ces conditions.

Ils attaquèrent à nouveau et de toutes parts firent pleuvoir sur l'ennemi, jusqu'au soir, une grêle de traits.

Les Athéniens souffraient du manque de vivres et de toute espèce de munitions. Néanmoins, ils se disposèrent à profiter de la tranquillité de la nuit pour se remettre en marche. A peine avaient-ils pris les armes, que les Syracusains s'en aperçurent et entonnèrent le péan. Se voyant découverts, les Athéniens renoncèrent à leur tentative, à l'exception de trois cents hommes qui se frayèrent un chemin à travers les postes ennemis et s'en allèrent où ils purent pendant la nuit.

LXXXIV. — Le jour venu Nicias poussa son armée en avant. Les Syracusains et leurs alliés l'assaillirent, selon leur tactique des jours précédents, en tirant sur eux de toutes parts et en les criblant de javelots. Les Athéniens se hâtaient de gagner le fleuve Asinaros, harcelés sans arrêt par les attaques de la cavalerie et des autres troupes et par les tourments qu'ils enduraient. Ils espéraient qu'une fois le fleuve franchi leur situation s'améliorerait; la soif aussi les tenaillait. Arrivés sur le bord du fleuve, ils s'y précipitèrent dans le pire désordre, chacun voulant passer le premier; les ennemis les pressaient et rendaient difficile le passage. Obligés de serrer les rangs, en avançant, ils tombaient les uns sur les autres, se foulaient aux pieds. Transpercés par les javelines, embarrassés par leurs armures, les uns périssaient aussitôt, les autres ne pouvaient se dégager et étaient emportés par le courant. Les Syracusains, sur la rive opposée du fleuve, qui était escarpée, tiraient d'en haut sur les Athéniens, tout à la joie pour la plupart d'éteindre leur soif et s'empêtrant les uns les autres dans le lit encaissé du fleuve. Les Péloponnésiens y descendirent et firent un grand massacre de ceux qui s'y trouvaient. Aussitôt l'eau fut souillée, on continuait à la boire, tout ensanglantée et fangeuse qu'elle fût et la plupart se la disputaient les armes à la main.

LXXXV. — Déjà, en nombre considérable, les cadavres étaient amoncelés dans le fleuve; déjà l'armée était anéantie; elle avait péri en partie sur les rives, en partie sous les coups des cavaliers qui poursuivaient les fuyards.

Alors Nicias se rendit à Gylippos, en qui il avait plus de confiance qu'aux Syracusains. Il se remit à sa discrétion ainsi qu'à celle des Lacédémoniens, mais leur demanda de faire cesser le massacre de ses hommes. Dès lors Gylippos donna l'ordre de faire quartier. Tout ce qui restait de l'armée, à l'exception d'un bon nombre d'hommes que les Syracusains avaient cachés, fut fait prisonnier et emmené. On envoya à la poursuite des trois cents soldats, qui pendant la nuit avaient traversé les postes ennemis, on les rejoignit et on les reprit. Le nombre total de ceux qui tombèrent au pouvoir de l'État ne fut pas élevé; en revanche le nombre de ceux qui avaient été détournés par les particuliers fut considérable ²⁰². Toute la Sicile en fut remplie, car on ne les avait pas pris à la suite d'une convention, comme le corps d'armée de Démosthénès. Le nombre des morts fut aussi énorme, car le carnage avait été impitoyable et avait dépassé tout ce qu'on avait pu voir durant cette expédition. Il faut ajouter aussi les pertes nombreuses subies au cours des engagements fréquents pendant la retraite. Néanmoins beaucoup parvinrent à s'enfuir, les uns sur-le-champ, les autres après avoir été quelque temps esclaves. C'est à Katanè qu'ils se réfugièrent ²⁰³.

LXXXVI. — Les Syracusains et leurs alliés se rassemblèrent, recueillirent tous les prisonniers et toutes les dépouilles qu'ils purent et retournèrent à Syracuse. Tous les Athéniens et tous les alliés qu'ils avaient faits prisonniers, ils les firent descendre dans les Latomies, estimant que c'était la prison la plus sûre. Nicias et Démosthénès furent égorgés ²⁰⁴, malgré l'opposition de Gylippos. Celui-ci eût voulu, en plus de ses autres exploits, mettre le comble à sa victoire en amenant aux Lacédémoniens les stratèges ennemis. L'un s'était attiré tout particulièrement leur haine, par suite des événements de Sphakterie et de Pylos; l'autre leur amitié pour les mêmes motifs. C'est que Nicias, en amenant les Athéniens à signer un accord, avait travaillé de toutes ses forces à la libération des prisonniers de l'île. Les Lacédémoniens lui

en étaient très reconnaissants; c'est là surtout ce qui l'avait engagé à se rendre à Gylippos. Mais il avait contre lui une partie des Syracusains : les uns, qui avaient eu avec lui des intelligences, craignaient que, mis à la torture, il ne fit des révélations compromettantes pour leur sécurité; d'autres, surtout les Corinthiens, qu'il n'obtint, grâce à sa richesse considérable, des complicités pour s'enfuir et qu'il ne leur suscitât de nouvelles difficultés. Ils persuadèrent donc leurs alliés de le faire périr. Telles furent à peu près les causes de sa mort; pourtant Nicias était, de tous les Grecs de mon temps, celui qui par son aspiration constante vers le bien méritait le moins pareille infortune.

LXXXVII. — Quant à ceux qui étaient dans les Latomies ²⁰⁵, les Syracusains commencèrent à les traiter avec une extrême rigueur. Enfermés en masse au fond de cette étroite excavation, dépourvus d'abris, ils souffrirent énormément de la chaleur du soleil et du manque d'air; ensuite, les nuits froides de l'automne déterminèrent un changement de température qui provoqua des maladies. Il leur fallait satisfaire dans cet espace étroit à toutes les nécessités de la vie; les cadavres s'accumulaient, les uns succombant à leurs blessures, les autres aux changements de température ou à quelque accident; la puanteur était insupportable; ils souffraient à la fois de la faim et de la soif, car on ne leur donna pendant huit mois qu'une ration journalière d'un cotyle d'eau et de deux cotyles de blé. De tous les maux que l'on peut souffrir dans une pareille situation, aucun ne leur fut épargné. Pendant environ soixante-dix jours ils vécurent ainsi entassés les uns sur les autres; puis on les vendit comme esclaves, à l'exception des Athéniens, des Siciliens et des Italiens ayant fait cette campagne. Il est difficile de dire le nombre exact des prisonniers; certainement, il ne fut pas inférieur à sept mille. Ce fut le plus cruel désastre éprouvé au cours de cette guerre. A ce qu'il me semble et d'après ce que nous savons par ouï-dire des affaires de la Grèce, ce fut l'événement le plus glo-

rieux pour les vainqueurs, le plus lamentable pour les vaincus. La défaite des Athéniens était entière, tout avait été extrême dans leurs maux et leur ruine totale, selon l'expression consacrée : armée de terre, vaisseaux, ils perdirent tout et de cette masse de soldats, bien peu réussirent à rentrer chez eux. Tels furent les événements de Sicile.

LIVRE HUITIÈME

I. — Quand cette nouvelle parvint à Athènes, on refusa pendant longtemps de croire à un désastre si complet, même sur le témoignage des soldats les plus braves et les plus dignes de foi, échappés du milieu même de la déroute. Il fallut bien se rendre à l'évidence. Ce fut alors une explosion de haine contre les orateurs qui avaient poussé à l'expédition, comme si le peuple lui-même ne l'avait pas autorisée par ses suffrages. La colère était vive aussi contre les colporteurs d'oracles, les devins et tous ceux qui par leurs prophéties avaient fait naître l'espoir trompeur de conquérir la Sicile. De toutes parts, on n'avait que sujets d'affliction; au désastre récent venaient s'ajouter une appréhension et une consternation extraordinaires. Chacun avait à déplorer la perte de quelques parents; l'État se voyait cruellement privé d'une foule d'hoplites, de cavaliers, bref d'une jeunesse difficile à remplacer; plus de vaisseaux en nombre suffisant dans les arsenaux; plus d'argent dans le trésor public, plus de rameurs pour la flotte; ces tristes évidences faisaient désespérer du salut. L'on pensait aussi que les ennemis de Sicile allaient sans tarder faire voile vers le Pirée, surtout après l'éclatante victoire qu'ils venaient de remporter. Quant aux ennemis de Grèce, on s'attendait à les voir attaquer sans tarder sur terre et sur mer, maintenant que leurs forces étaient doublées et qu'ils se trouvaient renforcés par la défection des alliés. Néanmoins on décida de résister avec les ressources dont on disposait; d'équiper, vaille que vaille, une flotte, en se procurant du bois de construction et de l'argent; de mettre les alliés, et principalement l'Eubée, hors d'état

de nuire; de réduire les dépenses dans certaines parties de l'administration intérieure; d'élire un conseil de vieillards ²⁰⁶ pour donner un avis préalable sur toutes les mesures qui s'imposaient. Bref, sous le coup de la terreur présente, le peuple selon son habitude était prêt à tout réorganiser. Ces dispositions furent suivies d'effet. L'été prit fin.

II. — L'hiver suivant, la catastrophe que les Athéniens venaient d'éprouver en Sicile provoqua chez les Grecs une exaltation générale. Les uns, qui étaient demeurés neutres, se disaient qu'il ne fallait pas davantage se tenir à l'écart de la guerre, même si nul ne les invitait à y participer. Ils étaient résolus à prendre l'initiative des opérations contre les Athéniens, convaincus chacun pour son compte qu'en cas de réussite en Sicile, ceux-ci les auraient attaqués; d'ailleurs, ils s'imaginaient que désormais la guerre serait courte et qu'il était honorable d'y prendre part. Les alliés des Lacédémoniens étaient plus vivement désireux que jamais de mettre rapidement un terme à leurs longues souffrances. Mais plus que tous les autres, les sujets d'Athènes étaient prêts à se révolter, sans même tenir compte de leurs forces réelles; la passion égarait leur jugement et ils ne voulaient pas admettre que les Athéniens fussent en état de se maintenir même l'été suivant. Ce qui surtout inspirait confiance à l'État lacédémonien, c'est que ses alliés de Sicile, obligés par les circonstances à appuyer d'une flotte leur armée de terre, devaient arriver en forces dès le printemps. Les Lacédémoniens ne voyaient par tout que raisons d'espérer et songeaient sans hésitation à reprendre les armes; ils calculaient que, la guerre une fois terminée à leur avantage, ils seraient débarrassés des périls dont les Athéniens les auraient menacés, s'ils avaient ajouté à leurs possessions celle de la Sicile. Athènes une fois abattue, ils n'auraient aucune peine à dominer sur la Grèce entière.

III. — Aussi en plein hiver, Agis, roi de Lacédémone, quitta-t-il Dékéleia avec quelques troupes afin d

recueillir les contributions des alliés pour l'équipement de la flotte. Il se dirigea d'abord vers le golfe Maliaque et, comme les gens de l'Œta étaient depuis longtemps les ennemis de Lacédémone, il leur fit restituer la plus grande partie du butin fait par eux et en tira de l'argent. Malgré les récriminations et l'opposition des Thessaliens, il força les Akhéens, les Phthiôtes et les autres peuples de cette région qui sont sujets de la Thessalie, à lui donner des otages et de l'argent. Il interna les otages à Corinthe et tâcha de faire rentrer ces peuples dans l'alliance de Lacédémone. Les Lacédémoniens imposèrent aux villes la construction de cent vaisseaux; eux-mêmes devaient en fournir vingt-cinq; les Béotiens autant; les Phôkidiens et les Lokriens quinze; l'Arcadie, Pellénè, Sikyônè dix; Mégare, Trézène, Épidaure, Hermionè dix. Ils prirent également toutes les dispositions pour commencer les hostilités dès le début du printemps.

IV. — De leur côté, les Athéniens, conformément à ce qu'ils avaient décidé, profitaient de l'hiver pour faire leurs préparatifs, ils firent venir des bois pour la construction des vaisseaux; ils fortifièrent le cap Sounion, pour assurer l'arrivée des subsistances. Ils évacuèrent le fort qu'ils avaient élevé en Laconie, en faisant route pour la Sicile. Ils réduisirent considérablement toutes les dépenses qui leur parurent superflues et portèrent toute leur attention sur leurs alliés, afin d'éviter leur défection.

V. — Bref on s'activait de part et d'autre; on se préparait à la guerre comme si elle ne faisait que commencer. Sur ces entrefaites, les Eubéens, cet hiver-là, dépêchèrent auprès d'Agis pour se retirer de la confédération athénienne. Il entra en pourparlers avec eux et manda de Lacédémone Alkaménès fils de Sthénélaïdas et Mélanthos pour les préposer au commandement de l'Eubée. Ceux-ci ayant amené environ trois cents Néodamodes, il se mit en devoir de les faire passer dans l'île. Survinrent alors les Lesbiens, décidés eux aussi à se détacher d'Athènes. Les Béotiens d'intelligence avec eux persuadèrent à Agis de différer ses projets sur l'Eubée; alors

il facilita la défection des Lesbiens et leur donna comme harmoste ²⁰⁷ Alkaménès, qui était sur le point de s'embarquer pour l'Eubée; les Béotiens leur promirent dix navires et Agis autant.

Toutes ces dispositions furent prises à l'insu de Lacédémone. Agis en effet, tout le temps qu'il fut à Dékéleia avec ses troupes, était maître d'envoyer des forces où bon lui semblait, d'en lever et d'imposer des contributions. On peut dire qu'à cette époque les alliés lui obéissaient mieux qu'aux Lacédémoniens de Sparte; car ayant des troupes à sa disposition, il apparaissait partout redoutable.

Tandis qu'il négociait avec les Lesbiens, les habitants de Khios et d'Érythres, tout disposés eux aussi à faire dissidence avec les Athéniens, s'adressèrent à Lacédémone et non plus à Agis. A leur députation s'était joint un ambassadeur de Tissaphernès ²⁰⁸ qui, au nom de Darius fils d'Artaxerxès, gouvernait les provinces de la côte d'Asie. Tissaphernès appelait les Péloponnésiens et promettait de leur fournir des vivres. Le Roi en effet venait de lui réclamer les tributs de sa satrapie, que les Athéniens ne lui avaient pas permis de faire payer aux villes grecques; il les devait toujours et il espérait, en amoindrissant la puissance d'Athènes, les recouvrer plus aisément. Du reste il voulait faire entrer les Lacédémoniens dans l'alliance du Roi et, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, prendre vivant ou mettre à mort Amorgès, bâtard de Pissouthnès, qui s'était révolté en Karie. Les habitants de Khios et Tissaphernès avaient les mêmes vues et agissaient de concert ²⁰⁹.

VI. — Sur ces entrefaites arrivèrent à Lacédémone Kalligotos de Mégare fils de Laophôn et Timagoras de Kyzique, fils d'Athénagoras; tous deux avaient été bannis de leur patrie et avaient trouvé refuge auprès de Pharnabazos fils de Pharnakès. C'était Pharnabazos qui les avait députés pour obtenir des Lacédémoniens l'envoi d'une flotte dans l'Hellespont. Il voulait de son côté essayer, tout comme Tissaphernès, de détacher d'Athènes

les villes de son gouvernement pour recouvrer les tributs et se donner l'avantage de négocier l'alliance des Lacédémoniens avec le Roi. Comme les députés de Pharnabazos et ceux de Tissaphernès poursuivaient séparément leurs négociations, il y eut à Lacédémone de vives contestations, les uns voulant qu'on envoyât d'abord des vaisseaux et une armée en Ionie et à Khios, les autres dans l'Hellespont. Cependant les Lacédémoniens se rangèrent, à une forte majorité, à l'avis des gens de Khios et de Tissaphernès. Il est vrai qu'il était appuyé par Alcibiade ²¹⁰, que d'anciens liens d'amitié fort étroits unissaient à l'éphore Endios. Ce sont même ces liens d'hospitalité qui avaient fait adopter dans sa famille le nom laconien d'Alcibiade, que portait lui aussi le père d'Endios.

Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens envoyèrent d'abord à Khios un de leurs périèques nommé Phrynys pour s'assurer que la ville possédait bien tous les vaisseaux qu'elle prétendait avoir et qu'elle disposait de toutes les ressources qu'on lui attribuait. Phrynys confirma que rien n'avait été exagéré et, sans tarder, on accepta dans l'alliance les habitants de Khios et ceux d'Érythres. De plus on décréta de leur envoyer quarante vaisseaux, nombre suffisant, puisque au dire des gens de Khios il n'y en avait pas là-bas moins de soixante. On se proposait d'envoyer d'abord une escadre de dix bâtiments, sous le commandement du navarque Mélankridas; mais il survint un tremblement de terre et Mélankridas fut remplacé par Khalkideus et l'on n'équipa en Laconie que cinq vaisseaux au lieu de dix. L'hiver prit fin et avec lui la dix-neuvième année de la guerre racontée par Thucydide.

VII. — Dès le commencement de l'été suivant, les habitants de Khios demandèrent avec insistance l'envoi de l'escadre; ils craignaient que les Athéniens ne découvrirent ces négociations, car toutes ces députations avaient lieu à leur insu. Les Lacédémoniens envoyèrent alors à Corinthe trois Spartiates pour donner l'ordre de faire passer, le plus vite possible par-dessus l'Isthme ²¹¹,

les vaisseaux de l'autre mer dans celle qui regarde Athènes. Tous les bâtiments réunis, tant ceux qu'Agis avait préparés pour Lesbos que les autres, feraient voile ensuite pour Khios. Il y avait là au total trente-neuf vaisseaux appartenant aux alliés.

VIII. — Kalligitos et Timagoras, qui traitaient au nom de Pharnabazos, refusèrent de prendre part à l'expédition de Khios et de verser la somme de vingt-cinq talents²¹² qu'ils avaient apportée pour l'envoi d'une escadre; ils songeaient à faire plus tard une expédition pour leur propre compte. Quand Agis vit que les Lacédémoniens étaient décidés à se porter d'abord sur Khios, il se rangea lui aussi à cet avis. Les alliés rassemblés à Corinthe y tinrent conseil; ils décidèrent de faire voile d'abord pour Khios sous le commandement de Khalikideus qui en Laconie préparait ses cinq vaisseaux; de gagner ensuite Lesbos, sous le commandement d'Alkaménès, désigné par Agis et finalement de gagner l'Helléspont; c'était Kléarkhos²¹³ fils de Ramphias qui avait reçu le commandement de cette dernière expédition. Mais il fallait d'abord faire franchir l'Isthme à la moitié des vaisseaux qui partiraient sur-le-champ. De la sorte l'attention des Athéniens se porterait plutôt sur le premier convoi que sur le suivant. Aussi bien ne faisait-on aucun mystère de cette tentative, car on méprisait l'impuissance des Athéniens, dont la flotte ne se montrait nulle part en force. Cette résolution prise, on fit passer l'Isthme sans tarder à vingt et un vaisseaux.

IX. — Malgré l'insistance de leurs alliés, les Corinthiens ne consentirent pas à se joindre à eux, avant d'avoir terminé la célébration des Jeux Isthmiques²¹⁴, qui tombaient à cette époque. Agis était tout disposé à ne pas leur demander de rompre la trêve isthmique, mais il voulait que l'expédition se fit sous son nom²¹⁵. Les Corinthiens n'y consentirent pas; on perdit du temps et les Athéniens commencèrent à ouvrir l'œil sur les agissements des gens de Khios. Ils y envoyèrent un de leurs stratèges, Aristokratès, pour se plaindre de leur con-

duite. Devant leurs dénégations, les Athéniens leur intimèrent l'ordre, en vertu de l'alliance, d'envoyer des vaisseaux comme gage de leur fidélité. Ils en envoyèrent sept. L'envoi des vaisseaux était motivé par les faits suivants : le peuple de Khios ignorait ce qui se tramait; les aristocrates qui étaient dans la confiance ne tenaient pas à se mettre à dos la foule, avant d'avoir pris leurs sûretés; d'ailleurs ils n'attendaient plus l'arrivée des Péloponnésiens, qui tardaient à venir.

X. — Cependant on célébrait les Jeux Isthmiques. Les Athéniens, qui y avaient été invités, y envoyèrent une théorie²¹⁶; ce fut alors que les agissements des gens de Khios commencèrent à se découvrir. A leur retour, ils prirent sans tarder leurs dispositions pour que les vaisseaux du port de Kenkhrées ne pussent lever l'ancre à leur insu. Les fêtes terminées, les Péloponnésiens cinglèrent avec vingt et un vaisseaux vers Khios, sous le commandement d'Alkaménès. Les Athéniens, avec le même nombre de bâtiments, prirent la mer et gagnèrent le large. Les Péloponnésiens ne les suivirent pas et virèrent de bord; ce que voyant la flotte athénienne elle aussi rebroussa chemin; car les sept vaisseaux de Khios, qui les accompagnaient, ne leur inspiraient pas confiance. Plus tard avec une flotte de trente-sept vaisseaux qu'ils venaient d'équiper, ils joignirent l'ennemi qui longeait la côte et le poursuivirent jusqu'à Peiræos, port désert appartenant à Corinthe et situé aux confins de l'Épidaurie. Les Péloponnésiens ne perdirent, au large, qu'un vaisseau; ils purent regrouper les autres et jeter l'ancre. Les Athéniens les attaquèrent par mer et par terre, car ils avaient débarqué des troupes; un trouble et un désordre extrêmes se mirent dans les rangs péloponnésiens. Les Athéniens causèrent des avaries sur le rivage à la plupart des vaisseaux et tuèrent le commandant Alkaménès. Eux-mêmes perdirent quelques hommes.

XI. — L'engagement terminé, ils laissèrent un nombre suffisant de vaisseaux pour bloquer ceux de l'ennemi; avec le reste ils allèrent mouiller à proximité d'un flot

voisin, où ils campèrent. Ils mandèrent à Athènes du secours; car, dès le lendemain de la bataille, les Corinthiens, suivis de près par les autres peuples du voisinage, étaient accourus au secours des Péloponnésiens. Mais ces derniers constatèrent la difficulté de défendre l'escadre dans cette contrée déserte et grand fut leur embarras. Leur dernière pensée fut de brûler leurs vaisseaux; ensuite ils préférèrent les mettre à sec et installer à proximité leurs troupes de terre pour les garder, jusqu'à ce qu'il s'offrit une occasion de fuir. Mis au courant de ces événements, Agis leur dépêcha un Spartiate, Thermôn. A Lacédémone, on avait d'abord annoncé que les vaisseaux avaient quitté l'Isthme: car Alkaménès avait reçu des éphores l'ordre d'envoyer un cavalier rendre compte, dès que l'opération serait terminée. Les Lacédémoniens se disposèrent à expédier, sans tarder, sous le commandement de Khalkideus, assisté d'Alcibiade, les cinq vaisseaux équipés en Laonie. Mais, au moment où ils pressaient leur départ, on vint leur apprendre que la flotte s'était réfugiée à Peiræos. Découragés par ce désastreux début de l'expédition d'Ionie, ils renoncèrent à leur projet de faire quitter la Laonie à leurs vaisseaux et songèrent même à en rappeler quelques-uns qui avaient déjà pris la mer.

XII. — Informé de ces dispositions, Alcibiade persuada à nouveau Endios et les autres éphores de ne pas différer l'expédition. Il leur dit qu'on atteindrait Khios, avant que la nouvelle du malheur arrivé à la flotte y fût parvenue. Lui-même se faisait fort, en débarquant en Ionie, de provoquer la défection des villes, en leur peignant la faiblesse des Athéniens et l'ardeur des Lacédémoniens; sur ce point on lui accorderait plus de confiance qu'à quiconque. Surtout il représentait à Endios en particulier qu'il serait beau pour lui de détacher, avec son concours à lui Alcibiade, l'Ionie des Athéniens, de faire entrer le Roi dans l'alliance lacédémonienne et de frustrer de ce succès Agis, avec qui Endios était à nouveau en désaccord.

Alcibiade réussit à convaincre Endios et les éphores; il prit la mer avec les cinq vaisseaux, accompagné du Lacédémonien Khalkideus. La traversée se fit à force de rames.

XIII. — Vers le même temps revinrent de Sicile les seize vaisseaux péloponnésiens, qui avaient combattu avec Gylippos. Ils furent surpris, dans les eaux de Leukas et mis à mal par vingt-sept vaisseaux d'Athènes qui, sous les ordres d'Hippoklès fils de Ménippos guettaient leur retour. A l'exception d'un seul, ils purent échapper aux Athéniens et gagnèrent Corinthe.

XIV. — Au cours de leur traversée, Khalkideus et Alcibiade prirent avec eux, pour éviter d'être éventés, tous les bâtiments qu'ils rencontrèrent. Ils abordèrent d'abord en un point du continent, à Korykos et relâchèrent les gens qu'ils avaient arrêtés. Ils confèrent d'abord avec quelques hommes de Khios qui étaient de connivence avec eux. Sur leur conseil de gagner la ville sans se faire annoncer, ils y arrivèrent à l'improviste. La faction démocratique fut frappée d'étonnement et d'effroi, mais les oligarques avaient pris soin de faire assembler le sénat. Khalkideus et Alcibiade y annoncèrent l'arrivée prochaine d'une flotte puissante, tout en se gardant bien de parler du blocus des vaisseaux à Peiræos. Ils réussirent ainsi à détacher d'Athènes pour la seconde fois les habitants de Khios et d'Érythres. Là-dessus, avec trois vaisseaux, ils gagnèrent Klazomènes dont ils provoquèrent également la défection. Les Klazoméniens passèrent sans tarder sur le continent et fortifièrent Polikhna, pour s'y retirer au cas où ils seraient contraints d'abandonner leur petite île. Tous les insurgés étaient occupés à se fortifier et à se préparer à la guerre.

XV. — Les événements de Khios ne tardèrent pas à être connus à Athènes. On jugea que la situation était incontestablement critique²¹⁷ et que les autres alliés en présence de la défection d'une cité aussi considérable ne se tiendraient pas en repos. Les Athéniens auraient désiré ne pas toucher, de toute la guerre, à leur réserve de

mille talents²¹⁸; mais leur effroi fut tel qu'ils abrogèrent l'interdiction de présenter ou de mettre aux voix la proposition de les employer. Ils décidèrent donc de les utiliser pour équiper une flotte nombreuse. Parmi les vaisseaux qui bloquaient à Peiræos la flotte péloponnésienne, huit avaient quitté leur mouillage, sous le commandement de Strombikhidès fils de Diotimos, s'étaient mis à la poursuite de Khalkideus, mais sans pouvoir le rejoindre et avaient viré de bord; on décida de les envoyer à l'instant à Khios; douze autres, avec Thrasyklès, reçurent l'ordre d'abandonner eux aussi leur mouillage et de rallier sans tarder les premiers. Quant aux sept vaisseaux de Khios qui participaient au blocus de Peiræos, on les rappela; on libéra les esclaves qui étaient à bord et on mit aux fers les hommes libres. On équipa et on envoya sans tarder à Peiræos d'autres vaisseaux remplacer ceux qui venaient de partir. L'on songeait même à en équiper trente autres. Bref, on montrait une ardeur extrême et on ne négligeait rien pour mater la rébellion de Khios.

XVI. — Cependant Strombikhidès arriva à Samos avec ses huit vaisseaux. Renforcé d'un navire samien, il fit voile vers Téos et recommanda aux habitants de se tenir tranquilles. De Khios, Khalkideus à son tour se porta à sa rencontre à Téos avec vingt-trois vaisseaux; appuyé par l'armée de terre de Klazomènes et d'Érythres. Informé de son arrivée, Strombikhidès sans l'attendre leva l'ancre. Il gagna le large et, à la vue de la flotte nombreuse qui venait de Khios, il s'enfuit vers Samos. L'ennemi le poursuivit. Les habitants de Téos commencèrent par refuser de recevoir l'armée de terre. Mais après la fuite des Athéniens, ils lui ouvrirent leurs portes. L'armée de terre attendit d'abord, sans faire aucun mouvement, le retour de Khalkideus; mais comme il tardait, elle rasa le mur que les Athéniens avaient élevé à Téos, face au continent. Ils furent aidés dans ce travail par quelques Barbares qu'avait amenés Stagès, lieutenant de Tissaphernès.

XVII. — Khalkideus et Alcibiade, après avoir poursuivi Strombikhidès jusqu'à Samos, armèrent les matelots des vaisseaux péloponnésiens et les laissèrent à Khios. Ils y embarquèrent des équipages de Khios, équipèrent vingt autres vaisseaux et firent voile vers Milet, pour détacher cette ville des Athéniens. Alcibiade voulait mettre à profit ses relations avec les principaux Milésiens pour gagner cette ville avant l'arrivée de la flotte du Péloponnèse. Il convoitait ce succès pour les gens de Khios, pour lui-même, pour Khalkideus et pour Endios qui l'avait envoyé et à qui il avait promis de soulever, avec l'aide de Khios et de Khalkideus, le plus de villes possible. Ils firent en secret la plus grande partie de la traversée, précédèrent de peu Strombikhidès et Thrasyklès qui, revenant d'Athènes avec douze vaisseaux, se trouvait occupé à les poursuivre dans ces parages et obtinrent la défection de Milet. Les Athéniens, avec dix-neuf vaisseaux, se lancèrent à force de rames à leur poursuite, mais devant le refus des Milésiens de les recevoir, ils allèrent mouiller dans l'île voisine de Ladé.

Aussitôt après le soulèvement de Milet, les Lacédémoniens, par l'entremise de Tissaphernès et de Khalkideus, conclurent la première alliance avec le Roi dans les termes ci-dessous.

XVIII. — « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont contracté alliance avec le Roi et Tissaphernès aux conditions ci-après :

« Toutes les contrées et toutes les villes que possède le Roi ou qu'ont possédées les ancêtres du Roi appartiendront au Roi.

« En ce qui concerne les revenus, soit en argent, soit en toute autre nature, que les Athéniens tiraient de ces villes, le Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés en empêcheront conjointement la perception par les Athéniens.

« Le Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés mèneront conjointement la guerre contre les Athéniens.

« Ni le Roi ni les Lacédémoniens et leurs alliés ne pourront conclure la paix sans l'aveu des deux parties con-

tractantes, à savoir le Roi d'un côté, les Lacédémoniens et leurs alliés de l'autre.

« Si quelques sujets du Roi font défection, ils seront déclarés ennemis des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Si quelques sujets des Lacédémoniens et de leurs alliés font défection, ils seront de même déclarés ennemis du Roi ²¹⁹. »

XIX. — Tels furent les termes de l'alliance. Là-dessus, les gens de Khios équipèrent sans tarder dix autres vaisseaux et firent voile vers Anæa, dans le dessein de se renseigner sur les événements de Milet et de provoquer la défection des autres villes. Mais ils reçurent de Khalikideus l'ordre de rebrousser chemin, parce qu'Amorgès approchait par terre avec une armée; ils mirent le cap sur le Temple de Zeus. Ils aperçurent alors seize vaisseaux qu'après le départ de Thrasyklès, Diomédôn avait amenés d'Athènes. A leur vue un des vaisseaux de Khios s'enfuit vers Éphèse; les autres vers Téôs. Les Athéniens s'emparèrent de quatre vaisseaux vides, les équipages ayant pu gagner la terre. Les autres atteignirent Téôs. Les Athéniens se retirèrent à Samos; les gens de Khios levèrent alors l'ancre avec les navires qui leur restaient et suivis de leur armée de terre, ils provoquèrent la défection de Lébédos, puis d'Æræ. Après quoi, infanterie et vaisseaux revinrent chacun chez eux.

XX. — Vers la même époque les vingt vaisseaux péloponnésiens, qui avaient été pris en chasse et qui étaient bloqués à Peiræos par un nombre égal de vaisseaux athéniens, firent une tentative inopinée pour forcer le blocus; ils remportèrent la victoire, prirent quatre vaisseaux athéniens et relâchèrent à Kenkhreës, d'où ils se disposèrent à nouveau à gagner Khios et l'Ionie. Astyokhos vint de Lacédémone pour en prendre le commandement; désormais toute la flotte était à ses ordres.

Quand l'armée de terre se fut retirée de Téôs, Tissaphernès s'y rendit lui-même avec des troupes, rasa les fortifications qui y existaient encore, puis s'en revint. Diomédôn arriva à Téôs peu de temps après son départ,

avec dix vaisseaux athéniens. Il traita avec les habitants et se fit recevoir par eux. Ensuite, il longea la côte jusqu'à Æræ, qu'il attaqua, mais qu'il ne put prendre; il se retira.

XXI. — C'est à la même époque qu'eut lieu à Samos la révolte du peuple contre l'aristocratie. Elle fut appuyée par les Athéniens, qui avaient là trois vaisseaux. Le parti démocratique mit à mort deux cents aristocrates au total et en condamna quatre cents au bannissement. Il procéda au partage des terres et des maisons des proscrits. Les Athéniens, qui après cette exécution ne doutaient plus de la fidélité des Samiens, leur accordèrent par décret l'autonomie. Le peuple dès lors gouverna la ville, tint complètement à l'écart les géomores ²²⁰ et interdit qu'à l'avenir on leur donnât des filles du peuple en mariage et qu'on prît femme chez eux.

XXII. — Après ces événements et au cours du même été, les habitants de Khios, toujours aussi pleins d'ardeur, se montrèrent en force, sans le concours des Péloponnésiens, pour soulever les villes. Comme ils voulaient aussi associer aux dangers qu'ils couraient le plus de gens possible, ils se portèrent eux-mêmes avec treize vaisseaux contre Lesbos. Ainsi ils obéissaient aux ordres de Lacédémone, qui leur avait fixé cette ville comme second objectif. Ensuite ils allèrent dans l'Hellespont. En même temps, les troupes de terre péloponnésiennes qui étaient présentes et les alliés de la région se dirigèrent vers Klazomènes et sur Kymè. A leur tête se trouvait le Spartiate Évalas; à la tête de la flotte, le périèque Deiniadas. Les vaisseaux gagnèrent d'abord Méthymne, dont ils provoquèrent la défection; ils y en laissèrent quatre; les autres gagnèrent Mytilène, dont ils obtinrent la défection.

XXIII. — Le navarque lacédémonien Astyokhos quitta Kenkhreës avec quatre vaisseaux et réussit à atteindre Khios. Le surlendemain de son arrivée, les vingt-cinq vaisseaux athéniens que commandaient Léôn et Diomédôn prirent la mer pour Lesbos; Léôn était parti d'Athènes avec un renfort de dix vaisseaux. Astyo-

khos à son tour leva l'ancre le même jour, sur le soir; il se fit suivre d'un navire de Khios et mit le cap vers Lesbos, pour essayer de secourir la ville. Il aborda à Pyrrha, puis le lendemain à Érésos. Là il apprit que Mytilène avait été prise d'emblée par les Athéniens. Ceux-ci étaient arrivés par mer, avaient pénétré à l'improviste dans le port et s'étaient emparés des vaisseaux de Khios. Ils avaient ensuite débarqué, battu les troupes qui leur résistaient et occupaient la ville. Ces renseignements furent fournis à Astyokhos par les gens d'Æræ et par les vaisseaux de Khios venus de Méthymne sous les ordres d'Euboulos. C'est là qu'on les avait laissés, mais aussitôt après la prise de Mytilène, ils s'étaient enfuis; ils n'étaient plus que trois, l'un d'eux étant tombé aux mains des Athéniens. Astyokhos renonça alors à poursuivre sa route sur Mytilène; il provoqua la défection d'Érésos, arma les habitants et envoya par terre les hoplites de ses vaisseaux à Antissa et à Méthymne sous le commandement d'Étéonikos. Lui-même avec son escadre et les trois vaisseaux de Khios se rendit à Méthymne en longeant la côte. Il comptait que les habitants, à sa vue, reprendraient courage et persisteraient dans leur défection. Mais à Lesbos tout vint contrarier ses plans; il réembarqua son armée et regagna Khios. Les troupes de terre, qui avaient été débarquées afin de gagner l'Hellespont, revinrent et rentrèrent dans les villes. Après ces événements, six vaisseaux appartenant aux alliés du Péloponnèse arrivèrent de Kenkhreës à Khios. Quant aux Athéniens, ils rétablirent à Lesbos l'ancien ordre de choses; puis, ayant quitté cette ville, prirent Polikhna, que les Klazoméniens fortifiaient sur le continent, ramenèrent ceux-ci dans la ville située dans l'île, à l'exception des fauteurs de la défection. Ceux-ci se retirèrent à Daphnunte. Klazomènes rentra sous la domination d'Athènes.

XXIV. — Le même été les Athéniens, qui bloquaient Milet avec vingt vaisseaux mouillés à Ladè, opérèrent une descente à Panormos sur le territoire de Milet. Ils tuèrent le commandant lacédémonien Khalkideus, qui

avec quelques troupes était accouru à la rescousse. Le surlendemain ils revinrent élever un trophée, mais les Milésiens le renversèrent, sous prétexte que l'ennemi n'était pas demeuré maître du pays.

Léôn et Diomédôn, avec les vaisseaux athéniens de Lesbos, prirent alors comme bases navales les fles Cénousses face à Khios, Sidoussa et Ptéléon, places fortes qu'ils occupaient sur le territoire d'Érythres et enfin Lesbos; de là ils se livrèrent à une guerre de courses contre les Khiotes. Ils avaient comme infanterie de marine des hoplites inscrits sur les rôles et astreints au service. Ils opérèrent une descente à Kardamylè, défirent à Boliskos les troupes de Khios qui s'étaient portées à leur rencontre, en tuèrent un grand nombre et ruinèrent de fond en comble cette région. Ils remportèrent une seconde victoire à Phanæ et une troisième à Leukônion. Désormais, les habitants de Khios ne firent plus de sorties, tandis que les Athéniens ravagèrent ce pays si richement pourvu de tout et qui n'avait pas souffert depuis les guerres médiques. De tous les peuples que j'ai connus, les gens de Khios sont les seuls, après les Lacédémoniens, qui aient su unir la sagesse et la prospérité²²¹. Plus leur ville se développait, plus ils y faisaient régner l'ordre et la sécurité. Si leur sécession paraît avoir compromis leur sûreté, ils ne s'enhardirent à l'exécuter que du jour où ils disposèrent, pour partager leurs dangers, d'alliés nombreux et vaillants; de plus, ils savaient qu'après le désastre de Sicile les Athéniens eux-mêmes ne pouvaient nier l'état manifestement désespéré de leurs affaires. S'ils se sont trompés et ont éprouvé les mécomptes inhérents à la vie humaine, ils ont partagé cette erreur avec beaucoup d'autres, qui escomptaient l'anéantissement prochain d'Athènes. Lorsqu'ils se virent bloqués par mer et raziés par terre, quelques-uns tentèrent de livrer la ville aux Athéniens. Les magistrats, informés de ce projet, n'entreprirent rien par eux-mêmes; mais ils appelèrent d'Érythres le navarque Astyokhos qui s'y trouvait avec quatre navires et examinèrent avec lui les

moyens les plus mesurés de calmer l'agitation soit en prenant des otages, soit de quelque autre façon. Telle était la situation de Khios.

XXV. — A la fin du même été, mille hoplites athéniens, mille cinq cents d'Argos (car les Athéniens avaient entièrement équipé les cinq cents Argiens de troupes légères), mille hoplites alliés arrivèrent d'Athènes à Samos sur quarante-huit vaisseaux, y compris les transports. Ils étaient sous les ordres de Phrynikhos, d'Onomaklès et de Skirônidès. Ils débarquèrent ensuite à Milet où ils campèrent. Les Milésiens firent une sortie, au nombre de huit cents hoplites, renforcés par les Péloponnésiens de Khalkideus, quelques auxiliaires étrangers de Tissaphernès et Tissaphernès en personne suivi de sa cavalerie. Ils livrèrent bataille aux Athéniens et à leurs alliés. Les Argiens, qui occupaient une aile, se portèrent en avant, pleins de mépris pour les Ioniens qui, disaient-ils, ne les attendraient pas; ils marchèrent à l'ennemi en désordre, furent vaincus par les Milésiens et perdirent près de trois cents hommes. Les Athéniens défirent d'abord les Péloponnésiens; ils repoussèrent ensuite les Barbares et toute la masse des troupes ennemies. Cependant ils n'en vinrent pas aux mains avec les Milésiens; ceux-ci après la déroute des Argiens et à la vue de la défaite du reste de leurs troupes s'étaient retirés dans la ville. Les Athéniens victorieux désormais campèrent sous les murs de Milet. Dans ce combat, le hasard fit que les Ioniens remportèrent un double avantage sur les Doriens : les Athéniens vainquirent les Péloponnésiens qui leur faisaient face et les Milésiens les Argiens. Les Athéniens dressèrent un trophée, puis se préparèrent à investir la place par un mur sur son isthme, se disant que s'ils réduisaient Milet tout le reste se soumettrait sans difficulté.

XXVI. — Sur le soir, ils apprirent l'arrivée imminente de la flotte du Péloponnèse et de Sicile, qui comportait cinquante-cinq vaisseaux. C'était le Syracusain Hermokratès qui avait le plus vivement poussé les Siciliens à donner le coup de grâce à la puissance athénienne. Vingt

vaisseaux étaient venus de Syracuse, deux de Sélinonte; ceux qu'on armait dans le Péloponnèse se trouvaient maintenant prêts à prendre la mer. Le Lacédémonien Thériménès avait reçu le commandement des deux flottes avec mission de les conduire au navarque Astyokhos. Elles gagnèrent d'abord Éléos²²², île située devant Milet; puis, constatant la présence des Athéniens à Milet, elles gagnèrent le golfe d'Iasos, pour obtenir des renseignements complémentaires. Une fois entrés dans le golfe, les Péloponnésiens bivouaquèrent à Teikhiousa, dans la campagne de Milet; c'est là qu'Alcibiade à cheval leur donna des détails sur la bataille. Car il y avait assisté et avait combattu aux côtés des Milésiens et de Tissaphernès. Il leur donna le conseil, s'ils ne voulaient pas tout ruiner en Ionie et ailleurs, de se porter en toute hâte au secours de Milet et de ne pas assister les bras croisés à son investissement.

XXVII. — Ils décidèrent de s'y porter dès la pointe du jour. Mais Phrynikhos, un des stratèges athéniens, avait appris de Léros l'arrivée de la flotte. Voyant ses collègues décidés à l'attendre et à livrer bataille, il déclara s'y refuser quant à lui et s'opposer de tout son pouvoir à une pareille tentative, d'où qu'elle vint. Du moment, disait-il, que par la suite on pourrait savoir le nombre exact des vaisseaux auxquels on aurait affaire et ceux qu'on pourrait mettre en ligne, quand on se serait assuré à loisir tous les moyens de défense, jamais la crainte d'un blâme honteux ne le ferait consentir à affronter inconsidérément le danger; il n'y avait pas de déshonneur pour la marine athénienne à reculer à propos; ce qui serait bien plus honteux, ce serait d'être vaincu d'une manière ou d'une autre. L'État athénien serait alors exposé non seulement à la honte, mais à un péril immense; on pourrait à peine, après tant de malheurs antérieurs, prendre l'offensive avec des forces sûres, ou du moins on ne le pourrait qu'en cas d'absolue nécessité. A plus forte raison, une ville dans cet état pouvait-elle se jeter de son plein gré dans les périls volontaires?

Aussi conseillait-il d'embarquer au plus tôt les blessés, les troupes de terre et tout le matériel qu'on avait à l'arrivée, mais d'abandonner, pour alléger les navires, tout le butin fait en territoire ennemi et de mettre le cap sur Samos. Là on rassemblerait tous les vaisseaux et, si l'occasion s'en présentait, on pourrait courir sus à l'ennemi. Cet avis prévalut et ce plan fut mis à exécution. Ce ne fut pas seulement alors, mais plus tard encore, ce ne fut pas dans cette seule affaire, mais dans toutes celles où il fut mêlé que Phrynikhos se montra plein de prudence et de sagacité. Le soir même, sans exploiter leur victoire, les Athéniens s'éloignèrent de Milet. Les Argiens de leur côté, dans l'irritation que leur causait leur défaite, quittèrent en toute hâte Samos pour retourner chez eux.

XXVIII. — Les Péloponnésiens, dès la pointe du jour, levèrent l'ancre de Teikhioussa, abordèrent à Milet et y demeurèrent un jour. Le lendemain, ils prirent avec eux les vaisseaux de Khios, qui précédemment avaient avec Khalkideus été pris en chasse par les Athéniens. Leur intention était de retourner à Teikhioussa pour y charger les impedimenta²²³ qu'ils y avaient laissés. Une fois là, ils virent arriver Tissaphernès avec ses troupes de terre. Il les décida à faire voile pour Iasos, qui était aux mains d'Amorgès, ennemi du Roi. Ils attaquèrent à l'improviste la ville qui ne s'attendait qu'à la venue des vaisseaux athéniens et s'en emparèrent. Ce furent les Syracusains qui remportèrent le principal honneur de la journée. On s'empara de la personne d'Amorgès, bâtard de Pissouthnès, qui s'était révolté contre le Roi. Les Péloponnésiens le remirent aux mains de Tissaphernès pour le livrer s'il le voulait au Roi, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Ils saccagèrent Iasos; l'armée fit un butin considérable, car la ville était riche et depuis longtemps. Ils firent venir les mercenaires d'Amorgès et, loin de leur faire du mal, ils les incorporèrent dans leur armée, car c'étaient pour la plupart des gens du Péloponnèse. Ils remirent la ville à Tissaphernès, avec tous les prisonniers, tant hommes libres qu'esclaves. Il fut convenu qu'il les leur

paierait un statère darique par tête²²⁴. Ensuite ils revinrent à Milet. Ils envoyèrent par terre jusqu'à Érythres, avec les mercenaires qui provenaient de l'armée d'Amorgès, Pédaritos fils de Léon venu de Lacédémone pour prendre le commandement de Khios. Ils confièrent à Philippos celui de Milet. L'été prit fin.

XXIX. — L'hiver suivant Tissaphernès, après avoir pris ses dispositions pour défendre Iasos, se rendit à Milet. Selon la promesse qu'il avait faite à Lacédémone, il distribua à tous les vaisseaux un mois de solde, à raison d'une drachme attique par homme et par jour. Pour le reste du temps, il ne voulut donner que trois oboles, jusqu'à ce qu'il en eût référé au Roi. Si celui-ci y consentait, il donnerait la solde d'une drachme, proposition qui fut combattue par le Syracusain Hermokratès. Thériménès, qui n'avait pas le commandement de la flotte et qui n'était venu que pour remettre les vaisseaux à Astyokhos, n'apportait aucune énergie à traiter cette question. Cependant il fut convenu qu'à cinq navires près chaque homme recevrait un peu plus de trois oboles; pour cinquante-cinq vaisseaux il donna trente talents par mois et pour les autres, dans la mesure où ils dépassaient ce nombre, il serait donné une somme proportionnelle²²⁵.

XXX. — Le même hiver, les Athéniens de Samos reçurent d'Attique un renfort de trente-cinq vaisseaux commandés par Kharminos, Strombikhidès et Euktémôn. Ils réunirent ceux de Khios et tous les autres et voulurent, en tirant entre eux au sort les expéditions, par l'une bloquer Milet par mer, par l'autre envoyer à Khios quelques bâtiments et des troupes de terre. Ainsi firent-ils. Strombikhidès, Onomaklès et Euktémôn, désignés par le sort, prirent avec eux trente vaisseaux, une partie des mille hoplites de l'expédition de Milet embarqués sur des transports et ils cinglèrent vers Khios. Le reste demeura à Samos avec soixante-quatorze vaisseaux, qui s'assurèrent la maîtrise de la mer et se livrèrent à des courses contre Milet.

XXXI. — Astyokhos se trouvait alors à Khios, occupé à choisir des otages pour prévenir la trahison. Mais en apprenant l'arrivée des vaisseaux avec Thériménès et la situation plus favorable des alliés, il suspendit cette opération. Il prit avec lui dix vaisseaux péloponnésiens et dix de Khios et leva l'ancre. Il attaqua Ptéléon, mais sans réussir à la prendre. De là il longea la côte jusqu'à Klazomènes, où il ordonna aux partisans d'Athènes de se retirer à l'intérieur des terres à Daphnunte et de faire leur soumission. Pareil ordre fut donné en même temps par Tamos, sous-gouverneur d'Ionie. L'ordre ne fut pas exécuté; il assaillit alors la ville qui n'avait pas de remparts. Ne pouvant s'en emparer, il reprit la mer par grand vent. Lui-même il aborda à Phôkæa et à Kymè, tandis que les autres vaisseaux jetaient l'ancre à Marathoussa, Pélè et Drymoussa, îles situées à proximité de Klazomènes. Les vents y retinrent ces derniers pendant huit jours, qu'ils mirent à profit pour piller et pour consommer les réserves que les gens de Klazomènes y avaient constituées; ils embarquèrent le reste et partirent rejoindre Astyokhos à Phôkæa et à Kymè.

XXXII. — Astyokhos se trouvait dans ces parages, quand il reçut une députation des Lesbiens qui projetaient de se soulever. Il agréa leurs propositions et comme les Corinthiens et les autres alliés montraient peu d'empressement, en raison de l'échec précédent, il leva l'ancre et cingla vers Khios. Surpris par la tempête, ses vaisseaux qui avaient été dispersés, n'y arrivèrent que tardivement. Pédaritos, qui était parti de Milet par terre et qui se trouvait à Érythres, passa un peu plus tard à Khios avec ses troupes. Il avait environ cinq cents hommes avec leurs armes, qui provenaient des cinq vaisseaux laissés par Khalkideus. Sur l'avis donné par quelques Lesbiens que la révolte allait éclater, Astyokhos proposa à Pédaritos et aux gens de Khios de se rendre par mer à Lesbos pour y provoquer un soulèvement : ainsi on augmenterait le nombre des alliés et même si l'on essayait quelque échec, on causerait certainement des pertes aux Athéniens.

Mais il ne fut pas écouté. Pédaritos déclara qu'il ne lui remettrait pas la flotte de Khios.

XXXIII. — Il prit donc avec lui les cinq vaisseaux des Corinthiens, un de Mégare et un d'Hermionè, sans compter ceux qu'il avait amenés de Laconie et cingla vers Milet pour prendre le commandement de la flotte. A son départ, il se répandit en menaces contre les gens de Khios et déclara qu'en cas de besoin, il ne les secourrait pas. Il aborda alors à Korykos, ville du territoire d'Érythres et y bivouaqua. Les Athéniens de Samos, qui allaient attaquer Khios, jetèrent également l'ancre, mais de l'autre côté d'une éminence qui les séparait de l'ennemi. Ils ne s'aperçurent ni les uns ni les autres. A l'entrée de la nuit, Astyokhos reçut de Pédaritos une lettre lui annonçant que les gens d'Érythres faits prisonniers à Samos et relâchés pour favoriser la trahison de leur ville étaient arrivés à Érythres. Immédiatement il mit le cap sur cette ville. Il ne dut qu'à cette circonstance de ne pas tomber au beau milieu des Athéniens. Pédaritos était venu le rejoindre; tous deux s'enquirent sur la prétendue conspiration; mais ils constatèrent que tous ces bruits n'étaient qu'un prétexte invoqué par les hommes pour s'échapper de Samos, ils les libérèrent et reprirent la mer. Pédaritos regagna Khios, tandis qu'Astyokhos se rendait à Milet, but primitif de son expédition.

XXXIV. — Sur ces entrefaites les Athéniens, qui avaient embarqué leurs troupes, contournaient Korykos. Ils se trouvaient à la hauteur d'Arginon, quand ils rencontrèrent trois croiseurs de Khios; dès qu'ils les aperçurent, ils se lancèrent à leur poursuite. Mais une violente tempête s'éleva. Les vaisseaux de Khios eurent bien du mal à se réfugier dans le port. Les trois vaisseaux athéniens qui s'étaient le plus avancés subirent des avaries et allèrent s'échouer près de la ville de Khios. Les équipages furent faits prisonniers ou massacrés. Le reste de l'escadre se réfugia dans le port appelé Phænikunte, au pied du mont Mimas. De là ils se rendirent à Lesbos et se préparèrent à faire le siège de la ville.

XXXV. — Le même hiver, le Lacédémonien Hippokratès partit du Péloponnèse avec dix vaisseaux de Thourii, ayant à leur tête trois commandants, dont Dôrieus fils de Diagoras et avec un vaisseau laconien et un de Syracuse. Il aborda à Knide, ville que Tissaphernès avait amenée à faire défection. Quand on apprit à Milet son arrivée, on lui donna l'ordre de ne laisser que la moitié de ses vaisseaux pour garder Knide et avec les navires stationnés à Triopion de se porter au-devant d'un convoi venant d'Égypte et qui devait y aborder. Triopion est un promontoire du territoire de Knide, consacré à Apollon. Les Athéniens, informés de ces projets, partirent de Samos et capturèrent les six vaisseaux stationnés à Triopion; mais les équipages réussirent à s'enfuir. Là-dessus, ils mirent le cap sur Knide, attaquèrent la ville qui n'avait pas de murailles et si l'en fallut de peu qu'ils ne la prissent. Le lendemain ils recommencèrent l'attaque. Mais les habitants avaient employé la nuit à se mieux mettre en défense et avaient reçu le renfort des équipages de Triopion. Les Athéniens eurent moins de succès que la veille; ils se retirèrent et, après avoir ravagé le territoire de Knide, ils se rembarquèrent pour gagner Samos.

XXXVI. — A l'époque où Astyokhos était arrivé à Milet pour prendre le commandement de la flotte, la situation de l'armée péloponnésienne s'était, à tous points de vue, bien améliorée. La solde était suffisante; les soldats avaient à leur disposition les immenses richesses provenant du pillage d'Iasos. Enfin les Milésiens montraient de l'empressement à supporter les charges de la guerre. Néanmoins, la première convention conclue entre Khalkideus et Tissaphernès leur parut insuffisante et ils jugèrent qu'elle les désavantageait. Ils profitèrent de la présence de Thériménès à Milet pour en conclure une autre. La voici :

XXXVII. — « Il a été conclu, entre les Lacédémoniens et leurs alliés d'une part, le Roi Darius, les enfants du Roi et Tissaphernès d'autre part, un traité de paix et d'amitié aux conditions ci-dessous :

« Tout le pays et toutes les villes, qui appartiennent au Roi Darius, ou qui ont appartenu à son père ou à ses ancêtres, seront à l'abri de toute guerre et de tout dommage de la part des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Les Lacédémoniens, pas plus que leurs alliés, n'auront le droit de lever des tributs dans ces villes.

« Le Roi Darius, aussi bien que ses sujets, ne pourra ni faire la guerre, ni causer aucun dommage aux Lacédémoniens et à leurs alliés.

« Si les Lacédémoniens ou leurs alliés ont besoin de l'assistance du Roi, et si le Roi a besoin de l'assistance des Lacédémoniens ou de leurs alliés, ils ne pourront agir que d'un commun accord.

« En ce qui concerne la guerre contre les Athéniens et leurs alliés, les deux parties contractantes la poursuivront et la termineront d'un commun accord.

« Toutes les troupes qui se trouveront, à la demande du Roi, sur son territoire seront à sa solde.

« Si l'une des villes qui sont comprises dans le traité attaque un point du territoire du Roi, l'autre partie contractante s'y opposera et prètera main-forte au Roi, dans la mesure de ses forces.

« Si les habitants du pays du Roi ou soumis à son empire attaquent les Lacédémoniens ou leurs alliés, le Roi s'y opposera et prètera main-forte, dans la mesure de ses forces. »

XXXVIII. — Cette convention conclue, Thériménès remit la flotte à Astyokhos, s'embarqua sur un aviso et on ne le revit plus. Déjà les Athéniens étaient passés avec des troupes de Lesbos à Khios. Maîtres sur terre et sur mer ils fortifièrent Delphinion, place située à peu de distance de la ville de Khios et qui avait l'avantage d'être fortifiée du côté de la terre et d'être pourvue de ports. Les gens de Khios, abattus par leurs insuccès en plusieurs rencontres, étaient en proie à de vives dissensions. Pédaritos avait fait périr, pour crime d'intelligence avec Athènes, Tydeus fils d'Iôn et ses partisans. Le reste de la ville avait été soumis au régime oligarchique; les

habitants se méfiaient les uns des autres; aussi restaient-ils dans l'inaction. Toutes ces raisons faisaient qu'ils se croyaient eux-mêmes, aussi bien que les mercenaires de Pédaritos, hors d'état de combattre l'ennemi. Pourtant, ils envoyèrent à Milet demander à Astyokhos de venir à leur secours. Celui-ci ayant refusé, Pédaritos écrivit alors à Lacédémone pour se plaindre de sa conduite. Tel était pour les Athéniens l'état des affaires devant Khios. La division de Samos fit des démonstrations contre les vaisseaux de Milet : mais ceux-ci n'avançant pas à sa rencontre, elle revint à Samos où elle se tint en repos.

XXXIX. — Ce même hiver, les vingt-sept vaisseaux équipés pour Pharnabazos à la demande de ses agents Kalligitos de Mégare et Timagoras de Kyzique quittèrent le Péloponnèse à destination de l'Ionie, aux environs du solstice. A leur tête se trouvait le Spartiate Antisthénès. Les Lacédémoniens avaient fait embarquer avec lui onze Spartiates, qui devaient servir de conseil à Astyokhos; l'un d'eux était Likhas fils d'Arkésilaos. Ils avaient reçu l'ordre, à leur arrivée à Milet, de prendre les mesures qui s'imposeraient; d'envoyer dans l'Helléspont à Pharnabazos, s'ils le jugeaient à propos, cette flotte même, ou une escadre plus ou moins importante; de mettre à sa tête Kléarkhos fils de Ramphias embarqué avec eux et, si les Onze trouvaient la mesure opportune, de relever de son commandement en chef de la flotte Astyokhos et de le remplacer par Antisthénès. Le message de Pédaritos avait rendu suspect ce navarque. Les vaisseaux partis du cap Maléa prirent le large et abordèrent à Mélos. Là ils tombèrent sur dix vaisseaux athéniens, en capturèrent trois, qui étaient vides et les brûlèrent. Mais craignant — ce qui arriva effectivement — que les vaisseaux athéniens qui avaient réussi à s'échapper de Mélos n'allassent à Samos signaler leur arrivée, ils mirent le cap sur la Crète; par prudence ils allongèrent leur traversée et jetèrent l'ancre à Kaunos en Asie. De là, se croyant en sûreté, ils mandèrent à la flotte de Milet de venir à leur rencontre.

XL. — Cependant, les gens de Khios et Pédaritos continuaient malgré la mauvaise volonté d'Astyokhos de lui envoyer message sur message. Ils le suppliaient de venir avec tous ses vaisseaux au secours de leur ville assiégée et de ne pas se croiser les bras, quand la plus importante des villes d'Ionie était bloquée par mer et exposée par terre au brigandage. Khios avait des esclaves fort nombreux²²⁶, plus nombreux que toute autre ville, sauf Lacédémone; en raison de leur nombre, on réprimait très sévèrement leurs fautes. Aussi, dès que l'armée athénienne leur parut être solidement retranchée, se mirent-ils à désertir en foule; et, comme ils connaissaient bien le pays, ils y firent un mal considérable. Les Khïotes réclamaient donc instamment l'assistance d'Astyokhos, pendant qu'on avait encore l'espoir et le moyen de s'opposer aux Athéniens, que ceux-ci n'avaient pas terminés les fortifications de Delphinion et qu'on pouvait investir l'armée et la flotte ennemies, en les enfermant à l'intérieur d'un plus vaste retranchement. Astyokhos, après ses menaces de naguère, était peu disposé à leur venir en aide; mais lorsqu'il vit les alliés bien décidés à le faire, il se porta à leur secours.

XLI. — Sur ces entrefaites, on lui annonça de Kaunos l'arrivée des vingt-sept vaisseaux et des commissaires lacédémoniens. Il jugea que toute autre préoccupation devait céder devant celle de convoier une flotte si importante, qui lui donnerait la maîtrise de la mer et d'assurer la traversée des Lacédémoniens chargés de contrôler sa conduite. Aussi renonça-t-il à gagner Khios pour faire voile vers Kaunos. Sur sa route il descendit à Kôs en Méropide; la ville n'avait pas de murailles et venait d'être bouleversée par le tremblement de terre le plus violent dont les hommes aient gardé le souvenir; les habitants avaient fui dans les montagnes. Il la pilla; il fit des incursions dans le pays qu'il ravagea; néanmoins il relâcha les hommes libres. De Kôs, il arriva de nuit à Knide, mais l'insistance des habitants l'obligea à ne pas laisser les équipages descendre à terre et à se

porter immédiatement à la rencontre de vingt vaisseaux athéniens. Ceux-ci sous le commandement de Kharminos, un des stratèges de Samos, surveillaient les vingt-sept vaisseaux péloponnésiens, à la rencontre desquels se portait Astyokhos. A Samos on avait appris par un avis de Milet l'approche de ces vaisseaux et Kharminos les guettait dans les parages de Symè, de Khalkè, de Rhodes et de la Lykie. Car déjà il avait appris leur présence à Kaunos.

XLII. — Astyokhos se dirigeait donc vers Symè, avant même que sa marche eût été signalée, pour tâcher de surprendre la flotte ennemie en pleine mer. Mais la pluie, le brouillard et le temps bouché dispersèrent les vaisseaux et gênèrent leur marche. A l'aurore les bâtiments étaient égaillés. L'aile gauche se trouva en vue des Athéniens, tandis que l'autre errait encore autour de l'île. Kharminos et les Athéniens, avec moins de vingt vaisseaux, se portent aussitôt en avant, s'imaginant avoir affaire à la flotte de Kaunos qu'ils guettaient. Ils fondirent à l'instant sur l'ennemi, coulèrent trois de ses vaisseaux, en endommagèrent d'autres. Bref, ils étaient vainqueurs, quand contre leur attente parut le gros de la flotte qui les cerna de toutes parts. Obligés de fuir, ils perdirent six vaisseaux; les autres se réfugièrent dans l'île de Teutloussa, puis de là à Halikarnasse. Là-dessus les Péloponnésiens abordèrent à Knide, où les rejoignirent les vingt-sept vaisseaux de Kaunos. Les deux escadres naviguèrent de conserve, dressèrent un trophée à Symè et revinrent mouiller à Knide.

XLIII. — Les Athéniens, à la nouvelle de ce combat naval, quittèrent Samos avec toute leur flotte et mirent le cap sur Symè. Mais ils n'attaquèrent pas l'escadre de Knide et n'en furent pas attaqués. A Symè, ils prirent les agrès des vaisseaux, puis ils abordèrent à Lôrymes sur le continent avant de regagner Samos.

Tous les vaisseaux péloponnésiens rassemblés à Knide y subirent les réparations nécessaires. Tissaphernès s'y trouvait et les Onze commissaires lacédémoniens échan-

gèrent avec lui des vues sur les événements passés, critiquant certains points et cherchant la manière la meilleure et la plus avantageuse pour tous de poursuivre la guerre. Likhas²²⁷ surtout examinait minutieusement ce qui s'était fait et ne se déclarait satisfait ni de la convention de Khalkideus ni de celle de Thériménès. Il était intolérable, disait-il, que le Roi prétendît dominer actuellement sur tous les territoires que ses ancêtres ou lui-même avaient possédés; dans ces conditions il lui était possible d'asservir toutes les îles, la Thessalie, la Lokride et jusqu'à la Béotie; au lieu d'affranchir les Grecs, les Lacédémoniens les mettaient sous la domination des Mèdes. Il demandait donc qu'on conclût une convention plus avantageuse, ou tout au moins qu'on renonçât à celle qui était en vigueur; à de telles conditions on n'avait pas besoin de subsides. Tissaphernès s'indigna, se retira plein de colère sans avoir rien conclu.

XLIV. — Les Lacédémoniens formèrent le dessein d'aller à Rhodes, où les appelaient, par l'intermédiaire d'un héraut, les principaux citoyens. Ils comptaient attirer à eux cette ville dont l'armée et la marine étaient fort importantes et estimaient, qu'avec l'aide des alliés ils pourraient entretenir leurs vaisseaux, sans demander des fonds à Tissaphernès. Le même hiver, ils partirent donc de Knide et ils abordèrent tout d'abord à Kamiros la première place de l'île avec quatorze vaisseaux. Les habitants, qui ignoraient tout des événements, prirent peur et s'enfuirent, car la ville n'avait pas de murailles. Les Lacédémoniens convoquèrent les habitants et ceux de deux autres villes, Lidnos et Ialysos et décidèrent ces Rhodiens à abandonner le parti d'Athènes. Rhodes elle aussi passa aux Péloponnésiens. Mis au courant des faits, les Athéniens avaient quitté Samos avec leur flotte, pour devancer l'ennemi et déjà ils apparaissaient au large. Mais ils arrivèrent un peu trop tard et immédiatement ils se retirèrent d'abord à Khalkè, puis à Samos. Par la suite de Khalkè, de Kôs et de Samos, ils firent contre Rhodes une guerre de course. Les Péloponnésiens

levèrent sur les Rhodiens une contribution de trente-deux talents²²⁸, puis tirèrent à sec leurs vaisseaux et pendant quatre-vingts jours ils se tinrent en repos.

XLV. — Sur ces entrefaites et même avant l'expédition de Rhodes, voici ce qui se passa : Alcibiade, après la mort de Khalkideus et le combat de Milet, devint suspect aux Péloponnésiens. Astyokhos reçut de Lacédémone une lettre lui enjoignant de le faire périr : Alcibiade était ennemi d'Agis²²⁹, d'ailleurs sa perfidie était reconnue. Pris de crainte, il se réfugia auprès de Tissaphernès et fit tout ce qu'il put auprès de ce satrape pour compromettre la situation des Péloponnésiens. C'est lui qui inspira toutes les décisions. Il fit réduire la solde d'une drachme attique à trois oboles, d'ailleurs payées irrégulièrement. A son instigation, Tissaphernès invoqua comme argument que les Athéniens, dont l'expérience maritime était plus ancienne que la leur, ne donnaient à leurs équipages que trois oboles ; c'était moins par pauvreté, que pour éviter aux matelots de se pervertir par l'abondance ; de ruiner par leurs dépenses leur santé et de perdre leur énergie, ou d'abandonner les vaisseaux, en laissant en gage ce qui leur restait dû sur leur solde. Il décida également Tissaphernès à gagner à prix d'argent les triérarques et les généraux des villes. Alors tous, à l'exception des Syracusains, lui laissèrent les mains libres. Seul Hermokratès s'opposa à cette mesure, pour l'ensemble des alliés. Lorsque les villes demandaient de l'argent, Alcibiade les éconduisait au nom de Tissaphernès. Les gens de Khios, prétendait-il, étaient d'une impudence extrême, puisqu'ils avaient beau être les plus riches des Grecs et devoir leur salut au secours qu'on leur apportait du dehors, ils n'en réclamaient pas moins que d'autres exposassent à leur place pour leur liberté leur vie et leur fortune.

Quant aux autres villes, c'était bien mal de leur part, elles qui avant leur défection étaient tributaires d'Athènes, de ne pas vouloir dépenser pour leur salut autant et plus que naguère. Enfin il faisait valoir que Tissaphernès,

qui subvenait de ses deniers à la guerre, avait parfaitement raison de se montrer économe ; mais que, le jour où le Roi lui enverrait des fonds, il paierait solde entière et donnerait aux villes de justes compensations.

XLVI. — Alcibiade conseillait également à Tissaphernès de ne pas trop se hâter de terminer la guerre ; de ne pas donner au même peuple la suprématie sur terre et sur mer, en appelant la flotte phénicienne qu'il faisait équiper et en augmentant le nombre des mercenaires grecs. Il fallait, au contraire, laisser la domination sur terre et sur mer partagée entre les deux peuples et offrir continuellement au Roi la latitude d'opposer l'un d'eux à celui qui lui causerait de l'embarras. Par contre, si la suprématie sur terre et sur mer venait à être concentrée dans les mêmes mains, le Roi ne saurait à quels alliés faire appel pour ruiner le peuple le plus puissant et il se verrait obligé d'engager plus tard une lutte coûteuse et pleine de périls. Les risques seraient moins grands, la dépense moins forte, sa sécurité complète, s'il laissait les Grecs se détruire les uns les autres. Mieux valait, disait-il, associer les Athéniens à l'empire du Roi, ils étaient moins portés à chercher la domination sur terre ; tant en actions qu'en paroles, c'était leur concours qui pour la guerre était le plus utile ; ils soumettraient à leur propre pouvoir les contrées maritimes et au pouvoir du Roi les Grecs de son empire. Au contraire, les Lacédémoniens viendraient les délivrer. Il ne fallait pas attendre d'eux qu'affranchissant du joug des Athéniens d'autres Grecs, ils ne les affranchissent pas également du joug des Perses. Le seul moyen était de les empêcher de terrasser les Athéniens. Alcibiade conseillait donc à Tissaphernès d'user les uns par les autres et quand dans la mesure du possible il aurait amoindri les Athéniens, de chasser les Péloponnésiens du pays.

Telles étaient aussi, en général, les vues de Tissaphernès, autant qu'on peut en juger par les événements. Les conseils d'Alcibiade lui paraissaient excellents et il

lui accordait sa confiance. Aussi subvint-il chichement à la solde des Péloponnésiens et refusa-t-il de les laisser combattre sur mer. En prétendant que la flotte phénicienne allait arriver et qu'on aurait alors une supériorité manifeste, il compromit leurs affaires, affaiblit le mordant de leur marine devenue alors très puissante. En tout, il montra une mauvaise volonté évidente à les aider dans la conduite de la guerre.

XLVII. — Tels étaient les conseils qu'en échange de leur hospitalité Alcibiade donnait à Tissaphernès et au Roi; tout en estimant que c'étaient les meilleurs qu'il leur pût donner, il se ménageait les moyens de rentrer dans sa patrie. Il savait bien qu'en l'épargnant, il lui serait possible d'obtenir un jour son rappel; il pensait qu'on lui tiendrait particulièrement compte d'avoir été de toute évidence l'ami de Tissaphernès. C'est bien ce qui se produisit. Les soldats athéniens de Samos furent informés de son crédit auprès de lui. Alcibiade entra en pourparlers avec les plus influents d'entre eux; il leur demandait d'intervenir auprès des honnêtes gens et de leur faire savoir qu'il désirait rentrer à Athènes, sous le régime oligarchique et non sous l'odieux gouvernement qui l'avait chassé; qu'alors il leur procurerait l'amitié de Tissaphernès. Ces propositions furent d'autant mieux agréées des triérarques et des gens les plus puissants d'Athènes que d'eux-mêmes ils inclinaient au renversement de la démocratie.

XLVIII. — La question fut d'abord agitée au camp, puis dans la ville. De Samos, quelques-uns passèrent la mer pour venir conférer avec Alcibiade. Il leur promit l'amitié de Tissaphernès, puis celle du Roi; mais il leur fallait renoncer à la démocratie, condition première pour obtenir la confiance du Perse. Les citoyens les plus riches, qui supportent les charges les plus lourdes, espérèrent vivement dès lors s'emparer du pouvoir²³⁰ et triompher de leurs adversaires. De retour à Samos ils formèrent avec leurs partisans une conjuration. Devant la foule, ils déclarèrent sans détours que le Roi leur accorderait

son amitié et des subsides, au cas où Alcibiade serait rappelé et le régime démocratique aboli. Sur le moment, la multitude éprouva quelque mécontentement de ces tractations. Mais la perspective d'obtenir du Roi des subsides la fit tenir tranquille. Les chefs du parti oligarchique communiquèrent au peuple leurs projets, puis délibérèrent à nouveau entre eux et avec la majorité des conjurés sur les propositions d'Alcibiade. Tous les jugèrent avantageuses et dignes de confiance. Mais Phrynikhos, alors stratège, n'y voyait rien qui le satisfît. Alcibiade, pensait-il — et c'était la stricte vérité — n'était pas plus attaché à l'oligarchie qu'à la démocratie; son seul but était de bouleverser l'ordre établi dans la ville, pour s'y faire rappeler par ses amis; or l'essentiel pour les Athéniens était d'éviter les dissensions. Quant au Roi, il n'avait aucun intérêt, au moment où les Péloponnésiens étaient devenus sur mer les égaux des Athéniens et où ils occupaient dans l'empire perse les villes les plus importantes, à s'unir aux Athéniens; car ceux-ci ne lui inspiraient pas de confiance et lui susciteraient des difficultés, tandis qu'il pouvait avoir l'amitié des Péloponnésiens, qui ne lui avaient fait aucun tort. D'ailleurs, en ce qui concernait les villes alliées, à qu'on promettait l'oligarchie, sous prétexte qu'Athènes cesserait d'être gouvernée démocratiquement, il tenait pour assuré, disait-il, que cette mesure ne ramènerait pas davantage les cités révoltées et n'affermirait pas dans l'obéissance les cités fidèles. Peu leur importerait que leur esclavage s'accompagnât d'une constitution oligarchique ou démocratique; n'importe quel régime, avec la liberté, leur agréerait davantage. A leurs yeux, ceux qu'on appelait les honnêtes gens leur causeraient tout autant d'embarras que le peuple, puisque c'étaient eux qui poussaient le peuple aux mesures iniques dont eux-mêmes profitaient. Sous leur domination on n'avait que condamnations arbitraires et morts violentes; le peuple, au contraire, leur offrait une garantie et modérait les excès des oligarques. Le stratège prétendait savoir

clairement que les villes étaient effectivement instruites sur ces régimes et qu'elles pensaient ainsi. Bref rien des tractations conduites par Alcibiade ne lui agréait.

XLIX. — L'assemblée des conjurés ne persista pas moins dans sa première résolution. Elle accueillit les propositions qu'on lui faisait et se disposa à députer à Athènes Peisandros et quelques autres, avec mission d'y négocier le retour d'Alcibiade, le renversement de la démocratie et de réconcilier Tissaphernès avec les Athéniens.

L. — Phrynikhos se doutait bien qu'il allait être question du retour d'Alcibiade et que les Athéniens ne s'y opposeraient pas. Comme il avait manifesté son hostilité à ce projet, il craignit qu'Alcibiade à son retour ne lui en tint rigueur. Voici à peu près ce qu'il combina. Il envoya en secret un message à Astyokhos, encore amiral de la flotte lacédémonienne dans les parages de Milet. Il lui mandait qu'Alcibiade travaillait contre les intérêts de Lacédémone, en réconciliant Tissaphernès avec les Athéniens. Il ajoutait d'autres détails précis et s'excusait de chercher à nuire à un ennemi, même aux dépens de la république. Astyokhos, avec qui du reste Alcibiade n'avait plus rien à démêler, ne songea pas à tirer de lui quelque vengeance. Au contraire il alla le trouver à Magnésie, où il était près de Tissaphernès et leur communiqua le message qu'il venait de recevoir de Samos, se comportant en vrai délateur. D'ailleurs il se mettait, dit-on, aux ordres de Tissaphernès pour sauvegarder sur ce point comme sur d'autres ses intérêts particuliers. C'est pour la même raison qu'il avait montré si peu d'empressement à défendre l'intégrité de la solde. Sans tarder Alcibiade écrivit à Samos aux autorités pour faire connaître la conduite de Phrynikhos et demander sa mise à mort. Ce dernier, au comble de l'effroi, se vit exposé aux pires dangers par cette divulgation; il envoya un second exprès à Astyokhos, pour lui reprocher d'avoir perfidement communiqué son premier message; il ajoutait qu'il était maintenant disposé à livrer aux Pélopon-

nésiens toute l'armée de Samos et à leur donner les moyens de l'anéantir. Il fournissait des précisions : Samos était ville ouverte, la marche à suivre était indiquée. Enfin on ne devait pas, disait-il, lui tenir rigueur, puisqu'il exposait sa vie pour les Lacédémoniens, d'agir ainsi et de tout tenter plutôt que de périr sous les coups de ses pires ennemis. Astyokhos communiqua également ce second message à Alcibiade.

LI. — Phrynikhos s'attendait à cette perfidie et à l'arrivée prochaine d'une dépêche d'Alcibiade. Il voulut prévenir cette éventualité et il se chargea d'annoncer en personne l'attaque imminente du camp par l'ennemi, désireux de marcher contre une ville ouverte et dont le port ne permettait pas le mouillage de tous les vaisseaux. Cette nouvelle, il la tenait de source certaine. Il fallait donc fortifier sans délai Samos et se tenir partout sur ses gardes. Stratège, il était maître de prendre ces mesures. L'armée se prépara à élever des murailles à Samos, qu'il était déjà question de fortifier. Ce fut, par suite de cette circonstance, plus tôt qu'on n'avait pensé. La lettre d'Alcibiade ne tarda pas à arriver; elle accusait Phrynikhos de trahir l'armée et annonçait l'attaque imminente de l'ennemi. On ne se fia pas à Alcibiade; on crut qu'informé des desseins de l'ennemi, il avait, en haine de Phrynikhos, accusé celui-ci de complicité. Sa démarche resta sans effet pour Phrynikhos; au contraire, elle ne fit que confirmer son témoignage.

LII. — Là-dessus Alcibiade s'employa si bien à convaincre Tissaphernès, qu'il le réconcilia avec les Athéniens. Le satrape redoutait les Péloponnésiens qui disposaient de plus de vaisseaux qu'Athènes. D'ailleurs il ne demandait qu'à se laisser convaincre par tous les moyens possibles, surtout depuis qu'il avait connaissance des différends survenus à Knide entre les Péloponnésiens au sujet du traité conclu avec Thériménès. Cette divergence de vues était née dès le moment où ils se trouvaient à Rhodes. Likhas avait confirmé le mot d'Alcibiade que j'ai rapporté et d'après lequel les Lacédémo-

niens avaient l'intention d'affranchir les cités. N'avait-il pas déclaré inadmissible que le Roi fût maître des cités sur lesquelles ses ancêtres ou lui-même avaient exercé leur domination? Alcibiade, qui visait de si hauts résultats, mettait tout en œuvre pour gagner la faveur de Tissaphernès.

LIII. — Les députés envoyés de Samos avec Peisandros arrivèrent à Athènes. Ils parlèrent devant l'Assemblée du peuple. Leur principale conclusion fut qu'en rappelant Alcibiade et en renonçant au régime démocratique, on pouvait obtenir l'alliance du Roi et triompher des Péloponnésiens. Plusieurs orateurs s'exprimèrent en faveur de la démocratie et les ennemis d'Alcibiade se mirent à jeter les hauts cris, protestant contre le retour d'un homme qui avait violé les lois. Les Eumolpides et les Kérykes²³¹ (les Hérauts) rappelaient l'affaire des Mystères, qui l'avait fait exiler et invoquaient les Dieux pour refuser son rappel. Peisandros monta à la tribune pour répondre aux opposants et aux mécontents. Il fait citer tous les adversaires de cette mesure et demande à chacun d'eux quel salut il escomptait pour la ville, quand les Péloponnésiens avaient autant de vaisseaux qu'Athènes sur mer et plus d'alliés; quand ils recevaient des subsides du Roi et de Tissaphernès et qu'eux-mêmes n'en avaient plus, à moins qu'on ne décidât le Roi à passer dans leur parti. Cette question leur ferma la bouche; il leur déclara alors sans détours : « Il est impossible de nous en tirer, si nous n'adoptons un régime plus modéré et si nous ne remettons pas le pouvoir aux mains d'une minorité, qui inspirera confiance au Roi. Pour l'instant ce n'est pas sur la constitution, mais sur notre salut qu'il nous faut délibérer. D'ailleurs, par la suite, nous pourrions changer de régime, si nous trouvons à redire au nôtre. Rappelons donc Alcibiade, le seul homme capable d'exécuter ce projet. »

LIV. — Le peuple n'entendit pas d'abord sans vif déplaisir parler de l'oligarchie. Mais Peisandros lui remontra clairement qu'il n'y avait pas d'autre salut. Alors la

crainte et l'espoir qu'on pourrait modifier plus tard le régime le firent céder. On décréta que Peisandros accompagné de dix commissaires se rendrait auprès de Tissaphernès et d'Alcibiade et prendrait avec eux toutes les mesures convenables. Comme Peisandros avait dénoncé la conduite de Phrynikhos, le peuple releva ce dernier de son commandement ainsi que son collègue Skirônides. On fit partir, pour les remplacer, Diomédôn et Léôn. Peisandros qui en voulait à Phrynikhos de faire obstacle aux partisans d'Alcibiade, l'accusait d'avoir livré Iasos et Amorgès. Par ailleurs, il alla trouver les sociétés secrètes auparavant organisées dans la ville pour se soutenir mutuellement devant les tribunaux et dans les élections²³². Il leur recommanda de se grouper et de se concerter pour abolir le régime démocratique. Bref il prit, pour éviter tout retard, les dispositions que commandaient les circonstances. Puis avec les dix commissaires il s'embarqua pour se rendre auprès de Tissaphernès.

LV. — Le même hiver Léôn et Diomédôn rejoignirent la flotte athénienne, puis dirigèrent une attaque contre Rhodes. Ils trouvèrent les vaisseaux péloponnésiens tirés à sec, opérèrent une descente et défirent une troupe rhodienne qui était accourue; ensuite ils revinrent à Khalkè, qu'ils prirent comme base de leurs opérations de préférence à Kôs. La surveillance y était plus facile à exercer, au cas où la flotte péloponnésienne lèverait l'ancre.

Le Laconien Xénophantidas arriva à Rhodes. C'était Pédaritos qui de Khios l'avait envoyé. Il annonça que les Athéniens avaient terminé la muraille et que, faute d'être secourus par la flotte entière, les gens de Khios étaient perdus. On songea à les secourir. Mais, sur ces entrefaites, Pédaritos se mit à la tête des auxiliaires dont il disposait et de tous les gens de Khios disponibles et il attaqua le retranchement élevé par les Athéniens pour défendre leur flotte. Il en enleva une partie et prit quelques vaisseaux tirés à sec. Mais les Athéniens accou-

rurent et mirent d'abord en fuite les Khiotes. Les autres troupes de Pédaritos furent vaincues à leur tour. Lui-même trouva la mort dans le combat avec bon nombre de gens de Khios. Beaucoup d'armes furent prises.

LVI. — Là-dessus, sur terre et sur mer, l'investissement de Khios se resserra si bien que la famine y était cruelle. Les députés athéniens, qui accompagnaient Peisandros, arrivés auprès de Tissaphernès, commencèrent à échanger des vues pour conclure un accord. Alcibiade n'était pas tout à fait sûr du satrape, qui redoutait les Péloponnésiens plus que les Athéniens et désirait les affaiblir les uns par les autres, selon les propres conseils d'Alcibiade. Voici la tactique à laquelle il eut recours. Elle consistait à faire élever par Tissaphernès des prétentions telles que les Athéniens n'y pussent souscrire. Je crois bien que Tissaphernès avait la même intention, mais dictée par la crainte. Alcibiade, lui, qui voyait le satrape peu disposé à conclure un arrangement à quelque condition que ce fût, voulait laisser croire aux Athéniens qu'il ne manquait pas de crédit, mais que c'étaient leurs offres qui étaient insuffisantes aux yeux de Tissaphernès bien décidé par lui à embrasser leur parti. Au nom de Tissaphernès et en sa présence, il renchérisait sur les exigences du satrape, au point que les Athéniens, si importantes que fussent leurs concessions, refusèrent de rien conclure. Tous deux réclamaient la cession de l'Ionie tout entière, des îles adjacentes et d'autres avantages. A ces demandes les Athéniens ne faisaient pas d'opposition. Finalement, à la troisième conférence, Alcibiade, craignant de laisser voir sa propre impuissance, réclama pour le Roi le droit de construire des vaisseaux de guerre et toute latitude de naviguer le long des côtes avec autant de bâtiments qu'il voudrait. A ce coup, les Athéniens se cabrèrent, ces propositions leur parurent inacceptables et, se croyant joués par Alcibiade, ils se retirèrent furieux et regagnèrent Samos.

LVII. — Aussitôt après, le même hiver, Tissaphernès se rendit à Kaunos décidé à ramener les Péloponnésiens

à Milet, à conclure avec eux une nouvelle convention, quelle qu'elle fût, à leur accorder des subsides et à éviter de se brouiller complètement avec eux. Voici ce qu'il craignait : faute de moyens pour subvenir aux dépenses de toute leur flotte, ils pouvaient se voir contraints par les Athéniens à livrer bataille et être défaits; ou bien les vaisseaux venant à être dépourvus d'équipages, les Athéniens avaient des chances sans son concours d'arriver à leurs fins. Mais il redoutait surtout le pillage du continent afin de se procurer des vivres. Toutes ces raisons, ces précautions, le désir d'équilibrer les forces des deux États grecs l'incitèrent à appeler les Péloponnésiens, à leur fournir des ressources et à conclure avec eux un troisième traité, dont voici la teneur :

LVIII. — « La treizième année du règne de Darius ²³³, Alexippidas étant éphore à Lacédémone, une convention a été conclue dans la plaine du Méandre entre les Lacédémoniens et leurs alliés d'une part, Tissaphernès, Hiéraménès et les fils de Pharnakès d'autre part, relativement aux affaires du Roi et de celles des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Tout le pays qui en Asie appartient au Roi demeurera sa propriété. Il sera libre d'en disposer selon sa volonté.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés ne commettront aucun acte d'hostilité contre le pays du Roi, non plus que le Roi contre le pays des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Si quelqu'un de Lacédémone ou des alliés commet un acte d'hostilité contre le pays du Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés y feront obstacle; de même si quelqu'un des sujets du Roi commet un acte d'hostilité à l'endroit des Lacédémoniens et de leurs alliés, le Roi y mettra obstacle.

« Tissaphernès fournira, conformément aux engagements pris, des subsides aux vaisseaux actuellement présents, jusqu'à l'arrivée de la flotte du Roi. Si les Lacédémoniens et leurs alliés veulent entretenir leur flotte, une

fois les vaisseaux du Roi arrivés, ils en seront libres. S'ils préfèrent recevoir de Tissaphernès des subsides, Tissaphernès leur en fournira, mais à la fin de la guerre les Lacédémoniens et leurs alliés restitueront à Tissaphernès toutes les avances qu'ils auront reçues de lui.

«Après l'arrivée de la flotte du Roi, les vaisseaux, tant ceux de Lacédémone et de ses alliés que ceux du Roi, feront la guerre en commun, selon les décisions arrêtées par Tissaphernès d'une part, les Lacédémoniens et leurs alliés d'autre part. S'ils veulent mettre fin à la guerre avec Athènes, ils le feront d'un commun accord.»

LIX. — Tels furent les termes de cette convention. Là-dessus, Tissaphernès se disposa à faire venir la flotte phénicienne, comme il avait été convenu et à tenir ses autres promesses. Du moins voulait-il s'en donner l'air.

LX. — A la fin du même hiver, les Béotiens s'emparèrent par trahison d'Orôpos, qu'occupait une garnison athénienne. Ils obtinrent la complicité de gens d'Érétrie et même d'Orôpos qui travaillaient à soulever l'Eubée. Comme Orôpos se trouve en face d'Érétrie, tant que les Athéniens en étaient maîtres, Érétrie et le reste de l'Eubée se trouvaient particulièrement menacés. Une fois maîtres d'Orôpos, les Érétriens se rendirent à Rhodes pour appeler en Eubée les Péloponnésiens. Mais ceux-ci se montraient surtout préoccupés de porter secours à Khios, dont la situation était critique. Toute leur flotte leva l'ancre et quitta Rhodes. Arrivés à la hauteur de Triopion, elle aperçut au large les vaisseaux athéniens venant de Khalkè. Mais ni d'un côté ni de l'autre on n'engagea le combat, les Athéniens rallièrent Samos et les Péloponnésiens Milet. Ceux-ci virent bien que, sans bataille navale, il était impossible de secourir Khios. L'hiver prit fin et avec lui la vingtième année de la guerre racontée par Thucydide.

LXI. — L'été suivant dès le début du printemps, le Spartiate Derkylidas avec une petite armée fut envoyé par terre dans l'Hellespont, pour faire révolter Abydos, colonie de Milet. Les gens de Khios, voyant Astyokhos

dans l'impossibilité de les secourir et pressés par le siège, furent contraints de livrer une bataille sur mer. A l'époque où Astyokhos se trouvait encore à Rhodes, ils avaient, après la mort de Pédaritos, reçu de Milet pour les commander le Spartiate Léôn; celui-ci avait fait la traversée comme soldat de marine, en même temps qu'Antisthénès. Ils avaient également reçu douze vaisseaux de l'escadre de Milet, savoir cinq de Thourii, quatre de Syracuse, un d'Anæes, un de Milet et enfin celui de Léôn. Les gens de Khios opérèrent une sortie en masse, s'emparèrent d'une position fortifiée, pendant que leurs trente-six vaisseaux marchaient à la rencontre des trente-deux vaisseaux athéniens et engageaient le combat. La lutte fut vive; sans avoir le dessous, les gens de Khios et leurs alliés, à la tombée de la nuit, se replièrent dans la ville.

LXII. — Aussitôt après ces événements, Derkylidas arriva par terre de Milet à Abydos dans l'Hellespont. La ville se souleva en faveur de ce Spartiate et de Pharnabazos. Lampsakos suivit son exemple, deux jours après. De Khios, Strombikhidès apprit cette nouvelle et accourut en toute hâte avec vingt-quatre vaisseaux athéniens, dont quelques-uns étaient des transports amenant des hoplites. Les gens de Lampsakos firent une sortie, mais furent vaincus. La ville, qui était ouverte, fut prise d'emblée. Strombikhidès fit main basse sur les objets mobiliers et les esclaves, rétablit dans leurs demeures les hommes libres, après quoi il se rendit à Abydos. Mais il ne put amener la ville à composition ni la prendre d'assaut; aussi passa-t-il sur la rive opposée, à Sestos, ville de la Khersonèse, autrefois aux mains des Mèdes. Il y établit une forteresse et une garnison pour la garde de tout l'Hellespont.

LXIII. — Dès lors les gens de Khios se virent une certaine supériorité sur la mer. La nouvelle de ce combat naval et du départ de Strombikhidès et de son escadre rendit courage à Astyokhos et aux Péloponnésiens de Milet. Avec deux vaisseaux il longea la côte, se rendit à Khios, y prit les bâtiments et avec la flotte entière se

dirigea sur Samos. Mais les Athéniens, pleins de défiance les uns envers les autres, ne vinrent pas à sa rencontre et il repartit pour Milet.

C'est à cette époque, ou même un peu auparavant, que la démocratie fut abolie à Athènes. Quand les députés qui accompagnaient Peisandros eurent quitté Tissaphernès et furent de retour à Samos, ils resserrèrent encore les liens entre les conjurés de l'armée et engagèrent les riches de Samos à tenter d'établir avec leur concours le régime oligarchique, sans tenir compte qu'ils s'étaient dressés les uns contre les autres pour en empêcher l'établissement. En même temps les Athéniens en séjour à Samos s'assemblèrent et convinrent de se passer d'Alcibiade, puisqu'il ne voulait pas les aider et que d'ailleurs il montrait peu de dispositions pour entrer dans une oligarchie. Ils résolurent donc, eux qui se sentaient déjà en péril, de ne compter que sur eux-mêmes, pour poursuivre leurs desseins, de continuer la guerre, de faire de bon cœur tous les sacrifices d'argent ou autres qui seraient nécessaires. Bref c'était désormais pour eux et non pour d'autres qu'ils travaillaient.

LXIV. — Ils s'encouragèrent les uns les autres, puis sans tarder, ils envoyèrent à Athènes Peisandros et la moitié des députés pour exécuter les mesures qu'on venait de prendre. Ils leur recommandèrent également d'établir l'oligarchie dans les villes sujettes où ils aborderaient. L'autre moitié fut envoyée dans les autres villes soumises à la domination d'Athènes. Diitréphès, alors dans les parages de Khios et élu pour commander les opérations sur le littoral de Thrace, reçut l'ordre d'aller prendre possession de son commandement. Arrivé à Thasos, il y abolit la démocratie; mais, moins de deux mois après son départ, les Thasiens s'empressèrent de fortifier leur ville, comme s'ils faisaient fi du régime aristocratique avec les Athéniens et qu'ils attendissent d'un jour à l'autre leur liberté des Lacédémoniens. C'est que ceux d'entre eux qui avaient été exilés par les Athéniens avaient trouvé asile auprès des Pélopon-

nésiens. Ces bannis, d'accord avec leurs amis de la ville, déployaient tous leurs efforts pour obtenir l'envoi d'une flotte et la défection de Thasos. Leur plan réussit à merveille. La situation se rétablit à leur avantage et sans danger pour eux; la faction populaire qui eût pu faire de l'opposition fut renversée. Ainsi donc les événements de Thasos déçurent entièrement l'attente des oligarques athéniens²³⁴ et il en fut de même, à mon avis, pour bien des cités sujettes. Assagies, libres de leur conduite, elles marchèrent vers une franche liberté et se gardèrent bien de lui préférer l'autonomie fallacieuse que leur offraient les Athéniens.

LXV. — Au cours de leur navigation côtière, Peisandros et la délégation, conformément au plan adopté, abolirent dans les villes le régime démocratique. Quelques régions même leur fournirent des hoplites auxiliaires qu'ils amenèrent avec eux à Athènes. Là ils trouvèrent la plupart des dispositions déjà prises par leurs partisans.

Quelques jeunes gens avaient formé une conjuration et avaient mis à mort secrètement un certain Androklès, chef le plus influent de la faction populaire et le principal artisan du bannissement d'Alcibiade. Deux motifs les avaient particulièrement poussés à commettre ce meurtre : le souci de se débarrasser d'un démagogue et celui de complaire à Alcibiade, dont le retour semblait proche et qui devait assurer à Athènes l'amitié de Tissaphernès. Ils avaient de même supprimé en secret d'autres citoyens qui s'opposaient à leurs desseins. Enfin ils avaient proclamé hautement, dans un discours préparé de longue main, que seuls les gens de guerre devaient toucher un salaire et la gestion des affaires revenir à Cinq Mille citoyens tout au plus, pris parmi les plus aptes à défendre l'État par leurs fortunes et leurs personnes²³⁵.

LXVI. — C'étaient là uniquement de beaux prétextes à l'usage de la foule, puisque le gouvernement tomberait aux mains de ceux qui auraient fait la révolution. Néanmoins le peuple s'assemblait encore, ainsi que le sénat de la fève²³⁶. Mais ils ne prenaient aucune décision sans

l'assentiment des conjurés. Bien plus, les orateurs appartenaient à la conjuration et leurs discours avaient été au préalable examinés. Personne n'osait contredire, si grande était la crainte qu'inspirait le nombre des conjurés. Quelqu'un faisait-il de l'opposition, immédiatement on trouvait quelque moyen de le faire périr. Les meurtriers n'étaient ni recherchés, ni poursuivis en justice, même si on les soupçonnait. Le peuple ne bougeait pas; son effroi était tel que, même en gardant le silence, il s'estimait bien heureux de ne subir aucune violence. Comme on s'imaginait la conjuration plus nombreuse encore qu'elle n'était, tous les cœurs étaient en proie au découragement. L'étendue de la ville, l'ignorance où l'on était les uns des autres, empêchaient qu'on ne connût le nombre exact des conjurés. C'est ce qui faisait qu'on ne pouvait trouver personne à qui confier ses plaintes, son indignation ou ses projets de vengeance; on eût risqué de s'adresser soit à des inconnus, soit à des connaissances, mais à qui on ne pouvait se fier. Dans la faction populaire la défiance était générale; il n'était personne qu'on ne soupçonnât d'appartenir au complot. De fait, il y était entré des gens qu'on n'eût jamais soupçonnés d'incliner vers l'oligarchie. Rien ne contribua davantage à inspirer de la défiance au peuple et rien ne servit davantage les oligarques, en répandant dans le peuple cette suspicion envers lui-même.

✠LXVII. — C'est sur ces entrefaites qu'arrivèrent Peisandros et la délégation. Immédiatement, ils mirent la main aux dernières mesures. Tout d'abord ils convoquèrent le peuple et proposèrent de nommer une commission constituante de dix membres munis de pleins pouvoirs; ceux-ci rédigerait la constitution à leur sens la plus favorable au bon gouvernement de la ville et la soumettraient au peuple, au jour déterminé. Ce jour venu, ils entassèrent l'assemblée à Kolônos (il y a là un hiéron consacré à Poseidôn et situé à dix stades de la ville). D'abord les commissaires se contentèrent de proposer que tout Athénien pourrait émettre l'avis qu'il voudrait et

que fussent fixées des peines redoutables contre quiconque traduirait en justice pour illégalité²³⁷ ou pour tout autre motif l'homme qui prendrait la parole. On proposa des changements au mode d'exercice des magistratures, la suppression des indemnités et l'élection de cinq présidents qui éliraient eux-mêmes cent citoyens; chacun de ceux-ci à son tour s'adjoindrait trois autres citoyens; ces Quatre Cents s'assembleraient en conseil et auraient pleins pouvoirs pour administrer la république selon leurs capacités; et enfin ils réuniraient les Cinq Mille quand ils jugeraient à propos.

LXVIII. — Ce fut Peisandros²³⁸ qui présenta cette motion et en général il se montra ouvertement l'adversaire le plus ardent de la démocratie. Néanmoins celui qui avait monté toute cette affaire et l'avait préparée de longue main était Antiphôn²³⁹. De tous les hommes de son temps, il ne le cédait à personne pour les vertus privées. Penseur profond et habile orateur, il montrait de la répugnance à intervenir dans l'Assemblée du peuple ou dans les autres débats. Sa réputation d'éloquence le rendait suspect à la foule; néanmoins, c'était l'homme le plus capable d'apporter comme conseil une aide efficace à qui avait affaire soit aux tribunaux, soit à l'Assemblée du peuple. Quand par la suite le pouvoir des Quatre Cents fut renversé par le peuple et qu'il fut poursuivi pour avoir pris part à leur établissement, il prononça pour défendre sa tête la plus belle des défenses qu'on eût entendues jusqu'à ce jour. Phrynikhos se montra lui aussi un des plus ardents promoteurs de l'oligarchie: il craignait Alcibiade, qu'il savait au courant de ses intrigues à Samos avec Astyokhos et il pensait que, selon toute vraisemblance, l'oligarchie ne permettrait pas son retour. Une fois qu'il se fut embarqué dans cette aventure, il fit preuve d'une extrême fermeté. Théréménès fils d'Hagnôn était aussi au premier rang dans cette conspiration contre la démocratie: c'était un excellent orateur et un politique avisé. Aussi, sous la conduite de tant de gens habiles, l'entreprise, si hardie

qu'elle fût, ne pouvait manquer de réussir. En effet, il était audacieux, cent ans après l'expulsion des tyrans, de priver de la liberté le peuple athénien, qui, loin d'être sujet, avait contracté pendant plus de la moitié de cette période l'habitude de commander à d'autres peuples ²⁴⁰.

LXIX. — Nul ne fit d'opposition à ces projets que l'assemblée sanctionna avant de se séparer; puis sur-le-champ les Quatre Cents furent introduits dans la salle du Conseil. Voici comment on s'y prit. Tous les Athéniens étaient sans cesse sous les armes, soit aux remparts, soit dans les colonnes volantes, à cause des ennemis campés à Dékéleia. Ce jour-là on laissa se rendre à leur poste, comme d'habitude, ceux qui étaient étrangers au complot. Les membres de l'association reçurent l'ordre d'attendre tranquillement et en armes non pas à leur poste de combat, mais à une certaine distance et, au cas où il se produirait de la résistance à ces mesures, de se servir de leurs armes pour la réprimer. Ceux qui avaient cette mission étaient des gens d'Andros, de Ténos, trois cents de Karystos et des colons autrefois envoyés d'Athènes pour peupler Egine. Ils étaient venus expressément dans cette intention avec leurs armes. Ces mesures prises, les Quatre Cents arrivèrent, munis chacun d'un poignard sous leurs vêtements et suivis des cent vingt jeunes gens, qui au besoin leur servaient d'hommes de main. Ils se présentèrent aux membres du sénat de la fève, alors en séance. Ils leur intimèrent l'ordre de se retirer après leur avoir distribué leur salaire. Ils avaient apporté l'indemnité pour le temps de la charge encore à courir et à leur sortie ils la leur remirent ²⁴¹.

LXX. — Le Conseil s'éclipsa sans rien répliquer; les citoyens ne tentèrent aucun mouvement et se tinrent tranquilles. Quant aux Quatre Cents ils pénétrèrent dans la salle; ils tirèrent au sort parmi eux des Prytanes ²⁴² et en arrivant au pouvoir ils firent aux dieux les prières et les sacrifices habituels à ceux qui entrent en charge. Par la suite ils changèrent profondément le régime démocratique; pourtant ils ne rappelèrent pas les exilés,

à cause d'Alcibiade. En général, ils gouvernèrent la ville par des mesures violentes : le nombre des citoyens mis à mort fut peu élevé et ce fut seulement ceux dont il leur était utile de se défaire; d'autres furent emprisonnés; d'autres déportés. Enfin ils envoyèrent à Agis, roi de Lacédémone, qui se trouvait à Dékéleia, un héraut pour l'informer qu'ils étaient prêts à se réconcilier avec lui. Ils ne doutaient pas qu'il n'aimât mieux entrer en conversation avec eux qu'avec la populace indigne de confiance.

LXXI. — Agis pensait que la ville était en pleine agitation et se refusait à croire que le peuple renoncerait sur-le-champ à la liberté dont il jouissait depuis longtemps. Il s'imaginait qu'en paraissant en forces devant Athènes le peuple se soulèverait et il était convaincu que déjà l'agitation régnait dans la ville.

Aussi ne répondit-il pas aux propositions d'accord que lui firent les envoyés des Quatre Cents. Peu de temps après il sollicita l'envoi du Péloponnèse d'une nombreuse armée et, avec la garnison de Dékéleia ²⁴³ renforcée des troupes nouvellement arrivées, il descendit jusque sous les murs d'Athènes. Il s'attendait à voir les Athéniens victimes des troubles intérieurs accepter plus facilement ses conditions; il comptait même prendre la ville d'emblée, quand, selon toute vraisemblance, l'agitation de l'extérieur viendrait renforcer celle de l'intérieur. Les Longs-Murs tomberaient sans doute en son pouvoir, puisqu'ils seraient abandonnés par suite des circonstances. Mais quand il arriva à proximité d'Athènes, les gens de la ville ne bougèrent pas le moins du monde; au contraire, ils expédièrent à sa rencontre leur cavalerie, une partie de leurs hoplites, de leurs troupes légères et de leurs archers, qui bousculèrent ses éléments trop avancés et leur prirent des armes et quelques morts. Trompé dans son attente, Agis se retira et avec son monde il demeura à Dékéleia pendant quelques jours, les troupes de renfort s'y maintinrent; puis il les renvoya dans leurs foyers. Les Quatre Cents n'en con-

tinuèrent pas moins à lui adresser des députés. Il les accueillit avec moins de froideur et sur ses conseils les Quatre Cents envoyèrent à Lacédémone une ambassade pour traiter de la paix.

LXXII. — On dépêcha également à Samos dix commissaires. Ils devaient rassurer l'armée et l'informer que l'oligarchie ne s'était établie au détriment ni de la ville ni des particuliers. Elle se proposait au contraire d'assurer le salut commun; le gouvernement était aux mains, non de Quatre Cents citoyens, mais de Cinq Mille. D'ailleurs jamais les Athéniens, distraits par les guerres et leurs occupations hors des frontières, n'avaient atteint ce nombre de cinq mille pour aucune délibération, si importante qu'elle fût ²⁴⁴. On recommanda aux commissaires de tenir le langage qui s'imposait et on les envoya à Samos aussitôt après l'établissement du régime oligarchique, car on craignait — et c'est ce qui arriva effectivement — que la foule des marins ne voulût pas accepter l'oligarchie et que de là ne partît un mouvement qui balayerait les conjurés.

LXXIII. — Déjà à Samos une réaction contre l'oligarchie était en train de s'opérer; elle avait commencé au moment même de l'établissement des Quatre Cents. Ceux des Samiens, qui formaient la faction démocratique et qui jadis s'étaient révoltés contre les riches, avaient fait volte-face. A l'arrivée de Peisandros, ils s'étaient laissé gagner par lui et par les conjurés athéniens qui se trouvaient à Samos. Au nombre d'environ trois cents, ils avaient formé une conspiration qui se proposait d'attaquer les autres citoyens restés fidèles à la démocratie. Ils avaient mis à mort Hyperbolos, un Athénien pervers, qui avait été banni par l'ostracisme ²⁴⁵, non pas en raison de sa puissance, ou de la crainte qu'inspirait son crédit, mais en raison de sa méchanceté et de son infamie. Pour ce meurtre, ils avaient obtenu la complicité de Kharminos l'un des stratèges et de quelques Athéniens de Samos, à qui ils avaient ainsi donné un gage de fidélité. D'accord avec eux ils avaient opéré de la sorte

en plusieurs circonstances et ils se disposaient à attaquer les démocrates. Ceux-ci eurent vent du complot et le dénoncèrent aux stratèges, Léôn et Diomédôn qui, comblés d'honneurs par le peuple, voyaient d'un mauvais œil le régime oligarchique, à Thrasyboulos et à Thrasyllus. l'un triérarque, l'autre simple hoplite, et à tous ceux qui paraissaient les plus hostiles aux conjurés. Ils leur demandèrent de ne pas supporter qu'on les fit périr et que Samos, qui avait tant contribué au maintien de l'empire athénien, se mit dans le cas de se détacher d'Athènes. Sur cet avis, les stratèges allèrent trouver en particulier tous les soldats et les engagèrent à la résistance. Ils s'adressèrent particulièrement aux matelots de la Paralienne, tous Athéniens et de naissance libre et qui de tout temps, et même avant l'établissement de l'oligarchie, s'étaient montrés les adversaires de ce régime. Dès lors, Léôn et Diomédôn, chaque fois qu'ils prirent la mer, laissèrent une garde de quelques vaisseaux. Aussi quand les trois cents voulurent attaquer le parti populaire, tous ces éléments et surtout les Paraliens, se donnèrent-ils la main et le peuple de Samos eut-il le dessus. On mit à mort une trentaine des conjurés, les plus coupables; on en bannit trois, on amnistia les autres et on constitua dès lors un gouvernement pleinement démocratique.

LXXIV. — Les Samiens et les soldats envoyèrent immédiatement la Paralienne avec Khéreas, un Athénien qui avait eu une part prépondérante dans les derniers événements, annoncer à Athènes ce qui venait de se passer; car ils ignoraient encore l'établissement des Quatre Cents. Ceux-ci, dès l'arrivée de la Paralienne, emprisonnèrent deux ou trois matelots, débarquèrent les autres de leur vaisseau et les firent embarquer sur un transport de troupes chargé de croiser autour de l'Eubée. Khéreas trouva le moyen de s'éclipser, dès qu'il vit la tournure que prenaient les événements. Il revint à Samos où, avec une exagération manifeste, il apprit à l'armée ce qui se passait à Athènes; d'après lui tous les citoyens étaient battus de verges; nul n'avait le pouvoir de con-

tredire les membres du gouvernement; les femmes et les enfants des soldats étaient exposés à l'outrage; on songeait à arrêter et à jeter en prison les parents de tous les soldats de Samos qui n'étaient pas du parti des Quatre Cents, afin de les mettre à mort, au cas où l'armée de Samos se rebellerait. Ce n'était là qu'un de ses nombreux mensonges.

LXXV. — A ce récit les soldats étaient prêts à lapider les principaux partisans de l'oligarchie et leurs complices. Mais les modérés les en empêchèrent en leur remontrant qu'en présence de la flotte ennemie, ils compromettraient tout. Ces raisons les convainquirent. Là-dessus Thrasyboulos fils de Lykos et Thrasylos, les principaux artisans de cette révolution, affichèrent leur intention de rétablir la démocratie à Samos. Ils firent prêter à tous les soldats ²⁴⁶, et surtout à ceux du parti oligarchique, le serment le plus solennel d'accepter la démocratie, de vivre en bon accord, de poursuivre sans défaillance la guerre contre les Péloponnésiens, de se déclarer ennemis des Quatre Cents et de ne pas leur adresser de héraut. Tous les Samiens en âge de porter les armes s'engagèrent par le même serment. L'armée mit en commun avec les Samiens tous intérêts, tous périls, toutes éventualités, persuadée qu'elle n'avait elle non plus d'autre chance de salut et qu'en cas de victoire des Quatre Cents et des ennemis établis à Milet, ils périeraient tous sans exception.

LXXVI. — A ce moment, la division fut grande entre la ville et l'armée : celle-ci voulait imposer à la ville le régime démocratique; celle-là le régime oligarchique à l'armée. Immédiatement les soldats se réunirent en assemblée; ils relevèrent de leur commandement les anciens stratèges et tous les triérarques qu'ils soupçonnaient d'avoir des opinions oligarchiques; ils élurent d'autres triérarques et d'autres stratèges, dont Thrasyboulos et Thrasylos. Ils prenaient la parole pour s'exhorter mutuellement : il ne fallait pas, disaient-ils, perdre courage, sous prétexte que la ville avait rompu avec eux;

c'était la minorité qui s'était détachée de la majorité, d'une majorité beaucoup mieux pourvue de tout le nécessaire. Du moment qu'ils avaient à leur disposition toute la flotte, ils contraindraient les villes de leur dépendance à leur payer tribut, aussi bien que s'ils partaient d'Athènes. Ils avaient dans Samos une ville considérable et qui, lors de la guerre, avait été à deux doigts de ravir aux Athéniens l'empire de la mer : elle leur servirait de base, comme naguère, pour repousser les attaques de l'ennemi; la flotte leur permettrait, plus aisément qu'aux gens de la ville, de se procurer tout ce qui leur serait nécessaire. C'étaient eux encore qui, grâce à la flotte mouillée devant Samos, avaient permis naguère aux Athéniens d'avoir libre accès au Pirée. Dorénavant si la ville refusait de leur rendre leurs droits politiques, ils seraient mieux en état de lui interdire l'accès de la mer, que celle-ci de les en priver. L'aide qu'Athènes pouvait leur fournir pour avoir raison de l'ennemi était sans importance et sans intérêt. La perte qu'on avait faite de ce côté ne comptait pas, puisque les Athéniens ne leur envoyaient ni argent — les soldats s'en procuraient eux-mêmes — ni bons conseils — seul avantage d'une ville sur une armée. On avait commis une grave faute en abrogeant les lois de la patrie, tandis qu'eux-mêmes les respectaient et sauraient bien contraindre les Athéniens à les respecter. Ceux qui leur donneraient de sages conseils seraient toujours bien accueillis auprès d'eux. Si l'on décrétait la grâce et le retour d'Alcibiade, celui-ci se ferait un plaisir de leur ménager l'alliance du Roi. Finalement avec tant de vaisseaux sous la main et quand bien même tous leurs espoirs seraient déçus, ils sauraient bien se procurer maintes retraites et ils y trouveraient des villes et des terres.

LXXVII. — Tels étaient les encouragements qu'au cours de ces assemblées les soldats se donnaient les uns aux autres — ce qui ne les empêchait pas de poursuivre leurs préparatifs de guerre. Les dix commissaires envoyés à Samos par les Quatre Cents apprirent ces nouvelles,

alors qu'ils étaient déjà à Délos. Aussi n'allèrent-ils pas plus avant.

LXXVIII. — Vers le même temps, les soldats de la flotte péloponnésienne de Milet se plaignaient bien haut qu'Astyokhos et Tissaphernès les menaient à leur perte. Le premier s'était refusé à livrer un combat naval, quand leur flotte était puissante et celle des Athéniens peu nombreuse; maintenant encore il n'y voulait pas consentir, alors que le bruit courait que la marine athénienne était en pleine sédition et ses bâtiments dispersés. En attendant l'arrivée des vaisseaux phéniciens de Tissaphernès, dont tout le monde parlait sans les avoir vus, on risquait de se consumer à petit feu. Quant à Tissaphernès, on l'accusait de ne pas faire venir ces vaisseaux, de ne fournir que des soldes irrégulières et incomplètes et par là de mettre à mal la marine péloponnésienne. A les entendre, il fallait sans tarder livrer bataille sur mer. C'étaient les Syracusains qui plus que tous les autres les excitaient.

LXXIX. — Les alliés et Astyokhos, instruits de ces murmures et de l'agitation qui régnait à Samos, se réunirent et décidèrent d'engager le combat. Ils levèrent l'ancre avec tous leurs vaisseaux, au nombre de cent douze et cinglèrent vers Mykalè où les Milésiens devaient les rejoindre par terre. Les Athéniens, avec leurs quarante-deux bâtiments de Samos, mouillaient justement à Glaukè, ville du territoire de Mykalè (Samos est peu éloignée du continent dans la partie qui regarde Mykalè). A la vue des vaisseaux péloponnésiens qui venaient à sa rencontre, la flotte athénienne ne se jugea pas en état de risquer une bataille décisive et se retira à Samos. D'ailleurs, on lui avait annoncé de Milet les intentions offensives des Péloponnésiens et les Athéniens attendaient le retour de l'Hellespont de Strombikhidès qu'ils avaient mandé et qui devait se porter à leur secours avec les vaisseaux que de Khios il avait emmenés à Abydos. C'est ce qui les décida à revenir à Samos. Les Péloponnésiens abordèrent à Mykalè et y campèrent, avec les

troupes de terre de Milet et des environs. Le lendemain ils se disposaient à cingler sur Samos, quand ils apprirent l'arrivée de Strombikhidès et des vaisseaux de l'Hellespont. Immédiatement ils revinrent à Milet. Les Athéniens ainsi renforcés se dirigèrent vers Milet, avec cent huit vaisseaux, bien décidés à livrer bataille. Mais personne ne venant à leur rencontre, ils regagnèrent Samos.

LXXX. — Le même été, peu de temps après, les Péloponnésiens, qui malgré la concentration de leur flotte ne s'étaient pas crus en état de combattre, se trouvèrent d'autant plus embarrassés pour l'entretien de tant de bâtiments que Tissaphernès ne leur accordait que de maigres subsides. Conformément aux ordres qu'ils avaient reçus en quittant le Péloponnèse, ils envoyèrent auprès de Pharnabazos Kléarkhos fils de Ramphias avec quarante vaisseaux; Pharnabazos les appelait et était disposé à leur fournir des subsides. En même temps, on venait de les prévenir que Byzance se préparait à se soulever en leur faveur. Les vaisseaux, qui avaient pris le large pour n'être pas aperçus des Athéniens, furent surpris par la tempête. La plupart avec Kléarkhos relâchèrent à Délos et de là regagnèrent Milet. Kléarkhos par la suite se rendit par terre dans l'Hellespont, où il prit son commandement. Les autres, au nombre de dix, sous les ordres du Mégarien Hélixos, se réfugièrent dans l'Hellespont et firent soulever Byzance. Là-dessus les Athéniens de Samos, mis au fait des événements, envoyèrent dans l'Hellespont un renfort de vaisseaux et de troupes. Une bataille navale de mince importance, où de part et d'autre il n'y avait que huit vaisseaux, eut lieu devant Byzance.

LXXXI. — Les chefs du mouvement de Samos et principalement Thrasyboulos, qui persistait dans son intention de faire rappeler Alcibiade, finirent par convaincre la foule des soldats réunis en assemblée. Ils votèrent la grâce et le retour d'Alcibiade. Thrasyboulos s'embarqua pour se rendre chez Tissaphernès et ramena Alcibiade à Samos. Selon lui le seul moyen de salut était de détacher

le satrape des Péloponnésiens et de se l'attacher. On réunit l'assemblée. Alcibiade s'y plaignit de son exil, en déplora la rigueur, parla longuement des affaires publiques et fit miroiter aux yeux des assistants de vastes espoirs pour l'avenir. Il se vanta et exagéra son crédit auprès de Tissaphernès, dans l'intention d'effrayer les Athéniens qui étaient à la tête du mouvement oligarchique, de faire dissoudre les associations, d'accroître son crédit auprès des gens de Samos et de leur inspirer plus de confiance en eux-mêmes. Son but était aussi de brouiller à mort les ennemis avec Tissaphernès et d'abattre leurs espérances. Plein de vantardise, Alcibiade assurait que Tissaphernès lui avait promis que, s'il pouvait se fier aux Athéniens, tant qu'il lui resterait quelque chose, dût-il même faire argent de son lit, il ne les laisserait pas sans subsides; enfin il appellerait les vaisseaux phéniciens, déjà arrivés à Aspendos, à l'aide des Athéniens et non des Péloponnésiens. Mais il ne pouvait se fier aux Athéniens que si Alcibiade, une fois rappelé dans son pays, voulait bien s'engager en leur nom.

LXXXII. — Sur ces belles assurances suivies de beaucoup d'autres, les soldats élurent Alcibiade comme stratège avec ceux qui avaient déjà le commandement et lui remirent la conduite des affaires. Le salut et la punition des Quatre Cents semblaient déjà si proches que personne n'eût échangé cet espoir contre rien au monde. Déjà même, à la suite de ce qu'ils venaient d'entendre, tous étaient prêts, sans faire le moindre cas des ennemis qu'ils avaient devant eux, à cingler vers le Pirée. Mais Alcibiade s'opposa absolument, si vive que fût leur hâte, à ce qu'on négligeât les ennemis les plus proches et qu'on mît à la voile. Puisqu'on l'avait élu stratège, disait-il, il allait s'embarquer pour rejoindre Tissaphernès et régler avec lui la conduite de la guerre. Effectivement, il se mit en route sans tarder, voulant laisser entendre que son accord était complet avec le satrape. En même temps, il était désireux d'augmenter auprès de lui son crédit et de lui faire voir qu'investi du commandement il était

capable désormais de lui être utile ou de lui nuire. Alcibiade réussit de la sorte à effrayer les Athéniens par Tissaphernès et Tissaphernès par les Athéniens.

LXXXIII. — A la nouvelle du rappel d'Alcibiade les Péloponnésiens de Milet, en méfiance déjà contre Tissaphernès, éprouvèrent à son endroit une haine violente. Cette haine avait aussi un autre motif : depuis qu'ils avaient refusé de livrer bataille, lors de la démonstration des Athéniens contre Milet, Tissaphernès se montrait beaucoup plus négligent pour leur payer leur solde. Déjà même auparavant Alcibiade avait manœuvré pour le faire haïr d'eux. Les soldats et quelques personnages haut placés n'appartenant pas à la soldatesque se mirent à former des groupes comme naguère et à réfléchir que jamais ils n'avaient reçu leur solde entière et que ce qu'ils obtenaient n'était que peu de chose, d'ailleurs irrégulièrement versé.

Si l'on ne se décidait pas à livrer bataille ni à aller en quelque endroit d'où l'on pût tirer des vivres, les équipages déserteraient. On rejetait toute la responsabilité de la situation sur Astyokhos qui, pour son intérêt particulier, augmentait les prétentions de Tissaphernès.

LXXXIV. — Telles étaient leurs réflexions, quand une mutinerie se déchaîna contre Astyokhos. Les matelots de Syracuse et de Thourii, qui se montraient d'autant plus arrogants qu'ils étaient pour la plupart de condition libre, allèrent trouver Astyokhos à l'improviste pour lui réclamer leur solde. Il leur répondit avec hauteur, et alla jusqu'à lever son bâton sur Dôrieus, qui joignait ses revendications à celles de ses matelots. A cette vue, les soldats, hors d'eux-mêmes, avec toute la violence des gens de mer, s'élançèrent sur Astyokhos, pour le lapider. Il les prévint et se réfugia sur un autel. Il en fut quitte pour autant et les soldats se dispersèrent.

Les Milésiens attaquèrent par surprise et prirent le fort que Tissaphernès avait fait construire à Milet et en chassèrent la garnison. Les alliés, et particulièrement les Syracusains, s'étaient montrés également partisans de cette

opération. Mais Likhas la désapprouva et déclara que les Milésiens, aussi bien que toutes les populations qui habitaient sur les terres du Roi, devaient se soumettre à Tissaphernès et lui obéir, tant qu'il montrerait de la mesure dans ses ordres et jusqu'à ce que la guerre fût heureusement terminée. Ces propos et d'autres de ce genre excitèrent contre lui la colère des Milésiens. Aussi, quand il mourut peu de temps après, ne le laissèrent-ils pas enterrer à l'endroit où les Lacédémoniens présents voulaient le faire.

LXXXV. — Pendant que la division régnait chez les Péloponnésiens et les dressait contre Astyokhos et Tissaphernès, Mindaros vint de Lacédémone pour succéder à Astyokhos dans le commandement de la flotte. Il en prit possession et Astyokhos s'embarqua. Tissaphernès envoya avec lui, comme ambassadeur, un de ses familiers, un Karien du nom de Gaulitès, qui parlait les deux langues. Il devait porter à Lacédémone les doléances du satrape au sujet de la prise du fort de Milet et justifier Tissaphernès. Ce dernier n'ignorait pas que les Milésiens étaient partis principalement pour l'accuser et qu'Hermokratès les accompagnait, chargé de montrer Tissaphernès d'accord avec Alcibiade, qui voulait ruiner les affaires du Péloponnèse, et traitant simultanément avec les deux partis. Hermokratès en voulait toujours au satrape depuis l'affaire de la solde. Enfin quand Hermokratès fut exilé de Syracuse et qu'il fut remplacé par d'autres Syracusains : Potamis, Myskôn et Démarkhos dans le commandement de l'escadre alors à Milet, Tissaphernès le poursuivit avec plus d'acharnement encore dans son exil et, entre autres choses, il l'accusa de lui avoir jadis demandé de l'argent et de n'être devenu son ennemi que parce qu'il s'était heurté à un refus. Astyokhos, les Milésiens et Hermokratès partirent donc pour Lacédémone. Alcibiade lui ne tarda pas à quitter Tissaphernès et à retourner à Milet.

LXXXVI. — Là-dessus arrivèrent de Délos les députés envoyés naguère par les Quatre Cents pour apaiser

l'armée de Samos et lui donner des précisions. Alcibiade se trouvait encore à Samos à leur arrivée. On réunit une assemblée, où ils tentèrent de prendre la parole. Mais les soldats d'abord refusèrent de les écouter; ils demandaient à grands cris la mort de ces ennemis de la démocratie. Finalement pourtant, ils se calmèrent, non sans peine, et les laissèrent parler. Les députés déclaraient que le changement de régime n'avait pas pour objet de ruiner la ville, mais de la sauver; qu'on ne se proposait nullement de la livrer à l'ennemi, car en ce cas on eût pu le faire, puisque le nouveau gouvernement était déjà au pouvoir, lors de la dernière attaque; dans les Cinq Mille figureraient par roulement tous les citoyens; les parents des soldats n'étaient nullement exposés à l'outrage, comme Khéras l'avait faussement déclaré et ils ne supportaient aucun mauvais traitement; tous continuaient à avoir la libre jouissance de leurs biens. En dépit de ces assurances et d'autres analogues, les soldats ne voulaient rien entendre; leur irritation était très vive; chacun y allait de son projet; le mieux accueilli était celui qui proposait qu'on se rendît au Pirée. En cette occasion ce fut Alcibiade qui, semble-t-il, rendit à la cité le service le plus important. Ce fut lui qui empêcha les Athéniens de Samos, quel que fût leur désir, de marcher contre leurs propres concitoyens, ce qui n'eût pas manqué de livrer immédiatement à l'ennemi l'Ionie et l'Hellespont. Nul autre que lui n'eût été alors en état de contenir la foule, qui finalement renonça à son dessein. Ses remontrances eurent pour résultat d'apaiser l'irritation contre les députés. Il renvoya ceux-ci en disant qu'il ne s'opposerait pas au gouvernement des Cinq Mille; mais il demanda la dissolution des Quatre Cents et le rétablissement de l'ancien Conseil des Cinq Cents. Quant aux suppressions des indemnités aux magistrats, faites pour augmenter la solde des troupes, il les approuvait sans réserve. Il engageait d'ailleurs les Athéniens à résister énergiquement et à ne rien céder à l'ennemi. Car, disait-il, une fois la ville sauvée, on pouvait espérer une réconciliation des citoyens;

mais si l'un des partis, celui de Samos ou celui d'Athènes, venait à succomber, il ne resterait plus personne avec qui se réconcilier.

Il y avait dans l'assemblée des députés d'Argos, venus pour proposer aux Athéniens de Samos l'assistance de leur cité. Alcibiade les remercia et leur dit en les renvoyant de venir au moindre appel. Les Argiens étaient arrivés à Samos avec les gens de la Paralienne; ceux-ci avaient naguère reçu l'ordre des Quatre Cents d'embarquer sur un bâtiment de transport et de croiser autour de l'Eubée. Ensuite ils avaient pris à bord, pour les conduire à Lacédémone, une députation des Quatre Cents composée de Læspodias, Aristophôn et Mélélias. Arrivés dans les eaux d'Argos, ils s'étaient emparés de la personne des députés et les avaient remis aux Argiens, comme particulièrement coupables du renversement de la démocratie. Sans retourner à Athènes, ils avaient pris à bord les députés d'Argos et les avaient amenés avec leur trière à Samos.

LXXXVII. — Le même été, au moment où Tissaphernès, principalement à cause du rappel d'Alcibiade, était l'objet de la haine violente des Péloponnésiens qui l'accusaient de pencher nettement du côté d'Athènes, le satrape se disposa à se rendre à Aspendos auprès de la flotte phénicienne. Son intention était, semble-t-il, de dissiper ces accusations. Il se fit accompagner par Likhas et promit de laisser son lieutenant Tamôds pour assurer, pendant son absence, la subsistance de l'armée.

On n'est pas d'accord sur les raisons de ce voyage et l'on ne sait pas exactement à quel mobile il obéit en se rendant à Aspendos et une fois là en ne ramenant pas la flotte. En tout cas les vaisseaux phéniciens, au nombre de cent quarante-sept, vinrent jusqu'à Aspendos : il n'y a pas de doute là-dessus. Mais pourquoi n'allèrent-ils pas plus loin? Sur ce point, on se livre à de multiples conjectures. Les uns pensent qu'en s'éloignant Tissaphernès voulait, conformément à son intention première, affaiblir les Péloponnésiens. Car Tamôds, qui avait

reçu la mission d'assurer la solde de l'armée, loin de l'augmenter, la diminua. D'autres croient qu'il voulait soutirer de l'argent à la flotte phénicienne, au moment de la laisser repartir, car jamais il n'avait eu l'intention de l'employer. D'autres encore prétendent qu'il voulait dissiper les clameurs que provoquait sa conduite à Lacédémone, faire publier sa loyauté et répandre le bruit qu'il était allé indubitablement au-devant de navires bel et bien équipés. Pour moi, il me semble clair comme le jour que, s'il n'amena pas la flotte, ce fut dans l'intention d'user la puissance des Grecs et de les tenir en suspens. Il ruinait leurs forces, en restant là-bas et en y demeurant et il les neutralisait, en évitant de fortifier un des deux partis. Car, s'il l'eût vraiment voulu, il est hors de doute qu'il eût pu sans peine mettre fin à la guerre. S'il eût amené la flotte aux Péloponnésiens, il leur eût donné vraisemblablement la victoire, car alors leurs forces navales balançaient, à peu de choses près, celles des Athéniens. Ce qui autorise surtout à le penser, c'est le prétexte qu'il invoqua pour ne pas amener la flotte phénicienne. Il prétendit qu'elle n'atteignait pas le nombre des bâtiments fixé par le Roi, belle occasion pour se faire bien voir du monarque, en réduisant pour lui la dépense et en arrivant au même résultat à meilleur compte! Quoi qu'il en soit des intentions de Tissaphernès, il se rendit à Aspendos où il se rencontra avec les Phéniciens. Les Péloponnésiens, qui croyaient que la flotte allait venir, envoyèrent au-devant, sur la demande de Tissaphernès, le Lacédémonien Philippos avec deux trières.

LXXXVIII. — Quand Alcibiade sut que Tissaphernès se rendait à Aspendos, il s'embarqua avec treize vaisseaux, promettant à ceux de Samos de leur rendre un service manifeste et de haute importance : il amènerait aux Athéniens la flotte phénicienne ou tout au moins empêcherait qu'elle ne rejoignît les Péloponnésiens. Il connaissait, depuis longtemps sans aucun doute, les intentions de Tissaphernès et sa décision de ne pas

faire venir la flotte. Il voulait aggraver la brouille des Péloponnésiens et du satrape, en montrant l'amitié de celui-ci pour les Athéniens et pour lui-même et de la sorte l'attacher plus étroitement au parti d'Athènes. Il mit donc à la voile et se dirigea droit vers l'est sur Phasélis et Kaunos.

LXXXIX. — Les députés des Quatre Cents, une fois revenus de Samos à Athènes, y firent connaître la réponse d'Alcibiade : il recommandait la résistance sans aucune concession à l'ennemi; exprimait sa ferme espérance de réconcilier Athènes avec l'armée et de réduire les Péloponnésiens. La plupart de ceux qui avaient participé au rétablissement de l'oligarchie et qui ne demandaient qu'à se tirer sans danger de ces embarras, sentirent aux paroles d'Alcibiade s'affermir leur cœur. Ils tinrent des réunions et blâmèrent la manière dont l'État était conduit. Ils avaient à leur tête quelques gens connus soit des oligarques, soit des citoyens en charge comme Thérarménès fils d'Hagnôn et Aristokratès fils de Skèlias et plusieurs autres. Tout en occupant dans le régime les premières places, ils craignaient à l'extrême, disaient-ils, l'armée de Samos et Alcibiade. Ils redoutaient aussi que les députés envoyés à Lacédémone ne prissent, sans l'aveu de la majorité des citoyens, quelque décision funeste à l'Etat. Sans vouloir, ajoutaient-ils, renoncer au gouvernement oligarchique, ils demandaient que le pouvoir des Cinq Mille cessât d'être un vain mot pour devenir une réalité et que les droits des citoyens fussent plus également répartis. Ce n'étaient là que faux-semblants et paroles pour le peuple; en fait la plupart d'entre eux n'obéissaient qu'à des ambitions personnelles et prenaient les meilleurs moyens pour détruire une oligarchie née d'un gouvernement démocratique; car chacun y aspire à devenir sur-le-champ, non pas l'égal des autres, mais le premier de tous. Au contraire, dans une démocratie chacun supporte plus volontiers les résultats des élections, parce qu'on ne se juge pas rabaisé par le choix de ses

égaux. Ce qui les enhardit le plus nettement, ce fut l'autorité acquise à Samos par Alcibiade et le peu de stabilité dont disposait à leurs yeux l'oligarchie. Aussi chacun d'eux déployait-il tous ses efforts pour se mettre à la tête du parti populaire.

XC. — Ceux des Quatre Cents qui étaient les plus hostiles à cette forme de gouvernement et qui se trouvaient à la tête des affaires étaient Phrynikhos, qui au temps de son commandement à Samos avait eu des démêlés avec Alcibiade, Aristarkhos un des adversaires les plus acharnés et les plus anciens de la démocratie, Peisandros, Antiphôn et d'autres du premier rang. Dès leur arrivée au pouvoir et à la nouvelle de l'établissement à Samos de la démocratie, ils avaient envoyé quelques-uns des leurs en ambassade à Lacédémone pour y opérer un rapprochement avec Athènes. On avait commencé d'élever un retranchement à l'endroit appelé Eétiôneia. Ils redoublèrent d'activité, quand leurs députés revinrent de Samos et qu'ils virent le changement d'attitude de ceux des leurs en qui ils avaient confiance jusqu'alors. Dans la crainte qu'ils éprouvaient et à l'intérieur et du côté de Samos, ils dépêchèrent Antiphôn, Phrynikhos et dix autres avec mission de conclure avec les Lacédémoniens un accord à des conditions à peu près acceptables. Ils pressèrent la construction du rempart d'Eétiôneia. A entendre Thérarménès et ses partisans, le but de cette fortification n'était pas de fermer le Pirée à la flotte de Samos, si elle cherchait à en forcer l'entrée, mais bien d'y recevoir l'ennemi à volonté par mer et par terre. L'Eétiôneia est une digue avancée du Pirée et, en la longeant, on pénètre immédiatement dans le port. On ajouta une autre muraille à celle qui existait déjà du côté de la terre, si bien qu'une petite garnison suffisait à commander l'entrée du port. L'ancienne muraille qui faisait face à la terre et la nouvelle, que l'on construisait à l'intérieur du côté de la mer, aboutissaient également à l'une des deux tours fermant l'étroite embouchure du port. On

entoura aussi d'une clôture le portique très vaste, qui tout près de cette muraille touchait au Pirée. Ils s'en assurèrent personnellement la possession et forcèrent les citoyens à y déposer le blé qu'ils pouvaient avoir et celui qui arrivait par mer. C'est à cet entrepôt qu'on allait le chercher pour le mettre en vente.

XCI. — Depuis longtemps Théréménès fulminait contre ces mesures. Quand les députés revinrent de Lacédémone, sans avoir réussi dans leur plan d'accommodement général, il déclara que le mur constituerait un péril et allait causer la ruine de la ville. Juste à ce moment, quarante-deux vaisseaux, comprenant des bâtiments italiotes de Tarente et de Lokres et d'autres de Syracuse, étaient arrivés du Péloponnèse, à l'appel des Eubéens. Ils mouillaient à Las en Laconie et se préparaient à gagner l'Eubée. Le Spartiate Hégésandrides fils d'Hégésandros les commandait. Théréménès déclara que cette flotte était envoyée bien plus pour secourir ceux qui fortifiaient Eétiôneia que les gens de l'Eubée, que, si l'on n'y prenait garde, on périrait sans même s'en apercevoir. Il y avait quelque chose de fondé dans ces accusations qui n'étaient pas de pures et simples calomnies. Avec le régime oligarchique, les Quatre Cents voulaient tout particulièrement maintenir la domination athénienne sur les alliés mêmes; et, si cela s'avérait impossible, conserver l'indépendance en restant maîtres de la flotte et des murailles; enfin, en désespoir de cause, éviter d'être les premières victimes d'un rétablissement du régime démocratique, introduire les ennemis, traiter avec eux, au prix même des murailles et des vaisseaux, bref sauver à tout prix ce qu'on pourrait de la ville, à condition d'assurer la sécurité de leurs personnes.

XCII. — Aussi s'empresaient-ils de mettre en défense cette muraille en y ménageant des poternes, des passages dérochés pour donner accès à l'ennemi. Tout devait être prêt au plus tôt. D'abord, on se contenta de faire entendre contre quelques personnes de sourdes rumeurs. Mais entre tant, Phrynikos, au retour de son ambassade à

Lacédémone, fut frappé, dans un guet-apens en pleine agora, aussitôt après sa sortie du Conseil, par un des péripoles²⁴⁷ qui l'étendit raide mort. Le meurtrier s'échappa. Mais son complice, un Argien, pris et mis à la question par les Quatre Cents, ne dénonça aucun instigateur du crime. Il se borna à dire qu'il avait connaissance de réunions nombreuses dans la maison du péripolarque et dans d'autres maisons. Comme cette affaire n'avait pas de suites, Théréménès, Aristokratès et tous ceux qui étaient de leur parti, qu'ils appartenissent aux Quatre Cents ou non, se décidèrent à agir avec plus d'audace. Sur ces entrefaites les vaisseaux avaient quitté Las, contourné le cap Maléa, jeté l'ancre à Epidaure après avoir fait une incursion à Egine. Théréménès soutint qu'il était invraisemblable qu'une flotte faisant voile vers Egine fût entrée dans ce golfe pour retourner mouiller à Epidaure, à moins qu'elle ne fût venue dans l'intention qu'il ne cessait de dénoncer. Il n'y avait plus moyen, disait-il, de rester dans l'inaction.

Finalement, après bien des paroles séditieuses et lourdes de soupçons, on passa aux actes. Les hoplites, occupés à la construction du mur d'Eétiôneia au Pirée, avaient parmi eux Aristokratès, en qualité de taxiarque et sa compagnie. Ils s'emparèrent d'Alexiklès, un des stratèges les plus dévoués à l'oligarchie et les plus attachés à l'hétairie. Ils le conduisirent dans une maison, où ils l'enfermèrent. Un certain Hermôn, chef des péripoles de garde à Munykhie, leur avait avec d'autres prêté son concours. Chose plus grave, la masse des hoplites les soutenait.

Les Quatre Cents se trouvaient assemblés dans la salle du Conseil quand ils apprirent ces événements. Aussitôt, tous, à l'exception des ennemis du régime actuel, furent prêts à courir aux armes et menacèrent Théréménès et ses partisans. Pour se défendre, Théréménès se déclara disposé à marcher avec eux sur-le-champ pour délivrer Alexiklès. De fait, il prit avec lui un des stratèges qui partageait ses sentiments et se mit en

marche vers le Pirée. Aristarkhos s'y porta aussi avec quelques-uns des jeunes cavaliers. Le désordre et la confusion étaient effarants : les gens de la ville s'imaginaient déjà que le Pirée était pris et Alexiklès massacré. Les gens du Pirée s'attendaient à voir arriver sur l'instant ceux de la ville. Ce fut avec mille difficultés que les vieillards retinrent les citoyens qui se précipitaient et couraient aux armes. Thucydide de Pharsale ²⁴⁸, proxène d'Athènes, qui se trouvait là intervint aussi, s'opposant énergiquement à leur tentative et leur criant d'épargner leur patrie, quand l'ennemi était à leurs portes à les guetter. Enfin ils s'apaisèrent et évitèrent une lutte fratricide.

Arrivé au Pirée, Théraménès, qui lui aussi était stratège, se fâcha contre les hoplites, mais en paroles seulement. En revanche, Aristarkhos et les ennemis de la multitude étaient au comble de la fureur. Les hoplites n'en persévérèrent pas moins dans leur intention, sans montrer le moindre repentir. Ils demandèrent même à Théraménès s'il jugeait opportun d'élever la muraille et s'il ne valait pas mieux la démolir. Il répondit que si tel était leur avis, c'était aussi le sien. Alors, les hoplites et bon nombre de gens du Pirée montèrent sur la muraille et l'abattirent. On encourageait la multitude en lui criant : « A l'œuvre, ceux qui préférèrent l'autorité des Cinq Mille à celle des Quatre Cents. » Cette expression des Cinq Mille ne servait qu'à cacher les intentions véritables, car on ne voulait pas parler encore ouvertement du gouvernement du peuple : on craignait que les Cinq Mille n'existassent en réalité et on avait peur en s'adressant à des inconnus de se compromettre. C'était bien la raison pour laquelle les Quatre Cents n'avaient voulu ni désigner les Cinq-Mille, ni faire savoir qu'ils n'étaient pas désignés. Faire participer tant de gens au gouvernement, c'eût été, pensaient-ils, établir incontestablement la démocratie. Ne pas les désigner, c'était rendre les citoyens suspects les uns aux autres.

XCIII. — Les événements n'empêchèrent pas les

Quatre Cents, malgré leurs craintes, de s'assembler le lendemain dans la salle du Conseil. Les hoplites du Pirée relâchèrent Alexiklès leur prisonnier et, après la destruction de la muraille, se rendirent au théâtre de Dionysos, près de Munykhie ²⁴⁹. Ils posèrent leurs armes et tinrent une assemblée où ils décidèrent de marcher sans tarder sur Athènes et formèrent les faisceaux dans l'Anakéion ²⁵⁰. Ils y furent rejoints par quelques émissaires des Quatre Cents, qui engagèrent avec eux des pourparlers individuels. On invita les plus modérés à se tenir tranquilles, à contenir les autres, sous promesse de désigner les Cinq Mille et de leur laisser élire les Quatre Cents à leur choix et par roulement; en attendant, il fallait éviter, par tous les moyens, de mettre l'État en péril et de le livrer aux ennemis. Cet avis, que beaucoup soutinrent et firent partager, apaisa la foule des soldats, qui craignait surtout de mettre tout l'État en danger. On convint de tenir, à un jour fixé, une assemblée au théâtre de Dionysos pour ²⁵¹ se mettre d'accord ²⁵².

XCIV. — Le jour fixé pour l'assemblée dans le temple de Dionysos était venu et la séance allait commencer, quand on apprit que les quarante-deux vaisseaux d'Hégésandrides, venant de Mégare, passaient par le travers de Salamine. Il n'y eut personne parmi le peuple qui ne crût voir se réaliser ce que Théraménès et ses partisans avaient prédit depuis longtemps; tous croyaient que la flotte cinglait dans la direction d'Eétiôneia et l'on se félicitait d'avoir jeté bas la muraille. Il est bien possible qu'Hégésandrides se fût mis d'accord avec la faction qui le favorisait pour croiser aux abords d'Epidaure. Il est vraisemblable, en tout cas, que les discussions d'Athènes l'y faisaient demeurer, dans l'espoir d'intervenir au moment opportun. A cette nouvelle, les Athéniens se précipitèrent en masse au Pirée, convaincus que leurs divisions intestines devaient s'effacer devant l'ennemi qui désormais n'était plus éloigné, mais défilait devant leur port. Les uns embarquaient sur les vaisseaux à flot; d'autres mettaient à la mer

des bâtiments à sec; d'autres se portaient sur les remparts et à l'entrée du port.

XCv. — L'escadre péloponnésienne longea la côte, doubla le cap Sounion et alla mouiller entre Thorikos et Prasies, puis se rendit à Orôpos. Les Athéniens par suite de leurs dissensions furent contraints d'embarquer en toute hâte des équipages improvisés; néanmoins, ils voulurent parer sans tarder au danger le plus pressant : depuis que l'Attique était bloquée, l'Eubée était leur suprême ressource. Ils envoyèrent donc à Erétrie le stratège Thymokharès avec des navires. Cette escadre une fois renforcée par les stationnaires de l'Eubée, compta trente-six bâtiments. Elle fut sur-le-champ contrainte à livrer bataille; Hégésandrides, après le repas du matin, avait quitté Orôpos avec sa flotte. Or Orôpos n'est par mer qu'à soixante stades²⁶⁸ d'Erétrie. Le voyant s'avancer, les Athéniens se mirent à embarquer, croyant leurs soldats à proximité des vaisseaux. Mais ceux-ci ne pouvant se procurer des vivres au marché, où à dessein les Erétriens ne leur en avaient pas vendu, avaient dû en aller chercher dans les dernières maisons de la ville. On voulait ainsi retarder leur embarquement, donner le temps à l'ennemi de foncer sur eux et contraindre les Athéniens à engager l'action au pied levé. Bien plus, d'Erétrie on avait levé un signal pour indiquer à Orôpos le moment opportun pour le départ. Voilà dans quelles tristes conditions les Athéniens levèrent l'ancre et livrèrent bataille en avant du port d'Erétrie; après quelque résistance, ils furent mis en fuite et poursuivis jusqu'à terre. Tous ceux qui cherchèrent un refuge dans la ville d'Erétrie, qu'ils considéraient comme une ville amie, y subirent le pire traitement, car ils furent massacrés par les habitants. Par contre, ceux qui gagnèrent le fort que les Athéniens possédaient sur le territoire d'Erétrie survécurent. Tous les vaisseaux qui rallièrent Khalkis furent sauvés. Les Péloponnésiens capturèrent vingt-deux bâtiments athéniens, massacrèrent ou firent prisonniers les équipages; après quoi

ils élevèrent un trophée. Peu de temps après ils obtinrent la défection de toute l'Eubée, sauf d'Oréos occupée par les Athéniens et prirent dans le pays toutes dispositions utiles.

XCvI. — A la nouvelle des événements de l'Eubée, les Athéniens éprouvèrent une consternation qu'ils n'avaient jamais ressentie. Ni le désastre de Sicile, si considérable qu'il leur eût paru, ni aucune autre défaite ne leur avait inspiré pareil effroi. L'armée de Samos avait fait défection; ils n'avaient plus ni vaisseaux ni équipages; la ville était en pleine dissension et il était bien possible qu'on en vînt aux mains. Qu'on ajoute à ce tableau l'épouvantable malheur d'avoir perdu leurs vaisseaux et, qui pis est, l'Eubée, qui leur était plus indispensable que l'Attique même. N'avaient-ils pas de suffisants motifs de découragement? Mais ce qui les épouvantait le plus et le plus directement, c'était la crainte de voir l'ennemi victorieux s'enhardir jusqu'à cingler directement vers le Pirée dépourvu de vaisseaux. A chaque instant on s'attendait à le voir arriver. Avec un peu d'audace, il eût pu le faire facilement. En bloquant la ville, il y eût aggravé encore les divisions; ou encore en prolongeant le siège, il eût contraint les vaisseaux de Samos, tout hostiles qu'ils fussent à l'oligarchie, à venir au secours de leurs parents et de la ville entière. Dès lors, l'Hellespont appartenait à l'ennemi et l'Ionie, les fles, tout le pays jusqu'à l'Eubée et pour ainsi dire tout l'empire athénien. Mais ce n'est pas la seule circonstance où les Lacédémoniens furent, de tous les adversaires des Athéniens, les plus faciles à combattre; le fait se répéta souvent. Leur caractère, aux uns et aux autres, différait profondément; les uns étaient vifs, les autres lents; les uns entreprenants, les autres timides; voilà ce qui avantagea considérablement les Athéniens, surtout dans une rivalité maritime. C'est ce que firent bien voir les Syracusains; comme ils ressemblaient le plus aux Athéniens, ce sont eux qui les combattirent le mieux.

XCVII. — Tout consternés que fussent les Athéniens par ces nouvelles, ils n'en équipèrent pas moins vingt vaisseaux et convoquèrent pour la première fois depuis le coup d'État une assemblée dans la Pnyx²⁵⁴, lieu où jadis se tenaient les séances. Là ils mirent fin au pouvoir des Quatre Cents et décidèrent de remettre le gouvernement aux Cinq Mille dont feraient partie tous ceux qui s'équipaient à leurs frais; aucune fonction publique ne serait rétribuée, sous menace de malédiction pour les contrevenants. On tint par la suite de fréquentes assemblées, où l'on vota la création de Nomothètes²⁵⁵ et d'autres mesures administratives. Jamais, de mon temps du moins, les Athéniens ne parurent mieux gouvernés qu'au début de ce régime; il y avait une sage combinaison de l'oligarchie et de la démocratie; c'est ce qui contribua, au sortir d'une situation lamentable, à relever la ville. On vota également le retour d'Alcibiade et de ses partisans. On lui envoya, ainsi qu'à l'armée de Samos, un message pour l'inviter à se mettre à la tête du gouvernement²⁵⁶.

XCVIII. — Au cours de cette révolution, Peisandros, Alexiklès, leurs partisans et les défenseurs les plus ardents de l'oligarchie s'éclipsèrent sans tarder et se réfugièrent à Dékéleia. Seul parmi eux, Aristarkhos, alors stratège, prit avec lui à la hâte quelques archers²⁵⁷ des plus barbares et s'avança jusqu'à Cœnoè, fort des Athéniens aux confins de la Béotie. Cette place était assiégée par les Corinthiens venus en volontaires et renforcés par les Béotiens auxquels ils avaient demandé main forte. Ils voulaient venger le massacre par les gens d'Cœnoè d'un certain nombre des leurs à leur retour de Dékéleia. Aristarkhos entra en pourparlers avec eux et abusa les assiégés en leur disant qu'Athènes avait conclu un accord avec les Lacédémoniens et qu'ils étaient tenus de remettre la place aux Béotiens. C'était la condition même du traité. Comme il était stratège, les assiégés ne mirent pas en doute sa parole et, ignorant tout du dehors, ils sortirent après avoir capitulé. C'est

ainsi que les Béotiens prirent et occupèrent Cœnoè, au moment où à Athènes prenaient fin l'oligarchie et les troubles.

XCIX. — Vers la même époque de cet été, voici ce qui se passa : la solde des Péloponnésiens de Milet n'était payée par aucun de ceux que Tissaphernès, à son départ pour Aspendos, avait chargés de cette mission, de plus ni la flotte phénicienne ni Tissaphernès n'apparaissaient nulle part. Philippos qui avait accompagné le satrape et le Spartiate Hippokratès, qui se trouvait à Phasélis, mandaient à l'amiral Mindaros que cette flotte ne viendrait pas et qu'ils étaient complètement dupés par Tissaphernès. Par ailleurs, Pharnabazos appelait les Péloponnésiens auprès de lui et était prêt, après avoir réuni sa flotte à la leur, à faire révolter contre les Athéniens les villes de son gouvernement qui leur restaient encore. Il agissait comme Tissaphernès et espérait tirer des avantages de cette situation.

Dans ces conditions, Mindaros leva l'ancre de Milet pour gagner l'Hellespont. Au signal donné sa flotte composée de soixante-treize vaisseaux partit à l'improviste, en observant une exacte discipline de marche afin d'échapper à l'escadre de Samos. Déjà, au cours du même été, seize vaisseaux avaient pénétré dans l'Hellespont et opéré des incursions dans une partie de la Khersonèse. Mindaros, assailli par la tempête, fut forcé de relâcher à Ikaros où le mauvais temps le retint cinq ou six jours. Il aborda ensuite à Khios.

C. — En apprenant que Mindaros venait de partir de Milet, Thrasylos lui aussi quitta Samos sans tarder avec cinquante-cinq vaisseaux, se lança à sa poursuite pour l'empêcher d'arriver le premier dans l'Hellespont. Informé que l'ennemi était à Khios et croyant qu'il y séjournerait, il installa des guetteurs à Lesbos et en face sur le continent pour être tenu au courant de ses mouvements. Lui-même longea la côte jusqu'à Méthymne, où il fit préparer des approvisionnements de farine et d'autres vivres; car son intention était, au cas où l'affaire

traferait en longueur, de faire de Lesbos des incursions à Khios. De plus, comme Erésos ville de Lesbos venait de faire défection, il voulait s'y rendre avec sa flotte et la détruire s'il le pouvait. Il faut dire que les plus riches bannis de Méthymne avaient fait venir de Kymè environ cinquante hoplites volontaires et pris à leur solde des hommes du continent, ce qui faisait à peu près un total de trois cents hommes, dont le Thébain Alexandros avait le commandement, en raison de la communauté d'origine des deux peuples. Ces troupes commencèrent par assiéger Méthymne, mais leur tentative échoua, parce qu'elles avaient été prévenues par l'arrivée de la garnison athénienne de Mytilène. Repoussées au cours d'un second combat, elles traversèrent la montagne et provoquèrent la défection d'Erésos. Thrasyllus s'y rendit avec sa flotte tout entière et se disposa à attaquer l'ennemi. Thrasyboulos d'ailleurs l'y avait précédé et était parti de Samos avec cinq vaisseaux, dès la nouvelle du passage des bannis. Mais arrivé après la défection d'Erésos, il la bloqua à son arrivée. Deux vaisseaux venant de l'Hellespont et qui rentraient en Attique, ainsi que des bâtiments de Méthymne vinrent se joindre à lui, ce qui porta à soixante-sept unités le total des vaisseaux. Avec les troupes qui étaient à bord, on se prépara à tenter de prendre de force Erésos, à l'aide de machines et par tous les moyens.

CI. — Cependant Mindaros, avec les navires péloponnésiens de Khios, prenait deux jours pour se ravitailler; les habitants fournirent à chaque soldat trois tessarakostes²⁵⁸ de Khios; le troisième jour il leva l'ancre, en évitant de prendre le large pour ne pas tomber sur les vaisseaux athéniens d'Erésos. Laisant Lesbos à bâbord, les Péloponnésiens cinglèrent vers le continent et ne s'en éloignèrent pas. Ils relâchèrent dans le port de Kartéries, sur le territoire de Phôkæa et y prirent le repas du matin. Ensuite ils passèrent par le travers de Kymè, dînèrent aux Arginuses, au continent en face de Mytilène. De là, pendant une bonne partie de la nuit, ils

longèrent la côte et arrivèrent à Harmatunte, vis-à-vis de Méthymne où ils déjeunèrent. Ils passèrent ensuite rapidement par le travers de Lektos, de Larisa, d'Hamatitos et des places de cette région et arrivèrent avant minuit à Rhœteion, qui fait déjà partie de l'Hellespont. Quelques vaisseaux jetèrent l'ancre à Sigeion et en quelques autres points de la côte.

CII. — Les dix-huit vaisseaux athéniens postés à Sestos, prévenus par les signaux des guetteurs, apercevant d'ailleurs des feux nombreux allumés tout à coup sur le territoire ennemi, comprirent aussitôt que les Péloponnésiens entraient dans le détroit. La même nuit faisant force de rames, ils se retirèrent secrètement vers la Khersonèse, en longeant la côte dans la direction d'Elæunte. Leur intention était en gagnant la haute mer d'échapper aux vaisseaux ennemis. Ils trompèrent la surveillance des seize bâtiments qui se trouvaient à Abydos, quoiqu'on leur eût recommandé de bien ouvrir l'œil, au cas où les Athéniens tenteraient de s'échapper. Au jour les Athéniens furent aperçus de la flotte de Mindaros qui les prit en chasse aussitôt. Tous les vaisseaux ne purent se sauver; la plupart se réfugièrent à Imbros et Lemnos; mais les quatre derniers se firent capturer dans les parages d'Elæunte. L'un d'eux alla s'échouer en face du temple de Prôtésilaos et fut pris avec son équipage; deux autres furent capturés également, mais les hommes les avaient abandonnés. L'ennemi brûla devant Imbros le quatrième qui était vide.

CIII. — Là-dessus, les Péloponnésiens rallièrent les vaisseaux venant d'Abydos et d'ailleurs, ce qui porta la flotte à quatre-vingt-six bâtiments. Le même jour, ils assiégèrent Elæunte, mais ne pouvant s'en emparer ils retournèrent à Abydos.

Quant aux Athéniens, trompés par leurs guetteurs et d'ailleurs convaincus que le passage de la flotte ennemie ne pourrait leur échapper, ils battaient tout à loisir les murailles d'Erésos. Mais quand ils furent au fait des événements, ils levèrent immédiatement le siège d'Erésos

et se portèrent en toute hâte dans l'Hellespont. Ils s'emparèrent de deux vaisseaux péloponnésiens, qui dans l'ardeur de la poursuite s'étaient aventurés au large et étaient venus se jeter au milieu d'eux. Le lendemain, ils arrivèrent devant Élæunte, où ils mouillèrent; ils rappellèrent d'Imbros les vaisseaux qui s'y étaient réfugiés et pendant cinq jours ils firent leurs préparatifs de combat.

CIV. — Voici comment s'engagea la bataille. Les Athéniens en ligne de file longeaient la côte, en direction de Sestos. Les Péloponnésiens informés se portèrent d'Abydos à leur rencontre. Quand le combat parut imminent, la flotte athénienne, forte de soixante-seize vaisseaux, étendit sa ligne le long de la Khersonèse depuis Idakos jusqu'au pays des Arrhianes. La flotte péloponnésienne s'alignait depuis Abydos jusqu'à Dardanos, avec quatre-vingt-six bâtiments. Les Syracusains occupaient l'aile droite des Péloponnésiens, Mindaros avec les vaisseaux les plus rapides l'aile gauche. Thrasyllous commandait l'aile gauche athénienne, Thrasyboulos l'aile droite. Les autres stratèges se trouvaient aux places à eux assignées. Les Péloponnésiens faisaient diligence pour engager les premiers le combat, leur aile gauche débordait l'aile droite athénienne; ils voulaient, s'il était possible, empêcher les Athéniens de s'échapper, les enfoncer au centre et les rejeter à la côte peu éloignée. Les Athéniens, comprenant leurs intentions, étendirent eux aussi leur ligne du côté où l'ennemi voulait les enfermer et réussirent à le prévenir et à le déborder. Déjà leur aile gauche avait doublé le promontoire nommé Kynosséma. Mais, à la suite de ce mouvement, le centre ne comprenait que de médiocres vaisseaux, trop éloignés les uns des autres, d'ailleurs inférieurs en nombre à ceux de l'ennemi. De plus le pourtour de la côte aux abords de Kynosséma forme un angle aigu qui empêchait de voir ce qui se passait de l'autre côté.

CV. — Les Péloponnésiens attaquèrent donc le centre athénien, rejetèrent les vaisseaux sur le littoral, débarquèrent à leur suite, remportant là un avantage incon-

testable. De nulle part on ne pouvait venir au secours du centre : ni de la droite où Thrasyboulos était pressé par la masse des vaisseaux péloponnésiens, ni de la gauche où se trouvait Thrasyllous, car le promontoire de Kynosséma bouchait entièrement la vue. D'ailleurs, les vaisseaux syracusains et d'autres qui lui étaient opposés étaient en aussi grand nombre que les siens et l'en empêchaient. Enfin, les Péloponnésiens, enhardis par leur victoire, poursuivirent les Athéniens dans toutes les directions et sur une partie de leur ligne se débandèrent. Thrasyboulos s'en aperçut et, renonçant à étendre sa ligne, vira de bord, fit face brusquement aux vaisseaux qui le pressaient, les repoussa et les mit en fuite. Il surprit ensuite les navires dispersés au point où les Péloponnésiens avaient eu l'avantage, leur causa des avaries et força la plupart d'entre eux à prendre la fuite sans combattre. Les Syracusains eux-mêmes venaient de céder devant Thrasyllous et leur fuite s'accéléra, quand ils virent la défaite du reste de la flotte.

CVI. — La bataille était perdue, la plupart des Péloponnésiens s'enfuirent d'abord dans la direction du fleuve Pydios, puis à Abydos. Les Athéniens ne capturèrent qu'un petit nombre de vaisseaux. Vu le peu de largeur de l'Hellespont, l'ennemi n'avait pas à aller bien loin pour trouver des ports où se réfugier. Pourtant nulle victoire n'arriva plus à propos que cette victoire navale²⁵⁹. Jusqu'alors les Athéniens avaient redouté la marine péloponnésienne, en raison de leurs échecs consécutifs et du désastre de Sicile. Dès ce moment, ils cessèrent de se défier d'eux-mêmes et de juger leurs adversaires redoutables sur mer. Toutefois, ils capturèrent à l'ennemi huit vaisseaux de Khios, cinq de Corinthe, deux d'Ambrakie, deux de Béotie, un de Leukas, un de Lacédémone, un de Syracuse et un de Pélienné. De leur côté ils en perdirent quinze. Ils dressèrent un trophée sur le promontoire où se trouve Kynosséma, recueillirent les débris des vaisseaux et accordèrent à l'ennemi le droit d'enlever ses morts. Là-dessus, ils envoyèrent une trière

à Athènes pour annoncer leur victoire. L'arrivée de cet avis porteur d'une nouvelle inespérée releva considérablement les courages abattus à la suite des récentes défaites survenues en Eubée et des dissensions intestines. Les Athéniens jugèrent que, s'ils déployaient du courage, ils pouvaient encore s'assurer le succès.

CVII. — Le quatrième jour après le combat naval, les Athéniens de Sestos, après avoir fait diligence pour réparer leurs vaisseaux, mirent le cap sur Kyzikos, qui venait de faire défection. Dans les parages d'Harpagion et de Priapos, ils aperçurent au mouillage les huit vaisseaux de Byzance. Ils leur foncèrent sus, vainquirent les équipages qui étaient à terre et capturèrent les vaisseaux. Ils allèrent ensuite à Kyzikos, ville ouverte qu'ils firent entrer sous leur domination et à qui ils infligèrent une contribution. Sur ces entrefaites la flotte péloponnésienne d'Abydos cingla vers Élæunte et reprit ceux des navires capturés en état de prendre la mer, les Élæuntins ayant brûlé les autres. Les Péloponnésiens dépêchèrent en Eubée Hippokratès et Epiklès pour ramener l'escadre qui s'y trouvait.

CVIII. — Vers la même époque Alcibiade, avec treize vaisseaux, revint de Kaunos et de Phasélis à Samos. Il y annonça qu'il avait empêché la flotte phénicienne de se joindre aux Péloponnésiens et renforcé l'amitié de Tissaphernès pour Athènes. Il équipa neuf vaisseaux, outre ceux qu'il avait déjà, imposa une contribution considérable à Halikarnasse et fortifia Kôs. Là-dessus il désigna des magistrats pour cette ville et sur la fin de l'automne regagna Samos. Tissaphernès, à la nouvelle que la flotte péloponnésienne était passée de Milet dans l'Hellespont, appareilla et d'Aspendos se dirigea vers l'Ionie. Pendant que les Péloponnésiens se trouvaient dans l'Hellespont, les gens d'Antandros, qui sont des Éoliens, avaient fait venir par terre, à travers le massif de l'Ida, des hoplites d'Abydos et les avaient introduits dans la ville. Ils avaient à se plaindre du Perse Arsakès, lieutenant de Tissaphernès. Voici pourquoi : les habitants de Délos

étaient venus s'installer à Atramyttion à la suite de la purification de Délos et de leur expulsion par les Athéniens. Arsakès, feignant une secrète inimitié, avait réquisitionné les principaux d'entre eux pour une expédition, les avait fait sortir de la ville en invoquant de beaux prétextes d'amitié et d'alliance. Puis, épiant le moment de leur repas du matin, il les avait fait cerner par ses gens et percer de traits. Les gens d'Antandros craignant d'être victimes à leur tour d'un semblable attentat et ne pouvant plus supporter les charges qu'Arsakès leur imposait, chassèrent de l'acropole la garnison qu'il y avait installée.

CIX. — Tissaphernès devina une nouvelle machination des Péloponnésiens, qui avaient déjà opéré de la sorte à Milet et à Knide, d'où ils avaient chassé les garnisons perses. Il jugea qu'il s'était rendu terriblement odieux à leurs yeux et voulut éviter le retour de pareils dommages. Il supportait mal d'ailleurs l'idée que Pharnabazos, qui les avait appelés depuis moins de temps et à moins de frais que lui, pût en tirer plus d'avantages que lui-même contre les Athéniens. Aussi décida-t-il d'aller les trouver dans l'Hellespont pour leur reprocher leur conduite à Antandros et se justifier, du mieux qu'il pourrait, au sujet de la flotte phénicienne et des autres méfaits dont on l'accusait. Il se rendit d'abord à Ephèse, où il offrit un sacrifice à Artémis ²⁶⁰.

NOTES

1. Les jeux Pythiques appartiennent avec les Olympiques, les Isthmiques et les Néméens au groupe des quatre grands jeux. Ils étaient célébrés tous les quatre ans, c'est-à-dire chaque cinquième année à Delphes, en l'honneur d'Apollon vainqueur du serpent Python. Ils ont un caractère national : tous les Hellènes y sont conviés à la faveur d'une trêve sacrée. Leur particularité est l'importance donnée aux concours musicaux auprès du sanctuaire d'Apollon porte-lyre et musagète. Les jeux s'ouvraient à la pleine lune qui suit le solstice d'été.

2. On s'explique mal les motifs pour lesquels les Athéniens après avoir, pour cause de purification, expulsé les morts de l'île, en chassent maintenant les vivants. Ces scrupules de piété déplurent à Delphes qui fit décider plus tard le retour dans ses foyers de cette population expulsée.

3. Quarante stades font 7 kilomètres.

4. Ce voyage en Sicile et en Italie du Sud d'une mission spéciale prouve que les Athéniens nourrissaient l'espoir et préparaient les moyens d'une intervention en Sicile.

5. Les peltastes, protégés par un petit bouclier en forme de croissant (peltè) font partie de l'infanterie légère. Les mercenaires sont des hommes libres, qui servent volontairement pour un salaire. On désigne aussi par ce nom de *misthòtos* le citoyen appelé au service militaire qui touche une solde.

6. Cavalier (hippeus), membre d'un corps recruté dans les premières classes des citoyens et touchant une solde élevée pour lui, son écuyer et son cheval. Il y en avait alors un millier à Athènes.

Les hommes appelés cavaliers à Sparte servaient à pied, leur nom d'Hippeis, comme celui d'Eupatrides ou de Génomores, désigne une catégorie d'aristocrates et non pas une arme.

7. Est-ce Brasidas, est-ce Thucydide qui note l'insouciance et l'indiscipline des troupes athéniennes sous le commandement du démagogue Cléon? S'adressant à ses alliés Brasidas répète

que Sparte combat pour la liberté et l'honneur des États grecs, afin de ne pas irriter leur passion d'autonomie.

8. Brasidas reçut de la reconnaissance d'Amphipolis des honneurs exceptionnels. Il en était bien digne : sachant employer hilotes, troupes légères et cavalerie des alliés, n'avait-il pas inauguré une guerre de mouvement, de surprise et de coups d'audace ? et à l'égard des villes détachées de la ligue athénienne une politique libérale, toute de douceur en se présentant comme le libérateur des petits États grecs ?

9. Le désir de paix était aussi vif à Athènes qu'à Lacédémone. Dans sa comédie *La Paix*, représentée la treizième année de la guerre, Aristophane nous montre la déesse Paix tirée de sa prison et revenue sur la terre, avec la Vendange et la Procession, ses compagnes. Il fait allusion aux deux généraux disparus Brasidas et Cléon, ces deux pilons avec lesquels le dieu de la guerre a écrasé la malheureuse Grèce.

10. La prêtresse de Delphes ou Pythie est la femme en état de délire prophétique qu'inspire le dieu de Delphes, Apollon Pythien. Les paroles incohérentes, proférées dans un état épuisant de tension nerveuse, recueillies et rédigées par les prêtres constituaient la réponse du dieu à l'interrogation.

11. Les théôres étaient des délégués chargés d'accomplir dans un sanctuaire éloigné une sorte de pèlerinage, de consulter un oracle, d'aller représenter leur cité à des fêtes solennelles comme les grands jeux. L'État et un riche citoyen, président de la délégation, en payaient les frais. Aussi voyageaient-ils en grande pompe.

12. Les rois de Sparte se disaient descendants d'Héraklès, fils lui-même de Zeus et d'Alkmène. Delphes vers le VIII^e siècle aurait donné naissance à cette tradition. Il n'est pas surprenant que la Pythie ordonne aux Spartiates de rappeler l'Héraklide Pleistoanax. Prudemment il habitait en Arcadie dans un lieu d'asile et se ménageait la faveur de Delphes.

L'oracle veut faire entendre que la disette, infligée par le dieu mécontent de l'exil du roi, ferait acheter très cher les vivres les plus nécessaires.

13. Les dispositions prises pour le libre accès dans les sanctuaires nationaux, comme ceux de Delphes et de Délos auxquels les cités envoyaient des théories et des pèlerinages, prouvent que le collège des prêtres de Delphes s'était entremis pour la conclusion de la paix. Ce traité consacrait le rétablissement du *status quo ante bellum* : chacun rendait ses conquêtes.

14. En 425 Athènes, sans consulter les intéressés, revisa la liste et le taux des tributs, qui furent à peu près doublés. Le trésor toucha de ce fait une contribution annuelle de douze cents talents environ (36 millions de francs-papier). Par le traité on

revint à la taxation modérée fixée par Aristide. Voici quelques chiffres du tribut réduit des villes de Thrace :

| | |
|--------------------------|-------------------------------------|
| Potidée..... | 6 talents ou 180.000 francs-papier. |
| Torônè..... | 6 talents ou 180.000 — |
| Skiônè et Thérambôs..... | 6 talents ou 180.000 — |
| Akanthos | 3 talents ou 90.000 — |
| Olynte..... | 2 talents ou 60.000 — |
| | <hr/> 690.000 francs-papier. |

La diminution globale atteignait 15 talents, soit 450.000 francs-papier.

15. L'Amykleion était un temple situé à Amykles, à 3 km. 600 de Sparte et consacré à Apollon et à Hyakinthos, jeune homme d'une grande beauté qu'Apollon avait involontairement tué en jouant au disque. Le tombeau de cet Hyakinthos était renfermé dans le sanctuaire. Tous les ans en juillet, on y célébrait pendant trois jours, par une procession, des sacrifices, des festins, le souvenir de ce beau jeune homme.

C'était une sorte de fête nationale pour les habitants de la Laconie.

16. Le mois Artemisios commence le 17 mars en 421 et le mois Elaphébolion le 18. Ce traité qui mit fin à dix années d'hostilité (431-421 av. J.-C.) appelées guerre de dix ans ou guerre attique entre les confédérations athénienne et spartiate est connu sous le nom de paix de Nicias, avec la clause de révision par consentement mutuel. C'est alors que Thucydide se mit à composer son histoire, pour laquelle il s'était livré dès le début des hostilités à une enquête rigoureuse.

17. Les Dionysies urbaines qui rejetèrent dans l'obscurité les premières fêtes champêtres de Dionysos (fin décembre) se célébraient en grande solennité dans Athènes à la fin de mars. Elles donnaient lieu à un défilé somptueux, puis à un concours littéraire de tragédie et de comédie. Les réjouissances duraient six jours et leur éclat appelait à Athènes des curieux de toutes les parties du monde hellénique.

Athènes était pour l'art dramatique ce qu'est de nos jours Bayreuth pour le théâtre lyrique.

18. Cette stipulation montre les embarras intérieurs par lesquels Sparte était travaillée et combien les citoyens libres, en nombre décroissant de jour en jour, avaient de la peine à maintenir dans l'obéissance la foule des hilotes.

19. Ce chiffre de 6 ans et 10 mois a paru insuffisant. Si les hostilités n'ont réellement recommencé qu'en 414, il faudrait ajouter une année de plus à la durée de la paix de Nicias.

20. Thucydide date d'après les saisons et les phénomènes naturels survenant à des époques déterminées.

La belle saison de huit mois, propre aux opérations militaires, comprend la plus grande partie du printemps, l'été, l'automne, c'est-à-dire de mars à octobre. Il distingue dans cette période :

- le début du printemps;
- le blé en herbe;
- la formation de l'épi;
- le début de la maturité;
- la rentrée de la récolte (entre 15 mai et 15 juin);
- la vendange;
- l'arrière-saison.

L'hiver dure quatre mois : novembre, décembre, janvier, février. C'est le temps du repos, suspension de la navigation et des hostilités.

Cette manière de compter le temps d'après l'état de la végétation a été employée par l'auteur à cause de la variété des calendriers usités en Grèce de son temps.

Pour les années il indique la première de la guerre d'après les magistrats en fonction, les autres sont appelées seconde, troisième, etc.

21. Cette cessation des hostilités durait par tacite reconduction jusqu'à ce qu'un des deux adversaires signifiait à l'autre qu'au bout de dix jours l'armistice cesserait et qu'il reprendrait les armes. Bien des cités, sans signer de traité en règle, se contentaient de cette procédure.

22. Thucydide, d'après ce passage, profita de son exil pour voyager. Il alla dans le Péloponnèse, à Sparte dont il parle comme un homme qui l'a visitée (I, 10; 134), en Sicile et probablement en Grande-Grèce.

23. Les alliés de la ligue péloponnésienne s'apercevaient que, dans son traité avec les Athéniens, Sparte était plus préoccupée de ses intérêts propres que de ceux du Péloponnèse, qu'elle acceptait les avantages de la ligue, sans en assumer les devoirs. Cette politique étroite et égoïste à l'égard des États de deuxième ou de troisième ordre les remplissait d'amertume, notamment Corinthe. Cette ville se tourna vers la cité d'Argos restée neutre au cours de la dernière guerre et tenta de la persuader de se mettre à la tête d'une ligue des villes autonomes à droits égaux, car Argos avait des prétentions à l'hégémonie, essayait de faire figure de grande puissance et envoyait des chargés d'affaires au Roi de Perse.

24. Les sympathies politiques, plus que l'intérêt même de l'État, semblent décider des alliances. Les pays à régime démocratique ne croient pas devoir unir leurs destins aux pays à régime oligarchique et réciproquement.

25. Le massacre à Skiônè par les Athéniens des adultes en état de porter les armes jeta les villes khalkidiennes dans la nouvelle ligue d'Argos.

26. L'hilote affranchi par l'État pour son courage à la guerre peut servir comme hoplite, dans l'arme la plus considérée, mais ne jouit pas des droits politiques, il est versé dans la classe des Néodamodes auxquels par précaution on assignait une résidence.

27. L'atimie, que nous connaissons mieux à Athènes qu'à Sparte, était une peine infamante qui, selon la faute, était partielle ou totale; totale, elle privait le citoyen de tous ses droits et le mettait au-dessous de la condition d'un étranger; partielle, elle n'enlevait que les droits civiques.

A Sparte l'atimie était aussi fréquente que rigoureuse, à la perte de tous les droits s'ajoutait l'interdiction religieuse, sorte d'excommunication. « Cet interdit ne pouvait pas prendre part aux fêtes : nul citoyen ne pouvait lui communiquer le feu sacré, ni même avoir un entretien avec lui. » (Fustel de Coulanges). Les citoyens du premier rang, de celui des Egaux, s'ils étaient frappés d'atimie, tombaient dans la catégorie des Inférieurs. Le manque de courage militaire fut la cause de cette atimie des vaincus de Sphtakérie.

Les conditions requises dans les cités helléniques pour jouir de la plénitude des droits de citoyen étaient bien plus rigoureuses que les nôtres.

28. La nomination d'autres éphores que ceux qui avaient conclu la paix avec Athènes provoqua, même dans Sparte peu éprise de nouveautés, un changement de politique étrangère, comme il arrive d'ordinaire dans les cités démocratiques par suite d'un revirement de l'opinion publique et après des élections récentes.

29. L'assemblée de la fédération des onze districts de la Béotie se divisait en quatre conseils, ayant chacun certaines attributions, mais qui pour les causes importantes, comme les traités d'alliance, délibéraient en commun souverainement.

30. Ce territoire de la Kynurie était contesté entre Argos et Lacédémone depuis fort longtemps : Hérodote, I, 82, rapporte, avec des détails visiblement ajoutés par la légende, une bataille, au sujet de la place de Thyréa, livrée par les deux peuples en 547, à la suite de laquelle les Lacédémoniens mirent la main sur le territoire contesté.

31. A ce moment apparaît la personne du fameux Alcibiade qui va devenir le successeur de Périclès et de Cléon. « C'est alors qu'on vit surgir de la foule un homme unique par l'abondance de ses dons naturels et dont l'éclatante personnalité exerça sur ses concitoyens une fascination telle que jusqu'à la fin de la guerre, le sort de l'État resta presque entièrement entre ses mains. » (Curtius, III, 4, 1.) Il avait alors 30 ans.

32. Les tremblements de terre, outre le péril qu'ils présentaient, étaient considérés comme des manifestations de la puissance divine

suffisant pour faire remettre une délibération de l'assemblée à une date ultérieure.

33. Alcibiade ripostait à l'alliance de Sparte avec la Béotie par la conclusion d'une alliance avec les Argiens, accompagnés d'Eléens et de Mantinéens, ennemis jurés de Sparte. Ainsi la ligue péloponnésienne dont Sparte était la tête se trouvait affaiblie par une seconde ligue péloponnésienne séparatiste que dirigeait Athènes (420).

34. Athènes par son commerce avait répandu dans les pays helléniques son système de poids et mesures et monnaies, mais bien des cités conservaient le leur. 3 oboles d'Égine font 3,35 francs-papier, 1 drachme fait 6,75 francs-papier.

35. On désigne à Athènes par « arkhai » les magistratures supérieures dont les titulaires, élus ou tirés au sort, avaient dans leur charge une autorité absolue conforme aux lois. En faisaient partie les archontes, les stratèges, les taxiarkhes, etc., à Argos les Artynes sont sans doute une commission issue du Sénat qui exerçait le pouvoir exécutif. Les Sénats de ces diverses cités proviennent d'un corps de notables qui assistaient les rois des temps primitifs. Ils sont destinés par leur recrutement et leur contingent à faire contrepoids aux Assemblées du peuple. Les Démiurges sont des magistrats dont les attributions varient selon les cités. Les Théores sont des envoyés extraordinaires relatifs aux fêtes et cérémonies religieuses. Le Polémarque est une sorte de stratège, de général. Les Thesmophylakes ont pour mission de veiller à l'observation des lois et règlements. En dehors d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, de la Thessalie on est assez mal renseigné sur le caractère précis de chacune de ces magistratures.

Les jeux Olympiques comme les Grandes Panathénées se célébraient chaque cinquième année.

Le traité est mis sous la protection des grands dieux, gardiens de la foi jurée : Athéna, Apollon et Zeus.

Un fragment du texte a été retrouvé sur la stèle de marbre de l'Acropole, il a été publié dans le *C. I. Attic.*, IV, n. 46 b. Il offre quelques différences avec la copie que Thucydide nous en donne, différences peut-être dues au copiste qui l'a transcrit pour l'historien, copiste moins soucieux que nous d'exactitude.

C'est Alcibiade qui donnait cette impulsion belliqueuse à la politique d'Athènes et la détournait de la mer vers le Péloponnèse.

36. Les jeux Olympiques de l'été de 420 correspondent à la 90^e Olympiade. Le pancrace est une combinaison de la lutte et du pugilat à poings nus, innovation de l'an 648.

Cet Androsthénès l'Arcadien fut encore vainqueur en 416.

Les onze épreuves étaient réparties sur cinq journées, précédées et suivies d'un jour de cérémonies religieuses :

1^o Courses à pied, première série.

2^o Course, saut, lutte, lancement du javelot, du disque ou pentathlon.

3^o Lutte, pugilat, pancrace.

4^o Courses à pied, deuxième série.

5^o Courses de chevaux attelés.

Une trêve sacrée, proclamée par des messagers dans tous les pays de langue grecque, faisait suspendre toutes hostilités pendant le temps nécessaire à la célébration et au voyage d'aller et de retour des spectateurs.

Les Lacédémoniens, pour n'avoir pas respecté la défense de guerroyer, furent condamnés à l'amende de deux mines par homme armé, conformément à la loi olympique : 2.000 mines représentent 982.000 francs-papier.

37. Les Rhabdouques ou porteurs de baguette sont des sortes d'huissier que les membres du comité des jeux (Agonothètes) employaient pour faire la police de la piste. Il y en avait pour les théâtres et les autres lieux publics. Likhas, pour protester contre la décision du commissaire de la course, décore son cocher à ses couleurs.

38. Le plan d'encerclement de Sparte par Athènes se poursuit : Patras et Rhion d'Akhaïe commandent l'entrée du golfe de Corinthe sur la rive sud.

39. Argos avait été le chef-lieu d'un État fédéral de six villes, ses colonies (dont Épidaure et Corinthe) fondé par les Doriens et leurs chefs les Héraclides. Le centre religieux commun était le temple d'Apollon Pythæus, construit dans l'enceinte d'Argos, auquel les villes confédérées envoyaient chaque année leurs offrandes. Les Argiens avaient conservé la fonction de gérer le trésor du dieu et de faire rentrer les dons.

Les prétextes religieux, mis en avant, confèrent comme un droit de déclarer la guerre avec la certitude d'une assistance divine.

40. La distance par terre d'Épidaure à Argos est d'environ 80 kilomètres. Par mer il faut contourner toute la péninsule de l'Argolide terminée par le cap Skyllæon, navigation côtière d'au moins 150 kilomètres en partant d'Égine. Argos, Épidaure, l'île d'Égine, le port du Pirée amènent en droite ligne à Athènes, par terre et par mer, en moins de 100 kilomètres.

41. Le mois Karneios du calendrier de Sparte correspond à notre mois d'août. C'est un surnom d'Apollon chez les Doriens du Péloponnèse. Les fêtes du dieu duraient neuf jours de ce mois et sont des fêtes agraires à l'occasion de la cueillette des premiers fruits et de la moisson.

42. Les Argiens se mirent à l'abri du reproche d'avoir passé outre à la suspension des hostilités habituelles pendant le mois

Karneios, en faisant durer le mois précédent à l'aide de jours intercalaires. Les Épidauriens, qui n'avaient rien changé à leur calendrier, se virent attaqués, pendant que, comptant sur la trêve de Karneios, ils n'étaient pas en état de défense, non plus que leurs alliés.

43. On voit par cette plainte des Argiens contre l'envoi par navires d'une garnison de 300 hommes à Épidaure que la mer était considérée comme appartenant aux Athéniens, qu'il devait être interdit aux Lacédémoniens d'y faire naviguer trières et soldats.

44. Les Hamippes étaient de l'infanterie portée, chaque cavalier ayant un fantassin en croupe, qui mettait pied à terre pour combattre à côté ou en avant du cheval. La motorisation actuelle n'est qu'un perfectionnement de ce procédé pratiqué par les Béotiens et les Athéniens.

45. Bien qu'elle répète que son autorité n'est pas oppressive et qu'elle oppose l'autonomie dont jouissent ses alliés au despotisme qu'Athènes fait peser sur les siens, Sparte s'est attribué le premier rôle dans la fédération : soit pour fixer le contingent, soit pour désigner le commandement suprême, soit pour dresser le plan de campagne, soit pour conduire la négociation au cours des hostilités : elle agit seule, sans consulter ses alliés. D'ailleurs dans les délibérations, si elle ne dispose que d'une voix comme les autres, cette voix est prépondérante et indique leur décision au reste des alliés.

46. Kharadros, lieu dit le Ravin ou le Torrent, près duquel se tenait le conseil de guerre pour les délits militaires. Une fois rentrés dans la ville et libérés du service, les citoyens ne relevaient plus sans doute que de la juridiction civile ordinaire.

47. Alcibiade alors n'était pas stratège, il accompagnait l'expédition, à peu près au même titre que Démosthènes à l'attaque de Sphaktérie, lequel y figurait comme Commissaire du peuple.

48. Les sanctions à Sparte étaient fort lourdes. La destruction de la maison et l'amende de 100.000 drachmes, soit 500.000 francs-papier, en ruinant Agis pouvaient l'empêcher de faire les dépenses imposées à sa classe et par conséquent le faire tomber dans la catégorie des Inférieurs, ne jouissant pas de tous les droits des Égaux.

49. L'autorité du roi en campagne était grande. Comme commandant en chef, il pouvait conclure un armistice et entamer des négociations pour la paix. Sparte, toujours méfiante, lui adjoignit désormais, pour limiter son pouvoir, un conseil de guerre de dix membres, sorte de dékarchie.

50. A cette date (418) l'armée de Sparte se compose de 6 régiments (morai) commandés chacun par un polémarque. Chaque

régiment est divisé en 2 bataillons sous les ordres d'un lokhage. Le bataillon est à 4 compagnies de 160 hommes ou pentekostys. Chaque compagnie est divisée en 4 sections ou énomoties de 40 hommes. Au total 7.680 hoplites dont près de la moitié sont des citoyens et les autres des périèques. Chaque hoplite dispose d'un hilote qui lui sert de soldat ordonnance et lui porte son bouclier. Thucydide indique 5 énomoties à 32 hommes, ce qui équivaut à 4 sections à 40 hommes. Au total, avec les 600 Skirites, 5.080 combattants.

51. Les Skirites, recrutés dans la Skiritide, étaient un corps d'infanterie légère lacédémonienne, qui constituait l'avant-garde, engageait le combat à l'aile gauche et, à cause de ce rôle actif, jouissait de certains privilèges.

52. Les Athéniens prirent une faible part à cette bataille de Mantinée qui rendit espoir et audace aux oligarchies helléniques. C'est sans doute parce qu'ils avaient en ce moment des embarras financiers et souffraient de dissensions intestines.

53. L'allure au pas cadencé était donnée aux Lacédémoniens par la flûte, comme par le fifre autrefois chez nous et encore dans l'armée allemande. Cet instrument réglait à bord la cadence de la vogue, de même que les mouvements des gymnastes. L'habitude de jouer de la flûte dans toutes les cérémonies religieuses explique la remarque de Thucydide.

54. Les logades sont un corps d'élite, de périèques laconiens armés en hoplites ; à leur imitation se constituèrent dans les cités doriennes des troupes semblables : les Trois Cents à Elis, les Mille à Argos. Ces derniers étaient choisis parmi les premières familles, nourris aux frais de l'État et continuellement au service militaire. C'était une sorte d'armée de métier. Par naissance et par goût ils appartenaient au parti oligarchique.

55. Est-ce un fortin près de l'Héræon ? Est-ce la mise en défense du promontoire sur lequel s'élève le sanctuaire d'Héra ? Les fouilles d'Épidaure ne nous renseignent pas à ce sujet.

56. Le sens de ce passage est très controversé par suite de l'état du texte.

57. Sparte, estimant qu'Argos ne manquant pas de qualités militaires pouvait lui fournir un contingent utile, ménagea dans ce traité les prétentions de la vieille cité, lui accorda un rang égal au sien à la tête de la ligue péloponnésienne.

58. Ces usages établis, c'est le *mos majorum* des latins ; ces coutumes des ancêtres constituent les premiers linéaments d'un arbitrage et d'un droit international. Ces règlements pacifiques des différends n'intervenaient, comme de nos jours d'ailleurs, que dans les conflits de peu de gravité qui n'intéressaient ni la sécurité, ni la souveraineté, ni le prestige des États.

59. L'abondance des formes en dorien du Péloponnèse dans le texte de l'avant-projet et du traité qui le suit prouve que Thucydide a dû consulter ou faire consulter les archives de Sparte ou d'Argos.

60. Le parti populaire d'Argos se souleva contre le militarisme insolent du parti des Mille dont le chef Bryas avait fait enlever une fiancée de la bourgeoisie au cours de la célébration de son mariage. Cet acte provoqua une explosion de fureur dans le peuple. Le gouvernement oligarque fut renversé. Sparte résolut de le restaurer. L'alliance d'Argos avec Athènes fut de nouveau conclue. La construction de longs murs jusqu'à la mer assura aux Argiens la possibilité des communications avec la mer libre et Athènes (417).

61. Gymnopédies, fêtes en l'honneur d'Apollon au cours desquelles des chœurs d'enfants et d'hommes mariés nus exécutaient des danses et chantaient devant les statues de Latone et de ses enfants Apollon et Artémis.

62. L'original du traité d'Argos avec Athènes se trouve dans le *C. I. Attic.*, I, n. 50.

63. Corinthe, pas plus que d'autres alliés, ne tenait à faire partie de ces expéditions punitives, parce que les cités confédérées voulaient conserver la faculté de modifier à leur gré leur constitution.

64. L'île de Mélos était une vieille colonie dorienne très attachée à Sparte sa métropole, mais par sa situation, au sud des Cyclades, elle avoisinait les îles peuplées d'Ioniens et faisait pour ce motif, sans compter celui de sa richesse, l'affaire de la thalassocratie athénienne avide de s'arrondir et de consolider sa puissance. En 426 elle avait été invitée à entrer dans la ligue maritime, elle refusa. En 424 elle était taxée à 15 talents (450.000 francs-papier). Son obstination à rester indépendante causa sa perte. Sa vaste rade pouvait offrir une station navale de premier ordre; sa proximité du Péloponnèse fournissait une base d'opérations contre Sparte; enfin on pouvait se venger sur ces Doriens des violences qu'à l'instigation de Thèbes Sparte avait fait subir aux Platéens, fidèles alliés d'Athènes.

65. On peut rapprocher de cette théorie de la force, le propos de l'Angleterre au Danemark dont elle allait en pleine paix bombarder la capitale, Copenhague : « La guerre est la guerre; il faut se résigner à ses nécessités et céder au plus fort quand on est le plus faible ». (Thiers, *Le Consulat et l'Empire*, VIII, p. 190.) « Krieg ist Krieg », ont dit aussi les Allemands, en violant la neutralité de la Belgique ou en fusillant la population civile de Dinant.

Denys d'Halikarnasse, dans son Jugement sur Thucydide, 37-42, reproche à notre historien d'avoir voulu sur ce point

calomnier la patrie qui l'avait puni de l'exil après l'affaire d'Amphipolis. Cependant Thucydide n'a fait que mettre en maximes les pratiques politiques de ce temps, qui sont souvent encore celles du nôtre.

L'esprit d'Athènes, fait de raison agile et de sens du réel, ne s'embarrasse d'aucune idéologie. Il dit aux Méliens que « le possible est la mesure des exigences du plus fort et des concessions du plus faible ».

66. Ce dialogue — rapporté ou arrangé par Thucydide? — présente un lumineux exposé de politique réaliste, le tableau d'un coup de force à visage découvert. Athènes a le mérite de la sincérité. Elle proclame que sa force crée son droit, que l'intérêt de la patrie est le droit suprême. Rien des détours, des faux prétextes que Sparte employa pour condamner et égorger la garnison courageuse de Platée et raser la ville. Si la conscience proteste contre cette argumentation, l'intelligence est satisfaite de cette franchise.

67. Thucydide insiste peu sur ce siège de Mélos. La disette des courageux assiégés fut telle que l'expression « la famine mélienne », devint proverbiale. Il paraît qu'Alcibiade avait recommandé ces excès de cruauté, afin d'inspirer une salutaire terreur aux habitants des îles alliées ou encore indépendantes. Il reprenait la politique impitoyable que Cléon avait préconisée contre Mytilène dans Lesbos en dissidence.

68. Le périple de la Sicile représente au moins 1.000 kilomètres soit 600 milles marins, à cause des trois caps à doubler et des vents contraires qui forcent à louvoyer. L'historien évalue à vingt stades (3 km. 700) la largeur du détroit de Messine. On l'évalue maintenant à 5 km. dans l'endroit le plus étroit et à 7 kilomètres dans le plus large.

69. Les Sikèles ou Sicules, originaires probablement de l'Italie et proches parents des Hellènes, repoussèrent vers l'ouest de l'île les populations des Sikanes considérées comme autochtones et s'établirent sur la côte septentrionale et orientale et dans le massif du centre (vers 1700 avant J.-C.). « Le musée de Syracuse est plein des objets tirés des nécropoles sikèles » qui attestent l'état de civilisation de ce peuple. « Même après l'arrivée des Grecs, ils continuèrent à former la grande masse des habitants du pays, et au contact des nouveaux venus assez vite ils s'hellénisèrent. » (Ch. Diehl, *Palerme et Syracuse*.) Vers la fin du IV^e siècle, il ne semble plus y avoir dans l'île que des Grecs. Mais Thucydide, écrivant au V^e siècle, les appelle encore des barbares.

Vers le X^e siècle, des Phéniciens avaient fondé des comptoirs sur le littoral sans pénétrer dans l'arrière-pays; à l'arrivée des Grecs ils se cantonnèrent dans l'ouest, à proximité de Carthage sous l'autorité de laquelle ils ne tardèrent pas à tomber. Au début

du ^ve siècle, les Carthaginois essayèrent d'arracher la Sicile à l'hellénisme, mais ils furent battus en 480 à Himèra par Gélôn de Syracuse et Thérôn d'Agrigente. Aux deux bouts du monde grec, le barbare était repoussé en cette année 480.

70. Naxos, à l'est de l'Etna, fut fondé au ^{viii}e siècle. Les colons élevèrent un autel à Apollon Arkhégètes, c'est-à-dire guide de la migration, dont l'oracle était consulté avant le départ. Tous les Hellènes de Sicile se groupent autour de ce sanctuaire. La Sicile, par la similitude avec la Grèce qu'elle manifestait par ses côtes, ses montagnes, son climat, sa végétation, ses cultures, allait être une colonie de peuplement, alors que les régions du Pont-Euxin ne se prêtaient guère qu'à des colonies d'exploitation.

71. C'est en 735 av. J.-C. qu'une bande d'émigrants hellènes prit pied en Sicile. En moins de 150 ans, la côte tournée vers la Grèce et la côte orientée vers l'Afrique se couvrirent de villes en majorité doriennes. En 734, Arkhias s'installa dans l'îlot d'Ortygie, le berceau de Syracuse, bientôt la plus grande ville de la Sicile et aussi du monde grec.

72. Mettons à part, parmi ces cités dont Thucydide rapporte la fondation, Sélinonte et Agrigente (Akragas). Sous le gouvernement des tyrans, ces villes furent portées à un degré de richesse et de splendeur dont les ruines fournissent le témoignage : sept temples à Sélinonte, sept aussi à Agrigente, montrent l'éclat en Sicile de l'architecture dorique qui préparait la perfection du Parthénon.

73. Egeste ou Ségeste était située au nord, au milieu des terres des Elymes, considérés comme des barbares. Aussi les Doriens leurs voisins n'étaient-ils pas d'accord avec eux sur la question des mariages entre Doriens et Barbares. Thucydide, lui aussi, par la bouche de Nicias (VI, 11) traite les Egestains de barbares de Sicile.

74. Il n'est pas sûr qu'il y ait eu un ancien traité d'alliance entre Athènes et Egeste. Si ce traité avait existé, les Egestains, pour être secourus, ne se seraient pas d'abord adressés à Syracuse, Agrigente et Carthage, comme ils le firent, ils auraient directement fait appel aux Athéniens.

75. Soixante talents d'argent représentent 1.800.000 francs-papier.

76. Ces trois stratèges : Alcibiade, Lamakhos, Nicias, avaient seuls des pouvoirs illimités; trois autres que ne nomme pas Thucydide leur étaient adjoints : N***, Antimakhos et Herméios. L'association Alcibiade-Nicias, qui n'assurait pas l'unité de commandement, ne devait pas porter les fruits qu'en attendait le peuple d'Athènes.

77. Les campagnes en Thrace n'étaient pas populaires auprès des soldats-citoyens d'Athènes. On y pratiquait la méthode des

envois de troupes par petits paquets et on s'entendait avec le Macédonien Perdikkas pour qu'il fournit des mercenaires et se chargeât de la guerre.

78. Nicias, devant la sagesse du maréchal Lyautey, conseilla aux Athéniens de montrer leur puissance pour n'avoir pas à s'en servir.

79. Nicias fait une allusion très claire au jeune Alcibiade, qui dès sa trentième année venait d'être choisi comme stratège et donné comme collègue à Nicias lui-même et à Lamakhos.

80. Par ces hommes mûrs, Nicias entend les restes des vieux ennemis de la démocratie, des partisans de l'ancienne aristocratie athénienne qui avaient mis en lui toutes leurs espérances.

81. C'était un procédé illégal que de revenir, à une prochaine assemblée du peuple, sur un vote récemment acquis (19 et 24 mars).

82. Nicias voulait qu'on s'en tint à la politique de Périclès, qu'on ne songeât à aucune expédition lointaine vers l'ouest.

83. Alcibiade était le chef du parti de la guerre. Il espérait y trouver une occasion d'imposer à l'assemblée du peuple son pouvoir personnel, comme Périclès et Cléon. Rappelons que son faste et l'élevage de chevaux de course provenaient de son mariage avec Hipparète fille d'Hipponikos qui lui avait apporté une dot de dix talents (300.000 francs-papier), dot considérable pour l'époque.

84. Voici quels sont les services d'Alcibiade aux armées, à la veille de l'expédition de Sicile. En 432, à 18 ans, il est blessé au siège de Potidée, sauvé par Socrate et reçoit une couronne et des armes d'honneur.

En 424, à Délion, il se jette à cheval dans la mêlée et dégage Socrate.

En 418, il fait partie du secours envoyé à Argos et assiste à la bataille de Mantinée.

En 417, stratège, il ramène Argos dans l'alliance d'Athènes, y rétablit le régime démocratique et fait construire aux Argiens leurs Longs-Murs.

Il semble avoir participé à l'expédition contre Mélos. Nous ne savons pas s'il était l'un de ces députés qui démontrèrent aux Méliens faibles la nécessité de subir sans résistance la force d'Athènes.

85. Les citoyens riches de 3 talents (90.000 francs-papier) étaient astreints à certains impôts nommés liturgies. Ainsi la démocratie, qui répugnait à l'impôt direct, rejetait sur une classe de citoyens quelques-unes des plus grosses dépenses qui incombent à l'Etat.

Les fêtes religieuses annuelles étaient de ce nombre. Certaines se célébraient par des concours de musique et des représentations dramatiques, notamment les Dionysies, les Thargélies, les Panathénées. Le chorège désigné était chargé de pourvoir au recrutement, à l'instruction, à l'équipement d'un chœur. La dépense pour un chœur destiné à une représentation théâtrale pouvait s'élever jusqu'à 3.000 drachmes ou 15.000 francs-papier.

86. Alcibiade fait allusion aux mesures qu'il avait fait prendre pour amener et maintenir Argos dans l'alliance avec Athènes, ainsi qu'à la rupture de la trêve avec les Lacédémoniens (V, 61), rupture qui entraîna la bataille de Mantinée, une des plus considérables livrées par les Grecs (418).

87. La navigation était à peu près suspendue pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février par suite du mauvais état de la mer et du faible tonnage des navires.

88. L'assemblée pouvait charger un orateur de mettre à exécution la motion qu'il venait de développer. Ainsi pour Cléon dans l'affaire de Sphaktérie.

89. Le terme « *misthos* » désigne des salaires divers pour des fonctions gratuites à l'origine.

Le salaire des citoyens qui prenaient part aux assemblées du peuple, ou qui siègeaient dans les tribunaux était de trois oboles, c'est-à-dire 2 fr. 50 papier, celui des sénateurs une drachme (5 francs-papier). Le salaire s'ajoute à la nourriture fournie aux petits fonctionnaires. La solde des hoplites et de leurs valets va jusqu'à 5 francs-papier, celle du cavalier pouvait atteindre 10, 15, 20 francs-papier.

Tout le menu peuple souhaitait de voir ces indemnités temporaires devenir perpétuelles.

Vivre aux frais de l'Etat était son idéal : tout le monde pensionné. Pour rendre le trésor public capable de suffire à ces dépenses, il fallait faire de nouvelles conquêtes, acquérir de nouveaux tribulaires. De là la popularité de l'expédition hasardeuse de Sicile.

90. L'hermès était un piédestal quadrangulaire terminé par un buste du dieu Hermès et orné en son milieu d'un phallos. Il servait de borne pour les propriétés, les frontières et sa divinité veillait à la sécurité des voyageurs dans les rues et sur les routes. On décorait aussi de ces bustes rues, places, carrefours, gymnases, palestres, temples, maisons. On leur offrait de l'encens, des libations, des couronnes.

Ces hermès de marbre, placés sur les routes de l'Attique, servaient à mesurer les distances et à renseigner le voyageur sur les localités desservies par la route. Parfois ils portaient gravés une courte sentence et un salut au passant : « Ainsi le pays tout entier prit une physionomie philanthropique et particulière. » (Curtius)

91. On peut comprendre sous le nom de mystères des rites magiques pour se laver d'une souillure, faire lever une interdiction, et plus particulièrement un enseignement religieux réservé aux seuls initiés, et un culte secret, que les mystes s'engageaient par serment à ne pas révéler. Les moins mal connus de nous sont ceux d'Eleusis en Attique, relatifs à Déméter et à sa fille Korè-Perséphonè. (Cf. Foucart).

92. L'affaire de la mutilation des Hermès et de la profanation des mystères n'est pas élucidée par Thucydide, ni tirée au clair par les historiens modernes.

Cependant on peut incriminer l'ambition d'Alcibiade, qui comptait sur le concours des Lacédémoniens pour s'installer avec les oligarques sur l'Acropole et gouverner Athènes. C'était une véritable affaire de trahison : il escomptait la défaite de son pays, pour, avec la complicité de l'ennemi, donner le pouvoir à sa faction.

Ses adversaires politiques qui lui reprochaient d'ébranler à la fois la religion et la constitution n'avaient pas tout à fait tort.

93. Les triérarques, désignés parmi les plus riches citoyens, ceux de la première classe ou pentakosiomédimes, étaient soumis à un impôt extraordinaire très lourd (de 20.000 à 30.000 francs-papier) : participer pendant un an à l'équipement et à l'entretien d'une trière.

Les matelots chargés de la manœuvre des voiles et de la navigation recevaient 5 francs-papier par jour.

Les vaisseaux vides sont ceux que les triérarques fournissent d'agrès et d'un équipage, payé par eux et recevant de l'Etat un sursalaire.

La trière était ornée à la proue d'écubiers en forme d'œil, et d'une figure de divinité, protectrice du navire; à la poupe d'une pièce de bois recourbée en volute en forme de huppe, l'aplustre des Romains, que l'amiral vainqueur faisait figurer dans ses trophées.

Soldats et marchands embarqués sont autorisés à emporter une pacotille.

Thucydide n'est pas arrivé à évaluer exactement les frais de cette expédition, au départ.

94. La trompette servait à bord à donner des signaux, concurrentement avec les divers pavillons d'étoffe hissés ou amenés par les timoniers.

Le cratère est un vase pansu, à large embouchure, muni de deux anses, en diverses matières, argile, bronze, or, argent, marbre, dans lequel se faisait le mélange de l'eau et du vin en vue des libations dans les cérémonies religieuses. L'ekpôma est un vase à boire.

Les libations accompagnaient le serment, le sacrifice, la prière,

le début ou la fin du repas, aux sons de la flûte qui soutenait le chant de la prière.

La flotte quitte le Pirée en ligne de file, formation très propre à faire valoir le nombre des bâtiments qui la composent.

95. Notre histoire nous offre un spectacle analogue en Méditerranée : le 25 mai 1830, 130 bâtiments formés en deux divisions, ayant chacune trois colonnes, quittaient, au milieu des acclamations et au son des musiques de dix-huit régiments, la rade de Toulon pour l'expédition d'Alger. « Cinquante mille spectateurs des hauteurs du fort Lamalgue suivent du regard et accompagnent de leurs vœux cette flotte qui occupe une étendue de douze lieues. » (L. Galibert, *L'Algérie ancienne et moderne*, 1844.)

96. Les tentes étaient recouvertes de peaux et rangées par files.

97. Les thètes sont des citoyens sans fortune de la quatrième classe, qui louaient leurs services. Ils servaient dans la flotte comme rameurs, ou dans l'armée de terre parmi les troupes légères, et seulement en cas de besoin pressant parmi les hoplites.

98. Le corps expéditionnaire, divisé en trois escadres, comprenait 134 trières (dont 60 plus rapides, sortes de frégates ou de croiseurs) et 2 vaisseaux rhodiens; il transportait 8.280 combattants, sans compter les valets des hoplites.

30 transports et 100 navires du commerce réquisitionnés avaient embarqué la main-d'œuvre et les subsistances. Les équipages de la flotte s'élevaient à 25.460 matelots ou rameurs, au total 36.000 hommes environ, sans compter les commerçants qui, sur des bateaux marchands et des chalands de mer, suivaient de leur plein gré.

99. Les Péripolies sont les forts avancés des villes dans lesquels on mettait une garnison d'éphèbes, faisant office de veilleurs et de patrouilleurs.

100. Trente talents représentent 900.000 francs-papier.

Le temple d'Aphrodite à Eryx avait une grande réputation de richesse, comme celui de Corinthe et, pour les mêmes raisons, à cause des bénéfices de la prostitution sacrée.

Les phiales, ces vases à libations, avaient la forme d'un bol sans pied.

Les œnokhoès, ou cruches à verser le vin, ont une grande panse, un col étroit trilobé et une seule anse.

Les thymiatéria sont des encensoirs.

Le vase à parfum en argent et aussi en bronze pendait au bout d'une chaîne qui permettait de l'agiter et d'aider l'encens à brûler en répandant des vapeurs.

Ces Grecs, dignes descendants de l'artificieux Ulysse, ne sont préoccupés que de se tromper les uns les autres.

101. Nicias, au fond hostile à l'expédition, ne songe qu'à se garer du péril, à ne pas engager sa flotte et son armée; Alcibiade espère dans les négociations que conduira sa langue dorée; seul Lamakhos parle en homme de guerre expérimenté et résolu : il cherche la décision dans l'attaque brusquée.

102. Le Grand Port et le Petit Port étaient adossés, séparés l'un de l'autre par l'isthme qui reliait à la terre l'île d'Ortygie. D'ordinaire les Syracusains se contentaient d'utiliser leur petit port au nord d'Ortygie; si le Grand Port et la rade du sud avaient reçu des navires de guerre, c'eût été la preuve d'une préparation au combat naval.

103. Les ennemis d'Alcibiade, oligarques et démagogues, unis par une haine commune, avaient profité de son absence pour exciter l'opinion contre la mutilation des Hermès et la profanation des mystères. Ils avaient ainsi obtenu son rappel, qui privait le corps expéditionnaire d'un stratège aimé des soldats et l'incitait lui-même à la rébellion contre sa patrie. La Salaminienne était l'avis de la République destiné au transport des inculpés. L'habitude de la délation commençait à exercer ses ravages dans Athènes et à démoraliser l'opinion publique.

104. Thucydide a des raisons de raconter en détail au milieu de l'expédition de Sicile cette conjuration d'Harmodios et d'Aristogiton, déjà ancienne. Historien scrupuleux, exact, il relève les erreurs de fait de ses prédécesseurs et de l'opinion publique. Il montre que la tradition, sans doute pour accroître au cœur des citoyens les sentiments démocratiques et la haine du pouvoir personnel, a dénaturé les faits et noirci outre mesure les Pisistratides. Que d'historiens, sous l'influence de leurs opinions politiques, n'ont pu échapper à cette déformation de la vérité, même au XIX^e siècle ! Il nous donne aussi un exemple du goût de la plupart des hommes pour la légende et l'erreur qui les flatte, alors qu'il serait si facile de s'informer de la vérité, en lisant les inscriptions visibles à tous les yeux. Il connaît l'importance de l'épigraphie pour l'historien.

105. Ce prélèvement du vingtième des revenus des propriétés foncières dut fort mécontenter les citoyens, qui considéraient comme attentatoires à leur liberté d'être soumis à un tel impôt direct.

106. C'est à cet autel des douze grands dieux, récemment élevé sur l'agora, que les Platéens s'assirent en suppliants pour se donner aux Athéniens en 519. (Hérodote, VI, 108.)

107. Sous Pisistrate le marché du Céramique, quartier le plus peuplé de la ville au N.-O., devint l'Agora de la ville. Les routes qui conduisaient dans les diverses bourgades de l'Attique convergeaient vers le Céramique où fut élevé cet autel des douze

grands dieux. L'agora de forme très irrégulière était bordée de portiques, au milieu celui des Géants.

108. L'inscription de Pisistrate, petit-fils du tyran, textuellement transcrite par Thucydide, a été découverte dans les fouilles du sanctuaire d'Apollon Pythien le 15 mai 1877. (*C. I. Att.*, IV, p. 41). Ainsi Athènes, en honorant particulièrement Apollon, se rattachait à la fois par Délos à l'ancêtre divin des vieilles familles ioniennes et par Delphes au grand centre religieux des Doriens et du monde hellénique, ces deux foyers principaux du culte apollinien. Le temple d'Apollon, destiné à commémorer la restauration de son culte à Délos par Pisistrate l'ancêtre, s'élevait non loin de l'Illisos, au sud-est de l'Acropole.

109. C'était un honneur fort recherché par les jeunes Athéniennes de bonne famille d'être désignées pour figurer dans les processions, notamment aux Panathénées, avec une corbeille sur la tête (voir la frise du Parthénon qui les représente). Ces corbeilles contenaient soit des offrandes, soit les objets nécessaires au culte.

110. Tous les ans, et plus solennellement tous les quatre ans, Athènes célébrait la fête religieuse de sa divinité protectrice, Athéna Polias. On portait en procession à l'Acropole le nouveau péplos, qui devait remplacer le précédent défraîchi sur les épaules de la statue de bois de la déesse. Le cortège partait le matin du Céramique extérieur. « Derrière le péplos, jaune et violet, attaché en guise de voile au mât d'un vaisseau qu'on portait à bras d'homme, suivait le cortège... : les prêtres, les magistrats de la cité, les jeunes filles des plus nobles familles, les théôres envoyés par les colonies, conduisant les victimes destinées au sacrifice, les éphèbes en manteau sombre, les chars de guerre, les cavaliers en tenue de parade, toute la population d'Athènes en habits de fête. » (Collignon, *Phidias*, pp. 76-77.)

111. On aurait infligé la torture à Aristogiton, afin de lui faire avouer ses complices.

112. Ce poignard est mentionné dans les vers du chant populaire en leur honneur : « Dans la branche de myrte je cacherai le poignard, comme Harmodios et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran et rétablirent l'égalité dans Athènes. »

113. Du temps de Thucydide le mariage entre Athéniens et étrangers était prohibé.

L'inscription du tombeau d'Arkhédikè serait de Simonide, selon Aristote. (*Rhet.*, I, 9.)

114. Vaincu près du sanctuaire de Palléné, par les Lacédémoniens du roi Kléoménès, auxquels s'étaient joints les Alkméonides et les autres émigrés, Hippias avait gouverné quatorze ans avec son frère Hipparque et trois ans et demi seul.

115. Oligarques et démagogues, en faisant par leur entente rappeler et condamner Alcibiade, le chef le plus aimé de l'expédition de Sicile, portèrent un coup fatal à Athènes : l'État était sacrifié aux partis. La révolution triomphait de la loi et de l'intérêt du pays. La commission d'enquête, influencée par Peisandros, ordonnait le retour d'Alcibiade, mais souhaitait qu'il se mit dans son tort en prenant la fuite. Il l'aurait bien gênée en revenant à Athènes se faire juger.

116. Le Théséion avait été bâti par Cimon pour recevoir les os de Thésée ramenés à Athènes sur l'ordre d'un oracle (476-475). Le site de cet édifice nous est inconnu. Le grand et beau temple dorique qui porte aujourd'hui ce nom était consacré à une divinité et non à Thésée.

117. Trente talents font 900.000 francs-papier et cent vingt 3.600.000 francs-papier.

118. L'Olympieion est un temple sur la rive droite de l'Anapos et couronnant une hauteur d'où la vue embrasse tout le Grand Port de Syracuse.

Ce sanctuaire de Zeus était le centre d'un faubourg. Zeus était honoré comme dispensateur de la victoire, en souvenir de sa propre victoire sur les Géants.

119. Les engagements de troupes légères semblent destinés à amuser le tapis, jusqu'au moment où l'infanterie de ligne sera prête pour la charge et le corps à corps. Ici les devins sont, non pas des prophètes prédisant l'avenir, mais des sacrificateurs qui cherchaient des présages dans l'examen de la foie des victimes, pratique développée surtout en Étrurie par les haruspices.

120. Nicias ne sut pas tirer parti de l'effet de surprise produit par son débarquement nocturne dans le Grand Port ni de sa victoire : pieux, il n'osa pas s'emparer du trésor de l'Olympieion, où la statue de Zeus était parée d'un vêtement d'or de 85 talents; prudent et même timoré, il crut sage d'abandonner le siège et de remonter à Naxos et à Katanè pour y prendre ses quartiers d'hiver.

121. Syracuse, déchirée par les factions, sentit devant le péril la nécessité d'un pouvoir unique et fort. Hermokratès, en butte aux attaques des démagogues, fut cependant doté de pleins pouvoirs, « ce qui corrigea les vices de la constitution démocratique... il valait les Athéniens comme orateur et comme homme d'action, il leur était supérieur parce qu'il défendait une bonne cause et agissait avec le courage que donne une conscience pure ». (Curtius.)

122. Une des premières et des plus fâcheuses conséquences du rappel d'Alcibiade fut l'échec des Athéniens devant Messénè. Alcibiade avait discerné l'importance de cette place pour surveiller sur le détroit les arrivages d'Italie et faire la police de la

côte, il s'était ménagé dans ce port des intelligences, qu'il tourna contre ses compatriotes, une fois parti pour l'exil. Le sort de l'expédition eût pu être tout autre, si Alcibiade avait conservé son commandement et occupé Messène.

123. Du côté de la terre les Syracusains élèvent un second rempart pour protéger le quartier de Téménitès qui tirait son nom du téménos, enceinte sacrée du temple d'Apollon. Ils mettent une garnison au nord à Mégara, au sud à l'Olympieion et plantent des pilotis en mer dans les passes, comme nous disposons des champs de mines.

124. Hermokratès répète l'argumentation habituelle des Spartiates : Il reproche aux Athéniens d'avoir fait peser sur les cités d'Ionie un joug au moins aussi lourd que celui des Perses. Il convient d'ajouter que cette domination fut plus éclairée et tendait à une union panhellénique sous l'hégémonie d'Athènes. La liberté, que Sparte se vantait de laisser à ses alliés, ne les protégeait pas contre la convoitise d'un voisin étranger. La conquête macédonienne, puis romaine l'ont bien prouvé dans la suite.

125. Les Athéniens s'excusent par la nécessité où ils se trouvent de faire une guerre préventive. Ioniens, ils se sentent encerclés par les Doriens. Qui ne veut pas se soumettre à eux ou accepter leur amitié médite de les attaquer un jour. Il importe, au moment où l'on se sent le plus fort, de devancer une immanquable déclaration de guerre. Le dynamisme des Athéniens, dirait-on aujourd'hui, leur goût de vivre dans l'avenir font d'eux les défenseurs des opprimés et les adversaires de l'oppresser, mais non sans le dessein de tirer un profit de ces interventions.

126. Les habitants de Kamarina ne se sentaient pas très rassurés par l'ambition de Syracuse. Déjà Gélôn avait autrefois transporté de force une grande partie des habitants de cette ville à Syracuse. Ils avaient donc des raisons de se méfier.

127. Au début de sa carrière politique Alcibiade, ainsi que les jeunes nobles, se rangea parmi les adversaires de la démocratie. Il reprit avec Sparte les relations que son grand-père avait laissées tomber. Il s'intéressa aux hoplites spartiates de Pylos prisonniers en Attique. Il aurait voulu devenir l'homme de Sparte à Athènes. Mais Nicias lui fut préféré. De dépit il se jeta dans le parti populaire ennemi de Sparte. Ces anciennes relations lui permirent d'obtenir un sauf-conduit. Il séduisit si bien le sénat et les éphores avec sa langue dorée et sa souplesse d'esprit qu'il obtint l'autorisation de parler à l'Assemblée du peuple comme orateur et conseiller de l'État spartiate.

128. Les rameurs d'ordinaire n'étaient pas des combattants, mais pour porter au maximum les effectifs de guerre, Alcibiade conseilla de n'embarquer que des hoplites et de leur faire faire à bord le service de rameurs.

129. Les mines du Laurion affermées par l'État à des particuliers fournissaient des recettes fructueuses, ainsi que celles de Pangée (or) et celles de Marôneia. Les procès des alliés insulaires étaient évoqués à Athènes et plus tard la haute justice criminelle de toute la Confédération. Le fisc percevait les sommes consignées pour les frais de justice, le produit des amendes et des confiscations.

Le tribut des alliés en 425 s'élevait à 1.250 talents, ou environ 37 millions en francs-papier.

130. Gylippos était le meilleur général de Sparte depuis la mort de Brasidas. Par son père, ayant vécu en exil à Thourii (Grande Grèce), il était au courant des affaires italiennes et siciliennes.

131. 300 talents d'argent font 9 millions de francs-papier.

132. Vingt-cinq talents font 750.000 francs-papier.

Le *C. I. Att.*, I, n° 183 relate cet envoi d'argent à la caisse militaire.

133. Le plateau des Épipoles a la forme d'un triangle dont la base est parallèle au front de mer au levant et dont le sommet, qui est aussi le point culminant, l'Euryélos, est tourné vers l'intérieur du pays, vers l'ouest. La possession de l'Euryélos, ce point stratégique qui commande la ville et a vue sur les deux mers, était d'une importance capitale. Or les Syracusains, qui s'attendaient à un débarquement de la flotte athénienne dans le Grand Port, avaient négligé les Épipoles. Les généraux athéniens, qui avaient remarqué où était la clef de la position, attaquèrent par le nord, débarquèrent à Leôn, à moins de 1.500 mètres des pentes septentrionales des Épipoles et s'établirent sur la hauteur à Labdalon. Les troupes syracusaines, rassemblées au sud, eurent plus de 4 kilomètres à parcourir pour gravir les pentes méridionales des Épipoles, arrivèrent devant Labdalon essouffées et en désordre et furent battues et rejetées dans la ville.

134. Les Athéniens se retranchèrent sur le terrain conquis et y élevèrent un fort. Plus tard, vers 397, Denys le Tyran, instruit par le souvenir de cette défaite, fit ceindre les Épipoles au nord et au sud d'une muraille de 14 kilomètres hérissée de tours. Au point de rencontre des deux remparts s'éleva le château fort de l'Euryélos dont les restes font deviner « un des plus beaux ouvrages d'architecture qui aient été exécutés par les ingénieurs grecs ». (G. Perrot, *R. d. D.-M.*, 1897.)

Ni les Carthaginois, ni les Romains (214-212) n'arrivèrent à s'emparer de l'Euryélos, dont la garnison obtint de Marcellus une libre capitulation.

135. Se rapprochant de la ville, les Athéniens se mettent à élever un mur de circonvallation devant aller du nord au sud, de la mer au Grand Port, coupant la ville de ses communications avec l'intérieur du pays et avec le faubourg situé sur les rives

de l'Anapos, au pied de l'Olympieion. En même temps au centre du plateau des Epipoles ils construisent la redoute circulaire de Sykè, d'où ils surveillent au nord leur base navale de Leôn et Trogilos et au sud le Grand Port.

136. Le terme de phylè (tribu) désigne aussi à Athènes l'escadron de cavalerie recruté dans une tribu et fort de cent hommes. Les javelots et l'épée sont les armes du cavalier qui se protège avec une cuirasse et un bouclier. Il ne charge pas, il harcèle et poursuit l'ennemi.

137. Trogilos est une anse au nord des Epipoles, sur la côte opposée au Grand Port; le mur de circonvallation partait de là. Les Syracusains, pour barrer la route aux matériaux, aux maçons et aux charpentiers qui arrivaient de Trogilos, élevèrent une muraille perpendiculaire à celle des Athéniens. Elle s'appuyait au rempart du quartier de Téménitès et se dirigeait vers la campagne transversalement. Ces ouvrages, construits en pieux de bois d'olivier entrelacés de branchages, ne constituaient que des fortifications de campagne.

138. Les Athéniens ont dû se servir des portes et des planchers enlevés aux maisons des champs et du faubourg. Les Syracusains étaient adossés au rivage du Grand Port, leur aile droite vers les Téménitès, leur aile gauche s'appuyant à la hauteur de l'Olympieion avec de la cavalerie.

139. Dix plèthres représentent environ 300 mètres.

140. Les Athéniens, leur flotte ayant pendant le combat contourné Akhradina et Ortygie et ayant mouillé dans le Grand Port, se mettent à construire un camp retranché de l'escarpement des Epipoles au Grand Port, un rempart tourné vers la ville, un autre vers la campagne. La Tyrsénie est le pays des Etrusques, qui profitaient de la détresse de Syracuse, leur ancienne ennemie, pour participer à sa ruine.

141. Cette double muraille terminée sur 1.500 mètres ne devait guère avoir que 2 kilomètres. Pendant que les Athéniens y travaillaient, négligeant d'achever le rempart nord-sud, Gylippos, arrivant de l'intérieur de l'île, pénètre par les Epipoles jusque dans Syracuse avec une armée de secours.

142. Gylippos, dans la situation précaire des Syracusains, alors que Nicias évite le combat, le recherche et contre-attaque. Il se défile à l'abri de la pente nord des Epipoles, surprend et défait les Athéniens sur le lieu même de leur premier succès, à Labdalon.

143. Ce mur élevé par les Syracusains se dirigeait du rempart de la ville vers le sommet du triangle formé par les Epipoles : il était destiné à traverser la circonvallation conduite de la mer au nord au Grand Port au sud et à gêner l'installation de l'ennemi sur le plateau.

144. Le Plemmyrion, où Nicias fait exécuter des travaux de campagne, est une hauteur qui commande l'entrée du Grand Port en face d'Ortygie.

145. Dans cette harangue de Gylippos s'exhalent le mépris, la haine du Dorien pour l'Ionien, qui est une des causes profondes et permanentes des guerres fratricides entre Hellènes. Le Dorien s'estime seul racé et de nature supérieure; pour lui Ioniens, insulaires, ramassis de tous les peuples sont termes synonymes. De même les habitants des pays de langue romane sont des Welches aux yeux des purs Germains.

146. Les Athéniens ont perdu la maîtrise des Epipoles, n'y ont plus que la redoute circulaire de Sykè et sont rejetés entre leur double mur aboutissant au Grand Port et protégeant leur camp. D'assiégeants ils deviennent presque assiégés.

147. En 414 Perdikkas de Macédoine est revenu à l'alliance avec Athènes contre Sparte. Malgré l'appoint des mercenaires thraces et la présence de la flotte ancrée devant Himéræon, après avoir remonté le fleuve Strymôn, l'expédition n'obtint pas de succès.

148. Cette sorte de greffier est le secrétaire de l'Assemblée du peuple au service du bureau. L'épistate des 50 prytanes, qui préside, le charge de lire les pièces officielles et sans doute de rédiger le procès-verbal de la séance.

149. Cette lettre de Nicias au peuple d'Athènes a dû être versée aux archives. Thucydide aurait mieux fait d'en faire prendre une copie et de nous la donner que de la reconstituer à sa manière. On serait curieux d'avoir la preuve que Nicias écrivait à l'Assemblée que les Athéniens étaient des esprits difficiles à gouverner, qu'ils n'aimaient qu'à apprendre de bonnes nouvelles, qu'ils étaient prêts à rendre responsable celui qui leur en envoyait de mauvaises. Ce général, qui redoutait les orateurs de l'Assemblée, avait-il puisé dans sa maladie, sa fatigue, son inquiétude, dans sa crainte d'un désastre, le courage de dire aussi crûment la vérité?

150. Tous les ans chaque tribu dressait une liste des jeunes hommes âgés de 18 ans, en âge de porter les armes. Ces listes constituaient les dossiers du recrutement. En cas d'opérations militaires, l'Assemblée du peuple décidait des classes à mobiliser. L'armée de mer prenait des équipages dans la quatrième catégorie de citoyens, la plus pauvre, celle des thètes et aussi parmi les métèques et même les esclaves. De même la marine autrefois, en France comme en Angleterre, armait ses navires avec les éléments indésirables des villes maritimes (la presse) et sur les galères les rameurs étaient des condamnés au bagne.

120 talents d'argent, c'est-à-dire 3.000.000 francs-papier.

151. Dékéleia à 22 kilomètres au N.-E. d'Athènes sur la route qui conduit au canal d'Eubée commande la vallée du Képhisos, voie d'invasion. Désormais il faudra faire venir par mer, en doublant le cap Sounion, les approvisionnements qu'Athènes tire de l'Eubée.

152. Ce fer devait servir à l'entrelacement des pièces de bois qui constituaient les fortifications ou qui étaient placées dans l'intérieur des parois du rempart et aussi au scellement des pierres.

153. Le nombre des citoyens hoplites diminuait au cours des hostilités. Sparte remplaçait les morts par l'élite de ses hilotes et de ses affranchis. Ce renfort péloponnésien fut de 1.600 hoplites, et d'autant de valets. Les citoyens des États neutres prenaient l'habitude de vendre leurs services comme mercenaires.

154. Khariklès alors populaire à Athènes et revêtu d'importantes fonctions publiques figurera parmi les auteurs du coup d'État de 411 (Les Quatre Cents).

155. La décision ne pouvait se produire que sur mer : les deux belligérants s'en apercevaient.

156. L'arsenal maritime où les Syracusains venaient de faire ce grand effort de constructions navales était situé au fond du Petit Port, face à l'île d'Ortygie. Les Athéniens ne disposaient plus que de 60 trières fatiguées à opposer aux 80, la plupart neuves, de leurs adversaires.

157. Devant les vieilles darses, dans le fond nord du Grand Port, les Syracusains avaient enfoncé des pilotis pour abriter derrière ce barrage leurs navires.

Un navire de 10.000 amphores a une capacité de 2.620 tonneaux d'un hectolitre. Il était garni au-dessus du bordage d'un abri en bois pour les rameurs.

Ce terme « akatos » désigne aussi bien des chalands, des navires légers que des barques de pêche ou des chaloupes.

Ces plongeurs, ici employés à scier les pilotis, étaient même utilisés pour percer dans la bataille la coque des bateaux ennemis ; ils faisaient alors office de torpilles.

158. A l'ouest du cap Maléa, à l'entrée du golfe de Laconie se détache un promontoire qui offre un abri aux navires ; le stratège Démosthénès en fit barrer par une muraille le pédoncule qui le rattache à la terre et en fit un nid de pirates. Ce point fortifié à l'extrémité de la Laconie devait jouer contre Sparte le même rôle que Dékéleia contre Athènes entre les mains des Spartiates, en particulier devait attirer là les hilotes fugitifs ou déserteurs.

159. L'économie quotidienne de 6.500 francs-papier envisagée par le gouvernement prouve que le trésor public commençait à se vider.

160. Thucydide, malgré son objectivité habituelle, ne peut s'empêcher d'admirer le courage, la constance de ses compatriotes qui, au bout de dix-sept ans de luttes, ont encore deux guerres sur les bras, une à leurs portes, l'autre à plusieurs jours de mer.

161. Le culte d'Hermès, en tant que dieu des troupeaux, était très populaire dans la Béotie et notamment à Tanagra (Hermès au bélier), où les Thraces remerciés firent quelques dégâts avant de mettre à feu et à sang la ville de Mykalessos. L'égorgement de cette population sans défense fait songer aux massacres commis en France par les Routiers et les Grandes Compagnies et aux cruautés commises au cours des guerres gréco-turques (Scio) et balkaniques et de la Grande Guerre.

Seize stades font à peu près 3 kilomètres.

162. Les îles Khœrades, aujourd'hui San Pietro et San Paulo, près de Tarente.

163. Les Athéniens avaient depuis longtemps entretenu des relations diplomatiques avec le sud de la Grande-Grèce ; ils avaient par conséquent des vues sur cette région. D'ailleurs Thémistocle n'avait-il pas parlé, au cours de l'invasion perse, d'émigrer en Italie avec tous les Athéniens, plutôt que de se soumettre au Mède ?

164. On ne voit pas bien l'origine de cette ancienne amitié d'Athènes avec les Iapygiens. Si elle est semblable à l'*amicitia* des Romains, elle ne comporte aucune clause militaire, elle consiste à régler les différends à l'amiable et à protéger mutuellement leurs ressortissants. C'est moins que la *symmakhie*, alliance conclue avec les Thouriens qui donne aux deux peuples mêmes amis et mêmes ennemis.

165. Les Athéniens comptaient sur la sympathie des habitants de Thourii, dont la ville devait sa naissance à Périclès et au devin athénien Lampôn qui présida aux cérémonies religieuses de la fondation. En effet les Sybarites, ayant vu en 510 leur ville prise et détruite par les gens de Krotôn, obtinrent de Périclès qu'il conviât les Grecs à la relever sous le nom de Thourii et à la peupler avec des colons venus de diverses cités. Athènes en envoya un certain nombre, de la Laconie vint le père du général spartiate Gylippos.

166. Les épotides ou oreillettes étaient des pièces de bois qui faisaient saillie à la proue, aux deux côtés de l'éperon, et lui donnaient plus d'efficacité pour ouvrir une voie d'eau dans le flanc du navire ennemi et même le couler. Le trophée fut élevé à vingt stades, à quelque 4 kilomètres des eaux du combat naval d'Eri-néos.

167. Ces poutres ou jambes de force appuyées contre les flancs du navire pour soutenir l'éperon avaient 2 m. 75 (6 coudées).

Les navires s'abordaient d'ordinaire proue contre proue, car présenter le flanc à l'ennemi était bien dangereux, l'éperon ouvrant une voie d'eau dans les œuvres vives. C'est cette dernière manœuvre que les Athéniens, marins exercés, préféraient exécuter. Les Syracusains pensent que, l'espace manquant dans le port pour les évolutions, les Athéniens seront forcés de renoncer à ce genre de choc, et que proue contre proue leurs propres étraves consolidées fracasseront aisément le navire abordé. Le Grand Port s'ouvrait entre Ortygie et Plemmyrion par une passe de 1.500 mètres environ, mais peut-être pas navigable dans toute sa largeur à cause des hauts fonds sur lesquels on risquait de s'échouer.

168. Ces chalands de mer, qui constituent une jetée-abri non continue, étaient placés à 60 mètres l'un de l'autre.

169. Le pilote est un homme de métier qui a plus d'expérience que les triérarques ou les archontes navals. Cet Aristôn a l'idée d'un stratagème.

Les épimélètes exercent une fonction subordonnée qui n'a pas l'importance ni l'autorité d'une arkhè. Ce sont ici des préposés aux marchés.

170. Cette marche arrière, la poupe au rivage ou à quai, permettait un départ rapide.

171. Dans le combat naval la vergue unique du mât sert moins à porter la voile qu'à lancer un projectile. Une de ses extrémités recevait une gueuse de plomb ou de fer en forme de dauphin qu'on laissait tomber sur le navire attaqué et abordé, auquel il causait des avaries.

172. La décision de Démosthènes contraste avec la circonspection et les lenteurs de Nicias. Ce général malade et découragé aurait dû être rappelé et l'unité de commandement assurée par le choix de Démosthènes. Mais la confiance qu'il inspirait au peuple était telle que personne ne songea à le blâmer. C'est la même assemblée qui avait rappelé Alcibiade, l'âme de l'expédition, qui laissait son commandement à Nicias. La démocratie manquait d'un Périclès pour lui faire éviter de pareilles fautes.

173. L'attaque nocturne des Épipoles eut lieu sur la face sud de ce plateau pour se poursuivre jusqu'à Euryélos, et non pas sur la face nord comme la première fois. Il s'agit, outre les ouvrages avancés, du mur que les Syracusains avaient conduit du rempart de leur ville vers Euryélos.

174. Le péan était entonné en dorien des deux côtés, puisque l'armée athénienne comprenait des contingents doriens. La confusion était la même que si deux troupes ennemies employaient les mêmes sonneries.

175. Sur la pente sud des Épipoles la falaise escarpée rendait la descente dangereuse dans les ténèbres, ce qui changea la défaite en déroute.

176. On était au cœur de l'été de 413, pendant la période de la canicule.

177. Il n'était pas rare en Grèce qu'une des deux factions qui divisaient la cité ouvrit les portes à l'assiégeant, afin de conquérir le pouvoir avec son aide. Mais on peut se demander si la faction de Syracuse, favorable à la démocratie athénienne, était assez nombreuse pour aider Nicias, et même si ces agents secrets n'étaient pas destinés à le tromper par une feinte sympathie et à l'amener à dévoiler ses plans dont Gylippos et Hermokratès faisaient leur profit. — Cette dépense de deux mille talents équivalait à 60 millions de francs-papier.

178. Nicias, brave soldat, manquait de ce courage civique qui n'est pas nécessairement associé au courage militaire. Il tremblait à l'idée d'affronter à la tribune la colère du peuple, car Démos soupçonneux, méfiant, hostile à ses chefs, agissant par coups de tête, accusait de trahison et condamnait ses généraux, ses amiraux, à la légèreté. De par la constitution, le gouvernement manquait d'une tête, le navire athénien n'avait point de pilote. Les temps périlleux ne suscitent pas toujours un sauveur.

179. Le convoi venu du Péloponnèse a-t-il fait un détour par la Libye pour éviter la croisière athénienne, ou a-t-il été dérivé par le mauvais temps jusqu'en Afrique du Nord?

180. Nicias s'était toujours entouré de prêtres, devins, haruspices dans lesquels il avait, étant pieux, une absolue confiance. Son devin le plus raisonnable Stilbidès étant mort, ses confrères considérèrent, avec la multitude, l'éclipse comme un présage contraire au départ. L'expédition eut le malheur de manquer d'un Thalès de Milet pour prédire et expliquer l'éclipse, comme ce sage le fit pour celle de soleil le 23 mai 585, ou d'un Périclès pour jeter un manteau sur les yeux d'un pilote effrayé et lui demander pourquoi il tremblait, quand un objet plus volumineux que le manteau lui cachait la lumière du soleil. Aucun stratège n'eut la présence d'esprit de faire remarquer aux troupes que « le devin se trompait sur le présage de l'éclipse de lune; il aurait dû savoir que pour une armée qui veut faire retraite, la lune qui cache sa lumière est un présage favorable ». (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.) Ainsi l'impiété de Nicias, poussée jusqu'à la superstition, comme dans le peuple sans instruction, fut fatale à tout le corps expéditionnaire.

Constatons cependant que des armées lacédémoniennes ont été plusieurs fois arrêtées par de semblables scrupules religieux, par exemple dans le cas du secours à porter aux Epidauriens.

Ce rôle de la divination a été considérable à Athènes, avec la

politique insensée de l'Assemblée du peuple, il n'a pas peu contribué au désastre final.

181. Les Grecs savaient déjà employer ces brûlots qui dans la guerre d'Indépendance au XIX^e siècle causèrent tant de dommages aux navires turcs.

182. Si les villes de Sicile étaient comme Athènes sous le gouvernement populaire, on ne voit pas à quel changement de régime aspirait la faction en rapports secrets avec Nicias, qui ne pouvait favoriser ni l'oligarchie, ni la tyrannie.

183. Syracuse s'enivre de la gloire de délivrer la Grèce du joug d'Athènes, comme Athènes elle-même réclamait d'être admirée pour avoir vaincu le Mède, l'opresseur de la Grèce.

184. Cette expédition de Sicile avait dressé dans une lutte fratricide, pour ou contre Syracuse, la plupart des peuples hellènes d'Asie, des îles, de la Grèce propre, de la Grande-Grèce, de la Sicile et même de la Libye. Ce conflit de 414-413 fut la grande guerre, la guerre mondiale d'alors. Malgré la présence dans le camp athénien d'éléments doriens, la vieille hostilité entre les deux groupes, Doriens et Ioniens, oligarques et démocrates, caractérisa cette guerre et rendit la haine plus féroce. Le cours des cruautés de Platée, de Mélos, de Corcyre s'acheva par les Latomies.

185. Le taxiarque, au-dessous du stratège, est élu par le peuple. La « taxis » est un bataillon constitué par les hoplites d'une tribu. Le taxiarque nomme les commandants de compagnie ou « lokhages ».

Les effectifs variaient suivant le nombre des classes appelées.

186. Après l'emploi des dauphins, voici celui d'un autre engin : les mains ou crampons de fer destinés à empêcher le navire abordé de se dégager et de refuser le combat sur les ponts.

Le rivage du Grand Port entre les mains de l'ennemi, sauf la partie occupée par le front du camp athénien, n'offrait aucune possibilité de retraite aux navires, comme aux équipages et aux soldats d'infanterie de marine.

187. Le « nédsoikos » est une sorte de cale sèche couverte dans laquelle, à l'intérieur de l'arsenal, on abritait le navire.

188. La situation ressemble à celle de Salamine : la flotte porte la fortune d'Athènes, mais l'esprit des équipages n'est plus le même.

189. Ce nom le plus honteux pour la ville est celui de vaincue, de sujette, d'esclave. On sait combien était dure la loi de la guerre dans ce siècle : mieux valait la mort dans le combat que la défaite, l'esclavage, et parfois le massacre.

190. C'était à Athènes une marque de considération et de sympathie que d'ajouter au nom du citoyen interpellé celui de son père et de sa tribu.

On lui prouvait ainsi qu'il n'était pas un inconnu pour vous.

Thucydide semble traiter avec quelque dédain les arguments de cette conversation de Nicias avec les triérarques, tous hommes riches et de bonne famille. Les actes accomplis en temps voulu eussent mieux valu pour l'expédition que les paroles d'un général démoralisé.

191. La liberté pour les anciens consistait dans l'exercice des droits politiques, dans la participation directe de chacun au gouvernement de l'Etat. Elle était en effet générale et totale à Athènes, étant rendue possible par l'esclavage et les indemnités de présence aux citoyens pauvres. Quant à l'indépendance dans la vie privée, dont parle Nicias aux triérarques, elle connaissait, même à Athènes, bien des restrictions et des défenses. Ce que nous appelons l'exercice de nos droits civils, la sécurité dans les jouissances privées existait à peine. Religion, mariage, commerce, voyages, fortune, enseignement, sur tout cela l'Etat avait plus qu'un droit de regard. On le fit bien voir à Socrate.

192. Les Athéniens avaient à forcer le barrage des navires postés à la sortie du port et étaient attaqués en poupe par le demi-cercle des trières syracusaines s'élançant du rivage vers la passe. Ces 200 navires s'élevaient dans un port qui n'avait guère que 3 km. 5 de largeur sur 1 km. 750 de profondeur. Les hauts-fonds non navigables rétrécissaient encore cette surface.

Le « kéleuste » était le chef des 174 rameurs de la trière, dont il réglait la nage.

193. Ce combat plus terrestre que naval avait dérouter et démoralisé les matelots qui n'avaient pas eu à manœuvrer. Ils étaient une vingtaine par trière, mais les rameurs, pas plus que les soldats d'infanterie de marine, ne pouvaient les remplacer. Ils refusèrent d'embarquer, acte d'indiscipline en face de l'ennemi inconnu jusqu'alors dans la flotte d'Athènes. Thucydide n'insiste pas sur ce refus des équipages, qu'il attribue au seul désespoir.

194. Cet Hermokratès, qui fut l'âme de la défense et le principal artisan de la victoire, sera plus tard accusé de trahison, banni de sa patrie ; quand trois ans après il tentera d'y rentrer les armes à la main, il sera tué sur la place publique.

L'éclat artistique et littéraire du monde hellénique, tel un manteau somptueux jeté sur des haillons sordides, ne doit ni nous cacher, ni nous faire excuser les sentiments de méfiance, de jalousie, d'ingratitude et de férocité qui étaient monnaie courante dans les républiques de l'antiquité, sans en excepter Athènes avec son peuple changeant et passionné.

195. Le culte d'Héraklès était très populaire à divers titres, dans le monde grec. Ses sanctuaires sont surtout nombreux dans le Péloponnèse. Les villes d'Italie et de Sicile, en leur qualité de colonies doriennes, honoraient également ce héros. Sa fête était

célébrée par d'abondantes libations, puisque la légende en avait fait un personnage sensuel, grand mangeur, grand buveur et dont le gobelet était l'insigne.

196. Les Athéniens commettent toutes les fautes : ne pas profiter de la fête pour commencer la retraite, remettre le départ au surlendemain, avoir confiance dans des propos de soldats ennemis qu'on devait croire envoyés à dessein.

197. On ne pouvait compter sur la fidélité au drapeau de ces soldats ordonnances des hoplites, sortes d'esclaves qui n'avaient pas de liberté à perdre en passant à l'ennemi.

198. Cette formation de marche en carré long, les hoplites lourdement armés encadrant le train des équipages, les services auxiliaires, l'infanterie légère, les vivandiers, était peu propice à une rapide retraite.

199. Nicias pouvait à défaut de Katanè espérer trouver des secours à Kamarina, colonie dorienne, il est vrai, mais sympathique aux Athéniens, parce qu'elle avait déjà souffert de la puissance de Syracuse.

200. Ces trois conditions de la capitulation de Démosthènes furent observées à la lettre, mais la haine rusée des Syracusains sut les interpréter pour la plus grande infortune des vaincus.

201. « Aspis » désigne le bouclier rond de 0 m. 70 de diamètre, et aussi l'homme protégé par le bouclier, le combattant, comme nous disons 300 sabres pour 300 cavaliers.

202. Les Syracusains s'emparaient individuellement de soldats athéniens, afin de se fournir d'esclaves à bon compte. Le gros des vaincus qui s'étaient rendus avec leur stratège appartenait à l'Etat.

203. La retraite commença au début de septembre 413.

L'armée se mit en marche en deux groupes, celui de Nicias en tête, puis celui de Démosthènes.

Le 1^{er} jour ils font en combattant 7 à 8 kilomètres dans la direction du nord-ouest pour tourner le plateau des Épipoles et gagner Katanè au nord.

Le 2^e jour, harcelés qu'ils sont par la cavalerie ennemie et les corps d'archers et de frondeurs, ils ne font guère que 3 ou 4 kilomètres.

Le 3^e jour, sur la route d'Akres, au pied d'une éminence commandant deux défilés, ils sont arrêtés par des retranchements qu'occupe une troupe assez nombreuse et retournent à leur campement de la veille.

Le 4^e jour au matin ils essayent en vain d'enlever la position

Le 5^e fut un jour d'escarmouches incessantes au cours desquelles ils ne firent pas même 2 kilomètres. La nuit venue un

changement d'itinéraire fut décidé. Nouveau point de direction : la côte sud vers Kamarina par la route d'Helôros.

Le 6^e jour, à l'aube, passage du fleuve Kakyparis malgré un détachement ennemi.

Le corps de Nicias prend les devants et non inquiété couvre 10 kilomètres. Démosthènes perd le contact. Attaqué dans l'après-midi, il est battu et contraint de capituler. Nicias, ignorant le sort de son collègue, arrive au bord du fleuve Erineos.

Le 7^e jour, serré de près par Gylippos, il demande des conditions honorables de capitulation qui sont repoussées.

A la suite d'attaques réitérées, une tentative de départ nocturne est abandonnée.

Le 8^e jour, au matin, au gué de l'Erinéos, désordre, confusion, carnage. Nicias se rend. L'expédition de Sicile était terminée par l'anéantissement de la flotte et de l'armée athéniennes.

204. Thucydide et Philistos (cité par Plutarque) affirment l'exécution de Nicias et de Démosthènes. Timée, d'ailleurs favorable à Syracuse et à Hermokratès, prétend que ce dernier facilita aux deux stratèges l'occasion de se donner la mort eux-mêmes pour échapper à l'ignominie du supplice.

205. Les Latomies, tristement célèbres depuis l'expédition athénienne, sont des carrières de pierre à ciel ouvert au flanc méridional de l'Akhradine sur une longueur de 2 kilomètres. Leur profondeur par endroits est de 30 mètres. Les sept mille prisonniers qui y furent descendus ne furent pas égorgés, ne furent pas enchaînés, ne furent pas totalement privés de nourriture : la lettre de la convention était respectée. Mais la ration journalière insuffisante — d'un quart de litre d'eau et d'un demi-litre de blé — les intempéries, le lieu resserré où s'entassaient les cadavres des morts non ensevelis, infligèrent à tous un horrible supplice et en firent périr un grand nombre. « La nature, nous dit M. Diehl, a paré ces carrières d'une beauté si prestigieuse et si inattendue, que l'on a beau se souvenir, on ne voit plus dans les Latomies que le jardin enchanté, plein de verdure et de fleurs, qui s'épanouit sous le chaud soleil au fond des carrières abandonnées, et qui justifie si bien ce nom exquis donné par le peuple à l'une d'elles, la latomie du Paradis. » Ce ne fut sans doute pas le sentiment des rares Athéniens qui purent retourner dans leur patrie.

Plutarque rapporte que quelques-uns conquièrent la liberté et le retour à Athènes en charmant leurs maîtres par la récitation de scènes d'Euripide.

Les Syracusains, qui avaient creusé dans le roc vif de la pente sud de l'Akhradine un des plus vastes théâtres du monde hellénique (24.000 spectateurs), avaient autant que les Athéniens la passion de l'art dramatique.

N'avaient-ils pas accueilli Eschyle (enterré à Géla) et Epicharme de Kôs, le créateur de la comédie doriennne ?

206. Ce conseil des Anciens est une magistrature extraordinaire pour un temps de crise, une sorte de dictature collective. Le sénat spartiate de 28 Anciens a bien pu inspirer cette création : on est toujours tenté d'imiter son vainqueur.

207. Les « harmostes » étaient les chefs des garnisons que Sparte installait dans les villes soumises ou alliées. Ils se conduisaient en général comme de petits tyrans. Le roi Agis prenait des initiatives sans consulter le Sénat ni les éphores, ni se sentir lié par le Conseil des Dix qui accompagnait le roi en campagne. Après l'Eubée qui ressortissait au tribut des Iles (Cyclades), Khios, Lesbos, Samos étaient les trois plus grandes îles du tribut d'Ionie, leurs contributions alimentaient le trésor d'Athènes et leurs escadres faisaient partie de la flotte fédérale. En les détachant de la confédération, Agis portait un coup terrible à la thalassocratie athénienne, seulement il manquait de suite dans ses desseins.

208. Tissaphernès gouvernait la satrapie perse comprenant, de la hauteur de Lesbos au nord à Chypre au sud, l'arrière-pays du littoral de l'Asie Mineure (Mysie, Lydie, Karie, Lykie, Pamphylie). Le Roi, feignant que son autorité s'exerçât sur la côte et les îles, réclamait à son satrape le tribut annuel et les arriérés que ces villes ne payaient plus depuis qu'elles faisaient partie de la confédération athénienne.

209. Le mécontentement était grand dans la confédération maritime. Athènes, au lieu de laisser à ses confédérés la liberté, tendait à leur égard, sinon à la tyrannie, du moins à une centralisation qui répugnait à ces petits États individualistes. De plus cette démocratie ne savait même pas les apparences : elle ne réunit plus le conseil fédéral, appelle ses associés tantôt « les villes » tantôt « les sujets », a mis la main sur le trésor de la Ligue, impose son régime politique, fait traîner en longueur les procès des alliés, installe chez les mécontents et les turbulents des clérrouques, à la fois colons, soldats et citoyens de la métropole qu'ils protègent dans les postes avancés et sur les routes du blé, du bois, des mines d'or.

Les alliés, ainsi traités, ne sont pas assez sensibles aux avantages que leur procure Athènes : une même monnaie, un même système de poids et mesures, une même administration judiciaire, un même régime douanier.

210. Ce nom d'Alcibiade est lacédémonien. Un aïeul ou un bisaïeul de notre Alcibiade le prit par sympathie pour un Lacédémonien, son hôte, qui le portait.

211. Ce chemin de terre pour haler les navires donnait au voyage de la rapidité et de la sécurité.

Le sud de la Morée envoie dans la mer des promontoires battus par les vents et difficiles à doubler pour qui veut se rendre d'une mer dans l'autre. « Une fois le cap Maléa doublé, disait un proverbe de matelots, oublie ce que tu as laissé à la maison. » (Strabon, p. 378.)

212. 25 talents représentent 750.000 francs-papier.

213. Nous retrouvons ce Kléarkhos dans l'*Anabase* de Xénon. Il a le commandement des Dix Mille Grecs de l'expédition de Cyrus le Jeune.

214. Les Jeux Isthmiques, qui se célébraient à l'Isthme de Corinthe, en l'honneur de Poséidon, sous la présidence de cette cité, font partie des grands jeux panhelléniques, où tout homme libre, de race grecque, en possession de ses droits de citoyen, est admis à concourir. Ils avaient lieu tous les deux ans, au printemps, la deuxième et la quatrième année de chaque olympiade.

215. Sparte entend commander même la flotte des Corinthiens, en sa qualité de tête de la confédération péloponnésienne, bien qu'elle ne soit pas une cité maritime.

216. Les théores athéniens avaient droit à une place d'honneur, parce que Thésée — qui, selon les Athéniens, aurait été le fondateur de ces Jeux Isthmiques — leur donna du moins le caractère qu'ils présentèrent à l'époque historique.

217. La défection de Khios fut sensible aux Athéniens. « Ils avaient toujours traité l'île avec des égards particuliers ; on la considérait comme la perle des villes alliées... récemment encore Eupolis... avait vanté Khios », la belle ville qui envoi des croiseurs et des hommes, quand il en faut et qui est toujours docile comme un coursier qui n'a pas besoin d'être châtié. (*Fragm. Com.*, II, 809. Traduction de Curtius, III, p. 406.)

218. Les mille talents représentent 30 millions francs-papier, mention du versement se trouve dans *C. I., Attic.*, I, n. 184. Thucydide ne parle pas ici des cent trières qu'il a dit plus haut être en réserve à l'arsenal.

219. Voici Sparte à la solde du Roi de Perse, en dépit de sa réputation de libératrice des Hellènes. Ce livre VIII pourrait s'appeler Sparte et la Perse contre Athènes. La haine des Doriens contre Athènes va conclure une alliance avec l'ennemi héréditaire des Hellènes et remettre sous la domination perse les villes grecques d'Ionie, qu'avaient libérées les victoires de Marathon, Salamine, Platée et Mykalè. D'ailleurs Sparte avait, sans résultat positif, continué à être en relations avec le Roi de Perse. Le désastre de Sicile et la sécession de l'Ionie vont provoquer un réveil de l'activité du Grand Roi et de ses satrapes du littoral. L'argent perse allait-il cette fois permettre aux Lacédé-

moniens de construire une grande flotte pour écraser Athènes sur son élément? Le dernier mot resterait au maître de la mer.

220. Géomores, grands propriétaires fonciers favorables à l'oligarchie. A Athènes, ce sont au contraire de petits propriétaires qui travaillent la terre de leurs mains et étaient placés entre les Eupatrides ou nobles et les Démiurges ou artisans.

Cette interdiction des mariages nous prouve à quel point en était venue la haine entre factions opposées. Le parti démocratique s'attacha intimement aux Athéniens. Un marbre fut gravé à Athènes en l'honneur de cette fidélité de Samos. (*C. I. Attic.*, I, 56.)

221. Les Athéniens, outrés de la sécession de Khios, firent à cette île tout le mal qu'ils purent. Thucydide impartial ne peut s'empêcher de trouver à la politique des Khiotes des circonstances atténuantes. Hérodote, V, 15 et 27, nous raconte les malheurs de Khios dans la révolte de l'Ionie contre les Perses. Tout le monde se rappelle au XIX^e siècle les massacres de Scio, le tableau de Delacroix et les vers de V. Hugo (*L'Enfant Grec*).

222. Cette île Eléos est inconnue, mais c'est le terme que porte le texte, bien qu'au chapitre suivant il soit question de Léros, que des traducteurs substituent pour ce motif à Eléos.

223. A la veille d'une bataille navale on allégeait les trières des agrès et des objets lourds qui n'étaient pas indispensables à la navigation.

224. Darius fit frapper le statère darique en or fin du poids de 8 gr. 40, à l'effigie de l'archer couronné, à peu près l'équivalent de notre louis d'or, soit 100 francs-papier. Il laissa aux satrapes le soin de frapper, suivant les besoins locaux, de la monnaie d'argent. L'argent à poids égal valait à la fin du V^e siècle environ 12 fois moins que l'or, soit 8,33 francs-papier pour le statère d'argent.

Il doit être question ici du statère d'or.

225. Une drachme attique vaut environ 5 francs-papier; trois oboles font une demi-drachme, soit 2,50 francs-papier; trente talents font 900.000 francs-papier.

Ce passage, depuis : Cependant il fut convenu... est très discuté. Le sens que nous donnons est vraisemblable, sans présenter aucune garantie de certitude.

Une solde plus élevée que celle que payaient les Athéniens (2,50 francs-papier) était nécessaire pour faire désertir les matelots mercenaires employés par Athènes.

226. Les Khiotes, qui usaient de leurs esclaves comme les Lacédémoniens de leurs hilotes, avaient à réprimer des séditions excitées par eux. Ils passaient pour avoir les premiers, parmi les

Grecs, établi la traite des esclaves, ce qui expliquerait leur richesse.

227. Sparte devait avoir honte de son alliance avec la Perse contre une confédération hellénique. Likhas n'admet pas que son pays fasse la guerre pour replacer des Hellènes sous le joug des Perses. Il admet la possibilité de se passer de Tissaphernès.

Ce Likhas était le riche Spartiate que les commissaires des Jeux Olympiques avaient fait battre par les huissiers pour avoir fait courir malgré l'exclusion prononcée contre les Spartiates (ci-dessus, V, 50). Il était ennemi d'Alcibiade.

228. 32 talents font 960.000 francs-papier.

229. Agis était l'ennemi déclaré d'Alcibiade, qui se vantait d'avoir séduit la reine Timæa, au point qu'on se moquait sur la scène athénienne de cette infortune conjugale. (Athénée, *Le Banquet des sophistes* et Plutarque, *Alc.*) En abandonnant l'armée de Sparte Alcibiade avait atteint son but : il avait appris à ses adversaires d'Athènes ce qu'il en coûtait de l'avoir pour ennemi. Il ne lui restait plus qu'à exercer maintenant auprès de Tissaphernès la même vengeance contre l'animosité des Lacédémoniens à son égard.

230. Il ne faut pas s'étonner que les citoyens riches fussent las de la démocratie. C'était avec leur argent que se faisait la guerre (liturgies), c'est sur eux, désignés pour les commandements aux armées ou à la mer, que retombait la responsabilité des expéditions mal engagées et mal soutenues ensuite par l'Assemblée du peuple. Il en était ainsi à Samos comme à Athènes.

231. Les Eumolpides sont une famille sacerdotale d'Eleusis vouée au culte de Déméter et de ses mystères. Ils connaissent les formules sacrées et en sont les interprètes. Ils partagent la direction du sanctuaire et l'administration du trésor de la déesse avec les Kérykes. « Ces Kérykes (V. Foucart, *Les Mystères d'Eleusis*, p. 152) appartenaient à l'Attique où ils possédaient des privilèges dans le culte attique d'Apollon, ils furent associés aux Eumolpides, lorsque les Mystères entrèrent dans la religion de l'État. » Ces collèges de prêtres font partie d'un tribunal chargé de juger les affaires d'impiété (asébeia). Ils ne pouvaient tolérer le retour de l'impie, profanateur des Mystères, solennellement maudit.

232. Ces sociétés secrètes se nommaient « hétæries » ou synœmosies, elles étaient analogues à des clubs politiques. Elles s'étaient formées du temps de Cléon pour échapper au terrorisme démocratique; elles se recrutaient parmi les anciennes familles, favorables à l'oligarchie et à Sparte, les membres se liaient par serment pour se défendre mutuellement en justice et briguer les magistratures. De la défense contre les sycophantes, ces sociétés passèrent à des ambitions politiques et à la poursuite

de réformes à opérer dans l'État, enfin à un projet d'un changement de la constitution.

233. Darius II Nothos, père d'Artaxerxès Mnémôn et de Cyrus le Jeune, monta sur le trône en 424 av. J.-C.

Hiéraménès est son beau-frère.

234. Il ne réussissait guère aux oligarques d'Athènes de supprimer le régime démocratique chez les insulaires. Exemple : Thasos. Les aristocrates acceptèrent les services de Diitréphès, mais une fois maîtres du pouvoir, après son départ, ils firent défection et se tournèrent vers la confédération péloponnésienne.

235. Le chiffre de 5.000 citoyens actifs considéré comme un maximum par Thucydide et par Lysias (*Pour Polystratos*, XIII) serait d'après Aristote un minimum (A. P., XXIX, 5). Étant donné la difficulté aux plus beaux temps de la République de réunir une « *ekklésia* » aussi nombreuse, Thucydide paraît plus près de la vérité.

236. La Boulè, conseil des Cinq Cents, tirés au sort à raison de 50 par tribu, parmi les citoyens âgés de 30 ans et jouissant de la plénitude de leurs droits civiques. Les membres de la Boulè étaient élus avec des fèves. Les noms des candidats étaient déposés dans une urne et des fèves noires et blanches dans une autre. A mesure qu'on tirait un nom, on tirait aussi une fève et celui dont le nom sortait en même temps qu'une fève blanche était membre du Conseil. Ce tirage au sort que Socrate appelait une folie se faisait entre des candidats préalablement désignés et soumis à la dokimasia, sévère au début, plus commode ensuite. Ces fonctions absorbantes (elles duraient un an) et mal rétribuées ne tentaient pas les citoyens chargés de famille et forcés de gagner leur vie. La Boulè était avec l'Assemblée du peuple le principal organe du gouvernement démocratique.

237. Il s'agit de la « graphè paranomôn ». Aucun décret du Conseil ou de l'Assemblée ne peut être contraire à une loi existante. Tout Athénien a le droit de déposer une plainte d'illégalité contre l'auteur d'un décret ou d'une proposition législative qu'il juge contraire aux lois. Pour qu'une motion de ce genre puisse être faite impunément, il faut que son auteur se fasse d'abord octroyer par le peuple une sorte d'immunité parlementaire (ῥητορικὴ) qui ne peut être accordée que s'il y a un quorum de 6.000 votants, (Cf. Glotz, *La Cité grecque*, p. 209 et suiv.)

Si l'on voulait apporter quelque changement à la Constitution, il importait d'enlever aux démagogues ce moyen de rendre intangible, par l'action d'illégalité, les lois à modifier.

238. Peisandros, l'homme sans scrupule, à la solde de la faction oligarchique, dirigea cette révolution au printemps de 411. Il n'était qu'un agent d'exécution.

239. Antiphôn, né à Rhamnunte, vers 480, auteur des *Tétralogies*. Ennemi décidé de la démocratie, associé à Phrynikhos et à Théréménès pour établir le gouvernement oligarchique des Quatre Cents. Il paraît « avoir été dans cette aventure, le théoricien ». (Cf. *Discours d'Antiphôn*, par L. Gernet, collection Budé, 1923.)

« L'immense majorité de ceux qui composaient cette faction, nous dit Curtius, III, p. 426 de la traduction B.-L., étaient des jeunes gens formés à l'école des sophistes; ils méprisaient les lois de l'État et la basse classe, désiraient des réformes pour divers motifs personnels et écoutaient avec avidité les théories politiques que, dans les réunions du parti, leur exposait avec sa brillante éloquence Antiphôn, qu'on avait coutume d'appeler le Nestor du parti. »

Antiphôn avait alors soixante ans. Après la chute des Quatre Cents, il paya de sa vie cette tentative de réforme de la démocratie. Il avait agi sans ambition, par désir de sauver sa patrie, victime du régime.

240. « L'histoire de la révolution des Quatre Cents est une des plus obscures qui soient. Il n'est point aisé d'accorder le récit de Thucydide avec le texte d'Aristote (A. P., XXIX ss.) » (R. Cohen, *op. cit.*, p. 267.)

241. Le conseil désigné par la fève fut dissous le 14 Thargéliôn 411 avant l'expiration de son mandat, sous l'archontat de Kallias. Les Quatre Cents entrèrent en fonction le 22, alors que le Conseil, désigné eût dû entrer en fonction le 14 Skirophoriôn. (Arist., A. P. XXXII, *loc. cit.*) Il leur restait quatre mois à courir, le salaire quotidien des membres de la Boulè était d'une drachme (5 francs-papier) remise sous forme de jeton de présence échangeable au Trésor. Ils jouissaient pendant l'année de leur charge de l'exemption du service militaire et d'une place d'honneur au théâtre.

La docilité des Cinq Cents à s'éclipser prouve qu'ils ne devaient pas jouir à ce moment de la sympathie publique.

242. Pour assurer la bonne marche des affaires une commission permanente, formée chaque fois des 50 conseillers d'une même tribu, reste en fonction pendant la dixième partie de l'année : c'est la prytanie. Les Quatre Cents qui ne sont pas tirés également des dix tribus sont obligés de recourir au sort pour constituer des prytanies de 40 membres.

243. On est surpris de constater que le gouvernement d'Athènes et le public supportèrent neuf ans, sans tenter un effort décisif, l'occupation de cette place de Dékéleia visible des remparts de la ville! Cette population de marins, déshabitués de l'agriculture, s'intéressait beaucoup plus aux îles et aux alliés du littoral de l'Égée ou de l'Hellespont.

244. L'assiduité des citoyens aux réunions de l'Assemblée laissait beaucoup à désirer. En temps ordinaire, les séances ne comptaient guère plus de 1.500 assistants. Outre les magistrats en fonction, c'étaient les artisans et les marins d'Athènes, du Pirée et des autres demeures suburbaines qui s'y montraient les plus assidus; ceux qui habitaient des demeures éloignées y paraissaient plus rarement, et encore moins les gens riches, les petits propriétaires fonciers, retenus hors de la ville par les travaux des champs.

245. C'est l'Assemblée du peuple qui vote l'ostracisme. Tous les ans, à l'ekklésia principale de la sixième prytanie, le peuple déclare, par un vote, que cette mesure est devenue nécessaire. S'il se prononce pour l'affirmative, l'ekklésia est convoquée en séance extraordinaire sur l'agora pour procéder à l'ostrakophoria, sous la présidence du Conseil et des archontes. Les votants, rangés par tribus, déposent dans l'urne un coquillage ou tesson d'ostrakon, sur lequel est gravé à la pointe le nom du citoyen qui doit être frappé momentanément d'interdiction de séjour. Celui des citoyens dont le nom s'est trouvé sur la majorité des tessons, est tenu de quitter le territoire dans un délai de dix jours. Mais le peuple peut le rappeler quand bon lui semble. L'ostracisme fut supprimé en 417. Cette proscription ne comportait d'ailleurs aucun déshonneur. (Boxler, *Institutions publiques de la Grèce et de Rome*.)

246. L'armée, se considérant comme la véritable Athènes, s'organisa en république, tint des assemblées, prit des décisions. En effet l'armée restait fidèle à la constitution. C'était Athènes qui se trouvait dans l'illégalité et avait fait défection, par rapport aux combattants et aux matelots, l'élite de la nation.

247. Les Péripoles étaient des mercenaires employés comme gendarmes dans l'Attique. Les éphèbes, pendant leur seconde année de préparation militaire, faisaient aussi ce service de police, consistant en rondes et patrouilles. On les appelait aussi péripoles.

248. Ce Thucydide, père de Méléstias, n'a de commun que le nom avec l'historien. C'était un parent de Cimon, un homme désintéressé qui voulait qu'on n'oublie ni la guerre contre les Perses, ni le respect de la liberté et de l'argent des confédérés. Il jouissait dans la Grèce d'une grande réputation.

249. Munykhié, port et ville sur la langue de terre qui fermait à l'est le port du Pirée. Cette ville possédait un théâtre de Dionysos, contigu aux dernières maisons du Pirée et voisin d'un temple consacré à ce dieu. Par sa situation dominant les ports, c'est un point stratégique important pour qui veut menacer Athènes.

250. L'Anakeion est un temple des Dioscures (Castor et Pollux) au nord de l'Acropole, dans le quartier du Céramique intérieur.

251. Le théâtre de Dionysos est situé au pied de l'Acropole (sud-est). C'est le seul dont nous ayons conservé des vestiges. Après l'Agora, après la Pnyx, ce fut là que le peuple, trouvant l'installation plus confortable, prit l'habitude de se réunir. Il pouvait contenir de 14.000 à 17.000 personnes.

252. Au sujet du désaccord entre Thucydide et Aristote à propos du régime des Quatre Cents, Mathieu et Haussoullier supposent avec quelque vraisemblance que les textes produits par Aristote sont, non pas des lois réellement appliquées, mais des projets d'oligarques modérés qui auraient été l'objet « d'une avis favorable » des commissions chargées de les étudier.

(Aristote, *A. P.*, traduction, introduction, pages VII et VIII.)

253. 60 stades représentent 11 kilomètres.

254. Pnyx : siège des séances de l'Assemblée du peuple surtout au V^e siècle. L'emplacement de la Pnyx a été longtemps discuté. On l'identifie aujourd'hui avec une hauteur attenante au Mousseion, située à l'ouest de l'Acropole, au nord du monument de Philopappos. (Lavedan, *Dictionnaire de la Mythologie et des Antiquités*.)

255. Pour ne parler que des Nomothètes ordinaires, ce sont des législateurs qui, au nombre de 501 ou de 1001, ont mission d'examiner les nouveaux projets de lois. Les Nomothètes, présidés par les proèdres et leur épistate, décident en dernier ressort s'il convient d'adopter les lois nouvelles ou s'il est préférable de garder les anciennes.

256. Ce régime des Quatre Cents, nous dit Aristote, *A. P.*, XXXIII, ne dura guère que quatre mois. Après la défaite navale d'Erétrie et la révolte de l'Eubée, les Athéniens supprimèrent les Quatre Cents et confièrent le pouvoir aux Cinq Mille, pris parmi les hoplites.

Aristokratès et Théréménès prirent l'initiative de ce changement. Aristote estime que les Athéniens, vu l'état de guerre, furent bien gouvernés à cette période.

257. Il est possible que les archers dont il est ici question, appartenaient au corps des archers scythes qui faisaient la police de l'Assemblée du peuple et dont Aristophane parle à plusieurs reprises dans ses comédies.

258. Tessarakostes. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la nature et la valeur de cette monnaie. Les uns croient qu'elle était la quarantième partie d'une autre monnaie inconnue.

259. M. Jean Babelon (*Alcibiade*, page 211) donne le récit de cette bataille navale d'après Diodore de Sicile.

260. Comme on le voit, l'histoire de la Guerre du Péloponnèse tourne court. (Cf. Préface.) Alcibiade, rappelé dans sa patrie,

fut reçu en triomphe. Sparte, soutenue par les Perses, confia le commandement de ses troupes à Lysandre. Elle fut d'abord vaincue à la bataille des îles Arginuses, mais Lysandre infligea aux Athéniens la défaite décisive d'Ægos-Potamos; puis il s'empara du Pirée et d'Athènes. Athènes dut signer la paix. Son empire fut entièrement détruit (404). Le récit de ces événements se trouve dans les *Helléniques* de Xénophon, dont l'œuvre était considérée dans l'antiquité comme un supplément à celle de Thucydide.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

| | |
|---------------------------|-----|
| LIVRE CINQUIÈME | 1 |
| LIVRE SIXIÈME | 69 |
| LIVRE SEPTIÈME | 145 |
| LIVRE HUITIÈME | 209 |
| NOTES | 283 |